

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

Flashback

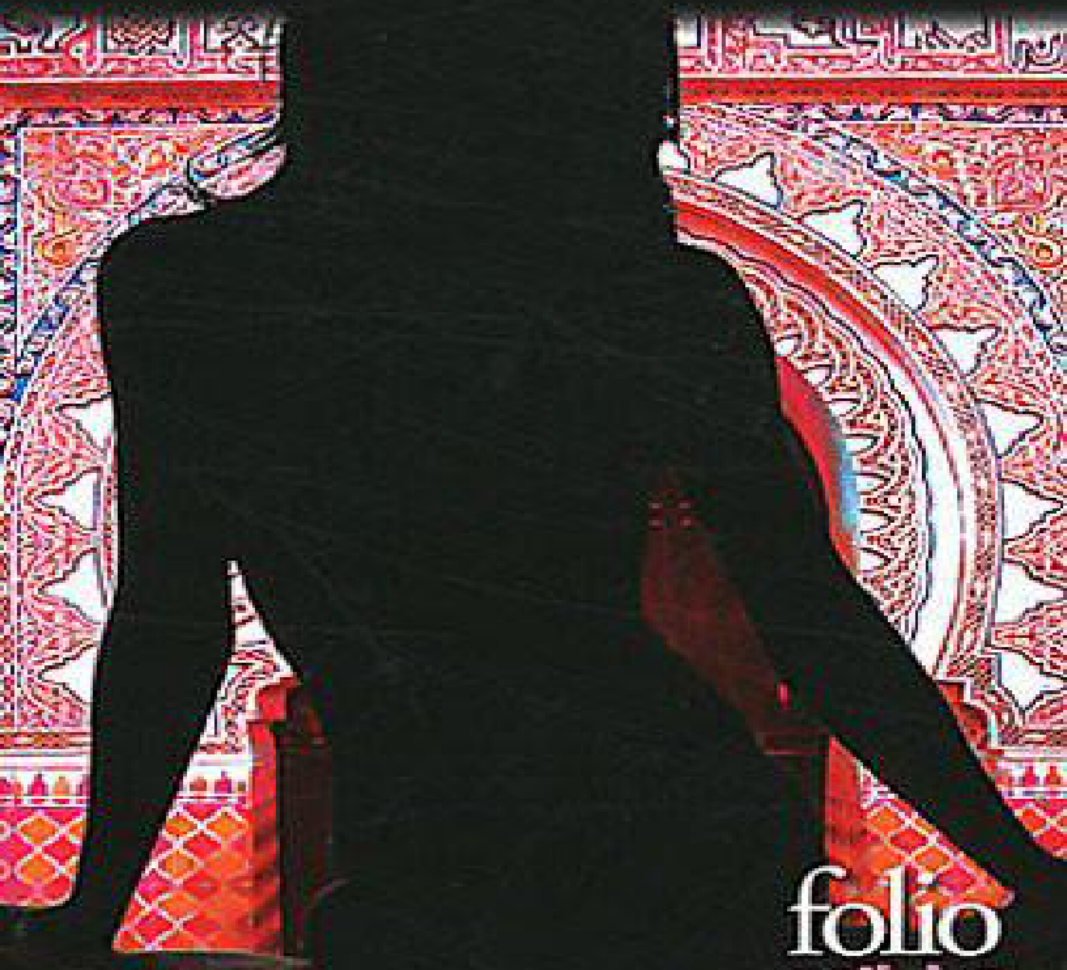
Jenny Siler

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Jenny Siler

Flashback



Thriller

folio
policier

JENNY SILER

FLASHBACK

Roman

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Lisa Rosenbaum*

LA TABLE RONDE
14, rue Séguier, Paris 6^e

Titre original : *Flashback*.
A John Macrae Book, Henry Holt & Co., New York.

© 2004 by Jenny Siler.

© Éditions de La Table Ronde, Paris, 2005,
pour la traduction française.
ISBN : 2-7103-2706-6.

Au fond de la nef, sœur Héloïse se leva de son siège et se signa. On en était aux complies, son heure préférée. D'habitude, elle restait jusqu'à la dernière minute, jusqu'à ce que la plupart des sœurs fussent parties et que la chapelle redevînt obscure et silencieuse. Mais comme Ève était absente ce soir, elle avait à achever le travail de deux personnes avant d'aller au lit.

Elle se dirigeait vers la porte quand elle entendit sœur Madeleine lire : « Sur moi ont passé tes colères, tes épouvantes m'ont réduit à rien. »

C'était la fin du psaume 87, la prière des personnes à l'article de la mort.

Elles me cernent comme l'eau tous les jours.

Se referment sur moi toutes ensemble.

Tu éloignes de moi amis et proches ;

Ma compagnie, ce sont les ténèbres[1].

C'était un texte sombre, songea Héloïse alors qu'elle sortait dans l'air froid, sombre et beau à la fois. Qu'avait dit saint Benoît ? Qu'il fallait vivre avec la mort, ou quelque chose d'approchant. La porte se referma derrière elle, étouffant les voix des sœurs. « Et moi je crie matin et soir vers Toi, Seigneur. Alléluia. »

On était dans la cinquième semaine de l'Avent, le 5 décembre, l'hiver était bel et bien là. Du givre couvrait l'herbe et les branches nues des arbres. Un mince croissant de lune luisait dans un ciel pur comme du cristal. Dans les anfractuosités du mur de l'église brillaient et vacillaient les flammes de douzaines de cierges votifs rouges.

Serrant les revers de son manteau de laine autour de son cou, Héloïse commença à traverser la pelouse et se dirigea vers la cuisine du prieuré. Elles étaient trente-cinq, plus deux douzaines de visiteuses : un groupe paroissial de Dijon arrivé le matin. Cela représentait soixante bouches à nourrir. Il lui faudrait une bonne

vingtaine de pains pour la journée, sans compter le petit déjeuner. Elle devrait travailler la moitié de la nuit.

De la ferme juste en dessous montaient les aboiements d'un chien auxquels répondaient, aussi énergiques, ceux d'un de ses congénères. Les deux chiens de garde de M. Tane. Sans doute pourchassaient-ils un renard. Héloïse n'était pas femme à refuser un repas à quelque bête que ce fût, mais comme les sœurs avaient perdu trois bonnes poules pondeuses la semaine précédente, elle se surprit à espérer que les chiens attraperaient leur proie. Elle avait un faible pour ces candides volailles.

Elle jeta un regard inquiet sur la masse sombre du poulailler. Tout semblait tranquille. Ou se trompait-elle ? Au beau milieu de la cour, elle s'immobilisa dans le nuage vaporeux de son haleine. Elle avait entendu un bruit. Elle en était sûre. Un crissement de gravier à l'autre bout de l'abbaye. Était-ce le renard qui, chassé jusqu'au sommet de la colline, cherchait son dîner ? Ou juste une des sœurs qui, « séchant » complies, prenait l'air ou fumait une cigarette ? Héloïse était parfois tentée d'agir de même.

Le bruit se répéta et, cette fois, Héloïse eut la certitude qu'il ne provenait pas d'un animal, mais d'un être humain : quelqu'un marchait dans l'allée de gravillons. Rassurée, elle mit la main dans la poche de son manteau, en retira son lourd trousseau de clés et poursuivit son chemin. Elle ne devrait pas oublier d'apporter quelques os à la ferme le lendemain matin, une petite récompense pour les chiens. Elle reporta ses pensées sur le travail qui l'attendait. En se dépêchant de mettre la pâte à lever, elle parviendrait peut-être à prendre quelques heures de repos.

Le bruit se répéta, cette fois plus près. Quand la religieuse tourna la tête, elle vit une silhouette sombre apparaître au coin du prieuré. Plissant les yeux, elle essaya de distinguer les traits de cette personne à la faible lueur qui filtrait à travers les fenêtres. Non, ce n'était pas une des sœurs. Nul doute, c'était un homme. Il se glissa dans l'ombre et disparut.

« Monsieur Tane ? » appela-t-elle.

Pas de réponse.

Comme une petite fille seule dans le noir, Héloïse eut soudain très peur. *Pendant nos heures de veille, protégez-nous.* Murmurant le premier vers de ce cantique, elle pressa le pas. Les clés cliquetaient dans sa main.

Tout à coup, vif comme un renard, l'inconnu se précipita sur elle. Héloïse commença à crier, mais une main gantée se plaqua sur sa bouche.

« Tais-toi », chuchota l'homme.

Il avait le visage barbouillé de fard noir, les yeux cachés par

d'étranges lunettes. Pour voir dans l'obscurité, songea Héloïse. Cet homme ressemblait à un robot. Il évoquait les personnages des films d'action américains que sœur Claire aimait regarder. Il saisit la religieuse par son manteau et la tira vers lui.

Protège-nous, Seigneur, pria silencieusement Héloïse. Serrant les clés, elle envoya son poing dans la figure de son agresseur, accrochant et soulevant les lunettes. La tête de l'homme partit en arrière. Quand il la redressa, Héloïse aperçut ses yeux. La peau blanche des paupières luisait dans l'obscurité. Une des clés avait entaillé la joue qui saignait. Mais la religieuse n'avait fait que susciter la colère de l'inconnu.

« L'Américaine, grogna-t-il en immobilisant le bras d'Héloïse. Où est-elle ? »

À en juger par son accent, il n'était pas français.

Héloïse secoua la tête en signe d'incompréhension.

« Où est-elle ? » répéta l'homme avec une telle violence qu'Héloïse crut qu'il allait la frapper. Au lieu de cela, il tourna la tête vers l'église. Héloïse suivit son regard : une douzaine de silhouettes imprécises traversaient la pelouse gelée en direction de la chapelle. Chacune d'elles tenait une longue tige noire. Des fusils, se dit Héloïse. Elle essaya de nouveau de crier, mais l'homme plaqua sa main encore plus fort sur sa bouche.

Dans la chapelle, les sœurs psalmodiaient une antienne à la Vierge Marie. Héloïse entendait la voix faible de Madeleine réciter le verset, puis le chœur bien sonore des répons. L'homme se mit en marche, entraînant la sœur avec lui. En l'espace d'une seconde, le seul sentiment qui s'imposa à la religieuse fut la certitude que si elle ne s'aidait pas elle-même, elle allait mourir.

Ouvrant grand la bouche, elle la referma de toutes ses forces sur la main gantée et enfonça ses dents dans le cuir. Son agresseur tressaillit et relâcha instinctivement son étreinte. Héloïse lui envoya un coup de genou dans l'entrejambe. L'homme recula de quelques pas. Son visage exprimait surtout l'étonnement. Après lui avoir lancé dans le tibia son pied chaussé d'un brodequin, Héloïse se dégagea brusquement et s'élança vers le bois qui bordait le couvent.

File ! s'ordonna-t-elle. Elle sentait l'homme derrière elle, mais elle ne se retourna pas. *Protège-nous, Seigneur*, pria-t-elle, les yeux fixés sur les arbres sombres, se propulsant des bras et des jambes, ses brodequins glissant sur l'herbe givrée. Une balle explosa à ses pieds, puis une autre, et elle entendit la sourde déflagration d'un fusil. Soudain, elle se retrouva dans le sous-bois obscur, zigzaguant entre les pierres et les racines.

Quel est votre premier souvenir ? Le goût salé de la mer, le contact glacial de la neige, le visage de votre mère dans sa jeunesse ? Moi, mon premier souvenir, c'est celui du moment où je suis entrée dans ce monde. Jusque-là, seuls quelques fantômes émergent de la nuit de mon oubli.

Je considère que j'ai vu le jour à la Toussaint, il y a un peu plus d'un an. Je suis née d'un groupe de vierges d'un certain âge, sur une route boueuse de Bourgogne. Ce que je faisais là demeure un mystère pour nous toutes. En revanche, je me souviens d'une odeur de bétail, de douze têtes sombres estompées par la pluie se détachant contre le ciel gris et d'une douleur lancinante à gauche du crâne. Les religieuses, elles, se souviennent d'un corps gisant dans le fossé, d'un visage sanglant couvert d'ecchymoses et d'une jeune femme qui les injuriait en anglais pour essayer de les chasser.

Plus tard, les médecins parlèrent de *miracle* à propos de l'unique balle qui avait transpercé ma boîte crânienne. Le petit morceau de plomb qui, normalement, aurait dû me tuer avait traversé les circonvolutions cérébrales avec autant de facilité que le scalpel d'un chirurgien, épargnant ma vie, épargnant ma vue, épargnant tout sauf le plus mystérieux des sièges : celui, subtil, de la mémoire.

Les rares informations que je possède ont trait à certains détails matériels – et cela ne représente pas grand-chose. C'est la bouche qui en dit le plus. La mienne révèle que j'ai été choyée ou, du moins, qu'on a pris bien soin de moi. J'ai trois obturations, pas de dents de sagesse et un enduit préventif sur mes molaires. Dans mon adolescence, quelqu'un a dû me payer un appareil dentaire. Mon incisive supérieure gauche porte la marque d'une intervention esthétique et, sur l'émail, une petite tache jaune due à une chute faite dans mon enfance. J'ai tant de fois imaginé cet épisode – un jour d'été, le ciel bleu, la pelouse, le métal froid des agrès et un père dépourvu de visage assis sur un banc un peu plus loin – qu'il semble correspondre à la réalité. Pourquoi ne serait-ce pas le cas ?

Des dents typiquement américaines, avait fait remarquer un dentiste de Lyon. D'autres indices – mon américain et les étiquettes USA cousues dans mes vêtements – semblaient lui donner raison.

Mise à part la catastrophe qui précède ma nouvelle existence, j'ai traversé la vie sans trop de dommages. À l'extérieur de ma cheville droite, on voit de petites taches de naissance : trois points noirs qui, si on les reliait, formeraient un triangle inversé. La peau de mon bras est lisse, exempte de la cicatrice ronde d'une vaccination contre la variole, ce qui confirme que je suis née après 1971. En revanche, j'ai découvert sur moi la trace d'une intervention qui représente le plus grand mystère de mon corps et à la fois mon indice le plus important. Une petite cicatrice presque invisible : une incision pratiquée dans mon périnée pour permettre le passage d'un bébé.

Un enfant ! On peut regretter d'avoir oublié un tas de choses : la sensation d'un premier baiser, la dernière fois que vous avez vu votre père ou votre grand-père, des êtres aimés qui ne reviendront plus. Mais comment oublier son propre enfant ? Lorsqu'ils m'ont annoncé la nouvelle, à l'hôpital, j'ai soutenu qu'ils se trompaient.

Le médecin qui m'examinait était une petite femme rondelette au visage criblé de taches de rousseur. À la fin, elle m'a apporté un miroir qu'elle a placé de façon à ce que je pusse voir la cicatrice : la pâle et discrète ligne de l'épisiotomie.

Jusqu'ici, il a été impossible de dire si mon apparition dans ce champ était accidentelle ou non. Au début, il était incroyable qu'on n'eût pas essayé de me retrouver. La violence subie avant de naître à une autre vie semblait suggérer que certaines personnes n'étaient pas animées des meilleures intentions à mon égard. Mieux valait observer la plus grande circonspection, avait dit la police. Aussi, en dehors d'une discrète correspondance échangée avec l'ambassade des États-Unis à Paris, la découverte des religieuses resta-t-elle secrète.

Surtout ne vous inquiétez pas, me dit le consul américain. On ne peut pas simplement disparaître sans que quelqu'un se demande où vous êtes passé. Surtout quand il s'agit de la mère d'un enfant ou de gens qui, visiblement, ont été aimés et choyés. Certes, pensai-je, espérant qu'il se trompait. Je ne savais pas que l'année qui allait s'écouler lui donnerait tort et que je finirais par le regretter.

Tout ce que je parvenais à éprouver alors à l'égard de la vie obscure qui s'étendait derrière moi, c'était un sentiment de peur : non seulement de ceux qui pouvaient me faire du mal, j'avais peur aussi de la violence de mon caractère. Je n'aurais pourtant pas dû m'inquiéter. Treize mois après la Toussaint, personne n'était encore venu me réclamer. Personne ne s'était renseigné ni n'avait entamé une enquête sur une jeune Américaine brune, aux yeux bleus, dotée d'une dent de

devant abîmée.

Les sœurs m'ont donné ma vie actuelle, tout ce qu'elle comporte, et jusqu'à mon nom. Elles eurent du mal à m'en trouver un. Elles finirent par se mettre d'accord sur « Ève ». Le tout premier nom, me dirent-elles, celui choisi par Dieu. Et il semble me convenir, le nom de cette femme irrémédiablement exclue de la vie qu'elle avait connue autrefois. Bien que ma propre exclusion me paraisse souvent entraîner de plus graves conséquences que celles liées au péché.

À Lyon, il neigeait faiblement – quelques flocons épars descendaient des nuages bas. Mais c'était bien de la neige, et on pouvait prévoir qu'il en tomberait bien davantage. Par la fenêtre du cabinet du docteur Delpay, je voyais les toits de la ville. Ils présentaient diverses teintes de gris : flanelle, ardoise, cendré, anthracite.

« Vous avez toujours l'intention de partir ? » demanda Delpay depuis l'autre bout de la pièce.

Me retournant vers lui, j'acquiesçai.

« J'ai parlé au consul la semaine dernière. Il s'occupe de moi.

— Savez-vous où ils vous enverront ? »

Je fis non de la tête. En fait, je n'y avais guère réfléchi. Un endroit calme, me disais-je à présent, des montagnes plantées de pins où vivraient ces gens sérieux et honorables qu'on voit dans les westerns.

« Bien entendu, ça va prendre du temps. Le consul parle de me trouver un parrain. Le côté bureaucratique de cette affaire est un peu compliqué.

— On dirait que ça vous soulage. »

C'est vrai, pensai-je. J'avais décidé de me rendre aux États-Unis, c'était mon idée, mais je reconnaissais, non sans quelque honte, que j'étais heureuse que ce départ fut différé.

Delpay se cala dans son fauteuil. C'était quelqu'un de gentil, voire de paternel. Le genre carré et toujours prêt pourtant à vous soutenir de sa calme présence. Je ne voulais pas le décevoir.

« Rien ne vous oblige à partir », déclara-t-il.

Je pensai aux Américains que je connaissais : le consul et sa secrétaire rousse, un groupe de bénédictines du Michigan qui avaient passé deux semaines à l'abbaye. Tous m'étaient étrangers : bruyants, d'une cordialité exagérée tout en restant un peu méfiants. J'avais du mal à imaginer un pays rempli de gens pareils, je ne pouvais le considérer comme ma patrie. Pourtant, c'était bien la mienne et, parmi tous ces êtres bizarres, se trouvait un enfant. Le mien.

« Oui, je sais », répondis-je.

Delpay hocha la tête comme s'il comprenait quelque problème difficile.

« Qu'est-ce qui vous fait peur ? »

Je me retournai vers la fenêtre, pressai mon front contre la vitre et regardai les capots luisants des voitures dans la rue, les piétons blafards recroquevillés sur eux-mêmes pour se protéger du froid humide de décembre. J'avais dans la bouche le goût amer de la Vasopressine que m'avait administrée le médecin.

Delpay attendait patiemment ma réponse. Je l'entendais bouger dans son fauteuil. Les vieux radiateurs se mirent à cliqueter et à siffler. En bas, une femme sortit de l'hôpital et monta dans un taxi.

« J'ai refait ce rêve, la nuit dernière, dis-je. Mon vieux rêve.

— Celui de l'entrepôt ? »

J'acquiesçai. Il y avait des mois que je n'avais plus eu ce cauchemar. Delpay et moi-même l'attribuions au Piracetam qu'il m'avait prescrit lors de mes premières consultations. À ce moment-là, je faisais ce rêve presque toutes les nuits : une histoire horrible, oppressante où j'étais enfermée dans un entrepôt désert, fuyant quelqu'un ou quelque chose.

« Et il se termine toujours de la même façon ? s'enquit Delpay.

— Oui. »

Instinctivement, je portai la main à mon cou. Ma peau était intacte, contrairement à ce qui se passait dans mon rêve. Pendant les dernières affreuses minutes de mon cauchemar, une lame brillait dans la pénombre, avançait vers moi et me tranchait la gorge. Chaque nuit, je me revoyais la gorge béante, mes doigts essayant en vain de contenir le flot de sang.

Pour finir, nous arrê tâmes le Piracetam. Dès lors, le rêve cessa. Mais voici qu'il était revenu. En l'évoquant, je frissonnai.

« Et l'homme ? » demanda Delpay. Vous continuez à le voir ? »

— Oui. »

Bien que son apparition dans mon rêve fût plus récente, l'homme n'en était pas moins devenu aussi récurrent que l'entrepôt et me perturbait tout autant.

« Parlez-m'en.

— Je l'ai déjà fait. »

Delpay sourit.

« Parlez-m'en de nouveau.

— Comme à chaque fois, nous sommes perchés, sur un toit, me semble-t-il. Et nous sommes entourés de montagnes.

— Et les caractères qui sont tracés, vous les voyez toujours ?

— Oui, sur la colline. Le flanc de la colline porte une inscription.

— Pouvez-vous la lire ? »

Je secouai la tête.

« Elle est écrite dans une langue que j'ignore.

— Mais vous reconnaissez les caractères ?

— Non, répondis-je d'une voix empreinte de frustration.

— Bon, ça ne fait rien. Décrivez-moi l'homme. Est-il jeune ou vieux ?

— Jeune. À peu près de mon âge, je pense.

— Il est américain ?

— Je ne sais pas.

— Qu'est-ce que vous pouvez me dire d'autre ? »

Je me retournai vers la fenêtre.

« Quoi d'autre, Ève ?

— Il agonise.

— Comment ça, il agonise ?

— On lui a tiré dessus. Il y a du sang partout. »

Je déglutis avec peine, essayant de me débarrasser du goût désagréable de la Vasopressine et de chasser de ma tête ce pénible souvenir.

« Et quoi d'autre encore, Eve ?

— Je tiens un pistolet à la main. C'est moi qui ai tiré.

— Ça, vous n'en savez rien. »

Je me tournai encore une fois vers Delpay. Même si je désirais passionnément qu'il fût dans le vrai, au fond de moi quelque chose me disait que j'avais raison.

« C'est la seule chose que je sais », dis-je.

Je quittai la ville assez tard. Près de l'hôpital, un cinéma projetait un film américain. Comme cela m'arrivait souvent après ma visite chez le médecin, j'allai le voir, espérant découvrir sur l'écran un paysage ou un détail familiers. Durant les premiers mois de mon séjour au couvent, j'avais consacré beaucoup de temps à regarder la collection de films américains de sœur Claire avec l'idée que jaillirait dans mon cerveau une étincelle propre à évoquer un souvenir. Parfois, je voyais des endroits que je connaissais, ou croyais connaître : certains quartiers de New York, les paysages arides de vieux westerns ou les quais luisants de pluie de *Nuits blanches à Seattle*. Mais le reste des États-Unis, depuis l'étendue monstrueuse de Los Angeles jusqu'au paysage arctique de l'Upper Midwest montré dans *Fargo*, me demeurait étranger.

La séance se terminait à seize heures. Le temps d'acheter le CD de Miles Davis qu'Héloïse m'avait demandé et de m'arrêter chez le chocolatier préféré de sœur Thérèse, les rues s'étaient remplies de banlieusards rentrant chez eux. J'eus du mal à sortir de la ville avec la vieille Renault toute rouillée du couvent.

Sous l'effet de la drogue administrée par le docteur Delpay, j'étais encore un peu dans les vapes. J'avais la gorge sèche, une douleur me vrillait l'arrière du crâne. Cela faisait déjà plusieurs mois que nous

utilisions la « drogue miracle » au cours de nos séances, mais, jusqu'ici, il ne s'était produit aucun miracle, aucune des percées soudaines que nous espérions. Et voilà que réapparaissait le rêve lié au Piracetam.

Lorsque je quittai l'autoroute et roulai vers Cluny et les petites villes bâties sur les collines, il faisait déjà nuit. On entendait le cliquetis du chauffage de la voiture sous le tableau de bord. En pleins phares, je cahotai vers le nord, sur la route étroite, longeant de vastes vignobles aux ceps nus et tordus, chacun d'eux soigneusement taillé et attaché pour l'hiver, leurs sarments étendus comme les bras d'un crucifié.

La route descendit et traversa un petit village : quelques maisons de pierre groupées autour d'un café. Je ralentis un peu dans le hameau que je laissai bientôt derrière moi. Les fenêtres éclairées brillaient comme des décors de théâtre : une femme à son fourneau, un homme en train de fumer, une douzaine de bouteilles vertes alignées sur une étagère. Il était 18 h 30 à ma montre. Au prix d'un petit effort, je serais au couvent bien avant 19 heures. Je changeai de vitesse, appuyai sur l'accélérateur, poussant à fond le vieux moteur, et m'engageai sur la route encore plus étroite qui menait à l'abbaye.

À l'approche de la ferme des Tane, je levai le pied et scrutai la chaussée à la lumière des phares, guettant l'apparition des deux retrievers. C'étaient de bons chiens, mais d'une stupidité suicidaire. Ils avaient l'habitude de surgir de la nuit. Cependant, je ne vis nulle part trace de ces bêtes ce soir-là. La ferme des Tane était illuminée, toutes les fenêtres éclairées d'une manière insolite. Deux grands spots fixés au mur de la vieille remise inondaient la cour et l'allée d'une lumière aveuglante. Une fête ? Cette lumière pourtant n'avait rien de festif et la Peugeot blanche de M. Tane était la seule voiture garée dans l'entrée. Clignant des paupières, je repartis sur la route obscure du couvent.

Au bout du dernier virage, j'aperçus le prieuré et, plus loin, la chapelle. Là aussi, quelque chose clochait. Le parc était éclairé, les arbres dénudés jetaient des ombres noires sur le sol gelé. Une demi-douzaine de voitures et plusieurs fourgons de police stationnaient sur l'aire gravillonnée qui s'étendait devant l'abbaye. Des silhouettes se tenaient dans le froid, tous des hommes pour autant que je pusse en juger. Certains fumaient, d'autres parlaient sur leurs portables. Je constatai que la plupart étaient des policiers du coin.

La scène avait l'aspect d'un lendemain de catastrophe : le drame est terminé depuis longtemps et les acteurs attendent qu'on leur indique la suite de leur rôle. Je rangeai la Renault derrière l'un des fourgons et descendis, le cœur battant à tout rompre. C'est sœur Madeleine, pensai-je. Ses innombrables cigarettes et la graisse d'oie

dont elle aimait tartiner son pain ont fini par la tuer. Tout en me disant cela, je pressentais quelque chose de bien pire.

L'un des hommes, un inspecteur nommé Lelu, s'approcha de moi. Sous son parka, il portait une veste et une cravate fripées.

« Qu'est-ce qui est arrivé ? demandai-je.

— Une terrible tragédie, mademoiselle. J'en suis vraiment consterné. » Il extirpa un paquet de gauloises de sa veste. « Je ne sais comment vous l'annoncer. » Il tapa le paquet contre sa paume gauche, le tritura comme si c'était un rosaire. « Il s'agit d'un véritable massacre. »

Les mots étaient si bizarres, si insensés, que j'eus du mal à les enregistrer.

« Je ne comprends pas, dis-je.

— Un massacre a été perpétré ici, au couvent. Les sœurs...»

Il s'interrompit.

« Les sœurs ? » répétai-je bêtement, les jambes en coton.

Hochant la tête, il me posa la main sur le bras.

« Il est impossible que vous restiez ici cette nuit, dit-il doucement. Vous irez chez Mme Tane, elle vous attend. Sœur Héloïse s'y trouve déjà. Je vais demander à l'un de mes hommes de vous accompagner. Si vous n'êtes pas trop secouée, nous aurons quelques questions à vous poser.

— Oui, bien sûr. » Je me sentais nauséuse et au bord du vertige. M'approchant de la Renault, je m'appuyai sur le capot. « Et les autres ? demandai-je. Où sont-elles ? »

Lelu me regarda, puis fit signe à l'un des hommes de nous rejoindre.

« Mademoiselle, dit-il en se retournant vers moi, je vois que vous n'avez pas compris. Sœur Héloïse et vous, vous êtes les seules survivantes. »

L'un des subordonnés de l'inspecteur m'emmena chez les Tane en voiture. Jeune et nerveux, on l'aurait plutôt pris pour un fermier que pour un policier. Il semblait un peu hébété, comme assommé par ce qu'il avait vu au couvent. Nous nous assîmes dans la cuisine de la ferme et je répondis du mieux que je pus à ses questions.

Non, je ne connaissais personne qui aurait eu une raison de commettre ces crimes. Je n'arrivais même pas à imaginer l'existence d'une telle raison. Oui, je me rendais deux fois par mois à Lyon chez mon médecin. Oui, j'y passais toujours la nuit précédant mon rendez-vous. À cause de certains médicaments que je devais prendre avant la consultation. Delpay le leur confirmerait. Non, je n'étais pas religieuse. J'habitais depuis un an chez les bénédictines, travaillant à la cuisine. Avant ? Eh bien, avant, je vivais aux États-Unis.

Dans quelle région ? me demanda le jeune homme. Il avait passé quelque temps en Floride, m'expliqua-t-il d'un air plus animé. Sans doute pensait-il aux plages et au soleil.

Oh, un peu partout, répondis-je, avec mon habituelle prudence. J'eus un faible sourire. La Floride, en revanche, je ne connais pas, précisai-je.

Le policier leva les yeux. Il venait de comprendre, ayant fini par déceler cette légère pointe d'accent qui continuait à me trahir.

« Ah, fit-il, c'est donc vous l'Américaine ? »

J'acquiesçai en souriant.

Quand nous eûmes terminé, il prit congé afin de remonter au couvent. On m'interrogerait sans doute de nouveau, dit-il, mais, pour le moment, je devais essayer de dormir.

Mme Tane m'apporta un verre d'armagnac. Sous ses manières un peu rudes, c'était une femme extrêmement gentille au corps un peu enveloppé quoique musclé par la vie aux champs. Elle avait de grands enfants qui travaillaient dans des bureaux, à Paris ou à Toulouse. Elle venait parfois me rendre visite à la cuisine du prieuré, davantage pour bavarder, je suppose, que pour le sucre ou la levure qu'elle nous empruntait.

Elle s'assit en face de moi à la table de la cuisine, prit ma main dans sa grosse patte rugueuse et me regarda siroter mon cognac.

« Où est sœur Héloïse ? demandai-je. »

— En haut. Elle dort.

— Savez-vous ce qui s'est passé ? Comment elle a réussi à s'enfuir ?

— Elle s'est sauvée dans les bois. » La vieille femme se signa. « Je pense qu'elle a dû s'y cacher toute la nuit. Elle n'est venue nous voir qu'aujourd'hui, en fin de matinée. C'est alors que nous avons appelé la police. »

Imaginant la forêt humide derrière l'abbaye et le froid qui devait y régner, je frissonnai.

« Elle va bien ? »

Mme Tane acquiesça d'un signe de tête.

« Elle est couverte de bleus et en état de choc, mais elle n'est pas blessée, Dieu merci. »

Je bus une autre gorgée d'armagnac. L'alcool tiède me brûlait. Je le sentais dans mon estomac.

« Je peux monter ? demandai-je. »

— Bien sûr. »

Mme Tane se leva. Je la suivis dans le salon de devant, puis dans l'escalier jusqu'au premier étage. Elle s'arrêta au bout d'un étroit couloir et porta un doigt à ses lèvres.

« C'est ici, chuchota-t-elle, indiquant une porte fermée. J'ai

préparé un lit pour vous et vous ai apporté des serviettes de toilette. La salle de bains est à côté. Mon mari et moi allons bientôt dîner. Nous espérons que vous vous joindrez à nous si vous n'êtes pas trop fatiguée.

— Merci.

— Je suis vraiment bouleversée...» dit la femme, puis elle se tourna et repartit vers l'escalier.

Je mis la main sur la poignée et ouvris doucement la porte. La lampe de chevet projetait un cercle de chaude lumière sur les deux lits jumeaux. Ramassée en chien de fusil, Héloïse occupait celui de droite. Le bruit de mes pas la réveilla. Elle me lança un regard embrumé de sommeil.

« Ève ? fit-elle.

— Oui. » Je m'approchai de son lit et me penchai vers elle.
« Excusez-moi de vous déranger. »

Elle s'assit, calant ses épaules contre la tête de lit et posant ses mains sur la couette. Un long sillon rouge courait sur sa joue droite et des égratignures marquaient le dos de ses mains. Elle avait toujours été ma sœur préférée et, non sans quelque remords, je me réjouis de ce que ce fut elle qui eût été épargnée. Je posai doucement mes mains sur les siennes.

« Ça va ? »

Elle fit oui de la tête, mais je voyais qu'elle refoulait ses larmes.

« Un homme m'a agressée, dit-elle. J'étais sortie de la chapelle avant la fin des complies pour aller à la cuisine...»

Ses cheveux pendaient en désordre autour de son visage. Je repoussai une de ses mèches. D'habitude, nous faisons ce trajet ensemble, tous les soirs : de l'église à la cuisine pour terminer la cuisson des pains.

« Je me demande comment j'ai réussi à me sauver. » Par la fenêtre, Héloïse regarda la cour illuminée et les ténèbres au-delà. « Tout ce que je peux vous dire, Ève, c'est que j'ai couru comme une dératée. Et en même temps je les entendais, les autres sœurs. J'ai d'abord cru qu'elles chantaient. En réalité, elles hurlaient de peur.

— Chut ! fis-je. Nous parlerons de cela plus tard. »

Héloïse secoua la tête et essuya ses yeux du revers de la main.

« Un de ces hommes me tenait.

— C'est fini maintenant, dis-je pour la rassurer.

— Non, insista-t-elle, écoutez-moi. » Elle durcit ses traits comme si elle accomplissait un pénible devoir. « Ils cherchaient quelque chose ou quelqu'un. L'Américaine, a-t-il dit. »

Je me redressai légèrement, parcourue d'un frisson. Héloïse leva vers moi des yeux sombres, écarquillés de peur. « C'est vous qu'ils cherchaient, Ève. »

La plupart des amnésiques n'ont pas autant de chance que moi. Chez les quelques personnes qui, après un traumatisme crânien, ont perdu tout souvenir, ce n'est pas seulement la connaissance du passé qui s'est effacée, c'est souvent la mémoire immédiate qui disparaît. En d'autres termes, leur cerveau est devenu incapable de retenir. Si vous les présentez à quelqu'un lors d'un cocktail, ils oublient le nom de cette personne avant même d'avoir bu une autre gorgée de Martini. Confiez-leur une tâche ordinaire, comme préparer du thé, et il vous faudra leur rappeler cinq ou six fois ce qu'ils sont censés faire. La majorité des gens qui sont dans ce cas connaissent une inquiétude constante : chaque instant de leur vie est isolé, sans lien avec le précédent.

Ceux qui souffrent d'une simple amnésie rétrograde peuvent très rarement se rappeler comme moi leurs compétences d'autrefois. La plupart doivent réapprendre les choses les plus simples : faire frire un œuf ou tirer la chasse d'eau. Beaucoup découvrent que leurs aptitudes ou leurs insuffisances, leurs goûts ou leurs aversions ont changé du tout au tout. J'ai connu un homme, un patient du docteur Delpay, jadis un brillant avocat qui, après son traumatisme crânien, s'était mis à peindre. Il ne remit jamais les pieds dans un tribunal, ce dont il n'avait d'ailleurs aucune envie. Ses tableaux – de belles toiles aux couleurs sombres – coûtent à présent des dizaines de milliers d'euros.

Durant les premiers jours qui suivirent l'accident, ma mémoire semblait totalement aveugle, aussi obscure que la cave à vin du couvent. J'étais comme frappée d'une cécité qui m'eût empêchée de voir ma propre main devant ma figure. Ensuite, elle me revint peu à peu à l'occasion de multiples petites découvertes quotidiennes : des choses dont je ne me souvenais plus que je les savais. Parler passablement plusieurs langues, par exemple le français et l'allemand, baragouiner l'espagnol et le russe. Conduire une voiture. Tout cela ressurgit telles des épaves échouées sur le rivage. Pourtant, même si je connaissais le fonctionnement d'un levier de vitesses, la conjugaison

d'un verbe ou la forme d'Orion, j'étais incapable de dire quand et de quelle manière j'avais acquis ce savoir.

Au début, j'avais essayé de me fabriquer une vie à partir de ces quelques bribes et de m'imaginer dans la peau de femmes que j'aurais aimé être. Une touriste séparée de son groupe alors qu'elle visitait un vignoble. Un écrivain spécialisé dans les livres de voyage. Une universitaire. Mais d'autres faits, beaucoup moins agréables, ne collaient pas avec ces images. Pourquoi, lorsque je m'asseyais sur mon banc d'église, me sentais-je obligée de chercher l'issue la plus proche ? Pourquoi mes yeux se tournaient-ils toujours vers la forêt comme si je m'attendais à en voir surgir quelqu'un ? Pourquoi enfin avais-je repéré depuis le début chaque endroit de la propriété où un homme aurait pu se cacher ?

En outre, un matin, alors qu'Héloïse et moi nous dirigions vers la cuisine, j'avais violemment sursauté en entendant la détonation du vieux fusil de M. Tane, en bas, à la ferme.

« Il chasse le renard », avait expliqué Héloïse d'une voix calme en posant sa main sur mon bras.

Mais je lus dans ses yeux la profonde et instinctive terreur que devait exprimer mon visage.

Pendant un instant, j'avais regardé son corps délicat, la peau pâle de son cou dans l'encolure de sa chemise ouverte, et j'imaginai mes doigts sur sa gorge, le bas de ma paume enfoncé dans son sternum, bref les diverses façons dont je pouvais lui faire mal rien qu'avec les mains.

Par la suite, les seuls mystères que j'eusse voulu pénétrer furent longtemps ceux de la cuisine : les propriétés secrètes de la levure, l'alchimie du mélange beurre-farine, la façon dont Héloïse marquait le dessus des *bâtards* pour qu'ils se fendent à la cuisson, tels des fruits trop mûrs.

Je m'assis à table avec les Tane, essayant en vain de manger une petite assiettée. J'aurais dû être affamée, or ce n'était pas le cas. Je me sentais à la fois fatiguée et énervée. Je réussis à boire un verre du vin produit par M. Tane, puis je priai mes hôtes de m'excuser et montai au premier.

Veillant à ne pas réveiller Héloïse, je me glissai dans la petite chambre d'amis, me débarrassai de mes chaussures et m'allongeai sur le lit inoccupé. J'éteignis la lampe de chevet et laissai mes yeux s'adapter à la pénombre. La lumière de la cour projetait des ombres grêles sur le mur mansardé : les silhouettes tordues de branches, une ligne à haute tension. J'entendais la respiration d'Héloïse et le froissement des draps quand elle bougeait.

C'est vous qu'ils cherchaient, Ève. Me rappelant ses paroles, j'eus de

nouveau la chair de poule. Terrifiée, elle n'a pas dû bien comprendre, me dis-je pour me rassurer. Et pourtant, ceux qui avaient perpétré ce crime agissaient certainement dans une intention précise.

Frissonnant, je tirai l'épaisse couverture de laine sur mes épaules et roulai sur le côté. Bien que dormir me parût impossible, la fatigue eut raison de moi. Je fermai les yeux et, lorsque je les rouvris, un mince croissant de lune brillait en haut de la fenêtre.

Je sautai du lit et posai mes pieds sur le sol froid. J'avais fait un rêve : je voulais courir et mes jambes refusaient de suivre. Je tenais une enfant dans mes bras, une petite fille qui avait le visage d'Héloïse.

Enfouissant ma tête dans mes mains, je pris une profonde inspiration. Mon pouls ralentit. Oui, pensai-je, saisie d'une certitude inexplicable : c'était moi qu'ils cherchaient. Et ils reviendraient.

Au moment où je commençai à marcher sur la route obscure menant au couvent, de maigres flocons de neige se mirent à tourbillonner et à former une mince couche duveteuse sur l'asphalte. Les retrievers des Tane étaient enfermés dans la maison pour la nuit, le seul bruit que j'entendais était celui, presque imaginaire, de la neige s'accumulant sur les feuilles et les branches de la sombre forêt. Lorsque j'avais traversé la cuisine des Tane pour sortir, l'horloge placée sur la cheminée indiquait quatre heures moins le quart. J'espérais que l'inspecteur et ses hommes étaient allés se coucher.

L'abbaye était toujours illuminée. Parvenue au dernier tournant, je vis les murs de pierre grise à travers les arbres. Je m'arrêtai un instant, l'oreille aux aguets. Quelque chose bougeait dans le bois, quelque chose de petit, un animal, un hibou en train de chasser. Plus loin devant moi, une portière claqua – un bruit que le froid de la nuit rendait plus net malgré la distance.

Quittant la route, je m'enfonçai dans le sous-bois et continuai à monter, avançant avec précaution dans les ténèbres jusqu'à ce que j'arrive aux abords de la propriété. Les hommes qui avaient occupé les lieux étaient partis. Dans la large allée, il restait cependant une voiture qui n'appartenait pas au couvent. Le moteur était en marche et, à travers le pare-brise, je voyais tantôt luire et tantôt se ternir le bout orange de deux cigarettes. La surveillance des policiers devait être pénible par une nuit aussi froide.

Contournant l'allée, je me dirigeai vers le bout du parc. Je me faufilai entre les arbres, parvins à l'arrière du bâtiment, traversai la cour enneigée et m'approchai de la cuisine. La chapelle se dressait derrière moi avec ses vitraux obscurs et sa porte entrebâillée. Une fine couche de neige en recouvrait le seuil, semblable à un saupoudrage de sucre glace, touche finale apportée par le pâtissier.

J'avais en main les clés de la cuisine, mais je n'en eus pas besoin.

Quand je la touchai, la porte s'ouvrit toute seule. Il faisait chaud à l'intérieur, l'air était imprégné d'une odeur de levure, de pâte fermentée. Les lumières de la cour entraient par les fenêtres, donnant à la pièce une inquiétante clarté factice. Les pains qu'Héloïse avait mis à lever la nuit précédente avaient débordé des moules, se répandant sur le comptoir de bois.

Je traversai la cuisine, sortis dans le réfectoire et longuai le couloir du rez-de-chaussée jusqu'à l'escalier et aux chambres du haut. Les tueurs semblaient avoir fouillé tout le prieuré à la recherche de quelque chose. Les cellules étaient sens dessus dessous, les maigres biens des sœurs éparpillés par terre. À mes yeux, c'était presque le pire des viols : si réduite que fût la vie privée au couvent, on la respectait.

Ma chambre se trouvait au bout du couloir, une cellule exiguë mais confortable, comme toutes les autres. La porte était ouverte, les rares meubles de la pièce avaient été déplacés. Les tiroirs avaient été fouillés, leur contenu jonchait le sol : des papiers et des livres, un vieil inventaire des provisions de bouche, des lettres du consul des États-Unis, ma bible. Les vêtements rangés dans ma commode étaient entassés sur le matelas posé en travers de l'étroit châlit.

Un parka North Face en lambeaux, un jean Levi's déchiré, un pull Old Navy noir à col roulé et une paire de Nike boueuses constituaient tout ce que j'avais sur moi lors de ma nouvelle naissance dans le fossé. Je ne portais ni porte-monnaie, ni portefeuille, ni argent, ni passeport. La seule lueur dans le mystère de mon identité, le seul indice quant à mon lieu de départ ou de destination, c'était un bout de papier caché dans une poche intérieure de ma veste : un billet écorné pour le ferry Tanger-Algésiras. C'était maigre comme indication, mais je n'avais rien d'autre avec moi et je l'avais gardé.

Je ramassai la bible et m'approchai de la fenêtre. Je regardai l'étendue de neige immaculée entre l'abbaye et la chapelle. Les deux policiers se trouvaient de l'autre côté du bâtiment. Je pouvais donc prendre le risque d'allumer la lampe de chevet. Ouvrant le livre à la page de garde, je décollai de l'ongle la feuille appliquée au dos de la couverture et la soulevai soigneusement. Le billet de bateau était scotché à l'intérieur.

Il était imprimé en anglais, en espagnol et en arabe. C'était un aller simple daté du 30 octobre, juste deux jours avant qu'on ne me tire une balle dans la tête et qu'on ne m'abandonne dans un fossé. Après l'avoir détaché, je l'examinai à la lumière. Dans la marge gauche du papier quelqu'un avait tracé au crayon, l'un au-dessus de l'autre, cinq caractères arabes.

Sad, 'ayn, ya, ha, kaf. Et, à la suite, le chiffre 21. L'un des enquêteurs chargés de mon affaire, un jeune policier d'origine algérienne, les avait traduits pour moi et avait secoué la tête quand je

lui en avais demandé la signification. Ce sont juste des lettres, mademoiselle, avait-il répondu avec un haussement d'épaules, peut-être un sigle. Une recherche minutieuse de sociétés et d'associations marocaines n'avait rien donné, pas une seule réponse possible à cette étrange énigme, à ce seul fragment de mon passé. En fait, j'avais été contente de pouvoir laisser tomber, soulagée d'insérer le ticket, et le passé suspect d'où il provenait, sous la page jaunie qui recouvrait le dos de la couverture. Ce passé semblait toutefois m'avoir rattrapée. Il n'y aurait plus de sécurité nulle part, ni pour moi ni pour les personnes qui m'abriteraient.

Je pliai le billet, le glissai dans ma poche et me rendis dans la chambre voisine, celle de sœur Thérèse. J'avais besoin d'un sac qui serait plus pratique que le fourre-tout utilisé lors de mes voyages à Lyon. En haut de l'armoire de Thérèse, je trouvai un vieux sac à dos au cuir usé et patiné. Après l'avoir descendu de l'étagère, je retournai dans ma cellule et réunis avec des vêtements de rechange une demi-douzaine d'objets indispensables.

Sœur Thérèse et un certain nombre de religieuses avaient fait un pèlerinage en Terre sainte au début de l'automne et le sac contenait encore quelques souvenirs : des cartes postales de Bethléem et de Jérusalem, un tube à moitié vide de dentifrice israélien, la souche d'un ticket d'entrée à l'église du Saint-Sépulcre. Dans la petite poche de devant, je découvris son passeport. Je l'emportai, de même que les souvenirs, et posai le tout sur mon lit.

Un passeport, voilà de quoi j'aurais besoin si je quittais l'Union européenne, me dis-je en fourrant les vêtements dans le sac à dos. Ainsi qu'un vrai nom, un nom plus officiel que celui que m'avaient donné les religieuses. Je les évoquai toutes mentalement. Thérèse était trop vieille de plusieurs décennies. Héloïse était trop petite et elle avait les yeux marron. Sœur Marie avait plus ou moins mon âge et ma stature.

Elle avait les yeux bleus et, en me teignant les cheveux en blond, je pourrais à la rigueur me faire passer pour elle.

Je mis le sac sur mes épaules, éteignis et partis dans le couloir. La cellule de sœur Marie se trouvait de l'autre côté de l'abbaye. Je fus donc obligée de fouiller la pièce dans la pénombre, mais je finis par trouver son passeport dans l'un des tiroirs de son bureau. Je le rangeai dans le sac, descendis à la cuisine et ressortis sur la pelouse enneigée.

Désorientée, je restai un moment plantée dans la lumière brutale de la cour à regarder monter et disparaître la vapeur de mon haleine. Ce que j'aurais voulu par-dessus tout, c'était retourner chez les Tane et me glisser dans le lit, à côté de celui d'Héloïse. Entendre sœur Madeleine lire la prière du matin tandis que les sœurs plus âgées dormaient encore et que les plus jeunes d'entre nous avaient du mal à

garder les yeux ouverts. Sentir le bras d'Héloïse frôler le mien quand nous étions devant la planche à pain, humer l'odeur de la farine et de la pâte fermentée. Effacer ce qui s'était passé tout comme la neige avait déjà effacé les dernières traces du passage des religieuses dans la cour : empreintes de talons dans la boue, grains perdus sur le chemin du poulailler. Si les sœurs ne m'avaient pas trouvée ce jour-là, me dis-je, elles seraient toujours en vie.

Consciente de laisser des marques de pas dans la neige fraîche, je traversai la pelouse et me dirigeai vers la chapelle. Là, je sortis une boîte d'allumettes posée dans une niche du mur, allumai un des cierges et récitai une courte prière : *Sauvez-nous, Seigneur. Sauvez Héloïse et sauvez l'âme des trente-quatre créatures qui m'ont abritée si longtemps*. Puis, reprenant en sens inverse ma propre piste, je partis vers le bois et la route au-delà.

Que peut-on vraiment espérer d'un lieu ? Un accueil chaleureux, des bannières dans les rues, des fenêtres pavoisées ? Ou la totale indifférence d'une ville qui vous a oubliée, qui, peut-être, ne vous a jamais connue ? Après vingt-sept heures de train et treize heures d'attente pour des correspondances, j'en attendais sans doute trop d'Algésiras.

Il était minuit passé quand j'atteignis la dernière étape de mon voyage et descendis sur le quai de gare avec le sac à dos de sœur Thérèse. Presque deux jours s'étaient écoulés depuis que j'avais quitté le couvent. J'avais fait du stop jusqu'à Lyon, puis j'avais pris un train pour Perpignan, un autre pour Barcelone, Madrid, Séville et, finalement, pour cette ville portuaire située à l'extrême sud de l'Espagne.

Outre le logement et la nourriture, les sœurs me donnaient un modeste salaire pour le travail que j'effectuais au couvent. Au cours de mon année chez elles, j'avais réussi à économiser quelques milliers d'euros. Avant mon départ de Lyon, j'avais vidé mon compte en banque et je me disais qu'en me montrant prudente, je pourrais faire durer cet argent un mois ou deux. Et puis, j'avais toujours la ressource de trouver un emploi de cuisinière en cas de nécessité.

Le train venu de Bobadilla était bourré de jeunes touristes – des porteurs de sacs à dos – qui se rendaient au Maroc. Je suivis la foule en sortant de la gare et descendis jusqu'aux hôtels bon marché du front de mer. Si je voulais arranger mes cheveux, me dis-je, j'avais besoin d'une chambre avec salle de bain.

Je trouvai mon bonheur dans un petit hôtel une étoile, juste à deux rues de l'embarcadère. Pour vingt euros, je jouissais d'une vue sur l'immeuble voisin, d'une fenêtre s'ouvrant suffisamment pour laisser entrer l'odeur d'urine et de pourriture qui flottait dans le port, d'un lit, d'un lavabo, de toilettes et d'une baignoire cernée de gris.

Je me débarrassai de mes chaussures, posai mon sac sur le lit, près de l'oreiller, et m'étendis sur les couvertures. J'avais un peu dormi

pendant le voyage, mais pas assez. Je fermai les yeux. Mon corps continua à sentir les trépidations du train.

Habitée à l'horaire des bénédictines, je m'éveillai de bon matin. Il pleuvait : une sorte de crachin. Le ciel et les toits d'Algésiras offraient un terne assortiment de tons gris, brisé çà et là par des palmiers verts ébouriffés. Je me levai, mis des vêtements propres, me débarbouillai et, emportant le sac à dos, sortis, espérant contre toute vraisemblance trouver ce que j'étais venue chercher ici : une personne ou un lieu qui, telle une étincelle allumant de l'amadou, me remettrait toute ma vie en mémoire.

Je m'arrêtai pour boire un café, puis prenant de petites rues latérales, retournai à la gare des chemins de fer et ensuite sur les quais. Ce qui m'avait paru peu familier la nuit le resta à la pâle lumière du matin. Je ne reconnaissais aucun des banals cafés pour touristes et pas davantage le port dénué de tout charme. La gare maritime – une structure massive de verre et d'acier – m'était parfaitement inconnue. Si j'étais déjà venue ici, je n'en gardais aucun souvenir.

J'entrai et pris un billet pour le bateau à destination de Tanger qui partait dans l'après-midi, puis je revins sur mes pas jusqu'à une pharmacie que j'avais repérée plus tôt. J'achetai de la teinture pour cheveux, des lunettes à verres très faibles et un assortiment de fards bon marché. Puis, je retournai à l'hôtel.

Personne n'aurait pu prendre sœur Marie et moi pour des jumelles. Elle avait des lèvres un peu plus charnues que les miennes, un visage plus mince, un nez plus rond. Ce qu'on peut accomplir avec un crayon à paupières, un bâton de rouge et du fard à joues, reste limité, mais une fois maquillée, avec mes lunettes et mes cheveux teints, je faillis croire que la personne représentée sur le passeport de sœur Marie, c'était moi.

Je quittai l'hôtel à quatorze heures trente et à quatorze heures quarante-cinq j'arrivai à la gare maritime – trois bons quarts d'heure avant le départ du bateau. Au moment d'acheter mon billet, j'avais jeté un coup d'œil au contrôle espagnol des passeports. Il y avait trois guichets et je voulais voir les trois policiers en service avant d'en choisir un.

On commença à embarquer vers quinze heures. Les passagers formaient un groupe hétérogène, moitié touristes, moitié autochtones. Des djellabas et des voiles se mêlaient aux chemises en batik et aux jeans. Deux hommes et une femme travaillaient dans les cages de verre. J'éliminai aussitôt la femme. Elle était rapide, mais consciencieuse. Elle examinait chaque visage, plissant ses petits yeux qui allaient du passeport au passager, puis de nouveau au passeport

avant d'y apposer son cachet.

La cabine du milieu était occupée par un homme jeune. Trop jeune, me dis-je. Une brute d'une vingtaine d'années au visage acnéique. Il portait une chemise et un uniforme impeccablement repassés. Je le regardai questionner une vieille Marocaine chargée, pour tout bagage, de sacs en plastique. Comme elle ne comprenait pas ce qu'il disait, il secoua la tête d'un air exaspéré, puis il tamponna son passeport et, d'un geste irrité, lui fit signe de passer.

Je compris que j'avais davantage de chances avec le deuxième policier. Plus âgé que ses collègues, il était aussi plus détendu : la cravate desserrée, la casquette légèrement de travers. Il adressait un bref sourire à chaque passager.

On se bousculait pour monter à bord et je voulais passer avant qu'il y eût moins de monde et que les policiers fussent moins pressés. Le cœur battant, je sortis mon passeport, mis mon sac sur le dos et me plaçai dans la file d'attente du vieux policier.

Je n'avais jamais réellement envisagé que je pouvais être refoulée, mais tandis que je regardais le policier timbrer les papiers, je me demandai ce qui se passerait s'il mettait les miens en question. Comment expliquerais-je que je voyageais sous l'identité d'une religieuse morte ?

La dernière des jeunes Allemandes qui se trouvaient devant moi s'avança vers la cabine et je sentis mon estomac se nouer. Le flic sourit et hocha la tête. Bon voyage, dit-il à la fille en espagnol, puis il me fit signe d'approcher.

Arborant un sourire, je glissai mon passeport par le guichet. L'homme l'ouvrit et regarda la photo, fronçant légèrement ses sourcils gris. Je le vis plisser les yeux pour lire, puis les lever vers moi avant de les reporter sur la photo.

« Voulez-vous attendre une minute, s'il vous plaît », dit-il en espagnol d'un ton poli, mais ferme.

Prenant mon passeport, il sortit de sa cabine.

Voilà, c'est foutu, me dis-je en le regardant disparaître par une porte anonyme. Dans la queue arrêtée derrière moi, quelqu'un se mit à protester. Devais-je m'enfuir ? me demandai-je, jetant un coup d'œil à l'escalier qui menait au rez-de-chaussée de la gare. Deux policiers traînaient à l'étage. Je pourrais peut-être simplement m'éloigner et m'éclipser, me dis-je. J'étais déjà à moitié tournée pour partir quand la porte se rouvrit et mon policier réapparut.

« Il y a un problème ? » m'enquis-je en un espagnol un peu hésitant, tout en m'efforçant de paraître détendue.

Le policier posa mon passeport sur le petit comptoir et le poussa vers moi.

« Pas de problème, *mi hermana*, répondit-il en secouant la tête.

Une simple méprise. »

Une méprise. Je souris et repris mon passeport.

« Merci. »

Le policier me retourna mon sourire.

« *Bon voyage.* »

Raidissant mes jambes, je me forçai à avancer. Deux portes battantes se trouvaient juste après les guichets de contrôle et, au-delà, un long couloir vitré menait à la passerelle du ferry. Je le descendis avec d'autres passagers, mon estomac se calmant lentement, mon poulx redevenant peu à peu normal. Te voilà presque arrivée à destination, me dis-je, tout en sachant qu'il me faudrait subir un autre contrôle d'identité du côté marocain.

Nous entrâmes par le pont inférieur destiné aux voitures, désert à ce moment, et montâmes sur celui des passagers. Il pleuvait toujours, la baie sombre était parsemée de moutons. Par les hublots aux bords incrustés de sel, je voyais les falaises de Gibraltar et les lignes géométriques des quais d'Algésiras. Je trouvai un siège vide et m'installai pour la traversée.

J'ouvris le passeport de sœur Marie et lus les renseignements qui y étaient imprimés : nom, lieu et date de naissance, numéro du document. Rien n'indiquait qu'elle fut religieuse. Et pourtant, le policier l'avait su. Pas de problème, *mi hermana*, avait-il dit. *Pas de problème, ma sœur.* Il l'avait donc appris d'une manière ou d'une autre.

Impossible d'imaginer Tanger. La foule, les mains qui s'emparent de vos bagages, les chauffeurs de taxi qui se battent à coups de poing pour vous prendre à bord, la pauvreté et la tristesse du lieu. Les relents nauséabonds du désespoir vous assaillent : sueur des Sénégalais et des Ivoiriens clandestins qui, dans des cafés bon marché, attendent d'un air apathique un bateau nocturne pour l'Espagne, odeur de laine et de safran des changeurs d'argent au marché noir embusqués devant la médina ou celle de graisse à fusil des soldats dans le Grand Socco. Partout l'on perçoit la puanteur d'un colonialisme pourri.

Notre bateau était arrivé avant le coucher du soleil. J'avais obtenu à bord un visa : un coup de tampon donné par un jeune fonctionnaire marocain qui ne s'était même pas donné la peine de jeter un coup d'œil sur la photo de mon passeport. Il avait ajouté mon formulaire de transit au tas de papiers identiques, dont certains jonchaient le sol, puis m'avait fait signe de partir.

Le pont des passagers était bondé : trop d'êtres humains dans un espace trop restreint. Cela sentait les vêtements mouillés, les couches de bébé et le graillon. À mon grand soulagement, on annonça bientôt par haut-parleur notre arrivée imminente et nous descendîmes sur le pont des voitures en attendant de débarquer. Quelqu'un déverrouilla la cage en treillis métallique qui servait de soute à bagages. La foule se rua en avant, escaladant la cage, se bousculant pour atteindre sacs à dos et valises cabossées.

Au bout de quelques minutes, la porte de sortie s'ouvrit toute grande, on installa la passerelle de débarquement, puis on nous canalisa un par un vers le bas, jusqu'au continent africain, chacun tenant de nouveau son passeport à la main. Avant de tendre le mien, j'éprouvai un instant d'inquiétude tout à fait injustifiée : les centaines de personnes qui se pressaient derrière moi ne permettaient guère plus qu'un bref regard et un signe de tête.

Sortant de la gare maritime, j'avançai sur le long débarcadère qui menaçait ruine. Je fus aussitôt entourée d'une douzaine d'autochtones,

certains portant des burnous et des babouches pointues, d'autres des mocassins Calvin Klein et des lunettes de soleil, tous me proposant bruyamment divers services. Je secouai la tête et continuai à marcher au milieu de la foule, mes mains serrant les courroies de mon sac à dos.

Cris et désordre ne m'empêchaient pas de ressentir une vague impression de familiarité. Il me semblait reconnaître partiellement cet endroit, la configuration du port, le rythme de la langue. Je portai mon regard vers le bout lointain du débarcadère, *sachant* que s'y trouveraient une grille et une place. Au nord-ouest de cette place, à l'endroit où le terrain se mettait à monter, commençait le labyrinthe de la médina. J'en étais sûre.

Un de mes guides potentiels se planta devant moi, m'empêchant de passer, et posa sa main sur mon bras.

« Par ici, insista-t-il en anglais avec un fort accent local. Mon taxi vous attend. »

Me tenant le bras, il voulut m'entraîner. Je me dégageai.

« Fichez-moi la paix. »

L'homme se rapprocha et me menaça de l'index.

« Soyez polie, dites donc ! »

Il postillonnait, une goutte de salive atterrit sur ma joue.

« Je n'ai pas besoin de taxi », expliquai-je, essayant de le calmer.

Malheureusement, il était trop tard : je l'avais offensé et je ne pouvais rattraper ma bévue.

J'avançai, tentant de le dépasser, mais il me barra de nouveau la route.

« Pourquoi êtes-vous si peu aimable ? » demanda-t-il d'un ton agressif.

Secouant la tête, je tâchai de choisir la meilleure réponse possible. Vu le flot de voyageurs qui passait près de nous, je ne courais pas grand danger. Cependant, je ne voyais pas comment me débarrasser de cet individu et un sentiment de panique me saisit.

J'ouvris la bouche pour répliquer quand une voix derrière moi prononça quelques mots en arabe. L'homme qui m'importunait répondit en ricanant.

« Laisse-la tranquille », ordonna la voix, en français cette fois.

Tournant la tête, j'aperçus un drôle de petit bonhomme vêtu d'un long manteau de laine et portant des lunettes de soleil à grosse monture et verres jaunes.

Le guide s'éloigna à contrecœur.

« Je vous remercie, monsieur, dis-je à l'homme au manteau.

— Il n'y a pas de quoi. »

Je poursuivis mon chemin. Mon étrange sauveur m'emboîta le pas.

« Ces gens-là sont inoffensifs, mais casse-pieds, poursuivit-il en

anglais. Surtout pendant le ramadan. C'est moins la nourriture que la cigarette qui leur manque. À cette heure-ci de la journée, ça tend à les rendre désagréables. C'est la première fois que vous venez à Tanger ? »

Je réfléchis un instant à la question.

« Oui », répondis-je, en examinant sa curieuse tenue. Un parapluie était accroché à son bras droit. Ses chaussures Nike d'un orange vif brillaient d'un reflet métallique. Bien que ses traits fussent asiatiques, son accent anglais était presque parfait. « Et vous ? »

Le petit homme secoua la tête.

« Moi, je vis ici. J'étais seulement parti quelques jours en Espagne pour m'acheter des couleurs. »

Du menton, il désigna son bagage, un sac en cuir tout éraflé.

« Vous êtes peintre ? »

— Oui. Je suis originaire du Japon. J'ai voulu tenter l'expérience d'un isolement culturel. »

Il s'exprimait avec soin, prenant un air sérieux à chacune de ses paroles ou à chacun de ses gestes. Je souris.

Il y avait en lui quelque chose d'enfantin, de vulnérable, quelque chose de tout à fait innocent, voire d'amusant.

« Pourriez-vous me recommander un hôtel ? demandai-je alors que nous approchions de la sortie du port. Un endroit pas cher. »

Le Japonais réfléchit un moment.

« Il y a le Continental, bien sûr. Abdesselam s'occupera bien de vous.

— Qui est Abdesselam ? »

— C'est le directeur. » Le petit homme consulta sa montre et fronça le sourcil. « Le soleil va bientôt se coucher. D'ici là, on ne peut pas faire grand-chose.

— J'attendrai. Si vous pouviez simplement m'indiquer la direction de l'hôtel.

— C'est tout près. » Le Japonais désigna la colline où s'entassaient les maisons de la vieille ville. « Vous voyez ce bâtiment rose ? »

— Oui », répondis-je en repérant une façade de cette couleur.

Le Japonais plissa le nez et s'arrêta un instant.

« Je vais aller dans un restaurant. Accepteriez-vous de dîner avec moi ? Ensuite, je vous conduirai à l'hôtel. J'habite à côté.

— Je ne voudrais pas vous déranger, protestai-je.

— Vous ne me dérangez pas le moins du monde », fit-il en souriant.

J'hésitai un moment, mais l'idée de traverser seule la médina ne m'enchantait pas. En outre, cet homme semblait souhaiter de la compagnie. Et enfin j'étais affamée.

« Eh bien, c'est avec plaisir », répondis-je.

Le Japonais s'inclina avec raideur, puis me tendit la main.

« Je m'appelle Joshi.

— Et moi Marie », répondis-je.

Je lui serrai la main. Elle me parut douce et fraîche.

Nous mangeâmes au café Africa, un établissement bien éclairé, près du Grand Socco. Tout était propre et gai : un sol carrelé de blanc et des nappes fraîchement repassées – la réplique un peu exotique d'une brasserie française. Le repas eut quelque chose d'étrange. Il me donna l'impression désagréable qu'en dépit de son apparence impeccable, Joshi, en réalité, ne possédait pas les moyens de manger à sa faim et que ce dîner rétribuait implicitement son aide. Cependant, quand je m'emparai de l'addition, je sentis qu'il était profondément gêné.

Dehors, il pleuvait, les trottoirs sales étaient glissants. Nous traversâmes le Grand Socco et, après avoir franchi les portes de la vieille ville, nous descendîmes la rue as-Siaghin, une artère très animée, qui nous fit passer devant la mosquée.

« Mon appartement, annonça Joshi, alors que nous approchions des remparts, à l'est de la médina, et tournions dans une étroite rue latérale. C'est là où il y a un drapeau. Vous voyez ? »

Mes yeux suivirent la direction que montrait son doigt. J'aperçus une série de toits bas, éclairés à présent par la faible lumière des réverbères et, au-delà, un immeuble légèrement plus haut. À l'une des fenêtres sales de ce bâtiment, je distinguai un drapeau blanc orné au milieu d'un simple cercle rouge. J'acquiesçai.

« Oui, je le vois.

— Et ici, c'est l'hôtel Continental, poursuivit Joshi en désignant un portail en plâtre qui se dressait à quelques pas de nous. Je vous y accompagne. »

Le Continental était une grande bâtisse de style colonial, un bastion occidental perché aux confins de la médina. Le portail s'ouvrait sur une cour pavée menant à un escalier. En haut des marches, on avait une vue dégagée sur le port depuis une grande véranda. Celle-ci était assez vaste pour que s'y fussent déroulées autrefois des cocktails-parties ou des soirées dansantes en robes Dior, quoique à mon avis, même à son apogée, le Continental eût toujours dû avoir un air miteux. Aujourd'hui, seules quelques tables et chaises tachées faisaient face à la baie obscure. La façade rose du bâtiment était fissurée, le plâtre s'effritait.

À l'intérieur, l'hôtel rappelait un décor de cinéma : murs couverts de riches mosaïques bordées de moulures et de bois. Les rares clients à se trouver dans le hall constituaient un curieux mélange, une nouvelle race de voyageurs occidentaux, davantage Guide du routard que Paul Bowles. Plusieurs membres d'une équipe américaine de tournage

assiégeaient la réception et se plaignaient à un employé grisonnant des chambres qu'on leur avait données. Deux jeunes Allemandes monopolisaient le téléphone de la maison. Assise sur un canapé défoncé, une femme d'un certain âge, en tenue de voyage très pratique – pantalon en tissu synthétique, chaussures de randonnée et ceinture-porte-monnaie –, feuilletait un guide en anglais. Debout derrière Joshi, j'écoutais les Américains protester tandis que le réceptionniste leur prêtait une oreille patiente, puis expliquait poliment qu'il n'avait pas de meilleures chambres à leur proposer. Il eut du mal à les convaincre, mais son attitude inflexible triompha. Les cinéastes se retirèrent en maugréant et l'homme s'occupa de nous.

Quand vous avez vécu toute une année dans l'espoir d'être reconnue, vous finissez par connaître la complexité du visage humain, les variations subtiles de l'expression. Les premiers mois de ma nouvelle existence s'étaient écoulés dans une perpétuelle attente : j'examinais chaque personne que je croisais dans la rue, guettant l'apparition de quelque trait familier, de la moindre trace rappelant une rencontre, si brève qu'elle eût été. Or, bien que l'étonnement de me reconnaître ne se peignît jamais sur un visage, je surprénais toutes sortes d'autres regards : amoureux, désespérés ou carrément vides.

Lorsque le réceptionniste se tourna vers moi, il eut une sorte de frémissement presque imperceptible, quelque chose d'aussi fugitif qu'une brise ridant la surface d'un lac ou que, au coucher du soleil, le passage du jour à la nuit. Son regard ne croisa le mien qu'une brève seconde, mais juste assez pour m'amener à penser que nous nous étions déjà vus. Ensuite il murmura quelque chose en anglais. J'aurais juré qu'il disait : « Cela m'est facile.

— Pardon ? » demandai-je.

L'homme secoua la tête. L'expression qui m'avait fait croire qu'il me reconnaissait disparut.

« Rien, rien, mademoiselle. » Avec un sourire cordial, il se tourna vers Joshi. « Je vois que vous m'amenez une cliente. »

Joshi acquiesça d'un signe de tête.

« Marie est arrivée par le ferry. Je lui ai promis que vous lui donneriez une chambre. »

L'homme me regarda de nouveau, puis il chaussa des lunettes et baissa les yeux sur son registre.

« Ça devrait être possible. »

J'observai son profil, ses mains qui glissaient sur la page devant lui. Il n'était pas de pure souche marocaine : ses yeux gris-bleu trahissaient une proche ascendance française ou britannique.

« J'ai une chambre à deux cents dirhams, avec salle de bains commune au bout du couloir », offrit-il finalement.

J'acceptai et tirai cinquante euros de mon sac à dos.

« Pouvez-vous me changer ce billet ?

— Oui, bien sûr. »

Le réceptionniste ouvrit une caisse, compta une liasse de dirhams, s'en réserva deux cents et me donna le reste. Il écrivit quelque chose sur son registre, puis me glissa un papier sur le comptoir.

« Si vous voulez bien me remplir ça... »

Je regardai le formulaire vierge, les lignes marquées *nom et numéro de passeport*. Sortant le passeport de Marie de mon sac, j'inscrivis tous les renseignements que je pus, hésitant sur l'adresse du domicile. Je finis par indiquer la rue et le numéro du magasin de chocolat à Lyon.

Quand j'eus terminé, le vieil homme tendit le bras, décrocha une clé de l'un des nombreux crochets plantés dans le mur derrière lui et la posa devant moi.

« Chambre 205 », dit-il.

Je pris la clé et regardai l'homme, essayant de me rappeler, fouillant dans la nuit de ma mémoire.

« Est-ce que je vous connais, par hasard ? »

Le réceptionniste secoua la tête.

« Je ne crois pas.

— Vous en êtes sûr ? » insistai-je.

Abdesselam regarda Joshi, puis reporta les yeux sur moi.

« Je m'en souviendrais. »

Après avoir remercié Joshi, je montai dans ma chambre. Quel drôle de petit bonhomme, me dis-je, en ouvrant la porte et en posant mon sac à dos sur le lit, à la fois si britannique et si japonais, si emprunté dans l'assistance qu'il me donnait. Mais je lui étais très reconnaissante de son aide. Sans allumer, je m'approchai de la fenêtre et regardai au-dessous de moi la véranda et la cour inondées. La porte de l'hôtel s'ouvrit, livrant passage à un groupe de touristes en route pour la médina. Joshi apparut quelques secondes plus tard. Je le reconnus à ses chaussures orange. Il s'arrêta, sortit un paquet de cigarettes de son manteau, en alluma une, puis il déploya le cercle noir de son parapluie. Un homme seul, pensai-je.

Il y eut un appel de phares à l'extérieur du portail, puis un petit taxi rouge entra dans la cour. Je vis quelqu'un en descendre, un homme vêtu d'un long imperméable. Il adressa quelques mots au chauffeur, puis gravit l'escalier où était resté Joshi. Le taxi attendit, son moteur tournant au point mort. Je distinguais les traits de l'homme à la lumière de la véranda. Un Américain, estimai-je, plissant les yeux pour mieux voir. Il en avait bien l'allure : cheveux blonds, dents blanches et cet air exagérément sain qui caractérise les Yankees. Joshi et lui échangèrent quelques mots, puis l'Américain tira de sa

poche une enveloppe brune et la tendit au Japonais. Là-dessus, il remonta dans son taxi.

Je me couchai de bonne heure, mais fus réveillée vers minuit par un chœur discordant d'Allemands braillant des chansons à boire. Suivit un vacarme de pas titubants dans le couloir, de portes qui claquaient, d'eau gargouillant dans les tuyaux. Enfin, tout redevint tranquille et je me rendormis.

Je me réveillai une nouvelle fois un peu plus tard, tirée de mon sommeil par les mouvements silencieux de quelqu'un qui se déplaçait dans la pièce. À demi endormie, je pensai d'abord que c'était Héloïse venue me chercher pour la prière du matin. Je m'enfonçai encore davantage sous les couvertures, me disant qu'il était bien trop tôt pour affronter le trajet dans le froid jusqu'à la chapelle où résonnerait la voix monocorde de sœur Madeleine.

La personne bougea de nouveau et mon cerveau s'éclaircit. J'ouvris grand les yeux et scrutai l'obscurité, mon cœur battant à tout rompre, mon corps envahi d'adrénaline. Me raidissant, je m'efforçai à une complète immobilité.

Les rideaux étaient tirés et, à la lumière bleuâtre qui montait de la véranda, je pus distinguer la silhouette. Il s'agissait d'un homme de haute taille, aux larges épaules. Il tenait mon sac à dos. Ouvrant avec précaution la boucle de la poche de devant, il en sortit mon passeport.

Fallait-il crier ? me demandai-je. Le bruit ne manquerait pas de le faire fuir. Tout l'argent que je possédais se trouvait dans ce sac, sans parler de mon passeport. L'un et l'autre m'étaient indispensables. Puis je pensai aux sœurs, au visage décomposé par la peur d'Héloïse et à ce qu'elle m'avait dit chez les Tane. Était-ce l'un de ces hommes ? Et s'apprêtait-il à me tuer ? Ouvrant le passeport, il tira de ses vêtements un petit objet oblong.

Les Allemands m'entendraient-ils à temps ? Il était à craindre qu'ils fussent trop abrutis par leur beuverie nocturne. J'entendis un déclic : un petit cercle de lumière jaillit de la main de l'homme. L'objet était une torche électrique dont l'inconnu braqua le faisceau sur le passeport qu'il sembla lire. Puis il éteignit et rangea le passeport dans mon sac.

Après un moment d'hésitation, il avança d'un pas, puis de deux, vers moi. Je retins mon souffle et fermai les yeux. Oui, me dis-je, maintenant il pourrait me tuer sans que quelqu'un entende quoi que ce soit. Au matin, un des clients aurait peut-être le vague souvenir d'avoir perçu un faible cri très bref. Un, deux, trois. Je comptai les secondes jusqu'à ce que, comme par miracle, l'intrus se détourne.

Ouvrant un œil, je le vis poser la main sur la poignée et entrebâiller doucement la porte. La lumière du couloir l'éclaira un

instant alors qu'il se glissait hors de la pièce et refermait derrière lui. Je ne le vis qu'une seconde, mais juste assez pour le reconnaître. C'était l'Américain, l'homme que j'avais vu sur l'escalier de la véranda avec Joshi.

Je suis restée couchée sans bouger pendant une bonne demi-heure, le corps raide, l'oreille tendue. Je m'attendais un peu à ce que l'homme revînt. Lorsque je dégageai enfin mon bras des couvertures, ma montre marquait presque cinq heures. Bondissant du lit, je m'habillai, passai le sac à dos sur mes épaules et sortis dans le couloir.

Je traversai le hall désert, la véranda, puis la cour. À l'extérieur, la médina grouillait de monde, animée comme elle aurait pu l'être à midi. Les rues sentaient la viande grillée et le pain chaud qu'on préparait en vue du grand repas qui serait pris à l'aube, avant la longue journée de jeûne.

Je me dirigeai vers l'endroit où Joshi et moi nous étions arrêtés la veille au soir et repérai le drapeau qui pendait à sa fenêtre. Il y avait au moins quatre mètres de mur nu entre la petite ouverture rectangulaire et le toit du dessous. Si je voulais entrer chez Joshi, il me faudrait y accéder par l'escalier de son immeuble. L'appartement occupait un angle, me disais-je, comptant les étages. La lourde porte de bois était fermée par une épaisse barre de fer.

Je me plantai au milieu de la chaussée, réfléchissant à ce que je devais faire. Peut-être existait-il une porte de service ou une fenêtre basse quelque part ? Alors que je commençais à rebrousser chemin, j'aperçus une femme en djellaba et foulard avançant vers moi. Elle portait un sac à provisions à son bras gauche et tenait dans sa main droite un trousseau de clés. Je la laissai passer, fis volte-face et la suivis. Dissimulée dans l'ombre des maisons de l'étroite rue, je la vis s'arrêter devant le porche de l'immeuble de Joshi. Je m'aplatis contre le mur et attendis. Des clés tintèrent, puis j'entendis les pas de la femme dans l'entrée.

La porte se referma en grinçant. Je bondis en avant et, du bout des doigts, saisis le panneau de bois lisse avant que le loquet ne se remît en place. Je me recroquevillai sous le porche, écoutant claquer les sandales de la femme et le bruit d'une porte intérieure qu'on ouvrait et refermait. Quand je fus certaine que la femme avait réintégré son

appartement, je me glissai dans le hall.

D'après ce que j'avais pu discerner parmi la profusion des toits et le placement arbitraire, semblait-il, des fenêtres, l'appartement de Joshi se situait au troisième étage. La femme avait allumé la minuterie, une faible ampoule éclairait la cage d'escalier. J'appuyai de nouveau sur le bouton, m'assurant quelques minutes supplémentaires de lumière avant de monter. Au troisième étage, je frappai à la porte de l'appartement d'angle.

L'immeuble commençait à s'animer. Derrière les autres portes, on percevait des voix d'enfants, un choc d'assiettes, l'activité de gens pressés d'achever leur repas avant le jour. Seul l'appartement de Joshi restait silencieux. Je frappai encore, plus fort cette fois, et j'attendis.

J'entendis enfin bouger à l'intérieur : froissement de draps, pieds nus sur un carrelage. Je frappai de nouveau, la porte s'entrebâilla. Deux yeux chassieux me dévisagèrent. Poussant le battant de l'épaule, je m'introduisis dans le logement. Le petit homme tituba, perdit l'équilibre et heurta le mur derrière lui.

« C'était qui ? » demandai-je en refermant la porte.

Joshi s'était rétabli, il recula. Il portait un pyjama à rayures, des pantoufles et une robe de chambre bleus. Il avait la joue marquée par un pli de l'oreiller.

« Je ne sais pas, bredouilla-t-il. Je ne sais pas de quoi vous parlez. »

Je m'approchai de lui et, l'attrapant par le devant de son pyjama, l'attirai vers moi. Je le dominais d'une tête. Son visage se décomposa comme celui d'un enfant terrifié. Tentant de crier, il n'émit qu'un faible bruit.

« Je vous ai vu parler avec lui sur la véranda du Continental, dis-je. Combien vous a-t-il donné ? »

Joshi se tortilla entre mes mains.

« Je ne connais pas cet homme. Je n'ai fait que lui demander du feu.

— Vous vous foutez de moi ? Il vous a payé pour que vous me suiviez depuis le bateau. »

Je levai le poing comme pour le frapper. Joshi se recroquevilla, les yeux fermés, se protégeant la figure de ses bras.

« Ne me faites pas de mal, pleurnicha-t-il.

— Qui est-ce ?

— Oh, un expatrié américain. Il s'appelle Brian, c'est tout ce que je sais.

— Comment l'avez-vous connu ? »

Joshi haussa les épaules.

« Je l'ai rencontré au Continental et au Pub. Je le croise assez souvent. Nous, les étrangers, nous ne sommes pas très nombreux ici,

vous savez. Je suis tombé sur lui dans le ferry. Il m'a demandé de vous surveiller. »

Je desserrai mon étreinte. Se redressant, le Japonais lissa sa veste de pyjama.

« Où habite-t-il ? demandai-je.

— Je l'ignore. Quelque part dans la Ville Nouvelle, je suppose.

— Où pourrais-je le trouver ? »

Comme je m'approchais de nouveau de lui, Joshi eut un mouvement de recul.

« Nous sommes bien mercredi aujourd'hui ? »

Je réfléchis un instant, puis fis oui de la tête.

« Il sera au Pub, en face de l'hôtel Ritz. Les mercredis soir, il y a des concours de fléchettes. Ça commence assez tôt d'habitude, à l'heure de l'apéritif. Si vous ne le trouvez pas là, vous pouvez essayer un peu plus tard le piano-bar d'El Minzah. »

Après m'être tournée vers la porte, je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule. Joshi resserrait sa robe de chambre sur lui. Je m'aperçus alors que le coton bleu du vêtement était parsemé de raccommodages et l'ourlet complètement effrangé.

« Je suis désolé », dit Joshi.

Au couvent, toutes les pièces, sauf une, étaient simples et dépouillées. La même peinture blanc cassé couvrait depuis des décennies, voire des siècles, les murs des couloirs, de la cuisine et des cellules. Et puis, à un certain moment de la longue histoire du bâtiment, quelqu'un avait décidé de tapisser la bibliothèque. Des années plus tard, d'autres sœurs y avaient superposé de nouveaux lés.

La bibliothèque était une pièce magnifique. Spacieuse, haute de plafond, elle était dotée d'une cheminée de pierre et avait vue sur le jardin. Mais à l'époque de mon séjour, il était évident que cela faisait pas mal de temps qu'on la négligeait. Le papier avait commencé à se décoller, révélant par endroits les motifs sous-jacents. Une sorte de voyage dans le temps, selon Héloïse. Parfois, elle et moi restions là à contempler ces vestiges du passé et de ses artisans.

La dernière couche était assez récente pour que sœur Madeleine se souvînt de l'avoir vu coller, bien que la sœur qui l'eût placée reposât depuis longtemps dans le petit cimetière jouxtant la chapelle. Le vert à présent fané du papier peint s'ornait de feuilles d'un ton plus soutenu. Au-dessous, on apercevait d'autres impressions : fleurs aux couleurs criardes, fleurs de lis dorées, rayures. Mon papier préféré représentait d'innombrables répétitions de scènes de la vie d'un village chinois. Des pêcheurs et des paysans, des pagodes et des ponts, un bouvier solitaire gravissant avec son bœuf une route de montagne sinueuse.

Je me suis souvent interrogée sur la religieuse qui l'avait choisi.

Assise le soir devant cette tapisserie, s'évadait-elle vers ces lieux étranges ? À quoi pensait-elle devant tous ces personnages statiques : la femme s'éventant pour l'éternité, le pêcheur bredouille ?

Un jour que nous étions dans la bibliothèque, je demandai à Héloïse de me dire quelle impression cela faisait de se souvenir. Elle me répondit que la mémoire ressemblait aux murs de cette pièce : le présent était pareil à ces feuilles d'un vert fané, le passé transparaissait ici et là, et chaque bande de papier peint dissimulait un nouveau mystère.

Ce matin-là, en quittant Joshi pour regagner le Continental, j'eus le sentiment qu'un lé de mon présent avait commencé à se décoller. Quelque part, dans ma mémoire, au-dessous de la dernière couche, s'étendait cette ville. J'en étais sûre maintenant. Et derrière l'image à moitié effacée de Tanger, on apercevait les bords déchiquetés d'un dessin beaucoup plus sombre, un aspect de moi que je m'attendais depuis longtemps à découvrir.

Je gravis les marches de la véranda et restai un moment à contempler le port. D'un extraordinaire bleu pâle, le ciel brillait tel un bijou au-dessus de la baie. Je connais cet endroit, pensai-je, il m'est intimement familier. Mais encore plus que la ville, que les odeurs de la médina, que les silhouettes enveloppées de burnous ou de djellabas, c'était la violence de ma colère que je retrouvais.

Je revis Joshi dans son pyjama usé, ses petits bras levés pour protéger son visage, et soudain j'eus peur. Je l'aurais battu, pensai-je, battu jusqu'à ce qu'il me fournît le renseignement que je demandais. Je savais faire ce genre de chose.

Je me réveillai tard et passai l'après-midi à me promener dans la ville. Il était à peine cinq heures quand j'entrai au Pub, mais le bar était déjà plein d'expatriés. Des Anglaises aux épaules nues flirtaient avec des Australiens bronzés devant des verres de panaché ou de bière brune. Je commandai de la bière blonde et me dirigeai vers les jeux de fléchettes et la table de billard.

Sans la vue d'un petit bout de Tanger aperçu par la fenêtre de devant, on se serait cru dans n'importe quel pub londonien. Au-dessus du bar, on pouvait suivre un match de foot sur une grande télévision. À côté, un tableau noir annonçait les spécialités du jour : scampi fritti, ploughman's lunch[2], croustade de rognons. À part une licence de vente de boissons alcoolisées qu'on avait encadrée, il n'y avait dans l'établissement aucune inscription en arabe. L'homme que Joshi avait appelé Brian n'étant pas là, je m'assis dans un coin du bar pour l'attendre et commandai des scampi fritti.

Mon attente fut brève. Je terminais à peine quand la porte s'ouvrit, livrant passage à un groupe de filles. Comme des crabes se

dépouillant de leur carapace lors des mues, elles enlevèrent leurs vestes ou leurs chemises à manches longues, révélant de courts tee-shirts et des nombrils percés d'un anneau. Puis elles s'approchèrent du comptoir. Je les observais, fascinée, quand la porte fut de nouveau poussée et qu'un homme apparut.

Il avait troqué son imperméable pour un jean délavé, un pull en coton gris et des baskets, mais c'était bien l'individu que j'avais vu dans la cour du Continental et dans ma chambre d'hôtel ce matin. Oui, pensai-je en le voyant aller au comptoir, c'était en effet un Américain. Il commanda une bière et vint dans ma direction, de toute évidence pour s'approcher des cibles. Appuyant mes coudes sur la table, je l'examinai. De près, il était beau. Ses cheveux rebiquaient légèrement comme s'il sortait du lit. Quand il passa à côté de moi, ses yeux se posèrent sur mon visage, puis il poursuivit son chemin.

Je commandai un autre demi et le laissai entamer une partie de fléchettes. Lorsqu'il retourna au bar, je jouai des coudes pour me placer à côté de lui.

« Je crois que nous nous connaissons », dis-je.

Il fit signe au barman, puis me regarda avec nonchalance.

« Ça m'étonnerait.

— Mais oui, je suis sûre de vous connaître. Vous êtes bien Brian, non ? »

Il haussa les épaules.

« Ça se pourrait que j'aie la tête d'un gars qui s'appelle comme ça.

— Bon, je vais vous rafraîchir la mémoire. Quatre heures ce matin, hôtel Continental, chambre 205. »

Le barman approcha. Brian commanda un autre demi et fit glisser un billet de vingt dirhams sur le comptoir.

« Qui êtes-vous ? demandai-je. Et que me voulez-vous ? »

L'Américain prit son verre, ramassa sa monnaie et s'apprêta à s'éloigner.

« Vous devez me confondre avec quelqu'un d'autre », lâcha-t-il.

Je le regardai retourner aux jeux de fléchettes, échangeant des saluts avec d'autres personnes. La plupart des clients du Pub semblaient se connaître.

Une jeune femme avec une coiffure rasta se glissa à mes côtés. Je l'interrogeai :

« Vous êtes une habituée de ce pub ? »

La femme sourit.

« Autant que possible.

— Vous connaissez le type qui est là-bas ? »

Je désignai Brian.

« Oui, évidemment.

— Il s'appelle bien Brian ? »

Elle acquiesça d'un signe de tête.

« Il est pas mal, hein ? »

— Vous savez quelque chose sur lui ? »

La femme alluma une cigarette et en dissipa la fumée de la main.

« Je sais qu'il est américain et je crois qu'il vient de Californie.

Pauvre garçon.

— Pourquoi vous dites ça ?

— Il est ici pour essayer de retrouver son frère qui a disparu il y a environ un an.

— Vous le connaissiez ? Le frère, je veux dire ? »

Elle secoua la tête.

« Non, ça s'est passé avant mon arrivée.

— Il s'est passé quoi, exactement ?

— C'est bien ça le problème. Personne ne le sait. »

Le barman apparut, la femme commanda une vodka-tonic.

« Le frère faisait partie de ces gens qui cherchent à améliorer le sort des autres, m'informa-t-elle. Comme moderniser la médina, apporter l'Internet aux marchands de tapis, vous voyez le genre ? »

Brian posa son verre et se dirigea vers les toilettes pour hommes. Je le suivis du regard.

« Ne vous faites pas trop d'illusions, dit la femme aux cheveux tressés d'un ton mélancolique. C'est un célibataire endurci et j'ai l'impression qu'il tient à le rester. On a toutes essayé, croyez-moi. »

Je souris.

« Eh bien, dans ce cas, souhaitez-moi bonne chance.

— D'accord, bonne chance », l'entendis-je murmurer alors que je partais vers le fond du bar.

Les toilettes se trouvaient dans un petit couloir qui débutait derrière la table de billard. Je plaçai mon demi à côté de celui de Brian et me glissai dans l'étroit passage. M'adossant au mur près de l'entrée des w.-c. pour hommes, j'écoutai couler l'eau d'un robinet. Pourtant quelque chose clochait. Personne ne prenait autant de temps pour se laver les mains. Collant mon oreille contre le battant, je frappai doucement. Pas de réponse.

Je tournai la poignée. L'urinoir était inoccupé, les toilettes vides. L'unique fenêtre, trop petite et trop haute, ne pouvait avoir fourni une issue. Retournant dans le couloir, j'examinai les lieux. À côté des toilettes pour hommes, il y avait celles pour femmes. En face, j'aperçus une porte marquée *Bureau* et une autre sans inscription. J'ouvris cette dernière. Elle donnait à l'extérieur, sur une allée humide qui sentait mauvais.

Quelque chose bougea dans l'obscurité. Tendant le cou, je vis des rats grouiller sur les ordures du Pub – un fouillis de dents et de queues chauves. Plus loin, près de l'endroit où l'allée rejoignait la rue,

j'entendis tousser, un son aussi rauque et creux qu'un râle. Je distinguai la silhouette floue d'un mendiant. Mais nulle part il n'y avait trace de Brian.

Décidant que je me rendrais plus tard à l'El Minzah, je retournai au Continental en taxi. Je n'avais pas grand espoir de trouver Brian au piano-bar ce soir-là et encore moins d'apprendre quelque chose de sa part. Ne possédant donc que les indications de Joshi pour toute piste, j'entendais bien les suivre jusqu'au bout.

De toute évidence, Abdesselam avait terminé son service. À sa place, à la réception, se tenait une femme d'âge mûr aux cheveux d'une affreuse teinte orange et au visage trop maquillé. Quand je lui demandai à quelle heure l'El Minzah commençait à s'animer, elle croisa les bras et m'examina d'un œil critique.

« Vous allez chez Caïd ? » s'informa-t-elle.

Je la regardai d'un air interrogateur.

« Chez Caïd, c'est le piano-bar », expliqua-t-elle.

Je fis signe que j'avais compris.

« Ça commence vers les dix heures, dix heures et demie. » La femme haussa les épaules. « Mais vous ne pouvez pas vous y présenter dans cette tenue. Chez Caïd, c'est un endroit très chic. »

Je baissai les yeux sur mes brodequins apportés du couvent, puis regardai ma chemise en toile délavée et mon jean rapiécé. Mes vêtements de rechange ne valaient guère mieux et ils étaient encore moins propres.

« Tant pis. Il leur faudra m'accepter comme je suis », répondis-je.

Après être montée dans ma chambre, je fermai la porte à clé et fouillai dans mon sac à dos. J'en sortis un pull noir tout chiffonné. Avant de le mettre, je l'étendis sur le lit, le lissai et le nettoyai avec un gant de toilette humide. Je me brossai les cheveux, les coiffant en arrière. Avec un peu de chance, je pourrais me faire passer pour une fille riche qui s'encanaille.

Je m'examinai dans la glace. Oui, pensai-je, il faudrait qu'on m'accepte comme ça. Je plaquai une mèche rebelle derrière l'oreille, me tournai et me dirigeai vers la porte. Ce fut alors que je remarquai un petit livre, ouvert, sur ma table de chevet. Je m'arrêtai net, puis

m'approchai. Ce livre n'était pas là plus tôt, j'en étais sûre. C'était sans doute la femme de chambre qui l'avait oublié, me dis-je, en parcourant des yeux les pages imprimées en arabe. Toutefois, si une femme de chambre était entrée ici pendant mon absence, elle ne s'était pas donné la peine de plier les deux serviettes que j'avais négligemment pendues sur la barre chromée, près du lavabo.

Je pris le livre. Le texte était divisé en courtes sections numérotées, des versets, semblait-il. Un livre religieux, mais sûrement pas la Bible. Il devait s'agir du Coran. Je le refermai et, le gardant à la main, ramassai mon sac à dos. Celui-ci n'était pas un accessoire approprié pour aller à l'El Minzah, mais je ne pouvais pas le laisser ici, surtout après avoir constaté que quelqu'un était entré dans ma chambre. Passant le sac sur mon épaule, je sortis dans le couloir et descendis dans le hall.

« Est-ce que ce livre appartient à l'hôtel ? » demandai-je à la réceptionniste.

Je posai le Coran sur le comptoir. La femme me regarda, le sourcil froncé.

« Où l'avez-vous trouvé ? »

— On l'a déposé dans ma chambre. Savez-vous qui aurait pu faire ça ? »

D'un geste protecteur, la femme fit glisser le livre vers elle, puis le mit à côté de son ordinateur.

« Je veillerai à ce qu'il soit retourné à son propriétaire. Bonne nuit, mademoiselle. »

Il était à peine plus de dix heures et demie quand j'arrivai devant l'entrée d'El Minzah : un portail en grès précédant une lourde porte en bois clouté. Je payai le chauffeur de taxi et pénétraï dans l'hôtel. Si le Continental représentait les vestiges de l'ancien colonialisme français, l'El Minzah en était sa moderne réincarnation. Il y régnait une atmosphère Versace et téléphones portables témoignant de l'irrépressible hégémonie mondialiste du XXI^e siècle.

Dans le hall luxueux, des magnats du pétrole ventripotents se mêlaient à des célébrités de second ordre. La langue américaine prédominait. Une variété d'accents étudiés résonnaient parmi les palmiers en pot et montaient vers les mosaïques blanches et bleues du plafond. L'air sentait le cigare cubain et l'eucalyptus.

Un peu honteuse de mes vêtements de couventine et de mes ongles de travailleuse, je suivis les indications du portier et descendis un escalier. Après avoir traversé, au centre de l'hôtel, un patio andalou biscornu, j'atteignis le piano-bar. Essayant de repérer Brian dans la foule, j'entrai dans l'élégante salle et m'assis à une table vide. Le bar, obscur et lambrissé, évoquait davantage la bibliothèque d'un

manoir de la vieille Angleterre qu'un établissement français ou marocain. Un grand portrait à l'huile d'un sévère Écossais, revêtu d'un uniforme d'apparat, regardait de haut les clients d'où émanait comme une triste ambiance d'exil.

Au milieu du dédale humide des rues de la médina, il était certainement impossible de concevoir le luxe insolent d'un endroit pareil : le tintement des glaçons dans les verres en cristal, le pétilllement du champagne, les épaules nues des femmes s'élevant telles des fleurs blanches du fourreau noir de leurs robes. Pas de mendiants « chez Caïd », pas d'enfants aux visages sales se battant pour une pièce de monnaie. Seulement une odeur entêtante d'orchidées et de tabac mêlée à la senteur écœurante de parfums coûteux.

Le personnel, exclusivement masculin, était marocain. Ainsi que le pianiste, un petit homme grassouillet au sourire aussi blanc que sa veste de smoking. Il chantait une version larmoyante de *Ne me quitte pas*, tandis que plusieurs couples se pelotaient sur la piste de danse. L'un des serveurs, un beau jeune homme vêtu d'une veste rouge ajustée et d'un pantalon noir, se dirigea vers moi. Un sourire s'épanouit sur ses lèvres.

« Madame Boyle ! » s'écria-t-il avec chaleur lorsqu'il s'arrêta à ma table.

Coinçant son plateau sous le bras, il se pencha vers moi, rayonnant et branlant la tête d'un air étonné.

« J'ai bien failli ne pas vous reconnaître. »

Bon, pensai-je, Boyle, Mme Boyle. Je regardai le visage fin, couleur de caramel, du garçon, cherchant en vain à y retrouver des traits familiers.

« Nadim », ajouta-t-il en désignant sa personne.

Je souris.

« Oui, oui, bien sûr, je me rappelle. Vous êtes Nadim. »

Il resta planté un moment devant moi tandis qu'un silence gêné s'établissait entre nous, puis il s'inclina avec un peu de raideur.

« Je vais vous apporter votre consommation », dit-il en se tournant.

Je le regardai marcher vers le comptoir et murmurer quelques mots au barman. Tous deux me dévisagèrent en hochant la tête. Le barman prit ensuite une bouteille pleine d'un liquide transparent sur l'étagère derrière lui. J'étais donc déjà venue ici. Je tournai les yeux vers le pianiste et la rangée de fenêtres sombres dont les vitres reflétaient vaguement les clients. Oui, j'étais déjà venue ici, mais je n'en gardais aucun souvenir. Le garçon revint avec un verre de Martini, posa un dessous-de-verre en lin sur la table.

« Est-ce que vous vous souvenez de la dernière fois que vous

m'avez vue ? » demandai-je.

Nadim plaça le verre sur le rond de tissu, puis se redressa. Il fronça le sourcil.

« Ça doit faire un bout de temps, répondit-il, cherchant à se rappeler. Un an, peut-être plus. Vous habitiez ici, à l'hôtel. »

J'examinai ma boisson. Une seule et délicate tranche de citron reposait au fond du verre.

« J'étais seule ?

— Oui.

— Mais je venais souvent ici ? »

Perplexe, le garçon recula légèrement.

« Bien sûr, madame Boyle. Est-ce que vous vous sentez bien ?

— Est-ce que j'y venais seule ?

— Oh non, pas du tout. D'habitude, vous étiez accompagnée de M. Haverman. »

Je bus une gorgée de Martini. On y avait ajouté de la vodka au goût citronné et des glaçons.

« Un ami à moi ? demandai-je.

— Oui, sans doute, madame.

— Et vous savez ce qu'il fait dans la vie, ce M. Haverman ?

— Ce qu'il fait ? s'étonna Nadim.

— Oui, je veux dire, quel est son métier ?

— C'est un Américain, répondit le serveur comme si cette nationalité équivalait à une profession. Comme vous. Un garçon fort sympathique.

— Et à quoi ressemble-t-il ? »

Nadim bougea nerveusement les pieds.

« Eh bien, il est jeune, comme vous.

— Il est brun ? Blond ?

— Il est brun », m'informa Nadim que ce genre de questions semblait rendre de plus en plus inquiet.

Comme un client l'appelait à quelques tables de la mienne, il fut visiblement soulagé et s'excusa de me quitter. Je posai mon verre et lui saisis le poignet.

« Quoi d'autre encore, Nadim ? demandai-je, cherchant désespérément à le retenir. Dites-moi ce que vous savez d'autre. »

Le garçon me regarda d'un air effaré.

« Vous êtes une cliente de l'hôtel, madame Boyle, dit-il, se ressaisissant. Une cliente et une dame charmante. Vous aimez les Martini-vodka avec un zeste de citron. Voilà tout ce que je sais.

— Et M. Haverman ?

— C'est un de vos amis, dit-il, répétant sa réponse précédente, et un client comme vous. Je ne sais rien de plus. »

Il n'avait pas essayé de se dégager, mais son bras était agité d'un

léger tremblement. À l'autre table, le client commençait à s'impatisser. Je desserrai mon étreinte.

« Je vous prie de m'excuser », dis-je alors que Nadim s'éloignait en hâte, indéniablement gêné par la scène qui venait de se dérouler.

Je terminai mon verre, en commandai un autre et observai la foule. Les cinéastes américains du Continental parurent en fin de soirée. Bruyants et négligés dans leur tenue, comme le sont presque tous les Américains, ils gaspillaient leurs dollars en commandant du whisky hors de prix.

Je n'arrivais pas à croire que, moi aussi, j'avais mené ce genre de vie et, soudain, je la rejetai. J'aurais voulu retrouver mes vieux vêtements et, sinon le couvent, au moins un endroit semblable : une petite chambre toute simple, un jardin sur la colline, une cloche égrenant les heures.

Le pianiste joua les premières mesures de *As Time Goes By*, des applaudissements éclatèrent à quelques tables. Renonçant à l'espoir de voir Brian, je vidai mon verre, me levai et sortis du bar. Vu l'heure tardive, le reste de l'hôtel était presque désert. Dans le patio, je n'entendis que le clapotis d'une fontaine et, par une fenêtre ouverte, un rire discret de femme. Au-dessus de moi, des étoiles brillaient tel un dais pailleté. La forme noire d'une chauve-souris passa à proximité.

Je montai dans le hall vide et m'approchai de la réception où une jeune femme en tailleur bleu se penchait sur le clavier d'un ordinateur. M'apercevant, elle se redressa et lissa un pli invisible de sa veste. Je scrutai son visage, guettant une expression qui m'aurait révélé qu'elle me connaissait, mais elle resta impassible.

« Madame... ? » interrogea-t-elle.

Je pensai au formulaire que j'avais rempli à mon arrivée au Continental. Un hôtel de luxe comme l'El Minzah devait demander à ses clients tout autant, sinon plus, de renseignements. Si j'y étais descendue, il restait peut-être une trace de mon passage dans leur ordinateur.

« Dites-moi, il y a longtemps que vous travaillez ici ? » m'informai-je.

M'approchant d'elle, j'appuyai mes coudes sur le comptoir de marbre.

« Cela fait six mois. Pourquoi ? »

Son maquillage était soigné et ses lèvres du même rouge que les rideaux du piano-bar. Son badge indiquait qu'elle s'appelait Aïcha.

Je lui souris.

« Voilà : j'ai habité ici il y a un an environ, expliquai-je. Or je n'arrive pas à me rappeler les dates de mon séjour. Est-ce que vous gardez une liste de vos clients ? »

Aïcha acquiesça. Elle me regarda, attendant sans doute de ma part

plus de précisions. Comme je restai silencieuse, elle s'éclaircit la voix.

« Vous êtes madame...

— Boyle. Madame Boyle.

— B-o-y-l-e ? épela-t-elle, tapant déjà le nom sur le clavier.

— Oui », confirmai-je, espérant que ce fût bien l'orthographe.

Après avoir appuyé sur ENTER, la femme examina l'écran, manipula la souris.

« Hannah ? demanda-t-elle sans lever la tête.

— Pardon ?

— Votre prénom, madame, c'est Hannah ?

— Oui, oui, c'est Hannah.

— Je vous ai trouvée. C'était à l'automne de l'année dernière.

Vous avez passé huit jours chez nous. Du 28 septembre au 5 octobre. »

Elle leva les yeux et sourit, satisfaite de son efficacité, puis elle tapa de nouveau sur son clavier et fronça le sourcil.

« Est-ce que vous faites remplir une fiche à vos clients ? me risquai-je à demander. Vous voyez ce que je veux dire ? Nom, adresse, numéro de passeport... »

La réceptionniste hocha la tête, absorbée par ce qu'elle voyait sur le moniteur.

« En général, oui, c'est ce que nous faisons, mais ces renseignements n'ont pas l'air de figurer sur mon ordinateur. »

Je la regardai cliquer de nouveau et parcourir l'écran de ses yeux sombres.

« Comme c'est bizarre... » murmura-t-elle, se parlant à elle-même, puis s'adressant à moi, elle ajouta : « Il semble que vous ayez laissé dans notre coffre un objet en dépôt. »

Elle me dévisagea d'un air interrogateur et je sentis la chair de poule envahir mes bras.

« Ah mais oui, c'est vrai ! me hâtai-je de répondre, feignant d'être irritée et surprise par ma distraction. Ce que je peux être bête ! J'avais complètement oublié. Il s'agit d'un petit cadeau que j'avais acheté dans la médina. Et vous l'avez gardé si longtemps ?

— Bien sûr, madame ! » répliqua l'employée d'un ton indigné comme si je l'avais offensée en doutant du sérieux de l'établissement.

Je reculai légèrement et repoussai une mèche rebelle d'un geste désinvolte. Ça ne peut être qu'une quelconque babiole, me dis-je, essayant de réprimer l'immense espoir qui montait en moi.

« Pouvez-vous me le remettre ? »

La femme acquiesça d'un signe de tête.

« J'aurai besoin pour ça de jeter un coup d'œil à votre passeport, madame.

— Oui, évidemment », répondis-je en souriant.

J'enlevai mon sac à dos et glissai la main dans la poche de devant.

Écartant le passeport de sœur Marie, je retirai un billet de cent euros de la liasse qui représentait mes économies. Puis regardant le hall luxueux et le tailleur bleu de la femme, je réfléchis un instant. Il fallait éviter le moindre faux pas. À contrecœur, j'ajoutai un deuxième billet.

« Ça ira comme ça ? » demandai-je en me redressant et en poussant l'argent vers la réceptionniste.

La femme hésita un instant. J'eus l'impression que mon cœur s'arrêtait de battre. Puis elle tendit la main vers la somme posée devant elle.

« D'accord, madame Boyle, ça ira. »

Hannah Boyle. Je me répétais chaque syllabe de ce nom dans l'espoir de susciter des sons familiers – des mots adaptés à moi par suite d'une longue habitude comme la marche au-dessous de l'autel, dans la chapelle du couvent, dont la pierre s'était creusée sous le frottement d'innombrables genoux. Pendant tous ces mois passés chez les sœurs, j'avais espéré connaître une sorte d'épiphanie me permettant soudain de me resituer. Un jour, me disais-je, surgirait devant moi un certain endroit ou un certain nom et alors tout mon passé s'ouvrirait brusquement telle une vieille grille rouillée dont on a huilé les gonds.

Mais, là, dans ce hall de l'hôtel El Minzah, rien n'avait changé. Le Tanger où Hannah avait séjourné demeurait un mystère, la femme qu'elle était, un vague fantôme amateur de Martini-vodka et dont un serveur de bar conservait un souvenir agréable, même au bout d'un an. Alors que je regardais la réceptionniste refermer la porte par où elle était sortie un instant plus tôt, je me rappelai une phrase du docteur Delpay : « Nous passons toute notre vie à essayer de nous connaître. ».

La femme portait un coffret qui avait à peine la dimension d'une boîte à chaussures. Sortant de derrière le comptoir, elle s'approcha de l'endroit où j'étais assise et posa l'objet sur la table basse, devant moi. Il était pourvu d'une serrure, un cercle métallique percé d'une étroite fente pour la clé.

« Je vous remercie », dis-je.

La réceptionniste inclina la tête. Son devoir accompli, elle s'éloigna.

Je restai un moment à contempler ce vestige de mon ancienne vie. Me rappelant la façon dont j'avais traité Joshi, je me sentais moins sûre que jamais de vouloir connaître mon passé. Ça n'est rien d'important, me répétais-je, juste une babiole que j'avais oubliée et qui ne me conduirait nulle part.

Des rires fusèrent dehors, dans le patio. Quelques personnes parmi celles que j'avais vues tout à l'heure au piano-bar débouchèrent dans

le hall et sortirent par la grande porte. Quand elles passèrent devant le comptoir, la réceptionniste leva un instant la tête avant de se replonger dans son travail. J'ai besoin d'un endroit tranquille, me dis-je, en inspectant la pièce. Mes yeux, après une rangée de cabines téléphoniques en bois, avisèrent au-delà un renforcement marqué w.-c. La boîte à la main, je me dirigeai vers les toilettes pour dames.

J'entrai dans l'une d'elles, m'assis sur la cuvette et posai le coffret sur mes genoux. Je sortis deux épingles à cheveux de mon sac à dos, les tordis un peu, les glissai l'une au-dessus de l'autre dans la serrure et les secouai légèrement. Tiens, ça aussi je savais le faire. Quand j'entendis le déclic du pêne, je mis mes pouces sous le rebord du couvercle de la boîte et le soulevai.

Je dus constater alors que j'avais sous les yeux tout autre chose qu'une babiole. Mon cœur parut s'arrêter un instant. Au-dessus du contenu du coffret, enveloppé de velours, j'apercevais un objet en forme de L. Sa nature était évidente. Quand je finis par le déballer, je ne fus pas surprise de voir un pistolet noir et luisant. Je le pris et lus l'inscription gravée sur le canon : PIETRO BERETTA, GARDONE V.T. - *Made in Italy*. Et, au-dessous, en caractères plus petits : MOD. 84 F - CAL. 9 SHORT.

J'en dégageai le chargeur qui glissa dans ma paume. Les dix balles qu'il devait contenir étaient toujours là, bien rangées. Ma main serra la crosse. Elle connaissait le contact et le poids de l'arme, ses contours, ses rainures et la marque circulaire de l'armurier tout comme elle avait appris à connaître la consistance lisse et douce d'une parfaite pâte à pain.

Mettant le pistolet de côté, je fouillai dans le reste de la boîte. Sous le tissu, je découvris une grosse liasse de dollars américains. La coupure du dessus était un billet de cent. Je sortis tout le paquet et le feuilletai. À première vue, il y avait là dans les cinq mille dollars. Un bon petit magot, me dis-je, de quoi tenir pendant un moment.

Tout au fond du coffret, je trouvai une demi-douzaine de passeports – sept pour être exacte. Deux américains, un canadien, un français, un britannique, un suisse et un australien. Je les ouvris l'un après l'autre, examinant les noms, les dates de naissance et la photo qui figuraient sur chacun d'eux. Sylvie Allain, une brunette aux cheveux coupés presque à ras et au visage pâle. Michelle Harding, bronzée, ses cheveux décolorés par le soleil d'Australie. Meegan McCallister, une rousse née un jour d'avril à Toronto. Leila Brightman, une Anglaise à l'expression sévère. Cependant, je n'aperçus pas le passeport que j'espérais trouver. Sous aucun de ces visages, d'une étonnante familiarité, avec les nez, les bouches et les yeux légèrement asymétriques qui étaient les miens, n'était inscrit le nom de Hannah Boyle.

Chaque document portait divers visas ainsi que des tampons d'entrée et de sortie. Toutes ces femmes, quelles qu'elles fussent, étaient de grandes voyageuses. Les cachets noirs attestaient des séjours dans le monde entier, de Hong-Kong et la Chine à l'Argentine, l'Afrique du Sud et plusieurs pays qui faisaient autrefois partie du bloc soviétique. Il ne s'agissait certainement pas de tourisme, à moins de considérer les plages de la mer Noire comme des lieux de villégiature tropicaux. Rien ne reliait ces destinations entre elles si ce n'était le fait que, à en juger par leurs dates, pas un de ces voyages n'avait été entrepris au cours des cinq dernières années. Pas un seul.

La porte des toilettes s'ouvrit, j'entendis des talons claquer sur le carrelage. Me penchant en avant, je collai un œil à la fente entre la porte et la cloison de la cabine et vis une femme s'approcher des lavabos. Elle me rappela quelqu'un. Sous le maquillage et le simple fourreau noir, je reconnus soudain la touriste à banane du hall du Continental. Elle posa son sac à main sur le comptoir de marbre et s'examina dans le miroir.

Après un moment d'hésitation, je remis tout dans le coffret que je refermai. Je me levai, tendis le bras en arrière, tirai la chasse, glissai la boîte dans mon sac à dos et sortis. Je jetai un coup d'œil à la femme. Elle avait pris un bâton de rouge dans son sac et en passait le bout sur ses lèvres. Elle s'absorbait dans sa tâche, se concentrant sur le double arc de sa lèvre supérieure, mais quand je m'approchai de la porte, je la surpris qui me regardait furtivement.

Alors que mon taxi roulait vers le Continental, longeant le cimetière juif et les murs de la vieille ville, je m'efforçais en vain d'assembler les pièces de ce nouveau puzzle. Le coffret sur mes genoux était lourd, mais son contenu pesait encore davantage sur mon esprit. J'étais venue à Tanger dans l'espoir d'obtenir des réponses et ne tombais que sur une série de questions de plus en plus complexes.

Le petit taxi rouge tourna à gauche et, après avoir franchi l'arc de la porte basse au sud de la médina, commença à grimper la colline. Il fallait que je trouve cet Américain, Brian. Maintenant qu'il savait que je le cherchais, il devait éviter de se montrer. En passant devant la Grande Mosquée, je levai les yeux et vis le drapeau japonais à la fenêtre brillamment éclairée de Joshi.

« Prenez à gauche », ordonnai-je au chauffeur, le détournant du chemin de l'hôtel.

Peut-être qu'après tout Joshi savait où habitait l'Américain. En tout cas, cela valait la peine d'essayer. Sous la menace du Beretta, le petit homme retrouverait sans doute la mémoire.

La rue qui menait à l'immeuble de Joshi était trop étroite pour la voiture. Le chauffeur arrêta le taxi sans s'y engager. Se tournant vers

moi, il me regarda d'un air intrigué.

« Ce quartier est dangereux, mademoiselle », dit-il en français. Il secoua la tête, puis, pour être sûr de se faire comprendre, il répéta en anglais : « Quartier dangereux. »

C'était un homme âgé aux épais cheveux gris. Il portait une écharpe de laine autour du cou.

Je le payai et descendis.

« Vous inquiétez pas pour moi », lui dis-je, mais ces paroles ne parurent pas le rassurer.

Il resta assis dans sa voiture, le moteur au point mort, tandis que j'avais sur les pavés éclairés par les phares. Je me demandai comment j'allais ouvrir la porte d'entrée. Je fis signe au chauffeur de s'en aller, sachant que, quelle que fût ma façon de pénétrer dans l'immeuble, elle lui paraîtrait suspecte. Cependant, le petit taxi ne bougea pas, emplissant la médina de son ronronnement.

Je m'approchai du porche, cherchant une solution, mais une fois parvenue devant la porte, je m'aperçus qu'elle était légèrement entrebâillée. Je saisis la poignée et me glissai à l'intérieur, fuyant la lumière aveuglante qui baignait la ruelle.

Tâtant le mur du hall obscur, je trouvai la minuterie dont je m'étais servie lors de ma dernière visite. Le plafonnier s'alluma avec un déclic, dispensant une clarté vive sur la cage sale de l'escalier dont la peinture s'écaillait. Je commençai à gravir les marches.

Je frappai doucement chez Joshi, mais on ne répondit pas et je n'entendis aucun bruit dans l'appartement. L'immeuble était silencieux comme un cimetière. Je frappai de nouveau, plus fort cette fois, et collai mon oreille contre le battant. Rien. La minuterie s'arrêta et je fus plongée dans une totale obscurité. Seul filtrait un rai de lumière à l'entrée de l'appartement. Je cherchai la poignée à tâtons et la tournai. La porte n'était pas fermée à clé, elle s'ouvrit sous ma poussée.

Je restai un moment sur le seuil et plongeai mon regard dans le petit logement. Devant moi s'allongeait un étroit couloir qui menait sans doute au séjour. Je n'apercevais qu'une faible partie de la pièce : le bras d'un canapé, une petite table, deux chaises en bois et le drapeau japonais à la fenêtre. Et à l'extrême limite de mon champ de vision, quatre doigts pâles, inertes, sur le tapis. La main restait cachée par le montant en plâtre de la porte.

« Joshi ? » appelai-je doucement, ne sachant trop que faire.

Ma première idée fut que le petit homme était mort, puis je pensai qu'il était peut-être souffrant ou même blessé et avait besoin d'aide. Les paroles du chauffeur de taxi me revinrent à l'esprit : *Ce quartier est dangereux.*

M'engageant dans le couloir, je posai mon sac à dos, en sortis le coffret, puis le Beretta. J'introduisis le chargeur dans la crosse. Après

avoir entendu le déclic, je me collai contre le mur et continuai d'avancer.

L'appartement était impeccable. À deux ou trois mètres à gauche de l'entrée s'ouvrait une minuscule cuisine. Ses étagères portaient quelques assiettes et quelques casseroles, une théière anglaise et dans un verre, telles des tiges sans fleurs, une poignée de baguettes. Un peu plus loin, à droite, se trouvait une petite salle d'eau simplement pourvue d'un lavabo rouillé et de toilettes.

Le reste du logement consistait en une salle de séjour qui, de toute évidence, servait aussi de chambre à coucher, de salle à manger et de bureau. Dans un coin, on avait disposé un futon avec des oreillers et des couvertures. Un Macintosh portable était ouvert sur la petite table près de la fenêtre.

Je m'étais presque attendue à voir Joshi vêtu, comme ce matin, d'un pyjama et d'une robe de chambre. Il était cependant tout habillé : pantalon de laine, cardigan en tricot, chemise blanche et cravate. Même sans ses lunettes de soleil, je retrouvais en lui l'homme que j'avais rencontré dans la rue. Il était chaussé de ses baskets orange aux lacets scintillants. Sa main droite, celle que j'avais vue depuis le couloir, gisait au-dessus de sa tête comme s'il faisait un dos crawlé, allongé sur le tapis. Il fixait le plafond, un genou plié selon un angle bizarre. Son cou montrait une ligne sombre là où on l'avait étranglé avec une corde ou un câble.

Au début de mon séjour au couvent, une vieille religieuse, sœur Ruth, était morte dans son sommeil. Autant que je puisse m'en souvenir, c'était la première fois que je voyais un cadavre. Sœur Ruth était fragile et âgée : elle frisait les quatre-vingt-dix ans. On l'avait parfois entendue dans la chapelle demander à Dieu de la rappeler à Lui. Lorsqu'elle s'était finalement éteinte, il émanait de son corps une véritable impression de paix, presque une joie d'expirer.

Joshi, lui, n'avait rien de paisible. Son aspect m'inspira d'abord de la répulsion : il dégageait une odeur de mort violente. En même temps, j'étais fascinée, clouée sur place par cet affreux spectacle, partagée entre la curiosité et l'envie de fuir. File, m'ordonnai-je. Je mis un moment à m'y décider, mais je finis par me retourner et reprendre le couloir.

J'avais laissé la porte de l'appartement entrebâillée. Au moment où je passais devant la cuisine, je vis la lumière s'allumer dehors. Je me figeai et tendis l'oreille. Il y avait quelqu'un en bas, au rez-de-chaussée. Alors que cette personne commençait à monter, j'entendis le frou-frou de ses vêtements ainsi que le bruit de ses pas amplifié par la cage d'escalier et le haut plafond.

Retenant mon souffle, je me glissai dans la petite cuisine. Une Européenne ne passait pas inaperçue dans cette partie de Tanger, aussi

voulais-je à tout prix éviter qu'on me vît sortir de l'appartement d'un homme assassiné. Pressée contre le chambranle, j'écoutai les pas de l'importun. S'il s'arrêtait au deuxième étage, j'étais sauvée.

Mais il continuait, ses semelles de cuir traînant sur le carrelage malpropre. Le cran de sécurité, pensai-je instinctivement. Mon pouce chercha le petit levier. J'entendis l'inconnu atteindre le palier du troisième étage, s'immobiliser, puis avancer de nouveau avec précaution. Une main frôla la porte qui s'ouvrit toute grande en grinçant.

Il faisait froid dans l'appartement. Décembre avait apporté à Tanger un temps automnal. La température était aussi basse à l'intérieur qu'à l'extérieur, mais moi, je transpirais. Tu en es tout à fait capable, me disais-je, le dos pressé contre le mur, essayant de respirer normalement. J'étais sûre et certaine de m'être déjà servie de ce pistolet. On n'en oublie pas le maniement. On n'oublie pas comment faire de la bicyclette, avait dit le docteur Delpay, et il avait raison. J'avais recouvré certaines aptitudes, celle de viser me reviendrait elle aussi, tout comme la manière de se maintenir en équilibre sur deux minces pneus.

L'intrus pénétra dans le couloir. Il faisait si peu de bruit qu'il me fallait presque deviner sa présence. À présent, il devait voir ce que j'avais vu un moment plus tôt : les doigts pâles sur le tapis.

Du calme, m'ordonnai-je, du calme ! Alors que l'inconnu avançait de nouveau d'un pas, je bondis hors de la cuisine, mon Beretta au niveau des yeux, les bras raides et tendus.

« Ne bougez pas », dis-je en appuyant le canon du pistolet contre la tempe de l'homme.

L'Américain s'immobilisa, le visage figé, à l'exception d'un muscle de sa mâchoire agité d'un tressaillement spasmodique.

Pressant le Beretta contre sa tête, je me glissai derrière lui et refermai la porte du pied.

« Vous m'avez faussé compagnie cet après-midi, dis-je. C'est pas très poli de votre part. »

Il portait l'imperméable que je lui avais vu la première fois et, au-dessous, un sweat-shirt et un jean. De ma main libre, je tâtai le manteau, puis les jambes du pantalon.

« Vous ne trouverez rien », m'annonça-t-il.

Il avait raison.

« C'est bien Brian que vous vous appelez, hein ? Je ne suis pas sûre d'avoir parfaitement saisi votre nom au Pub. »

L'Américain hocha la tête avec précaution.

« Écoutez, Brian, dis-je, le poussant en avant du canon de mon pistolet, si on allait dans le séjour pour bavarder un peu ?

— Il est mort ?

— J'en ai peur. »

Une fois dans le séjour, je le dirigeai vers le canapé. Il s'assit et regarda Joshi.

« C'est vous qui l'avez tué ? »

Je ne répondis pas. Tout ce qui évoquait la violence de ma propre nature renforcerait ma position, pensai-je.

« Qu'est-ce que vous fabriquiez cette nuit dans ma chambre ? demandai-je.

— C'est donc bien vous ? fit-il, éludant ma question. Quand je vous ai vue à la gare maritime, j'ai eu des doutes. Et puis cette nuit, dans votre chambre, j'ai cru que je m'étais trompé. En fait, j'avais raison. »

Je m'approchai, le Beretta pointé sur lui.

« Arrêtez vos conneries, sinon vous risquez de rejoindre notre petit ami. »

Brian croisa les jambes et posa les bras sur le dossier du canapé. Il avait le corps élancé d'un nageur.

« Vous n'allez pas me tuer, tout de même... dit-il en se calant contre les coussins.

— Qui êtes-vous ? demandai-je. Joshi m'a avoué que vous l'aviez payé pour me surveiller.

— Et vous, vous êtes qui ? rétorqua-t-il. Marie Lenoir ou Hannah Boyle ? »

Je me penchai vers lui et plaçai le canon de mon arme juste derrière son oreille.

« Qui est Hannah Boyle ? »

Il tourna légèrement la tête pour me regarder. Ses yeux, aussi bleus et clairs que les miens, exprimaient le mépris.

« Moi qui espérais que vous pourriez me l'apprendre... » déclara-t-il.

Il fit mine de plonger sa main droite à l'intérieur de son manteau. Faisant un signe de dénégation, je le poussai légèrement de mon pistolet.

« Je ne veux que mon portefeuille, dit-il en baissant le regard vers sa poitrine. Il est dans la poche gauche.

— Je vais le prendre. »

Glissant ma main libre dans son imperméable, j'en sortis un portefeuille de cuir tout râpé.

« Ouvrez-le », dit-il.

Le regard et le pistolet toujours fixés sur Brian, je reculai, tirai une chaise de la petite table et m'assis. Si cet homme avait voulu me tuer, me dis-je, il aurait très bien pu le faire cette nuit, dans ma chambre du Continental. Mais la mort n'était peut-être pas le seul danger qui me guettait.

« Ouvrez-le », répéta-t-il.

Je posai le portefeuille sur la table et l'ouvris. Quelques dirhams en dépassaient. Une demi-douzaine de cartes de crédit étaient soigneusement rangées dans les fentes du cuir. Dans le compartiment du milieu, protégé par du plastique transparent, il y avait un permis de conduire californien avec sa photo. Je lus : Brian Haverman, 1010 Bridgeway, Sausalito, Californie.

« Sortez la photo qui est derrière le permis de conduire. »

Je l'extirpai de l'index gauche et la dépliai. C'était une photo en couleurs dont les bords étaient usés par le frottement de doigts et que marquait le pli qu'on avait fait pour pouvoir la ranger dans le portefeuille. Quoique ce ne fût pas une photo osée, elle avait cependant un caractère intime. Elle était en tout cas destinée à être conservée discrètement. On voyait qu'elle avait été prise dans un train. Elle représentait une femme dont les traits accusaient la fatigue

du voyage. Elle avait les cheveux ébouriffés, les yeux encore tout gonflés de sommeil. Bien qu'elle étendît la main comme pour chasser le photographe, elle souriait. Je ne me rappelais pas avoir jamais souri de cette façon. Il fallait néanmoins que cela me fut arrivé quelque part, dans un train, au cours d'un voyage que j'avais oublié.

C'était moi et, à la fois, ce n'était pas moi. C'étaient bien mon visage, mon corps, mes vêtements. Elle avait sur elle la même veste North Face que je portais quand on m'avait trouvée. Toutefois, rien de ce qu'avait connu cette femme, je ne l'avais connu. Ce sourire somnolent sur ses lèvres n'appartenait qu'à elle.

« J'ai découvert cette photo chez mon frère, expliqua Brian. Avant de disparaître, il m'a parlé de vous dans une de ses lettres.

— Et qu'est-ce qu'il vous disait ?

— Que vous étiez la femme de ses rêves.

— Et ensuite ?

— Pas grand-chose d'autre. Juste que vous étiez américaine et qu'il vous avait rencontrée à la piscine de l'hôtel Ziriyab où l'on pouvait nager pour pas trop cher.

— Cela faisait combien de temps qu'on se connaissait ? »

Brian hésita. La question le surprenait et plus encore pourquoi j'éprouvais le besoin de la poser.

« Combien de temps ? répétais-je.

— Un mois environ. »

Je regardai de nouveau la photo, ce fantôme de moi-même. Était-elle, la femme qui buvait des Martini-vodka chez Caïd, qui avait laissé un Beretta et une liasse de dollars dans le coffre d'El Minzah ? La femme qui avait inspiré une passion à un homme inconnu de moi ?

« Vous avez une photo de votre frère ? »

Brian acquiesça. Cette fois, je lui tendis son portefeuille. Il en sortit un second cliché et me le donna. J'aperçus deux hommes en chemise de soirée et cravate, se tenant mutuellement par les épaules, un large sourire aux lèvres. De toute évidence, ils éprouvaient beaucoup d'affection l'un pour l'autre.

« Elle a été prise il y a deux ans, au mariage de notre sœur. »

Réprimant un frisson, je contemplai la photo usée et le plus brun des deux frères. Je connaissais ce visage, je le connaissais même très bien. Combien de fois avais-je vu ces paupières pâles se fermer, image sanglante que mon cerveau fracassé avait préservée. C'était l'homme sur le toit. L'homme qui hantait mes rêves.

« Pourquoi m'avez-vous faussé compagnie au Pub ? demandai-je.

— Je n'en sais trop rien. Par frousse, peut-être. » Il désigna mon arme du menton. « Il y avait de quoi, non ? »

Je regardai le corps de Joshi étendu sur le tapis. Je ne soupçonnais pas Brian de l'avoir tué. S'il l'avait fait, pourquoi serait-il

revenu dans l'appartement ? Je traversai la pièce à reculons, tirai le couvre-lit et en recouvris le Japonais.

« Je vous remercie, dit Brian.

— Ce n'est pas moi qui l'ai descendu », assurai-je.

Brian sourit.

« Ça, je l'avais déjà deviné. »

Je me rassis.

« Parlez-moi de votre frère.

— Pourquoi le ferais-je ?

— Parce que j'ai une arme à la main. Qu'est-ce qu'il fabriquait au Maroc ? »

Brian soupira.

« Il travaillait pour Ail Join Hands. »

Je le regardai d'un air perplexe.

« Ayez l'amabilité de m'expliquer ce que c'est. J'en sais beaucoup moins que vous ne croyez.

— Il s'agit d'une organisation à but non lucratif. Elle veut doter les pays en voie de développement d'une technologie moderne.

— L'informatique, par exemple ? » demandai-je, repensant à ce que m'avait dit l'Anglaise au bar du Pub.

Brian fit un signe affirmatif.

« On ne peut avoir accès au marché mondial que si l'on appartient au World Wide Web.

— Vous m'avez l'air bien informé, dites donc.

— C'est parce que je fais le même genre de boulot.

— Vous êtes un altruiste, vous aussi ? »

Brian haussa les épaules.

« Vous pensez qu'il est mort ? » demandai-je.

Je regrettai cette question cruelle sitôt que je l'eus posée. Brian me regarda comme si je l'avais giflé.

« C'est vous qui l'avez tué ?

— Je n'en garde aucun souvenir. »

Desserrant ma main crispée sur le Beretta, je la baissai et la posai sur ma cuisse.

« Comment ça, aucun souvenir ? »

Lui rendant la photo, je tournai légèrement la tête et tirai mes cheveux en arrière, découvrant ma tempe. Mes doigts effleurèrent le bord circulaire, légèrement protubérant de l'endroit où j'avais reçu une balle.

« Vous voyez cela ? » dis-je.

Du coin de l'œil, je vis Brian se pencher.

« Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

— On a essayé de me descendre.

— Pour quelle raison ?

— Si je le savais ! Il y a un an, je me suis réveillée dans un champ en France avec un trou dans la tête et sans rien sur moi qui permette de m'identifier. Je ne me rappelle absolument pas la vie que je menais avant... disons cet "accident".

— Vous voulez dire que vous êtes amnésique ? demanda Brian d'un air sceptique.

— Je comprends votre hésitation à me croire. À votre place, j'en ferais autant.

— Mais vous connaissiez Pat. Vous vous souvenez de lui ? »

Au bout d'un moment, je répondis par un mensonge.

« Non, pas davantage.

— Alors, que faites-vous à Tanger ?

— J'avais dans ma poche un billet de bateau Tanger-Algésiras. J'espérais me rappeler quelque chose en venant ici ou du moins que quelqu'un me reconnaîtrait.

— Et vous avez attendu un an pour vous décider ? »

Je me demandais quoi dire et dans quelle mesure je pouvais me fier à cet homme.

« Je n'étais plus en sécurité là où je vivais. Il fallait que je parte. »

Brian secoua la tête, incrédule.

« Pour en revenir à votre frère, quand l'a-t-on vu pour la dernière fois ?

— Il y a un an, fin octobre.

— Vous savez la date précise ?

— Le 20 octobre. Mon frère était un habitué du Pub. Ce soir-là, il participait à un concours de fléchettes. Pas mal de gens l'ont donc vu.

— Il était seul ? »

Brian fit signe que oui.

« Et ensuite, que s'est-il passé ?

— D'après All Join Hands, il avait un rendez-vous à Marrakech le 24, puis il serait descendu à Ouarzazate. On pensait le revoir à son retour, mais on n'a plus eu de ses nouvelles. L'organisation a appelé nos parents une semaine plus tard pour leur demander s'ils savaient où était Pat. C'est alors que nous avons compris que quelque chose clochait.

— Où se trouve Ouarzazate ?

— Au sud de Marrakech, derrière l'Atlas.

— Et qu'est-ce qu'il allait y faire ?

— Ça ne pouvait évidemment être que pour son travail. Je crois qu'il voulait mettre sur pied un projet avec certaines plantations de dattes locales. All Join Hands n'en sait guère plus. Pat agissait de son propre chef.

— Est-ce que quelqu'un l'a vu à Ouarzazate ?

— Pas à ma connaissance.

— Vous avez prévenu la police ?

— Bien entendu.

— Qu'est-ce que ça a donné ?

— Avez-vous la moindre idée du nombre d'Africains qui disparaissent chaque année dans le détroit de Gibraltar ? La police d'ici ne peut, ou ne veut, consacrer beaucoup de temps à rechercher quelque rêveur américain qui s'est paumé dans la médina.

— Et du côté du consulat ?

— Il n'y a pas de consul américain à Tanger, mais je me suis rendu au moins douze fois à Rabat, à notre ambassade. Ils ne peuvent pas faire grand-chose. Ils estiment que, neuf fois sur dix, les gens qui disparaissent de cette manière ne veulent pas qu'on les retrouve.

— Et vous, quel est votre avis ?

— Je ne sais que penser. Dans les cafés du Petit Socco, on voit parfois de vieux hommes blancs en burnous qui boivent du thé à la menthe. Au début, je me disais que ç'avait dû arriver à Pat, qu'il avait trop lu Paul Bowles et avait décidé de devenir un indigène. Pourtant, ça ne lui ressemble pas. Même si ça le tentait, il comptait bien rentrer un jour. Se marier, avoir des enfants.

— Avec la femme de ses rêves, dis-je.

— Tout à fait. »

Pendant un instant, nous restâmes aussi silencieux que le corps gisant à nos pieds.

« Bon, on fait quoi maintenant ? finit par demander Brian.

— Je n'en ai pas la moindre idée, admis-je. Pour commencer, on va décamper. »

Je jetai un dernier coup d'œil à Joshi. Le couvre-lit n'avait pas caché sa main. Elle était tendue là, pâle et désincarnée, comme si elle continuait à vouloir attraper quelque chose.

« Son doigt a l'air bizarre », dis-je.

Brian s'approcha du cadavre et lui prit la main. L'auriculaire du mort retomba selon un angle peu naturel.

« Il est cassé », annonça Brian.

Pensant à ma rencontre avec Joshi la nuit précédente, je frémis. Il m'avait suffi d'une légère menace pour qu'il parle, et pourtant quelqu'un avait jugé nécessaire de le brutaliser. Pour quel motif ? Quel type de renseignement Joshi pouvait-il livrer ? Le même que celui qu'il avait vendu à Brian ? Le numéro de ma chambre au Continental ?

« Filons ! pressa Brian.

— Je ne peux pas retourner à l'hôtel.

— Eh bien, vous n'avez qu'à venir chez moi.

— Pas question.

— Comme vous voudrez. » Brian haussa les épaules, puis comme

pour donner plus de poids à sa proposition, il jeta un dernier coup d'œil à Joshi. « Je pensais pourtant que nous étions confrontés aux mêmes problèmes.

— C'est dangereux, répondis-je. Vous n'êtes pas en sécurité avec moi. »

Brian se tourna et se dirigea vers la porte.

« Tant pis, j'en prends le risque. »

« C'est là qu'habitait Pat », dit Brian, désignant un immeuble banal, proche de l'office du tourisme, devant lequel nous nous étions arrêtés.

Nous avons traversé la médina à pied jusqu'à l'entrée du port, avant de prendre un *petit taxi* qui nous conduisit vers la Ville Nouvelle.

Brian paya le chauffeur, puis ouvrit la porte de l'immeuble et me fit signe d'entrer.

« Vous êtes ici depuis combien de temps ? demandai-je tandis que nous montions l'escalier.

— Huit mois.

— Et vous n'avez jamais songé à laisser tomber ?

— J'y pense chaque jour. Mais quand je réfléchis à ce que signifierait la décision de laisser tomber...» Brian s'interrompit et me regarda. « Si c'était moi qui avais des ennuis et Pat qui me cherchait, il ne le ferait pas. »

Nous continuâmes à gravir les marches en silence. L'appartement se trouvait au cinquième étage, sur le devant. Il était plus agréable que celui de Joshi, mais plus impersonnel, plus fonctionnel, avec toutes ses pièces carrées peintes en blanc. Une entrée en forme de L menait à une cuisine et à un assez grand séjour ouvrant sur un balcon. Deux portes entrebâillées révélaient une salle de bains et une chambre à coucher.

On voyait tout de suite qu'il s'agissait du logement d'un étranger. Beaucoup de meubles, de très bon goût d'ailleurs, étaient marocains, mais les accessoires avaient une autre origine. Dans le séjour, au-dessus de la table de l'ordinateur, un panneau d'affichage était couvert de photos : des filles vêtues d'élégantes robes d'été, des jardins fleuris qui ne pouvaient pas être nord-africains, un pique-nique sur une plage. Près du téléviseur, un casier de bois contenait plusieurs douzaines de cassettes vidéo. Sur les étiquettes noires et blanches, on avait écrit : *Yankees/Red Sox* ou *NHL East Finals*. Un ballon de football

était posé sur un guéridon.

« Vous voulez boire quelque chose ? demanda Brian en posant son imperméable sur le dos d'une chaise. Du thé ? Vous avez faim ? Je dois même avoir un peu de ce bon beurre de cacahuète américain.

— Non merci », répondis-je.

Il était largement trois heures du matin et tout ce dont j'avais envie, c'était dormir.

« Vous trouverez quelques habits de femme dans la commode de la chambre à coucher, dit Brian. Ceux d'Hannah, je pense. Et vous pouvez aussi prendre n'importe lequel de mes vêtements ou des vêtements de Pat. Il n'y a qu'un seul lit, mais il est grand. Si cela vous ennuie de le partager avec moi, je peux m'installer ici.

— Je n'ai rien contre le partage du lit. »

Du menton, Brian désigna la porte de la chambre à coucher.

« Je vous laisse vous changer. »

La garde-robe d'Hannah était celle d'une voyageuse : quelques ensembles simples et pratiques. Le 5 octobre, me dis-je, pensant à la date du dernier séjour d'Hannah à l'El Minzah. Elle n'avait pas été longue à quitter l'hôtel et emménager chez Pat. J'ôtai mon sac à dos, mes vêtements de clocharde et enfilai un tee-shirt très large.

Brian m'attendait devant la porte.

« Remerciez ma maman, dit-il en me tendant une brosse à dents toute neuve. Elle m'envoie un colis tous les quinze jours. Elle est très à cheval sur l'hygiène buccale.

— Merci, maman.

— Il y a une serviette propre dans la salle de bains. Vous avez besoin d'autre chose ? »

Je secouai la tête.

Quand je sortis de la salle de bain, Brian était déjà au lit. Je me glissai à côté de lui et tirai les couvertures sur mes épaules. Le lit était bon, les draps doux et propres.

« Vous avez été élevé en Californie ? demandai-je.

— Non, dans le Massachusetts. Une petite ville qui se trouve près de Boston. »

Le Massachusetts, pensai-je rapidement, un Etat universitaire. Des briques, du lierre et des érables. Cape Cod, Harvard.

« Et vos parents, qu'est-ce qu'ils font dans la vie ?

— Mon père est prof d'histoire dans un collège privé. Ma mère est sculpteur. » Il tendit le bras, éteignit et se réinstalla sur son oreiller. « Quel effet ça fait d'avoir perdu la mémoire ? »

Je réfléchis un moment, mes yeux essayant de s'accoutumer à l'obscurité. Je distinguais tout juste la forme du corps de Brian étendu à côté de moi.

« Pas facile à dire. Il y a plusieurs choses dont je me souviens : des

faits, l'usage d'une langue, comment agir en telle circonstance. C'est mon identité que j'ai oubliée. » Je m'interrompis, incapable d'exprimer ce qui se passait en moi. « Ça peut se comparer à un puzzle : la moitié des pièces a disparu. »

Ce qui n'était pas non plus tout à fait exact.

Brian resta silencieux. J'entendais sa respiration profonde et régulière. Je m'étais presque endormie quand il me demanda dans le noir :

« Comment voulez-vous que je vous appelle ?

— Ève, répondis-je sans hésiter. C'est le nom que je porte. »

J'entrevis son visage à quelques centimètres du mien. Ses yeux grands ouverts luisaient dans l'obscurité. On aurait dit qu'il m'épiait.

Je ne me rendis pas tout de suite chez le docteur Delpay. Je n'en avais pas envie. Il était venu me voir tous les jours durant mon hospitalisation, mais nous n'avions parlé que de choses insignifiantes : de son jardin, de l'automne qui se prolongeait, du prix des kakis au marché de la Croix-Rousse. Ses visites ne me dérangeaient pas ; j'avais même pris un certain intérêt à l'entendre décrire la maladie de ses rosiers grimpants ou la pyrale qui affectait ses pommiers. Il s'asseyait dans le fauteuil capitonné destiné aux visiteurs, cassant des noix ou des pistaches dont il me tendait l'amande. Pas une seule fois il ne m'interrogea sur la partie perdue de ma vie. Cependant, le jour où je sortis pour aller vivre à l'abbaye, il m'apporta un sac de figes dans lequel il avait glissé sa carte de visite. Je compris, sans qu'il me l'expliquât, que si je faisais appel à lui maintenant, ce serait dans l'espoir d'obtenir des réponses.

Pourtant, je l'ai déjà dit, ce que je désirais avant tout, c'était rester dans l'oubli. Et non que ma mémoire fût traversée de douleurs aussi furtives que le pelage roux d'un renard apparaissant et disparaissant entre les ronces, à la lisière de la forêt. La plupart du temps, j'éprouvais simplement de la peur ou une impression pénible – une poussée d'adrénaline – quand, par exemple, j'entrais dans une boucherie de Mâcon et que j'étais assaillie par l'odeur du sang frais.

Un après-midi de printemps, lors d'une excursion à la vieille abbaye de Cluny, je vis une petite fille en robe jaune courir dans ce qui, un millier d'années plus tôt, avait constitué le narthex de la vaste église. Elle devait avoir quatre ans. Elle portait des sandales blanches et un gilet beige. Le haut de sa robe était orné d'un motif de marguerites blanches et jaunes. Une raie légèrement de guingois divisait ses cheveux tressés rassemblés en deux petites nattes. Du chocolat barbouillait sa frimousse.

Je me trouvais au moins à dix mètres d'elle. Elle s'éloigna très vite, mais j'eus l'impression qu'elle était une part de moi. Fermant les

yeux, je crus sentir ses cheveux et la transpiration de l'enfant qui a besoin d'un bain. Je respirais l'odeur de la glace sur sa joue, son haleine acidulée. Elle ressemblait à un elfe ébouriffé. Les mains poisseuses de sucre et de salive, les jambes pleines de terre après qu'elle s'était agenouillée pour examiner un caillou. L'instant d'après, elle avait disparu et j'éprouvai une souffrance pareille à une vieille douleur articulaire qui se réveille à l'approche de l'orage.

Cette scène avait eu lieu au début du mois de mai. À la fin juin, lors de la fête de saint Jean-Baptiste, j'en étais venue à penser que j'avais bien un enfant quelque part et que j'étais une femme comme les autres. J'en étais venue à croire, à la façon dont les religieuses croyaient en Dieu – cet immense spectre mystérieux – que quelque part m'attendaient une maison, une famille, un métier et même l'amour qui, tels des vêtements oubliés dans un placard, devaient être redécouverts.

Je n'avais jamais imaginé que la femme que je redoutais et la femme que je désirais ardemment me remémorer pussent être la même. Que celle qui, méfiante, scrutait la foule fut aussi celle que l'illusion de seins gonflés de lait réveillait la nuit. Tant de colère semblait incompatible avec tant d'amour dans un seul être. J'avais donc fini par me persuader qu'il était possible de retrouver l'une sans tomber sur l'autre.

Lorsque je téléphonai à Delpay, il ne parut pas surpris de mon appel, comme si mon initiative eût été aussi prévisible que les premiers fruits verts de ses pommiers.

« Mon enfant... bredouillai-je.

— Oui, dit Delpay, je pense que je vous comprends. »

Non, me dis-je, vous ne me comprenez pas. Je voulais récupérer mon enfant, un point c'est tout. Comme si j'étais apte à reconstituer un passé à partir de quelques jolis souvenirs glanés çà et là : une odeur de crêpes, le bruit d'une porte moustiquaire qui se referme doucement...

Même après avoir obtenu la résurgence de la pire partie de mon passé, je restai convaincue qu'il fallait chercher d'autres faits ailleurs, dans mon étrange pays natal. Or voilà que j'étais à présent à cent lieues de ce que m'avaient montré les films américains, en quête de la seule personne que je souhaitais éviter.

À mon réveil, il faisait jour. La lumière du soleil maghrébin entrait à flots par une fente des volets. Je me sentais un peu dans les vapes, encore sous l'effet de ma première bonne nuit de sommeil depuis une éternité. Je m'étirai et me tournai sur le côté. Brian n'était plus là.

Je me levai, enfilai un pantalon de jogging que je trouvai dans l'un des tiroirs de Brian et sortis de la chambre à coucher. Je

remarquai le café frais dans la machine et un mot sur la table de cuisine : *Parti acheter notre petit déjeuner. Reviens tout de suite.*

Je me versai une tasse de café et, n'ayant ensuite rien d'autre à faire, je m'assis au bureau de Pat. Un accro de l'informatique, pensai-je en regardant le moniteur vide et la profusion de gadgets électroniques qui accompagnait l'ordinateur – un équipement beaucoup plus sophistiqué que le vieux Mac du couvent. Je faillis l'allumer, puis me ravisai. Pour le moment, mieux valait rester discrète.

Délaissant le matériel de haute technologie qu'avait laissé Pat, j'ouvris le premier tiroir du bureau et en examinai le contenu. Brian avait habité assez longtemps dans l'appartement pour que la plupart des papiers que renfermait le bureau fussent les siens. Des lettres du consulat américain de Rabat rédigées dans cet insupportable style condescendant dont on use si souvent dans les divers rouages de la bureaucratie : plusieurs d'entre elles réclamaient le numéro de Sécurité sociale de Pat et celui de son passeport ; d'autres, émanant de simples fonctionnaires consulaires, informaient Brian qu'il devait s'adresser à leurs supérieurs hiérarchiques pour recevoir une assistance supplémentaire. À en juger par les dates de ces lettres, je vis que le parcours administratif de Brian avait duré au moins six mois. Et tout cela pour apprendre que le consulat ne pouvait lui être d'aucune aide.

Je vis également d'autres lettres, des enveloppes à l'écriture soignée, expédiées par une certaine Linda Haverman, d'Andover, Massachusetts. Ça doit être la mère, pensai-je, en écartant une carte d'anniversaire représentant des personnages de *Peanuts*.

Peu de papiers avaient trait à All Join Hands ou au projet de Pat. Je supposai que Pat effectuait la plus grande partie de son travail sur ordinateur. Un carnet d'adresses relié en cuir constituait le seul objet intéressant de ce bureau – répertoire étrangement archaïque pour un fana de technologie comme Pat. Sur la page de garde je lus : *À Pat, pour qu'il puisse toujours joindre ceux qu'il aime. Avec toute mon affection. Maman.* De vieilles connaissances américaines y voisinaient avec des Marocains. Kimberly Abbott de Greenwich, Connecticut, partageait une page avec Hassan Alfani de Rabat.

Je cherchai sous *B*, puis sous *H*, mais n'y trouvai aucune Hannah Boyle, seulement un Borak, un Brown, un Hamidi, un Hassan et un autre nom qui paraissait placé par erreur à la fin des *H* : *Mustapha, Pharmacie Rafa*, suivi d'un numéro de téléphone et d'une adresse à Marrakech.

Entendant une clé tourner dans la serrure, je me hâtai de remettre le carnet dans le tiroir et me levai. Brian apparut à la porte du séjour, un sac en plastique à la main.

« Bonjour, dit-il en souriant.

— Merci pour le café.

— Vous avez bien dormi ?

— Cela faisait longtemps que je n'avais pas passé une aussi bonne nuit. »

Je suivis Brian à la cuisine. Du sac, il extirpa du pain, des œufs et un paquet de dattes.

« Les œufs, au plat ou brouillés ? demanda-t-il.

— Au plat », répondis-je sans hésiter.

Beaucoup d'heures s'étaient écoulées depuis le repas très gras que j'avais pris au Pub. Brian mit les dattes dans un bol et sortit une poêle d'un des placards.

« Vous avez découvert quelque chose d'intéressant ? s'enquit-il en allumant le gaz.

— Pardon, je n'aurais pas dû fouiller.

— Ne vous excusez pas, fit-il en versant une généreuse quantité d'huile d'olive dans la poêle. Ça m'arrangerait que vous trouviez un indice, mais je doute que vous y parveniez. Moi, mes recherches n'ont abouti à rien. Et ce n'est pourtant pas faute d'avoir passé l'ordinateur au peigne fin au moins une douzaine de fois.

— Et le carnet d'adresses ?

— Une série d'impasses. »

Brian prit un œuf, le cassa sur le rebord de la poêle et le fit tomber dans l'huile chaude.

Je choisis une datte dans le bol et regardai Brian cuisiner.

« J'ai l'intention de me rendre à Marrakech, annonçai-je. Je veux voir les organisateurs d'All Join Hands. Savez-vous à quelle heure part le prochain train ? »

Brian retourna les œufs, puis consulta sa montre.

« Le premier à treize heures et l'autre après minuit. Cela dit, si vous allez à Marrakech, je vous accompagne. »

Je secouai la tête.

« Non, j'y vais seule.

— Inutile de discuter, c'est décidé », dit-il en faisant glisser les œufs sur deux assiettes qu'il posa sur la table.

Bon, je ne discuterais pas. Croisant les doigts derrière mon dos comme font les enfants qui mentent, je lui répondis :

« Entendu, nous prendrons le train de nuit. »

Comme chez tous les amnésiques, une partie de ma personne fonctionnait au pressentiment. Une fois privé de mémoire, il ne vous reste guère que de l'intuition, une compréhension des gens et de leurs motivations aussi précise et mystérieuse que la connaissance qu'une chauve-souris a de son habitat. Ainsi, malgré le beurre de cacahuètes,

les matches de foot enregistrés et les photos, j'avais le sentiment que le personnage de Brian n'était pas net.

En outre, depuis ce soir funeste où j'étais rentrée de Lyon en voiture, je savais que je représentais un danger pour mon entourage. Les religieuses étaient mortes à cause de moi et Joshi également, j'en étais certaine. Je trouvais Brian Haverman sympathique et pour rien au monde je n'aurais voulu avoir son sang sur mes mains. Nous nous en tirerions bien mieux tous les deux si je me rendais seule à Marrakech.

Pendant le petit déjeuner, je tentai de trouver une excuse pour m'éclipser. Prétexter une visite à la banque ? Non, plutôt prétendre que j'avais oublié quelque chose d'important au Continental. Restait à expliquer pourquoi j'emportais mon sac à dos. Puis, alors qu'il faisait la vaisselle, Brian me dit qu'il allait à la poste. Toute heureuse, je déclinai son invitation à l'accompagner.

Après son départ, j'entrepris de changer ma tenue de voyage crasseuse contre des vêtements propres choisis dans la garde-robe d'Hannah. Je mis de quoi payer le train dans ma poche et fourrai tout le reste, y compris le contenu de la boîte noire et le Beretta, dans mon sac à dos.

Je consultai ma montre. Il était plus de midi. Brian ne tarderait pas à deviner où j'étais partie, mais j'espérais avoir encore le temps de monter seule dans le train de treize heures. Je copiai l'adresse du bureau d'All Join Hands inscrite dans le carnet d'adresses de Pat et griffonnai un mot que je laissai en évidence sur la table de la cuisine : *À tout à l'heure. Ève.* Ensuite, je passai mon sac à dos et sortis.

Imaginez que vous êtes secoué pendant dix heures dans un mélangeur de peinture plein d'êtres humains, et vous aurez une idée de ce que représente le trajet ferroviaire de Tanger à Marrakech. Malgré le supplément de trente-cinq dirhams que j'avais payé pour voyager en première classe, je savais que mon corps se ressentirait plusieurs jours de cette épreuve.

Pendant les cinq heures qu'il nous fallut pour aller de Tanger à Rabat, je partageai mon compartiment avec trois Australiens bruyants, des étudiants qui prenaient leurs vacances d'hiver et venaient de passer une semaine sur la Costa del Sol. Malgré leur propension à chanter, plus faux les uns que les autres, des chansons à boire, j'étais contente d'être en leur compagnie, d'écouter leurs mauvaises plaisanteries et le récit de leurs mésaventures d'ivrognes. Quand, la nuit tombée, nous entrâmes dans la banlieue de Rabat, je regrettai de les voir rassembler leurs affaires.

Les voyageurs qui montèrent à Rabat ne ressemblaient pas à ceux de Tanger. Il y avait moins de touristes parmi eux et la tenue des Marocains était plus cosmopolite. Les femmes portaient des tailleurs et des talons hauts, les hommes des cravates assorties à leurs chemises. Le train se remplit très vite. Cinq hommes entrèrent dans mon compartiment, rangèrent leurs attachés-cases et leurs sacs avant de prendre possession de leurs sièges.

Assis en face de moi, un homme d'affaires d'un certain âge, vêtu d'un élégant costume gris et chaussé de souliers noirs bien cirés, déploya devant lui la dernière édition du *Monde*. À côté de lui, il y avait des citadins d'aspect moins prospère. Je déduisis des énormes valises hissées à bord que c'étaient des représentants de commerce. Un jeune homme en veste de cuir et pantalon de sport occupait la place du milieu, près de moi. Assez beau garçon, mais dans le genre voyou. Le nez un peu de travers comme après une fracture. Assis près de la porte, de mon côté, le cinquième voyageur dissimulait ses yeux derrière des lunettes de soleil à verres réfléchissants et croisait

délicatement ses longues jambes minces. Les différentes eaux de toilette dont s'étaient aspergés mes compagnons remplissaient le compartiment de parfums antagonistes.

Tous avaient cet air repu et somnolent de gens qui viennent de rompre un long jeûne. Quelques voyageurs fumaient tranquillement dans le couloir, tournés vers les fenêtres ouvertes. L'un des représentants déballa une *pastilla*, un pâté en croûte au pigeon saupoudré de sucre glace dont il coupa d'épaisses tranches qu'il offrit à la ronde.

Une fois dépassée la banlieue et tandis que nous roulions dans la campagne, l'homme au nez tordu se tourna vers moi.

« Vous êtes américaine ? » dit-il.

Je secouai la tête.

« Non, française. »

Il me regarda d'un air sceptique, puis haussa les épaules.

En quoi avais-je l'air si typiquement américaine ? Je me demandai pourquoi cet individu doutait de la véracité de mes dires.

« Vous êtes seule ? » s'informa-t-il avec un fort accent local.

— Mon fiancé m'attend à Marrakech, répondis-je, espérant couper court à un intérêt inopportun.

— Moi, c'est Salim, reprit-il en se désignant. Je suis étudiant. Vous aussi, vous êtes étudiante ? »

Je secouai de nouveau la tête et bâillai.

« J'ai sommeil », mentis-je.

Feignant la fatigue, j'appuyai ma tête contre la fenêtre. Ce garçon devait être inoffensif, cependant ce voyage risquait de me sembler interminable si je me voyais obligée de continuer à repousser ses avances.

« Pourquoi vous êtes seule ? » insista Salim.

— Je vais voir mon fiancé », répétai-je.

Salim s'apprêtait à dire autre chose, mais l'homme aux lunettes de soleil fit claquer sa langue d'une manière désapprobatrice. Soulagée, je vis mon questionneur se tasser sur son siège tel un enfant grondé.

Une heure après avoir quitté Rabat, le train ralentit de nouveau à l'entrée de la gare de Casablanca. Les deux représentants de commerce et l'homme au journal rassemblèrent leurs bagages et sortirent dans le couloir. Le dénommé Salim se leva et s'assit à une place vide de la banquette opposée.

Peu de voyageurs montèrent à Casablanca et, lorsque le train repartit vers le sud, nous n'étions plus que trois dans le compartiment. L'homme aux lunettes de soleil et aux longues jambes somnolait. Salim qui, de toute évidence, m'en voulait, me fixait sans se gêner. Encore quatre heures à passer, me dis-je en essayant de porter toute mon attention sur le paysage obscur. Dans la campagne surgissaient

par moments des lumières électriques ou des phares de voiture quand la voie longeait une route. Traverser seulement cette petite partie de l'Afrique prenait au moins dix heures. Et dire que certains hommes avaient conçu le projet de conquérir ce continent !

Deux heures après Casablanca, un contrôleur vérifia nos billets, puis ouvrit le compartiment suivant. Depuis le claquement de langue désapprobateur, mes compagnons de voyage étaient restés silencieux et je pensais qu'ils ne se connaissaient pas. Cependant, sitôt le contrôleur parti, ils s'adressèrent un signe de tête et échangèrent quelques mots. Ils avaient l'air de suivre un plan. L'homme aux lunettes de soleil regarda dans le couloir, de toute évidence pour repérer le contrôleur. Au bout de quelques minutes, il baissa son store côté couloir. Salim en fit de même de son côté, de sorte que l'intérieur du compartiment devenait invisible. Puis, d'un geste rapide, il ferma le verrou.

Je me redressai, tout mon être envahi par la peur et une décharge d'adrénaline. Le Beretta ! pensai-je. Il était trop tard. Salim s'était déjà emparé de mon sac. L'instant d'après, l'homme aux lunettes de soleil se jetait sur moi, immobilisant mes épaules, ses jambes emprisonnant les miennes. Salim posa mon sac sur la banquette opposée et l'ouvrit.

M'efforçant de rester calme, je me recroquevillai sur mon siège et réfléchis. Cela ne servait à rien d'appeler au secours. Le bruit du train couvrirait mes cris et je ne ferais que gaspiller mon énergie. Je pris une profonde inspiration et envoyai un coup de genou dans l'entrejambe de mon agresseur dont j'atteignis la partie sensible. L'homme se plia en deux. Il jura en arabe et vacilla, déséquilibré par les cahots du train.

Levant de nouveau la jambe, je le cognai à la poitrine avec ma chaussure. Il partit en arrière, heurta la cloison et tomba à genoux avec un hoquet.

Abandonnant mon sac à dos, Salim mit la main dans sa poche et tira un petit couteau à manche d'os.

« Décidément, tu es toujours aussi garce, Leila », railla-t-il dans un parfait anglais de collègue britannique.

Se campant devant moi, il me menaça de son arme. Nous restâmes un moment ainsi, secoués par les mouvements du train, nous défiant du regard. *Tu en es capable*, me dis-je, après un bref coup d'œil à la silhouette affalée dans le coin du compartiment : l'homme continuait à respirer avec difficulté. *Tu en es tout à fait capable*.

Salim eut un rictus qui accentua la bosse de son nez. Alors qu'il s'avavançait, le train tourna à gauche, inclinant la voiture. Je glissai mon pied autour de la cheville du garçon, le déséquilibrai en tirant sur son mollet et lui décochai mon poing droit dans la gorge. Il tituba un moment, les mains sur son cou, puis il tomba sur la banquette.

Reprenant mon sac à dos, j'ouvris la porte et me faufilai dans le couloir. Je me dirigeai vers la queue du train, passant d'une voiture à l'autre avec de rapides regards par-dessus mon épaule. Malheureusement, mes ennemis ne tarderaient pas à se remettre : ils ne devaient pas être très loin. Des voyageurs me regardèrent passer : une vieille femme, quatre jeunes touristes, un étrange groupe de femmes portant des tchadors noirs. On ne voyait que leurs yeux sous les plis du tissu.

Je m'arrêtai devant leur compartiment, scrutant la fenêtre sombre qui était la dernière à la fois du wagon et du train. Au-delà, les rails s'étendaient à perte de vue. Et, derrière moi, se trouvaient Salim et son complice aux longues jambes.

Ouvrant la porte, j'entrai dans le compartiment. Les quatre femmes se tournèrent toutes vers moi. Deux d'entre elles étaient plus âgées : elles avaient de fines pattes-d'oie au coin des yeux. Bien que le Maroc soit un pays musulman, on n'y voit que peu de tchadors, et ces silhouettes sombres et silencieuses avaient quelque chose de mystérieux, voire d'inquiétant.

« Aidez-moi ! » dis-je en français d'une voix haletante.

Les femmes ne répondirent pas. L'une d'elles bougea légèrement sous son voile, puis leva les yeux.

« Aidez-moi ! » répétais-je en anglais, tout en avançant dans le compartiment.

L'une des femmes plus âgées appuya son front contre la fenêtre et inspecta le couloir. Se tournant, elle parla aux autres d'un ton brusque, puis descendit le store. La femme assise en face d'elle l'imita. En un clin d'œil, les autres se levèrent. L'une attrapa mon sac à dos et le fourra dans le porte-bagages tandis qu'une deuxième descendait l'un de ses sacs à elle. Ouvrant la fermeture Éclair, elle en sortit un morceau de tissu noir. Leurs huit mains m'en revêtirent en trois secondes. On frappa à la porte. Une de mes compagnes me força à m'asseoir.

On frappa de nouveau. La femme qui avait parlé la première leva le store. Mes poursuivants regardèrent dans le compartiment. Le nez tordu de Salim frôla la vitre. L'aînée des femmes entrebâilla la porte et prononça quelques mots d'un ton sévère. L'homme aux lunettes de soleil lui sourit et s'inclina légèrement, feignant le respect. La femme referma brusquement la porte et leur tourna le dos.

Ils hésitèrent un moment, nous dévisageant l'une après l'autre, puis l'individu à lunettes de soleil marmonna quelque chose et ils partirent vers la queue du train. Je respirai profondément, puis expirai. Deux minutes s'écoulèrent. Mes persécuteurs réapparurent enfin, comme pressés de rebrousser chemin. La femme assise à côté de moi sortit le bras de son vêtement et me serra la main. La sienne était

douce et fraîche.

« Merci », dis-je.

Les quatre têtes voilées s'inclinèrent ensemble.

Soudain, mes compagnes brisèrent le silence et se mirent à jacasser toutes en même temps. Jusqu'à cet instant, je n'avais encore jamais vraiment entendu des femmes parler arabe – un son très différent de celui des hommes. Plus doux, plus mélodieux. Cela ressemblait plutôt à un chant. Une des femmes gesticula, son tchador se déplia et se posa sur moi tel un grand oiseau noir qui m'aurait entouré de ses ailes, comme m'entouraient naguère les murs du couvent et la communauté de religieuses qu'ils abritaient.

Bavardant avec animation, elles semblaient se libérer de la tension qu'elles venaient d'éprouver. Je vis alors à quel point elles étaient différentes. Je repérai dans le groupe la malicieuse, l'autoritaire et, à côté de moi, la sérieuse, celle qui m'avait serré la main. Chacune d'elles était unique, comme l'avaient été les sœurs. Les sœurs ! Repensant à cette nuit tragique au couvent, au visage blême d'Héloïse, je frissonnai sous mon tchador. J'écartai les plis du voile et consultai ma montre. Encore deux heures avant d'atteindre Marrakech et pas d'arrêts...

Le train ralentit légèrement. Je me levai pour m'approcher de la fenêtre. Devant nous, une douzaine de petites lampes dansaient le long du remblai telles des lucioles. Le train ralentit encore et finit par s'arrêter. À la lueur des torches, je distinguai une bande de jeunes garçons aux visages basanés et aux dents blanches. Ils s'avancèrent vers les voitures de tête. Levant dans leurs mains des céramiques et des babioles, ils faisaient du boniment à des voyageurs invisibles. Plusieurs bras tendirent des billets ou des pièces de monnaie en échange de ces pauvres marchandises.

Salim et son complice disposaient de deux heures pour me trouver, pensai-je en regardant les femmes. J'ôtai le tchador et, après l'avoir plié, le posai sur le siège.

« Merci beaucoup, dis-je de nouveau à mes compagnes. *Chokrane.* »

Ce mot arabe me vint spontanément.

« Il n'y a pas de quoi », dit la femme assise à côté de moi. Elle se leva, m'aida à passer mon sac à dos, puis me prit de nouveau la main. « Faites bien attention à vous. »

Je me hâtai vers la queue du train, ouvris la portière et descendis sur la marche de la dernière voiture. Après avoir ajusté le sac sur mes épaules, j'agrippai la rampe et sautai. J'atterris sur le remblai avec un bruit sourd et roulai une fois sur moi-même. Le train se remit en route, reprenant peu à peu de la vitesse.

Je me relevai et brossai mes vêtements de la main tout en

regardant s'éloigner les lumières du dernier wagon. Plusieurs garçons m'avaient vu sauter du train. Ils couraient à présent vers moi sur le remblai telle une armée dépenaillée de Lilliputiens partant à l'assaut. Je mis la main à ma poche, en sortis une liasse de dirhams que j'agitai au-dessus de ma tête comme un drapeau blanc.

« C'est là-bas, dit le plus âgé des garçons en désignant une maison cubique presque dépourvue de fenêtres.

— Le car ? répétais-je au moins pour la dixième fois. Le bus pour Marrakech ?

— Okay, okay. » M'attrapant par le poignet, le garçon m'entraîna, suivi par ses amis. « Il n'y a plus de car maintenant. »

Il s'exprimait dans une sorte d'américain argotique, celui qu'on parle dans les villes, les films, les chansons et à la télévision câblée.

« Du calme, madame, dit-il d'un ton rassurant. Tu dois d'abord manger quelque chose. »

Il adressa quelques mots à ses compagnons. Ceux-ci nous quittèrent, se dispersant dans l'obscurité avec leurs lanternes. Je me laissai conduire vers la maison, tirée par le garçon comme si j'étais une bête curieuse, une prisonnière ou un messie attendu depuis longtemps.

« C'est ici que je crèche », m'expliqua mon guide alors que nous franchissions le seuil.

À l'intérieur, j'entendis des rires, de la musique, le son d'une fête. Le garçon ôta ses chaussures. Je l'imitai, puis le suivis le long d'un petit couloir débouchant sur une pièce au sol recouvert de tapis de laine. Une douzaine d'adultes s'entassaient dans ce petit espace. Les femmes portaient des robes de couleurs vives, les hommes de classiques burnous marron.

De toute évidence, nous interrompions un dîner. Au centre de la pièce, sur un tapis, voisinaient des assiettes et des tasses, de grands bols à moitié vides de viande d'agneau autour d'un plateau de couscous et d'un pâté en croûte de volaille comme celui que j'avais goûté dans le train. À notre entrée, tous les convives se turent et me regardèrent.

Le garçon se lança dans ce qui ressemblait à un flot d'explications, me désignant du doigt comme si j'étais un chiot perdu. Sans comprendre une seule de ses paroles, je constatai néanmoins que l'atmosphère se détendait. À la fin de son petit discours, l'une des femmes me sourit aimablement et, d'un geste, m'invita à prendre place. Une autre s'éclipsa derrière un rideau.

« Assieds-toi », ordonna le gamin en s'installant sur le plancher.

Après lui avoir obéi, je croisai les jambes et adressai mon plus beau sourire aux autres convives.

« Le car part le matin, m'informa le garçon. Mon oncle t'emmènera sur sa moto. Cette nuit, tu dors ici », ajouta-t-il d'un ton sans réplique.

Je me dis qu'il serait inutile de discuter avec lui.

La femme qui était sortie revint avec une petite cruche en cuivre, une bassine et une serviette. Je me lavai les mains comme on me l'indiqua. Quand j'eus terminé, on plaça devant moi une assiette et une tasse qu'on me remplit d'un thé à la menthe écumeux.

« Maintenant, il faut manger », dit le garçon.

J'acquiesçai et, suivant son exemple, me servis.

« Comment t'appelles-tu ? demandai-je entre deux bouchées d'agneau légèrement aromatisé au citron.

— Mohammed. Et toi ?

— Ève.

— Ève. »

Le garçon répéta mon nom comme pour se familiariser avec cette étrange syllabe.

« Tu as quel âge ?

— Douze ans.

— Tu sais que tu parles très bien l'anglais ? C'est en classe que tu l'as appris ? »

Avec un grand sourire, Mohammed secoua la tête et désigna un énorme poste de télévision qui trônait dans un coin de la pièce.

« Non, c'est avec des films américains, expliqua-t-il. Et toi, tu es américaine ?

— Non, je suis française. »

Mohammed fit un nouveau signe de tête négatif.

« Tu n'es pas française, tu es américaine, trancha-t-il. Je connais l'Amérique. »

Je souris.

« J'ai longtemps vécu aux États-Unis.

— Alors, tu vois bien que tu es américaine », déclara le garçon comme s'il m'enseignait les règles régissant la nationalité.

« Tu es mariée ? demanda-t-il au bout d'un moment.

— Non.

— T'as des enfants ? »

Je réfléchis une seconde. Quand je lui répondis par la négative, il en parut attristé. Je dois lui sembler très vieille – une vieille fille très âgée.

« Et pourquoi tu n'en as pas ? » voulut-il savoir.

Je haussai les épaules et bus une gorgée de thé.

Je dormis dans une petite chambre à l'arrière de la maison. C'était celle de sa sœur aînée qui venait de se marier, m'apprit Mohammed. Elle était pourvue d'une minuscule fenêtre, une ouverture carrée à

travers laquelle j'entrevis la lune. Avant de me coucher, je sortis le coffret noir de mon sac à dos et examinai les passeports l'un après l'autre, recherchant celui établi en Grande-Bretagne. La photo collée était plus sombre que celles figurant sur les autres documents. Je portais des cheveux longs, coupés au carré, et j'avais les yeux cernés. Le passeport était au nom de Leila Brightman. Que m'avait dit Salim dans le train ? « *Décidément, tu es toujours aussi garce, Leila.* » Je rangeai la pièce d'identité dans la boîte et refermai le couvercle.

Vers le milieu de la matinée, je pris congé de Mohammed et de ses amis. J'achetai pour quelques dirhams une douzaine de bracelets de perles et un foulard, puis je grimpai sur le siège arrière de la vieille Honda de l'oncle.

« Au revoir, ma sœur », cria Mohammed quand l'oncle actionna le kick.

Il s'abritait à l'ombre légère d'un acacia, entouré de ses copains aux yeux noirs. Je le regardai par-dessus mon épaule pendant qu'on s'éloignait, le sillage de poussière et les gaz d'échappement de la moto estompant peu à peu ses bras, la main qu'il agitait avec ardeur en signe d'adieu.

Douze ans, pensai-je, alors que nous sortions du village et arrivions sur la grand-route. Je pourrais avoir un enfant du même âge, bronzé, dégingandé et posant plein de questions. Ou peut-être un enfant plus jeune, comme le cadet de ces commerçants en herbe. Peu probable, mais non impossible.

J'attendis une heure à l'arrêt CTM de Mechra Bennabou avant de monter dans le car de Marrakech. Environ deux heures plus tard, assourdie par la lancinante mélodie de la musique pop marocaine et à moitié suffoquée par la chaleur qui régnait dans le véhicule, j'arrivai en vue des remparts de la grande ville pourpre. Sur le conseil d'un de mes compagnons de voyage, un natif de Marrakech qui faisait des études à Rabat, je hélai un *petit taxi* et me fis conduire vers les rues quadrillées situées au sud de Djemaa el-Fna dans l'intention de dénicher un de ces hôtels de tourisme bon marché dont m'avait parlé le jeune homme.

Je ne cherchais pas un établissement luxueux, juste un endroit propre et tranquille. Je trouvai un petit hôtel accueillant, l'hôtel Ali, dans la rue Moulay-Ismaïl, entre la poste et la pâtisserie Mik Mak. Ilham, la propriétaire, une femme robuste, méticuleuse, vêtue d'une djellaba rose et maquillée avec soin, me précéda au deuxième étage,

m'ouvrit une chambre et me montra la salle de bains commune. Son air compétent, sûr d'elle, et sa corpulence me rappelèrent Mme Tane, et j'eus soudain la nostalgie des conversations que j'avais naguère avec cette brave femme dans la cuisine du couvent.

Une fois seule, je pris une douche et me changeai. Puis je sortis de mon sac le reste de mes vêtements et ma trousse de toilette. L'expérience du Continental m'ayant appris que vos affaires ne sont pas vraiment en sûreté dans un hôtel marocain, je décidai qu'il valait mieux garder sur moi mon sac à dos et ce qu'il contenait de plus précieux. Mon bagage ainsi allégé suspendu à l'épaule, je redescendis à la réception.

« Pouvez-vous me dire où cela se trouve ? » demandai-je à la patronne en lui montrant le papier sur lequel j'avais noté l'adresse d'All Join Hands.

La femme regarda mon griffonnage.

« C'est dans la Ville Nouvelle, répondit-elle, derrière la poste, sur la place du 16-Novembre. Ce n'est pas loin. Vous sortez de l'hôtel, vous tournez à droite et puis encore une fois à droite, dans l'avenue Mohammed-V. C'est là, vous ne pouvez pas le rater. »

Si à Tanger meurt l'esprit de la colonisation française au Maroc, à Marrakech bat le cœur berbère du pays – une ville de pisé bâtie au pied de l'Atlas et baignée par la lumière claire du Maghreb. C'était avant tout grâce à cette lumière que je pensais reconnaître cet endroit. Même en décembre le soleil y brillait, aussi pur et intense que dans le désert et aussi familier que ma propre voix. Oui, pensai-je, alors que la représentation des deux villes, la vieille et la nouvelle, apparaissait enfin dans mon esprit telle une carte longtemps cachée dans un tiroir, oui, je connais bien ce lieu. J'avais déjà parcouru dans le passé les rues quadrillées de la Ville Nouvelle autant que le labyrinthe de la médina.

Suivant les indications d'Ilham, j'empruntai l'avenue Mohammed-V, passai devant le haut minaret de la Koutoubia et plongeai sans transition dans la vie animée du XX^e siècle de la Ville Nouvelle. Cependant, même dans cette partie-là régnait une sorte de léthargie. Les gens vous jetaient des regards peu amènes. On les sentait affamés et assoiffés, en proie à la fatigue de longues heures de jeûne. Cela me rappela le carême au couvent et la nuit de veille du samedi saint qui précédait l'exaltation du jour de Pâques.

Je parvins en début d'après-midi place du 16-Novembre où se trouvaient les bureaux d'All Join Hands. Une plaque sur la porte en bois indiquait en anglais, en français et en arabe le nom édifiant de l'organisation. Cette porte était close, les fenêtres protégées par des volets. Je frappai plusieurs fois, en vain. Mais on était vendredi, jour

de prières, et l'organisation devait être fermée tout comme une grande partie de la ville. Mon seul espoir, c'était que quelqu'un y travaillât le samedi.

Me promettant de revenir le lendemain à la première heure, je commençai à rebrousser chemin, mais arrivée à la Koutoubia, au lieu de retourner à l'hôtel, je me dirigeai vers Djemaa el-Fna. À l'exception de quelques commerçants restés ouverts pour les touristes et des enfants qui n'avaient pas l'âge de jeûner, il n'y avait personne sur la place. Des étrangers traînaient aux terrasses de café. Des Européens, des Américains et des Japonais buvaient du thé à la menthe et, peu à l'aise, mangeaient du bout des dents leur déjeuner.

Désœuvrée, je traversai la place et poursuivis mon chemin. Je me débarrassai de plusieurs hommes qui offraient de me guider et descendis la rue Souk-as-Smarrine, m'orientant vers le marché couvert, les magasins de tissus et de bibelots et le dédale de ruelles dont je retrouvais le souvenir dans ma tête.

Déambuler dans les souks d'une ville marocaine, c'est à la fois voyager dans un lointain passé et demeurer lié au présent. Le marché bourdonnait telle une ruche. Dans ses rues, bien trop étroites pour laisser passer une voiture, avançaient des ânes chargés de seaux de farine, de paquets de jeans ou de piles de peaux de chèvre encore sanglantes destinées à la tannerie. Dans l'allée des chaudronniers, les artisans travaillaient au-dessus de foyers ouverts, le visage noirci et couvert de sueur. Derrière les étals de textile, des hommes en burnous discutaient affaires par téléphones portables. Les panneaux de leurs comptoirs étaient couverts des reproductions colorées des cartes de crédit Visa ou MasterCard.

Les souks exhalent une odeur pénétrante, particulière : l'aigre puanteur de la tannerie se mêle à l'arôme musqué du safran, aux senteurs de viande séchée et aux émanations douceâtres du diesel. Aux carrefours des voies principales, la foule enflait telle une rivière gonflée dans un étroit canyon. Les cris impatients des âniers – *Zid !* – accompagnaient le récitatif monotone des petits garçons dans les médersas et la toux des mendiants tuberculeux.

Suivant les badauds, je flânai dans le quartier malodorant de la viande et dans celui des bijoutiers qui brillait de mille feux, puis le long d'une allée où l'on vendait des babouches. Je finis par aboutir dans les ruelles encore plus étroites et parfumées du marché aux épices dont les produits envahissaient le pavé : d'énormes sacs de jute contenant du cumin, du poivre de Cayenne et diverses poudres de curry. Dans des paniers, on voyait les os séchés et friables de petits animaux, des morceaux de peaux et des becs d'oiseaux. Je respirai l'odeur suave des clous de girofle, de la noix de muscade et du gingembre. Cela me rappela les dernières semaines de l'Avent à

l'abbaye et un souvenir encore plus ancien : ce lieu précisément, si étrange et familier à la fois.

« Mademoiselle ! » Un homme surgit à mes côtés, un jeune guide en veste de cuir et pantalon sport.

« Vous aimeriez voir la pharmacie berbère ? » demanda-t-il.

Je secouai la tête et continuai à marcher.

« La pharmacie berbère, répéta-t-il en français, et il ajouta : Je peux vous la montrer. »

Je me tournai, prête à refuser son offre, puis je m'arrêtai un instant.

« Est-ce que vous connaissez la pharmacie Rafa ? m'informai-je, me rappelant, dans le carnet d'adresses de Pat, l'étrange inscription qui figurait parmi les H.

Le jeune homme hocha énergiquement la tête.

« Oui, bien sûr. C'est par ici. »

La pharmacie se trouvait tout près, au bout de l'allée centrale qui traversait le souk. Je remerciai chaleureusement mon guide, le payai pour son aide, puis lui glissai une pièce supplémentaire pour qu'il me laissât seule.

J'entrai dans le magasin. Je ne sais trop à quoi je m'étais attendue. De la pommade pour les lèvres et des laxatifs, peut-être, une femme en blouse blanche ? En tout cas, la boutique ne ressemblait en rien aux pharmacies que je connaissais. Les murs étaient garnis d'étagères où s'entassaient des centaines de bocaux en verre. La plupart renfermaient des poudres, d'autres des fragments de plantes ou d'animaux – produits plus bizarres encore que ceux vus au marché. Des étiquettes en anglais, français et allemand destinées aux clients occidentaux donnaient le nom de certains de ces remèdes. *Cendres de corbeau*, lus-je sur l'une d'elles.

Le devant du magasin était étroit. À l'arrière, en revanche, une sorte de petite salle le prolongeait. Un groupe de touristes d'âge mûr – des Européens du Nord à en juger par leur aspect – s'y pressaient pour écouter un homme imposant en burnous et fez vanter les vertus du safran.

« C'est la plus chère des épices, expliquait-il en montrant le bocal plein de filaments d'un rouge orangé. Et savez-vous d'où elle provient ?

— D'une fleur, répondit une femme dans la foule.

— Madame a raison, confirma le commerçant. C'est le pistil du crocus. Vous pouvez imaginer à quel point sa récolte est délicate. »

Les touristes hochèrent la tête en signe de compréhension.

« Dites-moi, madame, reprit l'homme, combien coûte le safran chez vous, dans votre pays ? »

Son auditrice indiqua son ignorance d'un haussement d'épaules.

« Tout ce que je peux vous dire, c'est que c'est très cher.

— Et pour obtenir quoi ? » demanda le commerçant.

Il parlait un anglais presque parfait avec un accent américain. Son français devait être tout aussi bon. Il fit un pas en avant. Son burnous s'entrouvrit, laissant voir un pantalon de costume et des mocassins en cuir noir. Un seul coup d'œil me permit de constater que le pantalon et les chaussures n'étaient pas bon marché.

« De la poudre rouge, des balayures », poursuivit-il. Après en avoir dévissé le couvercle, il fit circuler le bocal. « Sentez-moi ça. Voilà du vrai safran, pur à cent pour cent. »

C'était vrai : même du fond de la salle, je pouvais humer le puissant arôme.

« Aujourd'hui, vous avez droit à un prix réduit pour cette précieuse épice, dit l'homme en refermant le bocal. Vous ne paierez qu'un quart, que dis-je ? moins d'un quart de ce que vous débourserez chez vous. »

Il mentionna un chiffre et un murmure parcourut la foule. Au dernier rang des visiteurs, une Marocaine, de toute évidence la guide, s'étonna à haute voix d'une si bonne affaire.

Après un rapide calcul mental, je m'aperçus que le prix proposé était à peine moins élevé que celui demandé en France, quand j'étais au couvent. Les touristes, cependant, semblaient très intéressés. Ils s'empressèrent de sortir leurs cartes de crédit des porte-monnaie qu'ils portaient autour du cou.

Le vendeur leva la main d'un geste théâtral comme pour contenir le flot des acheteurs.

« Un à la fois, s'il vous plaît », dit-il en promenant un regard avide sur les clients.

C'était un bon commerçant, un menteur accompli. Lorsqu'il s'avisa de ma présence à l'arrière du groupe de touristes, son regard s'attarda pourtant sur moi un moment de trop. Qui voyait-il ? Leila Brightman ? Hannah Boyle ? Ou une autre de mes incarnations ? Il cligna rapidement des paupières, puis, se retournant vers la foule, frappa dans ses mains.

Un garçon qui boitait sortit par une porte que masquait un rideau. Il s'installa en silence derrière le plateau vitré d'un comptoir et se mit à peser des sachets de safran.

Je m'attardai un moment dans l'entrée, attendant le départ du groupe que la guide emmènerait chez le marchand de tapis, puis chez les artisans qui figuraient au programme.

Le dernier client parti, le commerçant me fit face.

« Vous désirez, madame ? » s'enquit-il d'un ton froid.

Il fit claquer ses doigts et son assistant se hâta de disparaître derrière le rideau d'où il avait émergé un peu plus tôt.

« Est-ce que vous êtes Mustapha ? » demandai-je en m'approchant du comptoir.

Acquiesçant d'un signe de tête, l'homme ouvrit son burnous : je pus voir le beau costume et la chemise blanche amidonnée qu'il portait au-dessous. Il se tenait devant une étagère où étaient posés un portable et un porte-clés orné de l'emblème de Mercedes-Benz. Des accessoires coûteux pour un pharmacien berbère, même en tenant compte du prix auquel il vendait son safran. À côté de la caisse enregistreuse, une photo montrait un Mustapha plus jeune et plus mince debout presque au même endroit que maintenant et serrant la main d'un acteur de cinéma américain. Sur une autre, on voyait Mustapha en compagnie de l'épouse d'un ancien président des États-Unis.

« Je vous connais, dis-je.

— Cela m'étonnerait, madame, répondit-il avec un sourire, mais d'un ton sec.

— J'en suis sûre, insistai-je. Je vous ai déjà rencontré. Vous êtes un ami de Patrick Haverman. »

Mustapha haussa les épaules.

« Je répète que vous vous trompez, madame. Je ne connais personne de ce nom. Et maintenant, veuillez m'excuser, nous fermons le magasin. »

Il quitta le comptoir et avança vers moi, sa corpulence m'invitait à vider les lieux.

Je restai plantée là un moment, persuadée qu'il mentait, mais ne sachant que faire.

« Bien sûr, finis-je par dire. Je suis désolée de vous avoir retenu. »

Je me dirigeai vers la porte. Quand j'atteignis le seuil, je m'aperçus que l'homme me suivait de près. Je me retournai pour le regarder.

« Bonsoir, madame », dit-il.

Il y avait comme une menace dans sa voix, un avertissement implicite. Il mit la main sur la poignée, ferma la porte et tira les verrous.

Je ne retrouvai le chemin de la rue Souk-as-Smarrine qu'après le coucher du soleil. L'appel à la prière avait retenti du haut des minarets et s'était propagé par les ruelles sombres de la médina. L'heure était arrivée de boire et de manger. Les gens sans réel foyer se pressaient dans les cafés ou s'asseyaient sur le trottoir avec des bols d'une épaisse *harira*. Cette observance du ramadan, période de jeûne et de prière, m'apportait un certain réconfort. Pendant mon année au couvent, je m'étais habituée au rythme des dévotions quotidiennes et je ne voyais guère de différence entre l'appel du muezzin et la cloche de la

chapelle marquant les offices des bénédictines. Sauf qu'ici, c'était la vie d'un pays tout entier qui obéissait à la pratique religieuse.

La place Djemaa el-Fna grouillait de touristes et d'autochtones. Des acrobates, des conteurs, des charmeurs de serpents et des herboristes vantaient leurs talents et leurs marchandises. Des dessinateurs au henné se tenaient au bord de la cohue. Les étals de nourriture connaissaient une énorme affluence.

Alors que je me frayais un chemin à travers la foule, je sentis une main tirer sur mon chemisier. Me retournant, j'aperçus un petit garçon vêtu d'un jean, d'un tee-shirt Adidas et chaussé de sandales.

« Miss, dit-il en anglais. S'il vous plaît, Miss, venez avec moi. »

Je secouai la tête et essayai de me dégager, mais le garçon s'accrochait.

« Par ici, s'il vous plaît, insista-t-il en désignant une vieille Berbère en djellaba bleue et foulard. Ma tante voudrait vous parler.

— Non, je n'ai pas le temps.

— Elle vous dira la bonne aventure, expliqua l'enfant en battant de ses longs cils noirs telle une houri tentatrice. Vous ne serez pas déçue.

— Combien ? » demandai-je à contrecœur.

Je me dis que les prédictions de la vieille femme pouvaient offrir quelque intérêt. En outre, le garçon me rappelait Mohammed.

Le jeune Berbère leva les bras.

« Pour vous, ce sera gratuit.

— Non, cinq dirhams, répliquai-je, sachant que si je ne fixais pas un prix tout de suite, mon "cadeau" risquait de me revenir très cher.

— Alors, cinq pour ma tante et cinq pour moi.

— Je regrette », dis-je, me tournant pour partir, mais le garçon me barra le passage.

Souriant, il ouvrit ses doigts.

« D'accord, cinq dirhams. »

J'acquiesçai d'un signe de tête et extirpai un billet de cinq dirhams de ma poche. Puis, suivant les instructions du garçon, je m'assis sur un tabouret bas, devant la vieille femme.

Se penchant en avant, celle-ci me regarda. Atteint d'une cataracte, son œil gauche était laiteux, l'œil droit en revanche pétillait de vivacité. Quand elle ouvrit la bouche, je constatai que les rares dents qui lui restaient étaient usées et cariées. Elle me parla en berbère, répétant sans cesse les mêmes mots. Le son de sa voix et la pression de sa main sur mon bras devenaient insistants, voire irrités, comme si je devais la comprendre.

Le garçon écouta, puis se tourna vers moi.

« Elle dit que vous êtes un fantôme. »

Je souris.

« Est-ce que cela signifie que je n'ai pas besoin de la payer ? » fis-je pour m'amuser.

Le gamin ne releva pas la plaisanterie, il reportait déjà son attention sur la vieille femme qui reprenait son discours.

« Elle dit qu'elle vous connaît, traduisit-il. Et que vous êtes venue chercher quelque chose ici. »

La femme prit mes mains dans les siennes. Ses doigts étaient aussi râpeux que du papier de verre, ses paumes épaisses et dures.

« Est-ce que je trouverai ? » demandai-je, songeant que la voyante ne s'avancait guère : tous les Occidentaux ne venaient-ils pas chercher quelque chose à Marrakech ?

L'enfant répéta ma question. La vieille femme secoua la tête.

« Elle parle au fantôme », expliqua le garçon.

La vieille murmurait en berbère, resserrant son étreinte, son œil valide rivé sur moi. L'étonnante mise en scène des deux comparses devait être parfaitement rodée. Au moment où je compris, il était déjà trop tard. Du coin de l'œil, j'aperçus le couteau. La lame brilla à la lueur de la torche. Ensuite, je sentis mon sac à dos glisser de mes épaules, les courroies coupées. Le garçon se fondit aussitôt dans la cohue.

Me ressaisissant, j'arrachai mes mains de celles de la vieille et m'élançai à la poursuite du fuyard. Mais la foule se referma sur moi. Un instant, je crus avoir perdu la trace de mon voleur. Puis, je vis mon sac filer à toute allure devant les étals de nourriture. Je me frayai un chemin à coups de coude, attentive à suivre des yeux le garçon qui, à travers l'océan de djellabas et de jeans, se dirigeait vers le bout de la place.

Quelle que fut sa rapidité, la poursuite tournait à mon avantage en raison du poids du sac et de ses jambes courtes d'enfant. Quittant la place, il s'enfonça dans un dédale de rues mal éclairées. Je courus après lui, guidée par le claquement de ses sandales en plastique bon marché et par la tache blanchâtre de mon sac. Peu à peu, je gagnais du terrain. Et ce fut alors qu'il tournait dans une nouvelle ruelle que mon petit voleur dérapa sur ses sandales. Malgré de grands mouvements de bras, il ne parvint pas à reprendre son équilibre et glissa sur le côté, sa jambe nue heurtant le pavé.

Je bondis sur lui, saisissant d'une main ferme les courroies de mon sac tandis que de l'autre j'attrapai le garçon au poignet. Je le tins ainsi pendant une minute. Cependant, l'enfant parvint à se dégager, se tortillant comme un poisson au bout d'un hameçon. Il se précipita dans l'obscurité, ses pas décréurent au coin de la rue.

Immobile, serrant mon bien contre moi avec soulagement, j'écoutai le garçon s'éloigner. C'était le deuxième incident qui survenait depuis mon départ de Tanger : d'abord, il y avait eu

l'agression dans le train et maintenant cette histoire de sac. J'avais toutefois l'intuition qu'il ne s'agissait pas d'un simple vol à la tire. De quoi alors ? Tandis que je retournais à l'hôtel Ali, je me rappelai les paroles de la vieille Berbère : *Vous êtes venue chercher quelque chose*. Apparemment, je n'étais pas la seule.

Le lendemain matin, me fiant à la parole d'Ilham, que les objets déposés dans ses casiers étaient en parfaite sûreté, je laissai mon sac à l'hôtel avant de me mettre en route pour les bureaux d'All Join Hands. C'était aussi risqué que de l'emporter, mais la propriétaire de l'hôtel m'inspirait confiance et, de toute façon, je n'avais guère le choix. Après une courte prière, je plaçai tous mes biens terrestres dans l'un des casiers en treillis métallique, regardai Ilham en fermer le cadenas et empocher la clé, puis je partis en direction de la Ville Nouvelle.

Comme on était samedi et qu'il était encore tôt, je n'avais pas grand espoir de trouver quelqu'un dans les bureaux d'All Join Hands. Quand je parvins enfin place du 16-Novembre, je vis les fenêtres tout aussi barricadées que la veille. La porte ornée d'un logo montrant des mains de gens de toutes les couleurs jointes en cercle était close. Je fus contrariée à l'idée de devoir prolonger de quarante-huit heures mon séjour à Marrakech. Je m'en voulais de n'être pas venue à temps le jour précédent. Je décidai de tenter encore une fois ma chance un peu plus tard. Peut-être tomberais-je sur un employé ambitieux qui travaillait le week-end.

Mon seul autre projet pour la journée, c'était de retourner à Djemaa el-Fna pour essayer de retrouver mon jeune voleur et sa tante berbère. Ils étaient sans doute des habitués de la place. Si j'attendais assez longtemps, je ne manquerais pas de les surprendre en train d'exercer leurs talents. J'avais la désagréable impression que quelqu'un avait chargé le gosse de commettre ce délit, quelqu'un qui était probablement aussi celui qui avait envoyé Salim et son acolyte m'agresser dans le train. Et peut-être encore la même personne qui avait fait assassiner les religieuses.

Quand je passai devant le point de repère que constituait pour moi la Koutoubia, la matinée était déjà très avancée. Sur la place, des douzaines d'étals étaient montés et plusieurs dessinateurs au henné et diseuses de bonne aventure rôdaient parmi les touristes tels des requins en quête d'une proie. Avec leurs foulards et leurs amples

vêtements, toutes ces femmes se ressemblaient. J'étais pourtant assez sûre que la tante berbère ne se trouvait pas parmi elles.

Une jeune femme en robe bleue s'approcha de moi et me proposa en bon français d'orner mes mains au henné. J'acceptai son offre. Comme la vieille tante, elle aussi était accompagnée d'un petit garçon, un enfant dégingandé qui nous avança deux tabourets carrés. Je m'assis en face de la femme et lui abandonnai mes mains. Elle sortit une seringue emplie de pâte colorante et avec l'adresse d'un chirurgien se mit à tracer un dessin compliqué sur mon index. Alors qu'elle attaquait le dos de ma main droite, je demandai :

« Il y a ici une vieille diseuse de bonne aventure qui a un œil malade. Est-ce que vous la connaissez ? »

La femme ne répondit pas. Elle dessina les pétales d'une fleur, puis, de sa seringue, traça jusqu'à mon poignet une longue tige spiralée. La pâte de henné était fraîche et humide. Quand elle commença à sécher, la peau au-dessous se plissa.

« Elle avait avec elle un jeune garçon, ajoutai-je. Je l'ai rencontrée hier, ici même. Elle m'a lu les lignes de la main et je voudrais la revoir. »

La femme secoua la tête sans lever les yeux de son travail.

« Pour dix dirhams, je peux vous prédire l'avenir, proposa-t-elle.

— Non, merci, ça ne m'intéresse pas.

— Huit dirhams.

— Je vous en donnerai vingt si vous m'indiquez où je peux trouver cette vieille voyante. »

Ignorant mon offre, la femme termina son dessin et rangea la seringue dans sa robe.

« Voilà, dit-elle. Ça fait cinq dirhams. »

Me levant, j'enfonçai la main dans ma poche et en retirai la somme demandée.

La femme prit l'argent, l'enfouit dans l'un des plis de sa djellaba, me tourna le dos et, suivie du garçon, disparut dans la foule.

Je la vis s'éloigner, puis regardai autour de moi, cherchant où m'asseoir. Une série de cafés bon marché bordaient la place, tous pourvus d'une terrasse apte à servir de poste d'observation. Le plus agréable me parut un grand café-glacier établi près de l'hôtel CTM et doté d'un balcon au premier étage. Il me faudrait sans doute y consommer de nombreux cafés, mais je bénéficieraïs au moins d'une excellente vue sur la place pour repérer les allées et venues des femmes berbères. Me frayant un chemin dans la foule, je me rendis dans le hall de l'hôtel CTM où j'achetai *Le Monde*, puis j'entrai dans le café-glacier.

On était toujours aux heures de jeûne et la clientèle du café se composait uniquement d'étrangers. Visiblement affamés, les garçons

habillés en noir et blanc circulaient entre les tables, servant du Ricard interdit et des *pains au chocolat*. Le décor était français : chaises cannées, tables de bistrot, carrelage blanc et voilages aux vitres.

Je découvris une table dans un coin du balcon, près de la balustrade, d'où j'apercevais le lieu de réunion de la plupart des femmes berbères. Celle qui m'avait fait les dessins au henné s'était déniché une autre cliente, je les voyais tassées sur leurs petits tabourets. Le garçonnet avait disparu. Peut-être était-il parti s'acheter des bonbons ou des dattes comme le faisaient d'autres enfants trop jeunes pour observer le ramadan. Je commandai un café et m'armai de patience.

La chapelle de l'abbaye possédait deux représentations du Christ. L'une était évidemment la plus connue : celle du Crucifié douloureux, émacié, les yeux enfoncés dans les orbites, chacune de ses souffrances fouillée par le ciseau du sculpteur, ses plaies bien rouges, les épines de sa couronne si acérées qu'elles auraient pu traverser du cuir. C'était ce Christ-là que les religieuses avaient devant elles durant la messe, celui qu'elles priaient inclinées dans une pose de supplication presque érotique. L'autre image se trouvait au fond de l'église, haut perchée dans une niche obscure. C'était celle d'un enfant, un bébé innocent aux joues roses, à moitié nu, que sa mère portait sur sa hanche.

« Il nous a donné Son fils unique », disait sœur Madeleine pour nous rappeler l'importance du sacrifice. Mais lequel ? me demandais-je. Quel Christ ? Moi, je regardais plus volontiers l'enfant potelé, avec la petite main qui cherchait la poitrine de Marie dont les mamelons durs et ronds saillaient sous son corsage plissé. Une mère se rappellerait sans doute avant tout qu'au Golgotha, c'était son enfant que Marie avait vu sur la croix en levant les yeux, le bébé qu'elle avait nourri au sein.

Plus que Dieu, c'était Marie qui avait fait un sacrifice, avais-je pensé. Car quelle mère n'offrirait pas au bourreau sa propre vie en échange de celle de son fils ?

Dieu est cruel, avais-je dit un jour à Héloïse. On était en août, juste après l'Assomption. La lune brillait encore quand nous nous étions levées aux petites heures du matin pour commencer le long travail qui consistait à mettre en conserve notre récolte surabondante de haricots. Bien qu'il fût tôt, la cuisine était une fournaise. Douze grandes casseroles en ébullition n'avaient pas tardé à en dissiper la fraîcheur matinale.

Héloïse ne répondit pas tout de suite. Elle finit de remplir la bassine devant elle, plaçant avec soin chaque bocal dans l'eau bouillante. Quand elle se tourna, son visage et ses cheveux étaient trempés de vapeur, ses joues rouges. Je m'étais attendue à ce qu'elle

me contredît, me parlât de la Lumière et du Salut, mais elle n'en fit rien.

« Oui, c'est vrai, Il est cruel », dit-elle.

Remontant ses manches au-dessus du coude, elle s'essuya les mains à son tablier et sortit un paquet de gauloises froissé de sa poche. Puis elle s'adossa au comptoir, glissa une cigarette entre ses lèvres et l'alluma.

« Et pourtant, je suis ici. »

Elle ferma les yeux et aspira une longue bouffée, savourant le goût du tabac et cet instant de repos. Dans la cuisine, on n'entendait que le tintement des bocaux qui s'entrechoquaient dans le bain-marie.

On me servit mon crème dans une tasse ébréchée accompagnée d'une petite cuiller ternie par l'eau de vaisselle, mais le café était bon, torréfié à la française, épais et mousseux. J'y mis deux morceaux de sucre et bus une gorgée, gardant un moment le liquide dans ma bouche.

En bas, deux jeunes garçons passèrent devant les étalages de fruits, leurs lèvres bordées de peinture argentée, le visage rouge, titubants, abrutis de misère et de kif. À l'autre bout de la place, près des charmeurs de serpents et des herboristes, une petite fille berbère posait devant un photographe, tendant la main pour recevoir la pièce de monnaie avant même la fermeture de l'obturateur.

Oui, le sacrifice, c'était celui de Marie. Et qu'en était-il de ma propre capacité à aimer ? Je ne pouvais le savoir. Irais-je jusqu'à me faire clouer les mains sur le bois rugueux de la croix ou offrirais-je mon fils ? Selon quels critères jauger mon courage ou ma lâcheté ? Et à quoi reconnaîtrais-je mon propre enfant ?

Au loin retentit le long et lent appel à la prière de midi. *Allahu akbar, Allahu akbar... Ashhadu an la Ilah ila Allah... Ashhadu an Mohammedan rasul Allah... Haya ala as-sala... Haya ala as-sala.* Au nom d'Allah, Maître de l'Univers, le Bienfaisant, le Miséricordieux. Il n'est de Dieu que Dieu et Mahomet est son prophète.

Ressentirais-je l'amour comme une blessure ?

Sur la place, des hommes rassemblés autour d'une fontaine remplissaient des seaux d'eau pour se laver les mains et les pieds avant la prière. Dans le désert, quand il n'y a pas d'eau, vous vous lavez avec du sable. Et, lorsque le sable manque, vous mimez les ablutions. Comment savais-je cela ?

Il y eut une soudaine agitation dans le café, un bruit de pas précipités. Je tournai la tête et vis trois serveurs fondre sur une petite silhouette, celle d'un enfant, sans doute un mendiant venu de la place pour utiliser les toilettes. Les hommes le cernèrent comme s'il était un rat surgi au beau milieu d'un banquet de noces royales, l'attrapèrent

par ses membres grêles et le traînèrent vers l'escalier.

J'observai la porte d'entrée par-dessus la balustrade. Quelques secondes plus tard, les hommes en sortirent, poussant, portant presque, le garçon devant eux. Ils le jetèrent sur la place avec une bordée d'injures, puis retournèrent à l'intérieur.

Le garçon s'immobilisa un instant avant de lever la tête vers l'endroit où j'étais assise. C'était le petit Berbère, le fils de la femme qui peignait au henné. Il agitait une main et se couvrait un œil de l'autre. Je le regardai recommencer sa pantomime. La femme à la cataracte, me dis-je. Sa mère et lui avaient-ils accepté mon offre de vingt dirhams ?

Après avoir incliné la tête en signe de compréhension, je me hâtai de payer ma consommation, puis dévalai l'escalier. Le garçon m'attendait devant la porte. M'apercevant, il s'approcha de moi en levant quatre doigts sales.

« Quarante dirhams », dit-il en français avec un fort accent local.

Je secouai la tête. Cela représentait moins de quatre euros, mais je ne voulais pas être prise pour une poire.

« Je vous conduis à la femme à l'œil cassé, dit-il.

— Vingt dirhams, et c'est le garçon que je veux voir.

— Trente, insista-t-il. Je vous y conduis tout de suite. »

Je sortis de ma poche dix dirhams que je lui tendis.

« Le reste, ce sera quand nous l'aurons trouvé. »

L'enfant regarda l'argent d'un air maussade, le fourra dans son pantalon et m'invita d'un geste à le suivre.

Il faisait frais dans la médina. Les épais murs de pisé retenaient l'air matinal. Le garçon tourna à un coin de rue tel un lapin plongeant dans son terrier. Je le suivis, m'enfonçant dans le dédale des ruelles. Seule une étroite bande de ciel s'étendait au-dessus de nous. Je me rendais compte que je ne savais pas où j'étais. Le garçon devait en être conscient : s'il me plantait là, j'errerais toute la journée et toute la nuit dans ce labyrinthe avant d'en trouver la sortie. Jetant un coup d'œil dans une ruelle transversale couverte, j'aperçus un tas de chiffons crasseux et un visage sale. Trop malade ou trop faible pour parler, l'homme leva une main décharnée à notre passage. Je cherchai une pièce, mais le garçon poursuivait son chemin. Craignant de le perdre, je renonçai à faire l'aumône et courus après lui.

Alors que nous nous engagions plus avant dans la vieille ville, je mesurai mon imprudence. J'étais à la merci de cet enfant qui pouvait très bien vouloir me dévaliser ou pire. Mon expédition se terminerait peut-être par un incident encore plus fâcheux que celui du vol de mon sac. J'avais mis le Beretta en sûreté dans mon coffre à l'hôtel, je commençais à le regretter.

Quand nous tournâmes dans une autre ruelle, le garçon s'arrêta net.

« Vingt dirhams », dit-il en tendant la main.

Essayant de reprendre mon souffle, je regardai autour de moi. Les maisons de cette rue avaient des façades aveugles, seules s'y ouvraient de lourdes portes de bois. On ne voyait âme qui vive.

« C'est là-bas. » Le garçon désignait le bout d'une ruelle bien plus étroite que celle où nous étions. « Donnez-moi l'argent. »

Je fis non de la tête.

« D'abord, tu me conduis jusqu'au garçon. »

Mon guide poussa un soupir d'exaspération. Il avança dans la ruelle, je marchai sur ses talons.

« C'est là-bas », répéta-t-il.

Je regardai dans la direction qu'il m'indiquait et, au fond d'une impasse aussi étroite qu'un canyon, j'aperçus un groupe de gosses.

« C'est là qu'il est », dit mon guide.

Je tirai de ma poche la somme promise.

« Je t'en donnerai dix de plus si tu me ramènes à Djemaa el-Fna. »

Autant croire au père Noël, me dis-je, en voyant l'enfant hocher la tête avec un sourire.

Il tendit la main et m'arracha le billet de banque. Puis, aussi rapide qu'un chat, il me tourna le dos, s'éloigna en courant et disparut au coin d'une rue.

M'adossant contre le crépi frais, je regardai le groupe d'enfants dans l'impasse. Ils étaient en train de jouer, j'entendais le bruit des dés roulant sur le pavé. J'en comptai six, tous des garçons à peu près du même âge, entre l'enfance et l'adolescence. Et tous connaissaient ce labyrinthe comme leur poche.

Malgré cet avantage et celui que leur conférait leur jeunesse, je n'étais pas en position d'infériorité. Pour sortir de l'impasse, ils seraient obligés de passer devant moi. Et puis, c'était aussi une question de taille : je dominais d'au moins une tête le plus grand des garçons. Repérant mon petit voleur, je décidai rapidement ce que je devais faire, pris une profonde inspiration et m'avançai vers eux.

Absorbés par leur jeu, ils ne me remarquèrent pas tout de suite. Je n'étais plus qu'à quelques mètres lorsque le plus proche des garçons regarda dans ma direction. La stupéfaction se peignit sur son visage. Je lui adressai un grand sourire que je voulais charmeur – en pure perte d'ailleurs. Donnant un coup de coude à son voisin, il prononça quelques mots en berbère et toutes les têtes se tournèrent vers moi. Je vis aux yeux de mon voleur qu'il me reconnaissait.

Il poussa un cri. Ses compagnons se dispersèrent en courant tels des cafards surpris par la lumière.

Surveillant mon voleur, je lui barrai le chemin. La ruelle était si

étroite que je pouvais presque toucher les murs des deux côtés. Le garçon se courba, essayant de m'éviter. J'agrippai son poignet.

Il appela à l'aide, mais ses copains étaient déjà loin. Il se débattit, me donna un grand coup de pied dans le tibia, puis enfonça ses dents dans mon bras.

Avec un petit cri de douleur, je me dégageai, puis, changeant de prise, lui immobilisai les deux poignets derrière le dos.

« Je vais appeler la police », menaçai-je.

Une ombre passa sur son visage : de toute évidence, il avait peur. Il cessa de se débattre et me regarda d'un air furieux.

« Et qui t'a demandé de me prendre mon sac à dos ? »

Il secoua énergiquement la tête.

« Personne », répondit-il.

Je voyais que je lui faisais mal, mais pour rien au monde il ne m'aurait donné la satisfaction de se plaindre.

« Je l'ai pris pour moi », prétendit-il.

Malgré ses talents de pickpocket, c'était un piètre menteur.

« Tu n'as rien à craindre de moi, dis-je en desserrant légèrement mon étreinte. Mais je sais que quelqu'un t'a payé pour me voler. Qui était-ce ? »

Il me regarda. Ses yeux s'embuèrent, il resta toutefois muet.

Dans l'espoir que je l'aurais au bluff, je marmonnai quelque chose au sujet du poste de police et commençai à marcher, le poussant devant moi.

« Non, non, ne faites pas ça ! supplia-t-il. C'était l'*Allemand*. »

À cause de son accent, je mis un moment à comprendre ce qu'il disait.

« *L'Allemand* ? Quel Allemand ? Tu le connais ? »

Le garçon haussa les épaules.

« C'est lui qui est venu te trouver sur la place Djemaa el-Fna ? demandai-je.

— Pas du tout, s'écria le garçon, indigné de mon ignorance d'adulte. Il a une grande maison dans la Ville Nouvelle. Ma tante travaille chez lui.

— Il habite où exactement ? »

Le garçon haussa de nouveau les épaules.

« Près du jardin Majorelle. »

Je réfléchis un instant.

« Tu vas m'emmener là-bas.

— S'il vous plaît, madame, n'appellez pas la police.

— D'accord, je ne l'appellerai pas. C'est promis. »

Les rues, dans une grande partie de la vieille ville, étant trop étroites pour permettre le passage d'un véhicule, on transporte les marchandises à dos d'homme ou à dos d'âne. Les morts, enveloppés

d'un linceul, quittent leur demeure hissés sur la tête de leurs parents. On les voit flotter au-dessus de la foule telles des feuilles qui se jettent d'une rivière dans un fleuve, puis vont à la mer.

C'est ce même courant qui nous entraîna le garçon et moi jusqu'à Bab Doukkala. L'après-midi était déjà assez avancée quand nous sortîmes des murs rouges de la vieille ville pour pénétrer dans la Ville Nouvelle agitée par la vie moderne. Je hélai un *petit taxi* et nous parcourûmes en voiture le reste du trajet. Le garçon guidait le chauffeur d'une voix brusque.

Comme c'est souvent le cas dans les villes marocaines où les maisons donnant sur la rue ont quelque chose d'anonyme, les façades aveugles du quartier où nous finîmes par nous arrêter ne révélaient rien sur leurs habitants. Seuls les jardins bien soignés, les vieux buissons de poinsettia, les hauts palmiers, l'élégance des passants européens et les Mercedes d'un noir luisant indiquaient que nous étions fort loin des souks d'où nous venions.

Le taxi se gara le long du trottoir et le garçon s'apprêta à descendre.

« C'est quelle maison ? » demandai-je en le retenant.

Il désigna une grande grille.

« Celle-là. »

J'enfonçai la main dans ma poche et en sortis tout mon argent, environ quarante dirhams – somme bien supérieure à ce que coûterait la course – et le tendis au garçon.

« Ramenez-le à la médina », dis-je au chauffeur.

Puis j'ouvris la portière et descendis.

Beaucoup de survivants de l'Holocauste n'ont rien conservé de cette époque dans leur mémoire. C'est ainsi que j'ai parlé à une vieille dame, une autre patiente du docteur Delpay, qui, envoyée à Bergen-Belsen dans son enfance, souffrait d'avoir oublié les dix-huit mois de sa déportation. On est tenté de penser qu'il s'agit d'un phénomène bénéfique : un mécanisme protecteur de l'inconscient. Mais pour cette femme, qui éprouvait le besoin de témoigner et qui ne pouvait connaître plusieurs de ses proches qu'en se souvenant d'eux, cet oubli était extrêmement douloureux.

« Nous étions affamés », me dit-elle, tirant une tablette de chocolat de sa poche, preuve de son obsession : soixante ans après, elle était toujours incapable de quitter sa maison sans emporter quelque nourriture. « C'est ma sœur qui me l'a dit, car moi je ne me souviens de rien », ajouta-t-elle d'un air coupable.

« Votre passé n'est pas un menu à la carte, avait déclaré le docteur Delpay quand je lui avais annoncé mon intention d'aller aux États-Unis. Tous les plats sont servis ensemble : *quenelles, andouillette, rôti*. Impossible de choisir. »

J'avais acquiescé, mais Delpay s'était rendu compte que je ne le croyais pas.

« Il vous retrouvera, votre ami de la terrasse sur le toit, avait-il assuré. Peu lui importe que vous ne vouliez pas qu'on vous retrouve. »

Je m'étais dit qu'il se trompait, et cependant mon esprit avait alors évoqué la femme à la tablette de chocolat, sa façon d'enfoncer dans sa poche sa main tavelée de taches brunes.

À présent, tandis que je regardais le taxi faire demi-tour pour retourner à Bab Doukkala, je repensais à elle, ainsi qu'à ce matin dans la cuisine du couvent, en compagnie d'Héloïse et de son Dieu cruel. Non, on ne pouvait choisir, c'est tout un ensemble de réponses qui viendrait, pas une réponse unique. J'avais pourtant la certitude que vouloir connaître son passé, même le pire, valait la peine de prendre des risques.

Je traversai la rue, essayant de ressembler à une touriste en promenade. La grande grille en fer et en bois qui semblait l'unique accès à la villa était fermée et, de plus, à en juger par la serrure et l'interphone fixé au mur extérieur, tout ce qu'il y avait de plus verrouillé. Un haut mur surmonté de tressons entourait la propriété. Une plaque de porcelaine apposée sur la grille indiquait le nom de la rue, mais pas celui du propriétaire. À part sonner, je ne voyais pas d'autre moyen d'obtenir un renseignement sur les habitants de cette demeure.

C'était une idée folle, quoique à la réflexion, pas si folle que cela. M'approchant de l'entrée, je poussai le petit bouton rond au bas de l'interphone.

Au bout de quelques secondes, j'entendis grésiller le haut-parleur et une voix de femme, déformée par les parasites, me pria poliment de décliner mon identité.

« Je m'appelle Chris Jones, dis-je en anglais, choisissant le nom américain le plus répandu que je pusse trouver et sans tenir compte du fait que mon interlocutrice invisible s'était adressée à moi en français. Je voudrais parler à M. Thompson. »

Après un instant de silence, la voix revint, cette fois en parfait anglais :

« Excusez-moi, madame, vous avez dit Thompson ?

— C'est cela : Fred Thompson.

— Je regrette, il n'y a pas de JVL Thompson ici.

— Écoutez, je l'ai rencontré l'hiver dernier à Chamonix. Il m'a donné cette adresse.

— Il n'y a personne de ce nom ici.

— Dites-lui simplement que c'est Chris, de Dallas, qui le demande. Je suis sûre qu'il se souviendra de moi.

— Désolée, madame, dit la femme d'un ton agacé, cette maison appartient à M. Werner.

— Ah bon ? m'étonnai-je. Et alors où peut bien habiter Fred ?

— Ça, je l'ignore, madame. Au revoir. »

La femme raccrocha.

Je restai encore un moment devant la grille, puis je retraversai. La maison de M. Werner. Werner. Suivant le mur de clôture, je fis le tour de la propriété. La villa se dressait sur un terrain dont deux côtés bordaient la rue tandis que les autres donnaient sur des demeures tout aussi imposantes. Outre la grille principale, seule une grande porte en bois derrière (sans doute une entrée de service) s'ouvrait dans l'enceinte. On aurait dit que cette maison avait été construite en vue d'un siège, à moins que ce ne fût pour se protéger des regards indiscrets, ou se mettre à l'abri d'une populace en colère, ou peut-être les deux.

Contournant le vaste terrain où se trouvait la villa Werner, j'inspectai aussi les propriétés voisines. Toutes avaient l'air d'être équipées d'un système de sécurité. De discrètes caméras étaient fixées aux murs et sous les toits. Des chiens aboyaient à l'intérieur de l'une des maisons. La situation riche et privilégiée des habitants exigeait ce surcroît de précautions.

Après mon inspection, je retournai dans la rue où le taxi m'avait déposée et stationnai à distance respectable de la grille de la villa Werner. Même une blonde dans mon genre ne pouvait traîner trop longtemps dans ce type de quartier sans attirer l'attention. Si je désirais exercer une surveillance plus approfondie, il me faudrait revenir de nuit.

Alors que je jetais un dernier coup d'œil à la villa et à sa clôture, je perçus un petit bruit à la grille. La serrure se débloqua et les deux portes de fer s'ouvrirent lentement vers l'extérieur. L'avant noir d'une Mercedes apparut, son pare-chocs et ses chromes étincelant au soleil. La voiture s'arrêta un instant dans l'allée, puis elle vira vers l'endroit où j'étais et sortit dans la rue. Je bondis derrière le coin du mur.

J'entendis la Mercedes approcher, reconnaissant à son roulement silencieux la perfection de la technique allemande. Je vis le capot, le pare-brise, et enfin le conducteur. C'était un Nord-Africain large d'épaules, à la mâchoire carrée. Un autre homme était assis à côté de lui. Il portait des lunettes noires, mais son visage me sembla familier. Je songeai à l'un des individus du train, sans en être vraiment sûre. Puis la portière arrière passa devant mes yeux et j'eus la certitude de ne pas m'être trompée : sur la banquette, je distinguai un Européen d'âge mûr aux cheveux poivre et sel ainsi qu'un jeune Marocain, une vieille connaissance : l'autre voyageur, celui qui disait s'appeler Salim.

Il regarda dans ma direction. Je retins mon souffle comme si ce fût un moyen d'empêcher ce garçon de me voir. En fait, il parut ne pas me remarquer. La Mercedes poursuivit son trajet en direction du boulevard Safi et du centre de la Ville Nouvelle.

Mon expédition dans la médina, puis la course en taxi m'avaient quelque peu désorientée. J'avais quand même une vague idée de l'endroit où je me trouvais. Je savais que le jardin Majorelle se situait presque au nord de la place de la Liberté. Il me suffisait de traverser la Bab Larissa, de descendre l'avenue Mohammed-V pour parvenir à la Koutoubia et à l'hôtel Ali. Je n'avais qu'un simple détour à effectuer pour gagner la place du 16-Novembre et les bureaux d'All Join Hands. Je décidai d'essayer encore une fois, en m'orientant du côté de ce que j'espérais être le sud, et je finis par déboucher sur l'artère principale de la Ville Nouvelle.

La porte des bureaux d'All Join Hands était toujours fermée, je

remarquai en revanche qu'une des fenêtres au second étage du bâtiment était ouverte, ses volets rabattus contre le mur pour laisser entrer la brise de l'après-midi. Je frappai très fort et reculai d'un pas pour regarder la fenêtre. Je vis passer puis disparaître une silhouette en chemise blanche. Des pas retentirent dans l'escalier, on tira un verrou. La porte s'entrebâilla sur un homme dont le visage avait pris un coup de soleil.

« Puis-je faire quelque chose pour vous, madame ? » demanda-t-il.

Il était petit, trapu, d'un rose assez repoussant, affligé de ce corps mou, presque obèse si fréquent chez les Américains. Il avait remonté au-dessus des coudes les manches d'une chemise blanche complètement froissée. Ses cheveux d'un blond sale étaient épais et mal coiffés.

Je ne m'attendais pas à cette question, je mis donc un moment à répondre.

« Je suis une vieille amie de Pat Haverman », finis-je par dire.

L'homme me regarda, les yeux enfoncés dans la graisse de son visage.

« Vous êtes Hannah, n'est-ce pas ? »

J'acquiesçai.

« Je vous prie de m'excuser, dit-il. Je ne vous ai vue qu'une seule fois, mais c'était à la piscine du Ziryab. Comme vous étiez en maillot, aujourd'hui je ne vous ai pas reconnue.

— Ne vous excusez pas. C'est tout à fait normal. Vous pourriez me rappeler votre nom ?

— Charlie. Charlie Phillips. » Il me fit signe d'entrer dans le hall.
« Nous nous attendions un peu à votre visite. »

Après avoir fermé derrière moi, il entreprit de gravir l'étroit escalier. Son effort l'essoufflait. Au deuxième étage, il fut obligé de s'arrêter pour reprendre haleine.

« Regardez un peu qui je vous amène ! » cria-t-il avant de franchir une porte ouverte et d'entrer dans une salle encombrée d'une collection impressionnante de matériel électronique.

À l'autre bout de la pièce, se trouvait une sorte de salon meublé de quelques vieilles chaises, d'une table basse, d'un jeu de fléchettes dont la cible avait beaucoup servi, d'un petit Frigidaire et d'un poste de télévision. Et là, j'aperçus Brian Haverman vautré sur un canapé affaissé, ses longues jambes athlétiques étendues devant lui. Il avait une bouteille de Flag Spéciale à la main et un exemplaire du *Herald Tribune* sur les genoux.

« J'avais l'intuition que vous alliez venir ici », dit-il en souriant.

Il posa le journal et se leva. L'aisance de ses mouvements me dérouta.

« Vous n'auriez pas dû me suivre, dis-je en restant sur le seuil.

— Vous n'auriez pas dû me fausser compagnie », rétorqua-t-il en portant la bouteille de bière à sa bouche.

Je promenai mon regard sur cet espace encombré qui semblait servir à la fois de bureau et de lieu de réunion pour des Américains ayant la nostalgie du pays. Sur certaines étagères au-dessus du frigo je discernai une série de produits typiquement yankees dont la plupart ne m'étaient connus que par l'intermédiaire du cinéma : plusieurs boîtes de Pop Tarts, un sachet fermé de Doritos et une bonne provision de Jack Daniel's.

« Vous voulez une bière ? » demanda Charlie, le visage de plus en plus congestionné. De toute évidence, il avait l'intention de se saouler, malgré l'heure peu avancée, et cherchait un compagnon de beuverie. « Nous avons une réserve de Budweiser, mais notre ami Brian ici présent préfère la bibine locale. »

Je secouai la tête.

« Merci, je n'ai pas soif. »

Charlie se dirigeait déjà vers le frigo.

« Alors, où est-ce que vous étiez ? » lança-t-il par-dessus son épaule. Brian m'a dit qu'il n'y a pas longtemps que vous êtes de retour.

— J'étais en France », répondis-je, le regard fixé sur Brian, me demandant ce qu'il avait bien pu raconter d'autre à cet homme.

Il dut juger ma réponse satisfaisante, en tout cas il ne posa plus de questions. Je n'étais qu'une expatriée en vadrouille, comme tant d'autres qui s'étaient arrêtées ici prendre un verre ou regarder une partie de base-ball retransmise par satellite, rien d'autre qu'une fille de la piscine de l'hôtel Ziriyab. Une Américaine errante possédant un peu d'argent et dénuée d'ambition. Que m'avait-il dit ? *Comme vous étiez en maillot, aujourd'hui je ne vous ai pas reconnue.*

Il saisit une Budweiser, en fit sauter la capsule.

« Eh bien voilà qui fout en l'air ma théorie, dit-il.

— Et quelle était cette théorie ? demandai-je en m'approchant des deux hommes.

— Je pensais que Pat s'était tiré avec vous. »

Charlie m'adressa un clin d'œil, puis se laissa tomber de tout son poids sur le canapé défoncé.

« C'est tout ce que vous avez en fait de théories ? »

Charlie regarda sa bière d'un air philosophe.

« Il n'y en a aucune qui tienne vraiment debout.

— Vous avez vu Pat quand il est passé ici avant de se rendre à Ouarzazate ?

— Oui, nous avons pris un verre ce soir-là, au Mamounia.

— Et vous avez parlé de quoi ? »

Charlie haussa les épaules.

« Des plantations de dattes. De vous aussi.

— Qu'est-ce qu'il vous a dit à mon sujet ?

— Ce pauvre garçon était follement amoureux de vous. » Charlie but une grande gorgée de bière, puis désigna les provisions, sur l'étagère derrière lui. « Vous êtes sûre que vous ne voulez rien ?

— Non, merci. »

En réalité, j'aurais bien eu envie de goûter à tous ces produits qui ne semblaient pas comestibles : les petits gâteaux de supermarché, les chips de maïs, la boîte de macaronis verts au fromage. Si je refusais, c'est que j'avais l'impression qu'en m'attardant ici ou en mangeant ce qu'on m'offrait, je tomberais dans un piège, à la manière d'une infortunée princesse de conte de fées.

« C'était quoi son projet de plantations de dattes ? demandai-je. Il vous en a parlé ?

— Oh, il s'agissait d'une de ses foutaises coutumières. Sauver le monde et tout le saint-frusquin. » Charlie commenta ses explications en agitant sa bouteille de bière. « Pat différerait totalement des pauvres connards que nous sommes, qui ne venons ici que pour baiser. Pour la plupart d'entre nous, ce pays est une sorte de club Med, mais Pat ne voyait pas les choses comme ça. Il voulait aller dans le Sud et convaincre les fermiers du bled qu'ils avaient besoin de son aide. »

Brian et moi échangeâmes un regard entendu : en supposant que nous puissions tirer quelque information d'All Join Hands, ce ne serait pas pour aujourd'hui. L'ivresse rendait Charlie larmoyant et sentimental. Si nous ne partions pas tout de suite, il ne s'arrêterait plus.

« Bon, c'est pas tout ça, faut que je m'en aille, dit Brian. J'ai des affaires à régler. »

Charlie eut un petit sourire amer. Même saoul, il se rendait compte qu'on le larguait.

« Eh bien, on va rester en tête à tête », dit-il d'un ton légèrement sarcastique, indiquant qu'il savait parfaitement que moi aussi j'allais partir.

Je secouai la tête.

« Non, désolée. »

« Je déteste qu'on me suive, dis-je lorsque, au sortir de la cage d'escalier obscure, nous retrouvâmes l'éclatante lumière du jour.

— Et moi, je déteste qu'on me mente. »

Brian ferma la porte derrière nous et se dirigea vers la place du 16-Novembre. Je lui emboîtai le pas.

« Je vous le répète, ma présence vous met en danger.

— Merci de m'en avertir, mais je vous l'ai déjà dit, je suis prêt à en courir le risque. »

M'arrêtant, je posai ma main sur son bras et l'obligeai à

s'approcher de moi.

« Il y a quelqu'un qui veut ma peau.

— Raison de plus, dans ce cas. Vous avez besoin de mon aide.

— Je n'ai besoin de l'aide de personne », répliquai-je.

Au fond, je n'en étais pas si sûre. En réalité, je n'en pouvais plus de me sentir seule et terrifiée.

Nous descendîmes en silence l'avenue Mohammed-V avant de franchir les remparts rouges de la médina. L'habituelle torpeur de fin d'après-midi s'était abattue sur la ville. La plupart des magasins étaient déjà fermés et les rares passants marchaient très lentement, comme s'ils pouvaient à peine se traîner.

Si vous n'avez jamais connu une vie soumise à des rites religieux, il vous est difficile d'en imaginer les conséquences. De même que les musulmans, les religieuses de l'abbaye priaient cinq fois par jour. N'étant pas obligée d'assister à leurs offices, il m'arrivait rarement d'y aller plus de trois fois. Cela dit, le quintuple carillonnement imposait à mon esprit l'idée de Dieu – une idée presque impossible à oublier au cours des trois ou quatre heures qui séparent chaque dévotion. C'est ainsi que l'on vit presque constamment avec le sentiment de Sa présence. Ce qui ne signifie pas que tous ceux qui prient soient particulièrement sereins : certains ressentent plus d'affliction que de joie, d'autres, interprétant mal les intentions de Dieu, s'enfoncent dans le désarroi.

L'expérience de ma vie au couvent m'avait profondément marquée. J'avais néanmoins du mal à imaginer une vie entièrement réglée par des prescriptions religieuses au sein d'une plus vaste société. Cela représenterait une sorte d'abandon total. N'était-ce pas d'ailleurs ce que signifiait le mot *Islam* ? Abandon. Soumission.

« Ça vous dirait qu'on aille manger quelque chose ? » demanda Brian alors que nous passions devant la Koutoubia.

Me rendant compte à quel point j'étais affamée et fatiguée, j'acquiesçai.

« Je connais un bon petit restaurant près de Djemaa el-Fna, dit Brian. Ils servent des plats marocains.

— C'est parfait. »

Nous arrivâmes au restaurant El Bahja juste avant le coucher du soleil. Un établissement simple et propre, situé au sud de la place. À part le serveur sénégalais et un couple de clients allemands, il était vide.

« Il va sans doute falloir patienter un bon moment avant d'être servis, m'avertit Brian. J'ai l'impression que le personnel est à la prière.

— Ça ne fait rien », dis-je.

Bras ouverts, un large sourire aux lèvres, le serveur s'approcha pour nous saluer. Brian et lui échangèrent des plaisanteries. C'était la première fois que j'entendais Brian parler français : il n'avait presque pas d'accent.

« Je te présente Ève », dit-il en me désignant, puis se tournant vers moi : « Ève, voici Michel. »

L'homme me tendit la main.

« Enchanté, mademoiselle.

— Moi de même, répondis-je en lui serrant la main.

— Les cuisiniers ne sont pas là, mais ils ne tarderont pas, nous informa Michel tandis qu'il nous conduisait à une table. En attendant, je vais vous apporter quelques amuse-gueules.

— Merci, dit Brian et aussi une bouteille de valpierre, si tu en as.

— Bien sûr, affirma Michel, toujours souriant.

— Vous parlez bien français, dis-je alors que le garçon s'éloignait.

— Je l'ai étudié à l'université, expliqua Brian, écartant mon compliment d'un haussement d'épaules. Vous auriez dû m'entendre à mon arrivée ici : je le baragouinais à peine.

— C'était quelle université ?

— Brown.

— C'est pas dans Rhode Island, ça ? »

Que mon cerveau eût gardé cette précision me surprit.

« Exactement. Oui, à Providence.

— Quel type de spécialisation ?

— Oh, c'est déjà beaucoup que j'aie réussi à obtenir mon diplôme. Après mes examens, je suis allé m'installer en Californie où j'ai créé ma propre entreprise. Je suis un de ces veinards qui sont partis de zéro et qui se sont retirés des affaires avant l'effondrement du marché de la technologie.

— De sorte qu'à trente ans vous étiez déjà retraité ?

— Trente-deux », rectifia Brian.

Michel réapparut avec des olives, un morceau de pain, des pistaches et une bouteille de vin blanc.

« Merci », dit Brian tandis que le garçon servait le vin. Après en avoir bu une gorgée, Brian lui tendit les deux cartes pliées du menu posées sur la table. « Dis à Jamal de nous préparer le meilleur plat du jour. »

Michel hocha la tête et partit.

Je regardai Brian casser une pistache. Il n'était pas simplement joli garçon, il était très beau, avec un visage qu'adoucissaient même ses imperfections. Une cicatrice marquait son menton, une petite entaille presque dissimulée par le pli de sa lèvre inférieure.

Je glissai une olive dans ma bouche et la séparai du noyau. Elle était charnue et imprégnée de *harissa*. Brian, pendant huit mois, avait

dû s'engager dans une série d'impasses et de fausses pistes, pensai-je, et il n'était toujours pas près d'atteindre son but. J'avais l'impression que son séjour au Maroc excédait de beaucoup le seul souci de retrouver son frère.

« Ce n'est pas seulement pour Pat que vous restez ici, n'est-ce pas ? » demandai-je en le regardant décortiquer une autre noix.

Il semblait connaître à la perfection toutes les nuances de cet étrange pays. Il était de ces gens qui se sentent chez eux où qu'ils aillent. Il leva les yeux vers moi sans répondre.

« Si jamais vous le retrouviez, vous pensez que vous rentreriez chez vous après ? »

Il réfléchit un moment, puis secoua la tête.

« À vrai dire, je n'en sais rien. »

Impossible de se méprendre sur sa sincérité, mais il exprimait une vérité qui lui était pénible. Je changeai de sujet.

« À votre avis, cette histoire de plantations de dattiers, ça n'a pas grand-chose à voir avec la disparition de Pat ? »

— Non, en effet. Enfin... je ne sais pas. Il ne s'agissait même pas encore d'un véritable projet. C'était le premier voyage de Pat dans ce coin. Histoire de tâter le terrain.

— Et pour ce qui est de ses autres projets ? Il y a une personne qui pouvait lui en vouloir ?

— All Join Hands aide beaucoup de gens par ici et il doit parfois leur arriver de marcher sur les pieds de quelqu'un. Cependant, aucun incident particulier n'est venu à ma connaissance.

— Est-ce que vous avez déjà entendu parler d'un certain Werner ? » demandai-je.

Brian prit une olive, en cracha discrètement le noyau dans sa main et le déposa dans la soucoupe blanche posée sur la table à cet effet.

« Werner ? Non, ça ne me dit rien. Pourquoi ? »

— Oh, c'est sans doute sans importance », répondis-je. Je bus une gorgée de vin en regardant le visage de Brian à travers le verre. « Un nom comme ça dont je viens de me souvenir. »

J'avais envie de tout lui raconter, mais ne pouvais m'y résoudre. J'essayais de me convaincre que c'était pour le protéger, que mieux valait qu'il ne sût rien. Mais la vraie raison, c'est qu'il ne m'inspirait pas tout à fait confiance. Peut-être à cause de cette assurance qui caractérise les Américains. Ou de la facilité avec laquelle il adoptait la culture indigène. Ou bien parce que je le revoyais dans l'obscurité de ma chambre, au Continental, ou encore parce qu'il m'avait suivie à Marrakech. Quoi qu'il en fût, je laissai tomber Werner aussi facilement que Brian déposait son noyau d'olive dans la soucoupe. Je me dis que je lui en parlerais peut-être demain. Je remis mon verre sur la table et regardai Brian décortiquer une autre pistache.

Nous attendîmes longtemps avant d'être servis et, à la fin des quatre plats préparés par le cuisinier d'El Bahja, nous avons bu une bouteille et demie de valpierre. Un peu éméchée, je me sentais plus d'allant que je n'en avais eu depuis longtemps et j'étais suffisamment détendue pour dire oui quand Brian me proposa d'aller au casino de l'hôtel Mamounia. C'était un endroit que Pat avait beaucoup fréquenté, m'expliqua-t-il, et je pensai que j'en avais peut-être fait autant, moi aussi. Il était possible que quelqu'un m'y reconnût, comme c'était arrivé avec le garçon d'El Minzah.

L'hôtel se trouvait tout près du restaurant, à l'intérieur de Bab el-Jedid, à la limite sud-ouest de la vieille ville. C'était une imposante construction de style colonial avec des portiers en livrée pour en interdire l'accès aux gens de peu et une entrée à trois arches. Je montai derrière Brian jusqu'en haut du perron, puis pénétrai dans un hall somptueux.

Comparer le Mamounia à l'El Minzah serait injuste envers le vieil hôtel de Marrakech. Ici ni la clientèle ni le cadre n'avait quoi que ce fût de médiocre. Tout y brillait : marbres et miroirs, cuivres et bois. Tout y était ancien, aussi bien les fortunes que les kilomètres de tapis à points noués. Les riches circulaient comme chez eux dans les salles communes tandis qu'en coulisse une armée discrète de domestiques parcourait les couloirs obscurs, chuchotant pour ne pas déranger les privilégiés.

« Votre frère avait des habitudes dispendieuses », commentai-je tout en suivant Brian à travers le dédale Arts déco de l'hôtel.

On ne devait guère trouver de machines à sous au casino de Mamounia.

« Ici, il n'y a pas d'autre moyen de dépenser son argent », répondit-il.

Et si tout le problème s'était ramené à cela : Pat tué à cause d'une dette non acquittée ? Ou peut-être devait-il tant d'argent qu'il avait préféré s'éclipser. Aucune de ces deux théories ne tenait vraiment la

route. S'il avait choisi la fuite pourquoi n'être pas simplement rentré aux États-Unis ? Un Shylock local n'aurait pu le poursuivre au-delà de la frontière. Et, si on l'avait tué, ç'aurait été au su de tous. Cela ne rime à rien d'assassiner un débiteur si ça ne sert pas d'avertissement aux autres. Or la mort de Pat, à supposer qu'il fut mort, était restée secrète. Et moi, quel rôle jouais-je dans cette histoire ? Car j'étais sûre d'y avoir joué un rôle.

Un employé en smoking nous arrêta à la porte du casino. Il me détailla de la tête aux pieds, remarquant à coup sûr l'aspect minable de ma tenue. Brian m'attira près de lui.

« Attendez-moi là-bas une minute, voulez-vous », dit-il en désignant du menton une sorte de petit salon tout proche.

Je m'éloignai en continuant à regarder Brian et le videur. Un couple sortit du casino. L'homme, un Asiatique quinquagénaire et grassouillet, portait un costume sombre. La femme, en dépit de ses efforts pour paraître vingt ans de moins que lui, montrait les stigmates d'une vedette de cinéma sur le retour : l'abus de fards sur un visage fatigué. Elle était engoncée dans une longue robe rose et portait des escarpins à paillettes. Sa poitrine, beaucoup trop volumineuse pour sa silhouette, devait correspondre aux canons outranciers qu'un chirurgien esthétique avait de la beauté. Un halo de cheveux blonds laqués entourait sa tête. Ils passèrent devant moi et traversèrent le hall côte à côte telle une mauvaise imitation de Ginger Rogers et Fred Astaire.

Je vis Brian murmurer quelques mots à son interlocuteur. Celui-ci tira un portable de sa veste et composa un numéro. Après une brève conversation, il nous regarda, Brian et moi. Brian mit la main à sa poche, en sortit un dollar et le glissa dans le smoking de l'homme. Ensuite, il tourna la tête vers moi et me fit signe de le rejoindre.

« Je vous souhaite une excellente soirée, monsieur, dit l'homme en smoking alors que j'approchais.

— Merci. »

Me tenant par la main, Brian m'entraîna dans la salle du casino.

« Comment avez-vous réussi à nous faire entrer ? demandai-je tandis que nous nous dirigions vers la caisse.

— Disons simplement que c'est le droit des clients.

— Vous avez pris une chambre ici ? »

Brian répondit affirmativement. Il sortit son portefeuille et déposa une grosse liasse de billets sur le comptoir pour acheter des jetons.

« Quel jeu préférez-vous ? La roulette ? Les dés ? Ou le baccara ?

— Je vais me contenter de vous regarder, merci. »

Brian sourit.

« Je ne vois pas ce qui vous retient. Ce n'est pas votre argent. Et puis, vous avez dû entendre parler de la chance des débutants ? »

Je lui jetai un regard dubitatif.

« Allons-y », pressa-t-il en commençant à traverser la salle.

Il était encore tôt, il y avait peu de monde. Aucun des clients n'était arabe et, à une ou deux exceptions près, c'étaient tous des hommes. Les femmes présentes s'en tenaient au rôle de spectatrices.

« C'est la morte-saison, m'expliqua Brian comme s'il lisait dans ma pensée. La plupart des musulmans restent chez eux à cause du ramadan. C'est dommage qu'il n'y ait pas de Saoudiens. Ils ont de l'argent à jeter par les fenêtres. »

Nous trouvâmes une table. Brian m'indiqua une chaise et s'assit lui aussi.

« Baccara, dit-il. Vous en connaissez les règles ? »

Je regardai le tapis vert où des lignes blanches rayonnaient à partir de deux demi-cercles, l'un marqué Banquier, l'autre Ponte.

« On parie sur le jeu du banquier ou sur celui du pont, dis-je. Le chiffre neuf est gagnant, et si le total de la main donne un nombre à deux chiffres, on laisse tomber le premier. »

Brian me jeta un regard en coin.

« Je croyais que vous étiez dans un couvent l'année dernière ?

— Il y a des souvenirs qui me reviennent, répondis-je en souriant. Je dois avoir joué à ce jeu autrefois. »

Je perdis la première partie, puis gagnai les deux suivantes. Brian avait raison : c'était facile de miser avec de l'argent qui n'est pas à soi. Mais, malgré ma connaissance des règles du baccara, je ne jouais plus très bien, et je cessai de gagner, perdant à peu près tous les jetons de Brian au cours de la première demi-heure.

« Laissez-moi tenter une ou deux parties, demanda Brian quand j'eus réduit son avoir à presque rien.

— Je suis vraiment navrée qu'il vous reste si peu », dis-je.

Brian sourit.

« Ne vous en faites pas pour ça. »

Je lui cédaï mes cartes et mes jetons et m'adossai à mon siège, promenant mon regard autour de la salle. L'Asiatique et sa compagne étaient revenus et avaient pris place à la table de la roulette. Un groupe de Français bruyants jouaient au poker au fond du casino.

À quelques tables de la nôtre, un homme solitaire s'occupait à ce qui semblait un jeu de vingt-et-un. Il devait être entré pendant que j'accordais mon attention aux parties de baccara car je ne l'avais pas remarqué. C'était un Arabe, un Marocain à en juger par son apparence, bien que, de ma chaise, il me fut difficile d'apercevoir son visage. Il arborait un air sérieux, comme ne prenant aucun plaisir à son jeu, aussi peu ému que s'il rendait visite à une prostituée ou accomplissait quelque tâche désagréable.

Il retourna ses cartes, les disposa en éventail, y jeta un coup d'œil,

puis d'un signe au croupier en demanda une autre. Son allure, ses manières, me rappelaient quelqu'un. Me penchant en avant, je tordis le cou pour mieux le voir. Quand le croupier lui passa une troisième carte, il l'examina, puis rabattit son jeu sur la table d'un geste las. Regardez par ici, lui ordonnai-je mentalement. L'homme mit la main à sa poche et en sortit un cigare dont il coupa le bout. Puis, comme pour me faire plaisir, il tourna la tête et appela un garçon qui se tenait à proximité.

J'avais raison. Je le connaissais, mais c'était une connaissance plus récente que je ne croyais. Elle datait de la veille, dans la médina : c'était Mustapha, le marchand d'épices de la pharmacie berbère qui figurait dans le carnet d'adresses de Pat.

« Ève ? » fit Brian.

Je me tournai vers lui.

« Vous avez reconnu quelqu'un ? » demanda-t-il en regardant la table du vingt-et-un.

Je secouai la tête et baissai les yeux sur le tapis vert.

« C'est fini ? Vous vous êtes fait ratiboiser ? »

— Oui, ce n'est pas mon jour de chance. On s'en va ? »

Je me levai. Pourquoi lui avais-je menti ? me demandai-je.

« Tiens, dit Brian. Voilà Charlie qui s'amène. »

L'homme à la face rougeaude qui nous avait reçus un peu plus tôt venait de franchir la porte du casino. Suant et ébouriffé, il avait l'air encore plus mal en point que tout à l'heure. Il ne vit pas Brian qui le saluait de la main. Ses yeux étaient rivés sur la table du vingt-et-un, sur le large dos du pharmacien. Il resta un moment sur le seuil, titubant légèrement. Puis le marchand d'épices se tourna et son regard se posa un instant sur Charlie. Une expression curieuse se peignit sur le visage de ce dernier : un mélange d'avidité et de honte. Blêmissant, il baissa la tête et quitta la salle.

« Ce pauvre Charlie est vraiment minable », commenta Brian.

Je trouvai l'adjectif encore trop faible.

« Qui est ce type qui joue au vingt-et-un ? »

Une main posée sur mon dos, Brian me guida vers la sortie.

« C'est un chef d'entreprise, dit-il. Il avance de l'argent aux joueurs étrangers.

— J'ai l'impression que Charlie lui doit une jolie somme.

— C'est bien possible.

— Et Pat, il s'était endetté lui aussi ? »

Brian ne répondit pas. À la porte, il ôta sa main de mon dos pour saluer le videur.

« Où êtes-vous descendue ? demanda-t-il, éludant ma question.

— À l'hôtel Ali, près de Djemaa el-Fna. »

Brian hocha la tête comme s'il connaissait cet établissement.

« Que diriez-vous d'une petite promenade ?
— Vous voulez me raccompagner à l'hôtel ? »
Brian fit un geste de dénégation.
« Allez, venez donc. »

C'était une nuit très claire, des milliers d'étoiles scintillaient dans le ciel noir. Un vent froid soufflait de l'Atlas, gonflant, autour de la piscine, la toile blanche des parasols dont les manches grinçaient comme les mâts d'un yacht. L'eau illuminée reflétait son bleu turquoise sur les murs crépis de l'hôtel. Les bougainvilliers tachetaient le patio de leurs fleurs de papier aussi éclatantes que des gouttes de sang frais. Un arroseur automatique chuintait quelque part dans le jardin.

« Savez-vous pourquoi Marrakech est si rouge ? » demanda Brian alors que nous longions la piscine.

Je secouai la tête.

« Selon une légende berbère, c'est à cause de la Koutoubia. On l'a plantée au cœur de la ville comme une épée géante et il s'est répandu tellement de sang que toutes les maisons ont été teintées de pourpre. »

Il s'arrêta et se tourna. Nous étions tout près l'un de l'autre.

« On dirait presque que c'est vrai, vous ne trouvez pas ? ajouta-t-il en désignant la mosquée que l'on pouvait voir entre les arbres.

Le minaret éclairé se détachait sur un firmament d'encre, la pierre du monument brillait comme de l'acier poli.

« Seuls les musulmans ont le droit d'y entrer, n'est-ce pas ? demandai-je.

— En effet. »

Lorsque Brian laissa retomber son bras, ses doigts m'effleurèrent, ce qui me donna la chair de poule.

« C'est d'ailleurs dommage, dit-il. L'intérieur doit être superbe.

— Oui, je suppose. »

Il y avait à l'abbaye une petite chapelle en plein air, une sorte de pavillon fait de bambous et de vieilles planches qu'une religieuse avait récupérées sur un ancien poulailler. Au fond, une petite fontaine remplaçait le crucifix et dans une mare minuscule miroitaient les cierges apportés là pour les offices. Ce petit sanctuaire se trouvait derrière la chapelle de pierre, à la limite de la propriété. Il dominait les fermes de la vallée. En été, mon plus grand plaisir, c'était de m'asseoir sur l'un de ses bancs rustiques, d'écouter le murmure du jet d'eau et de regarder le crépuscule envahir les champs.

Se remettant à marcher, Brian s'enfonça dans le jardin. Je le suivis en silence, perdant de vue le monolithe de la mosquée. Qu'est-ce que ces lieux saints possédaient donc de particulier ? Pourquoi en émanait-il une telle paix ? Je me rendis compte que je n'avais plus prié depuis

ce jour où, pour la dernière fois, j'avais allumé un cierge sur le mur de l'église du couvent, et encore, ç'avait été avec un sentiment de révolte.

« Il doit vous manquer, dis-je alors que nous nous engagions dans une large allée d'orangers. Je veux parler de votre frère.

— Oui, beaucoup. Il était le meilleur de nous deux, répondit Brian avec tristesse.

— Je n'ai aucun souvenir de lui, je le regrette.

— Il composait des vers. Ce qu'on a pu le charrier avec ça ! C'était le genre de garçon qui tombait amoureux à tout bout de champ. »

Je demeurai un moment silencieuse, songeant à cette photo où Hannah souriait à l'objectif. Hannah, la fille dont rêvait Pat Haverman. Quels mensonges lui avait-elle racontés et pour quelle raison ? Pat n'était certainement pas au courant du coffret laissé à l'El Minzah et ne connaissait pas Leila Brightman.

Brian s'arrêta de nouveau.

« Je suis désolé. Je n'aurais pas dû dire ça.

— Dire quoi ?

— Que Pat était le genre de garçon à tomber tout le temps amoureux.

— Ça ne m'ennuie pas », assurai-je.

Brian hocha la tête.

« Si j'avais rencontré Hannah Boyle au Ziriyab, moi aussi je serais tombé amoureux d'elle. »

Je posai ma main sur le poignet de Brian.

« Et si ç'avait été Ève ? » demandai-je.

L'amnésie offre des avantages : la première fois que vous revivez certaines expériences, vous avez l'impression de recevoir des dons du ciel. Par exemple : ma première neige au couvent. Un matin, durant l'office, le sol se recouvrit soudain d'un tapis blanc et, lorsque nous sortîmes dans l'air glacial de novembre, le monde me parut transformé. Ou le premier œuf au plat que j'aie dégusté, le jaune d'un orange foncé, le blanc formant une dentelle au bord bruni par le beurre.

« Alors, c'est aussi d'Ève que je serais tombé amoureux », répondit Brian.

Rappelle-toi ce moment, me dis-je, tandis que nous avançons dans l'obscurité. Sous mes doigts, je sentais battre son poulx, les battements rythmés de son cœur. J'ouvris légèrement la bouche et posai mes lèvres sur les siennes. Était-ce bien ainsi qu'on embrassait ? Et au plus profond de moi, je sentis se réveiller le souvenir oublié du plaisir, l'irrépressible envie d'un contact physique.

Pendant un moment, ce baiser me fit tout oublier : Joshi, Pat et Hannah, les meurtriers des religieuses, Salim et son complice dans le train. Nous longeâmes l'allée d'orangers jusqu'au fond du jardin,

échangeant en chemin des baisers et des caresses. Quand j'atteignis le grand mur de pisé qui marque la limite de la vieille ville, je m'y appuyai et attirai Brian vers moi.

Dans mon dos, je sentis la tiédeur du mur. Le torchis diffusait la chaleur emmagasinée pendant le jour. Levant les yeux, je scrutai le ciel et cherchai le minaret, mais la mosquée était invisible.

« C'est comme si je ne me souvenais de rien, dis-je, touchant le visage de Brian dans l'obscurité.

— Ne t'inquiète pas, murmura Brian à mon oreille, tout finira par te revenir. »

Soudain, un rire retentit dans la nuit : quelqu'un descendait l'allée. Je m'éloignai de Brian. Mais ce n'était que la femme à la robe rose du casino, un personnage tout à fait inoffensif. Elle me rappela pourtant tous les risques auxquels je ne pensais plus. La lumière de l'éclairage du jardin tomba sur elle un moment et j'eus l'impression fugitive de la connaître, de l'avoir déjà vue quelque part. L'un de nous était en danger. Peut-être même l'étions-nous tous les deux, me dis-je, parcourue d'un léger frisson.

Brian me pressa la main.

« Viens, allons dans ma chambre », chuchota-t-il en m'entraînant.

J'acquiesçai d'un signe de tête, tout en sachant que j'aurais dû refuser.

« Qu'est-ce qu'il y a là-bas ? » demandai-je.

Depuis le balcon de la chambre de Brian, on apercevait la piscine et le jardin plus sombre que nous avions traversé. Plus loin, au-delà des remparts invisibles, s'étendaient des ténèbres que perçaient par endroits des phares de voiture.

« Ce sont les montagnes, répondit Brian. Tu les verras demain matin. »

Il s'approcha et se tint derrière moi. Son corps épousait parfaitement le mien. Il écarta mes cheveux et pressa ses lèvres sur ma nuque.

Les montagnes... pensai-je. Et, plus au sud, Ouarzazate et les plantations de dattiers.

« Je voudrais aller à Ouarzazate », déclarai-je.

Brian s'écarta de moi et rentra.

« On pourrait louer une voiture. Nous y serions en deux heures.

— Peut-être que j'y retrouverais certains souvenirs.

— Oui, pourquoi pas ? »

S'accroupissant, Brian ouvrit le minibar et en sortit une petite bouteille de bourbon. Sa chemise sortait du pantalon, boutonnée de travers, et les manches retroussées. Il s'était déchaussé et, à cause de ses pieds nus, je lui trouvais quelque chose de délicat, de vulnérable.

J'avais envie de le déshabiller et que nous fassions l'amour très lentement.

Cependant, j'avais par-dessus tout envie de lui parler de Werner, des hommes dans le train et du petit voleur de Djemaa el-Fna. Je ne voyais pas de raison de continuer à mentir. Pis encore : j'avais l'impression de m'engager dans un jeu pervers et dangereux.

Brian partit à la recherche d'un verre. Il y fit glisser trois glaçons à moitié fondus qu'il sortit du seau à glace.

« Alors, tu crois vraiment qu'il connaissait Pat, ce Bruns Werner ? » dit-il en disparaissant dans la salle de bains.

Bruns Werner. Pétrifiée, j'eus la sensation que mon cœur s'arrêtait et je me mis fébrilement à reconstituer dans ma tête la conversation que nous avions eue à table. Je revoyais Brian porter une olive à sa bouche alors que je lui demandais s'il avait jamais entendu parler d'un certain Werner. Puis le noyau était tombé dans la soucoupe blanche. *Werner, non, ça ne me dit rien,* avait-il répondu.

Luttant contre la nausée, je rentrai dans la chambre. J'avais dit Werner. Je n'avais pas mentionné le prénom, Bruns, que je ne connaissais même pas. J'en étais sûre. Sans réfléchir davantage, je parcourus la pièce des yeux, en quête d'une arme, quelque chose de tranchant et de suffisamment gros. Un coupe-papier ? Des ciseaux à ongles ? Sur le minibar, j'aperçus une sorte de couteau suisse. Ça ne valait pas un Beretta, mais ça ferait l'affaire.

J'entendis Brian fermer le robinet et ouvrir la bouteille de bourbon.

« Ève ? » appela-t-il.

Il apparut à la porte de la salle de bains, le verre de bourbon à la main. Il me le tendit, j'en bus une gorgée.

« Quelle question déjà tu m'avais posée ? demandai-je d'un ton désinvolte.

— Il s'agissait de Bruns Werner. C'est toi qui en as parlé pendant le dîner. Tu crois qu'il aurait pu être mêlé à la disparition de Pat ? »

Il mentait bien, presque au point de me faire douter de moi. Je bus une autre gorgée d'alcool et haussai les épaules.

« Aucune idée. C'est un nom qui m'est revenu comme ça. Mais je le répète : ce n'est sans doute pas très important. »

Il m'embrassa sur la tête, puis enleva sa chemise, son pantalon et les pendit soigneusement au dos d'une chaise.

« Je vais aller prendre une douche. Tu viens avec moi ?

— Non, je t'attendrai.

— Si jamais tu changeais d'avis...»

Je souris, réprimant un frisson.

« Entendu, je sais où te trouver. »

Brian retourna dans la salle de bains. Je perçus le bruit de la

douche et celui des rideaux qu'il tirait.

Comment connaissait-il le prénom de cet homme ? Posant mon verre, je m'approchai du minibar et m'emparai du couteau. J'étais partagée entre le désir de m'enfuir et l'envie d'entendre ce que Brian pourrait me dire. J'ouvris le couteau. La lame qui en sortit était trop émoussée pour me rendre un quelconque service. En revanche, le tire-bouchon présenterait une certaine utilité. M'approchant de la porte ouverte de la salle de bains, je me collai contre le mur, respirai profondément et commençai avec régularité un compte à rebours en partant de cent.

Quel autre mensonge m'avait-il raconté ? me demandai-je. Brian fredonnait sous la douche, mais trop bas pour que je pusse reconnaître l'air. Et quand bien même il m'aurait menti ? Ne lui avais-je pas menti moi aussi, et cela depuis le début ? Le bruit de l'eau cessa. Brian, sortant du bac, avait dû attraper une serviette pour se frotter le corps.

« Je me sens renaître, cria-t-il. Cette douche justifie le prix de la chambre. »

Resserrant mes doigts autour du couteau, je me tins prête. Les pieds nus de Brian produisirent sur la céramique froide un bruit assourdi. Son menton, son nez, puis ses cheveux dégoulinants apparurent dans l'embrasement de la porte.

« Werner », dis-je.

Passant mon bras gauche derrière son cou, j'appuyai le bout métallique du tire-bouchon contre sa carotide.

« J'avais seulement dit Werner. Je n'ai jamais mentionné son prénom. »

La mâchoire de Brian tressaillait, je voyais le muscle se contracter nerveusement sous la peau tel un animal.

« Comment le connaissais-tu ? » demandai-je.

Brian tourna la tête vers moi, l'acier s'enfonça un peu plus dans sa gorge.

« Je suis désolé, Ève.

— Qui es-tu ? »

Brian garda le silence.

« Est-ce que je te connaissais ? » insistai-je. La douche avait tiédi sa peau et je sentais l'odeur de son shampooing. « Et toi, est-ce que tu m'as connue autrefois ?

— Non.

— Tu ne sais pas qui je suis réellement ?

— Non, je ne le sais pas.

— Et toi, qui es-tu ? » répétais-je.

Brian ne répondit pas. Il m'était impossible de lui faire mal, et il s'en rendait compte.

J'éloignai le tire-bouchon de son cou et reculai d'un pas. L'acier

avait laissé une marque rouge sur sa peau : on aurait dit une piqûre d'abeille.

« Je suis vraiment désolé, dit-il encore.

— Moi aussi. »

Je me dirigeai vers la porte.

« Fais bien attention à toi, Ève », l'entendis-je dire alors que je sortais dans le couloir.

Je me sentais trop bouleversée pour avoir envie de rentrer en voiture. J'envoyai donc promener la demi-douzaine de chauffeurs de taxi qui stationnaient devant le Mamounia et commençai à remonter à pied l'avenue Houmane el-Fetouaki en direction de l'hôtel Ali. Il n'était pas très recommandé de marcher seule à une heure si tardive, mais j'avais besoin de réfléchir. Serrant toujours le tire-bouchon dans ma main, je fonçais en avant, tête baissée. Une voiture s'arrêta près de moi. Tournant les yeux vers elle, j'aperçus un chauffeur de taxi. Il me faisait des signes par la fenêtre ouverte.

« Montez ! » cria-t-il.

Je fis non de la tête.

« Vous savez, c'est dangereux par ici, me lança-t-il.

— Allez-vous-en.

— Elle est complètement piquée », grommela l'homme en français.

Il remonta sa vitre et s'éloigna à toute allure.

Au fond, il avait raison, cet homme : c'était de la folie pure d'avoir fait confiance à Brian, et de la folie aussi d'être venue à Marrakech. Seulement voilà : c'était bien ici que se trouvait le bout du fil qui traversait mon passé.

J'entendis une voiture ralentir derrière moi et des roues qui rasaient le trottoir. Encore un taxi, me dis-je, gardant les yeux baissés. Est-ce qu'ils ne pouvaient pas me ficher la paix, bon sang ? Du coin de l'œil, je surpris un capot noir et une vitre fumée. Ce n'était pas un *petit taxi*. La portière s'ouvrit, un homme bondit sur la chaussée. C'était une vieille connaissance : Salim, mon agresseur du train.

Continuant à serrer mon tire-bouchon, je me mis à courir comme une dératée. Derrière moi, une deuxième portière claqua et une voix d'homme cria quelque chose en arabe. Plus vite, me dis-je, en accélérant, je ne fus pourtant pas assez rapide. Une main me saisit à la taille et je tombai par terre. Mon épaule heurta le pavé, une douleur aiguë me coupa le souffle.

Je parvins à rouler sur moi-même en brandissant le tire-bouchon. Attrapant Salim par sa veste, je lui fis à l'avant-bras une longue marque sanglante. Mais son compagnon se jeta sur moi et me cloua les bras au sol. Il m'arracha mon arme et me releva en me saisissant par les cheveux. D'autres cris retentirent en arabe. La voiture nous

rejoignit, le second homme me poussa dedans, puis monta à côté de moi. *Cette fois*, me dis-je, *ils ne vont pas te rater*. Le minaret de la Koutoubia se détachant sur le ciel noir fut la dernière chose que je vis avant que mes ravisseurs ne me passent un sac sur la tête.

Je suis avec Patrick Haverman de l'autre côté des montagnes, dans une casbah, sur la route de Ouarzazate. Derrière nous, se profile le paysage lunaire de l'Atlas, des cimes dentelées et nues. Sur l'une de ces hauteurs arides, quelqu'un a adressé, à l'aide de pierres blanches, un message à Dieu. *Allahu akbar*. Les lettres ont plusieurs mètres de haut, elles s'inscrivent sur le terrain rocailleux avec autant de fluidité que si elles avaient été tracées par un stylo géant.

Il souffle un vent sec, un vent du désert pur comme le sable. Il a couvert d'une fine pellicule de grains mes cheveux et ma peau. Nous sommes sur le toit et, au-dessus de nous, le ciel le plus bleu que j'aie jamais vu s'étend comme un grand lac d'azur jusqu'à l'extrémité nord du Sahara. Dans ma main droite, le Beretta.

Ce vieux et pénible souvenir, c'est pour moi une scène familière. Pat est blessé, il saigne abondamment.

« Je suis navrée, dis-je. Je suis vraiment navrée. »

Pat essaie de me persuader que ça va, mais je ne le crois pas. Ce qui arrive est ma faute, me dis-je.

« Il faut que tu foutes le camp », déclare-t-il.

Je sais qu'il a raison, mais mes jambes refusent de bouger. Je m'agenouille à côté de lui.

« Va-t'en, ordonne-t-il, ils ne vont pas tarder. Ne t'en fais pas pour moi. »

Du fond de la vallée nous parvient un son qui ressemble à un battement d'ailes. Une chose puissante fend les airs.

« Je suis navrée », répété-je encore.

Je me penche, j'embrasse Pat et pose la main sur sa poitrine.

« Lève-toi », dit-il.

J'obéis. Et, pour la première fois, je remarque dans une encoignure des remparts la présence d'un énorme nid de cigognes, un chef-d'œuvre d'ingéniosité bâti de branchages et de boue. Un espace assez grand pour accueillir un homme.

Ils arrivent, me dis-je, et il n'y a aucun endroit où je puisse fuir.

Puis je m'engloutis dans l'intérieur obscur de la citadelle, dans l'odeur de terre qui y règne, dans le dédale de ses pièces et de ses escaliers. On dirait que cette construction a surgi du sol même.

Je suis à bord d'un voilier, sur un lac, ou plutôt sur une mer. Mon visage est mouillé par une brume grise qui monte de l'eau ainsi que par l'écume qui jaillit de notre sillage. Nous avançons au milieu d'un étroit passage, une sorte de canal entre deux îlots rocheux. Ce lieu possède un caractère sauvage avec sa végétation de mousse, de fougères et de ronces vertes, ses petites plages ruisselantes de pluie qui dévalent vers le rivage et qui sont sans doute restées secrètes et absolument vierges. L'eau est si claire qu'à travers on distingue d'énormes rochers : les escarpements immergés des îlots. Le chenal parsemé d'algues moutonne.

Nous sommes quatre à bord : deux femmes, un homme et moi. Nous avons emporté un pique-nique : du saumon froid, des haricots verts, de la salade de pommes de terre, des fraises et un gâteau au chocolat. Tout le monde, sauf moi, boit du champagne. Ma mère m'a versé du jus de raisin dans une flûte. Le liquide brille à la lumière et pétille comme le vin des adultes.

« Regardez ce qui arrive ! » crie ma grand-mère.

Du doigt, elle désigne l'entrée du chenal. Le plus grand bateau que j'aie jamais vu glisse vers nous dans le brouillard, il fend l'eau, et devant son énorme proue jaillissent deux parfaites gerbes blanches.

« C'est le ferry », explique mon grand-père en manœuvrant pour nous rapprocher de la côte.

Ce bateau est trop grand, me dis-je, il va nous écraser. Mais je me trompe. Nous nous en écartons facilement, longeant son flanc taché de rouille.

« Allez, dis bonjour », m'intime ma mère en agitant les bras.

Je me lève avec peine.

« Dis-leur bonjour », insiste-t-elle.

Debout à côté d'elle, j'adresse de grands signes aux douzaines de passagers vêtus d'habits aux couleurs éclatantes qui se tiennent sur le pont supérieur. Ils nous rendent notre salut.

Puis la corne de brume du navire émet un son grave qui me fait frissonner. Le ferry vire, nous contourne rapidement, sa proue évitant de justesse un des verts îlots.

Je descends en courant une cage d'escalier, un étroit passage jonché d'ordures, qui mène je ne sais où. Un homme m'accompagne. Nous nous précipitons tous les deux à un niveau inférieur, sautant deux marches à la fois. Au-dessous de nous, émergeant de l'obscurité, j'aperçois de vagues silhouettes d'hommes portant de longues

chemises et de larges pantalons. Nous arrivons sur un palier. Mon compagnon m'entraîne dans une vaste pièce, haute de plafond, une sorte de hangar éclairé d'un côté par une série de fenêtres crasseuses.

C'est l'entrepôt, me dis-je, et je connais déjà la suite. Nous sommes coincés. Nous entendons le pas des hommes dans l'escalier. Mon ami me regarde d'un air sombre. Son visage couvert de sueur luit dans la lumière glauque. J'aimerais lui dire que ça va aller, mais je sais qu'il n'en est rien. Un moment plus tard, les hommes se jettent sur nous. Un poignard brillant se lève, pareil à la dent d'ivoire d'un énorme fauve. Je sens un instant sa piqûre sur mon cou. C'est net, rapide, indolore. Puis tout s'anéantit autour de moi.

Je ne saurais dire combien de temps je restai inconsciente : quelques heures ou peut-être plus. Je me réveillai juste avant l'aube, la bouche pâteuse, au bord de la nausée, m'efforçant de refaire surface. De mon lit, je voyais par la fenêtre les premiers signes du jour : le ciel noir virant au bleu, les étoiles disparaissant comme, au printemps, des flocons de neige sur un étang.

Ils m'avaient administré de la Vasopressine. J'en gardais l'arrière-goût amer dans la bouche. Et puis aussi une autre drogue, un produit qui m'avait assommée avec la rapidité et la précision d'un coup de poing de boxeur. Mais quelle que fut cette substance, elle n'agissait plus, et maintenant, pour la première fois depuis qu'on m'avait fourrée dans la Mercedes noire, l'élancement que j'éprouvais à l'épaule reprenait. Je me mis sur le côté et tentai de m'asseoir, mais j'eus si mal que je me recouchai en respirant profondément. Tandis que la douleur s'apaisait, je passai en revue la litanie de mes rêves.

Une constante inquiétude habite l'amnésique, toute une part de vous-même vous échappe. Les rêves peuvent être issus de souvenirs et ce qu'on croit être des souvenirs ne constituer que des rêves. Les uns ne sont pas plus crédibles que les autres. Il m'était déjà arrivé de « voir » ma mère, ou d'en avoir au moins une vague évocation, et j'avais depuis longtemps appris que ces apparitions n'étaient qu'un simple reflet de mes désirs.

Au début, je m'étais laissée abuser par la précision de ces images. Les lieux que je visitais en rêve paraissaient extraordinairement réels. J'en détaillais chaque objet : les bibelots en porcelaine sur les consoles, l'égouttoir encombré de la cuisine. J'avais fini par croire en leur existence comme les religieuses croyaient à celle du Ciel. Le matin de Noël, se dressait au milieu du séjour un sapin recouvert de fausse neige, un feu flambait dans la cheminée. Et moi, vêtue d'un pyjama bleu et blanc, je découvrais une bicyclette rouge ornée d'un grand noeud.

Puis un soir, au couvent, j'avais reconnu cette petite fille : elle

apparaissait dans l'une des vidéos de sœur Claire. Quant à l'intérieur, il sortait d'un autre film, une histoire de fantômes dont le personnage principal est un homme qui a tué sa maîtresse. Après cela, comment pouvais-je encore me fier à quoi que ce fut ?

Pourtant, malgré mes efforts, je ne parvenais pas à me libérer de la vision où je me trouvais, un Beretta à la main, avec Patrick Haverman. Pat était mort. Maintenant, j'en étais certaine. N'avais-je pas plusieurs fois déjà fait ce rêve ? Les cauchemars provoqués par le Piracetam m'avaient amenée à détester cette femme que j'incarnais, la même que celle qui s'était rendue dans l'appartement de Joshi, qui avait laissé un Beretta dans le coffre d'El Minzah et qui savait se servir de cette arme. Il est des épisodes qu'il vaut mieux ignorer, pensai-je. Entre autres le drame, quel qu'il fut, dont l'entrepôt avait été le théâtre.

Au loin s'éleva l'appel d'un muezzin pour la prière du matin. D'autres voix, moins distinctes, se joignirent à la sienne. Nous étions donc toujours en ville. Je m'assis de nouveau, très lentement cette fois, et promenai mon regard autour de moi. Par l'unique fenêtre, ouverte, pénétrait juste assez de lumière pour me permettre de voir une pièce pauvrement meublée. En dehors du lit, il n'y avait qu'une petite commode, un placard et une chaise.

La chambre comprenait deux portes situées l'une en face de l'autre. Je me levai, mettant un certain temps à trouver mon équilibre, et me dirigeai vers la plus proche. Elle était verrouillée de l'extérieur et dépourvue de poignée ou de loquet. Je passai la main sur le mur, cherchant vainement un interrupteur.

La deuxième porte s'ouvrit facilement, vers l'intérieur. Trouvant l'interrupteur, j'allumai et découvris une salle de bains toute simple dotée de toilettes et d'un lavabo en porcelaine. À la vue de mon visage dans la glace de la petite armoire à pharmacie, je poussai un gémissement. Mes cheveux étaient complètement emmêlés, ma joue droite portait des écorchures dues à ma chute. Ma lèvre était tuméfiée d'un côté et une ecchymose en demi-lune menaçait de devenir un œil au beurre noir.

Dominant la douleur, je levai le bras et fis un moulinet pour décontracter l'articulation de l'épaule. Je n'avais rien de cassé, semblait-il, mais j'allais sûrement ressentir de grosses courbatures.

De toute évidence, on avait prévu mon arrivée. Sur l'étagère, au-dessus du lavabo, j'aperçus un assortiment d'affaires de toilette : savonnette, dentifrice, brosse à cheveux, brosse à dents encore emballée et gobelet en plastique. Deux serviettes blanches pendaient à un crochet de la porte.

Je commençai par ouvrir le robinet et laisser couler l'eau de manière à la rafraîchir. La Vasopressine me desséchait toujours la

bouche, mais jamais encore ce médicament ne me l'avait à ce point empâtée. Je dus avaler trois verres d'eau pour me débarrasser de cette sensation qu'elle était pleine de coton hydrophile. Une fois désaltérée, je me brossai les dents, ouvris l'eau chaude et me lavai la figure, ôtant avec précaution le sang séché qui maculait ma joue.

Où étais-je ? De retour dans la chambre, j'entendis la voix du muezzin s'affaiblir et s'éteindre. Par la fenêtre ouverte, me parvinrent le chant d'un oiseau et le roulement sourd d'une voiture. Oui, j'étais bien en ville, et sans doute dans un quartier tranquille. Chez Bruns Werner peut-être. Était-ce Brian qui m'avait trahie ? Il avait dû connaître la vérité dès le début, dès qu'il m'avait vue sur le ferry. Il avait même dû la connaître avant. Lorsque je m'étais présentée au contrôle de police d'Algésiras, quelqu'un savait déjà qui j'étais. Et qu'en était-il de Patrick Haverman ? Ou d'Hannah Boyle ? Avaient-ils réellement existé ? Quelque chose en moi me disait que oui.

Je m'approchai de la porte verrouillée, m'allongeai sur le dallage et regardai à travers l'interstice de deux centimètres qui les séparait. Le couloir, éclairé, était désert. Me relevant, je revins vers le lit, le poussai sous la fenêtre et plaçai une chaise sur le matelas.

Grimpant avec précaution sur cet échafaudage instable, je réussis, dressée sur la pointe des pieds, à regarder dehors. J'aperçus alors les jardins clos de plusieurs grandes propriétés et, un peu plus loin, une partie de ce qui semblait le jardin Majorelle. Je me trouvais indéniablement à Marrakech, dans la maison de Werner.

Je tendis le cou. Impossible de sortir par là : au-dessous de moi un mur lisse de pisé descendait sur trois étages. Au-dessus, il montait jusqu'au toit. Aucune issue de ce côté-là. Il me faudrait pourtant en découvrir une.

J'avais enlevé un des draps du lit et m'occupais à le déchirer en longues bandes quand j'entendis deux hommes marcher dans le couloir. En toute hâte, je fourrai les morceaux de tissu sous le couvre-lit que je lissai ensuite de la main. Salim entra, suivi d'un inconnu.

Salim me jeta un regard mauvais, s'attardant sur le bleu en forme de croissant qu'il m'avait fait sous l'œil. Comme il portait une chemise à manches courtes, j'aperçus la ligne écarlate que mon tire-bouchon avait tracée sur son bras. Légèrement infectée, la plaie était rouge et boursouflée sur le pourtour.

« Bonjour, Leila », dit Salim d'un ton sarcastique qui me confirma que nous nous étions rencontrés bien avant ce jour dans le train et que notre relation était rien moins qu'amicale. « Comment vous sentez-vous ?

— Allez vous faire foutre », ripostai-je.

Mon persécuteur fit signe à son compagnon. Celui-ci s'approcha de

moi et me tira par le bras du lit où j'étais assise.

« Beau travail ! » railla Salim lorsqu'il replia le couvre-lit et découvrit le drap déchiqueté.

Il dit quelque chose en arabe à son acolyte et tous deux se mirent à rire, de toute évidence à mes dépens.

« Qu'est devenu votre petit ami ? » demandai-je, évoquant d'un geste vers mes yeux les lunettes noires de son complice, dans le train.

Salim m'envoya un coup de poing en pleine mâchoire. Ma tête partit de côté, j'eus un goût de sang dans la bouche. Décidément, nous avions des rapports difficiles. Salim lança un ordre à son compagnon qui m'enfonça un capuchon sur la tête et m'entraîna vers la porte.

Tandis que nous traversions la villa, j'essayai de me repérer, mais l'escalier tournant que nous descendîmes me fit perdre le sens de l'orientation. Lorsqu'on s'arrêta, tout ce que je savais, c'était que nous n'avions pas quitté la maison de Werner. On ouvrit une porte et on me poussa en avant. Puis j'entendis le loquet se refermer et les pas des deux hommes décroître dans le couloir. Débarrassée de mes geôliers, j'enlevai le capuchon.

Je me trouvais dans une pièce sombre dont le décor, typiquement masculin, me rappelait le style colonial que j'avais vu à l'El Minzah ou au Mamounia – marque du bon goût des expatriés occidentaux. Le cuir et le bois foncé y prédominaient. J'aperçus des poufs artisanaux, des chaises trop rembourrées, un tapis persan rouge et un immense bureau dont le dessus était marqueté d'ébène et de cèdre. Une impressionnante collection d'armes remplissait trois des murs. Elle comprenait aussi bien des épées de samouraïs que des fusils du XVIII^e siècle ou des massues médiévales. Un moucharabieh au dessin compliqué, destiné à cacher les femmes à la vue des passants, fermait l'unique fenêtre. Je me demandai à quoi pouvait servir cet écran dans un intérieur aussi occidental. À l'extérieur, de gros barreaux de fer protégeaient la vitre.

Des photos, la plupart en noir et blanc, étaient fixées au mur, derrière le bureau. Elles devaient dater de quelques années. Beaucoup représentaient des scènes de chasse prises dans le monde entier. Certaines provenaient d'Afrique : les images étaient parsemées de tentes blanches, de Land Rover, de guides indigènes et d'animaux abattus dans la savane. Sur d'autres, dans des paysages de l'ouest des États-Unis ou du Canada, on voyait des chamois, un ours gris aux griffes monstrueuses. D'autres encore étaient incontestablement originaires d'Asie. Elles avaient pour toile de fond des huttes au toit d'herbe et montraient un gibier plus exotique : un tigre à la tempe percée d'un trou, une demi-douzaine de sangliers dont le ventre fendu révélait l'enchevêtrement des viscères.

Les photos autres que celles de chasse avaient fixé sur la pellicule

des lieux tout aussi exotiques. On discernait sur l'une d'elles une petite silhouette debout à côté d'une statue géante de Bouddha. Sur une autre, un homme serrait la main à un soldat en treillis tandis que, derrière eux, le souffle des pales d'un hélicoptère couchaient les hautes herbes de la jungle.

Les personnages variaient, sauf l'un d'eux qui figurait sur presque tous les clichés. Il vieillissait notablement selon les années dont dataient les différentes photos, mais les traits essentiels de son visage – yeux gris et mâchoire carrée – n'avaient pas changé. C'était l'homme que j'avais vu dans la Mercedes ce même jour. Bruns Werner.

Une de ces photos, en noir et blanc, attira particulièrement mon attention. C'était celle de trois jeunes gens installés, dans l'éclat d'un soleil d'après-midi, à une terrasse de café. Quelque part en Asie. Dans un coin, un tireur de pousse-pousse était assis, désœuvré. Face à lui, une femme en tunique blanche tenait un panier de fruits. Derrière elle, une affiche de cinéma annonçait *Easy Rider*, avec un jeune Peter Fonda. Au-dessus des trois consommateurs, une enseigne indiquait le nom de l'établissement : Les Trois Singes.

L'homme sur la gauche, c'était Werner. Il levait son verre en direction de l'appareil de photo, comme pour porter un toast. À droite était assis un autre homme, plus beau que Werner, mince et brun, avec d'élégants muscles de nageur. Il avait retroussé les manches de sa chemise de coton et s'adossait à son siège, parfaitement à l'aise dans le monde qui l'entourait. Une femme se tenait entre les deux hommes. Ses vêtements, très simples, se composaient d'un tee-shirt foncé, d'un pantalon, d'une veste de toile et de bottes. Elle avait bougé et son visage était flou. Les deux hommes, tournés vers elle, semblaient subir l'attraction d'un aimant, être fascinés par quelque chose que je ne pouvais distinguer.

J'entendis des pas dans le couloir et je tournai la tête juste à temps pour voir la porte s'ouvrir. Bruns Werner pénétra dans la pièce en faisant claquer sur le parquet ses chaussures bien cirées. Il s'arrêta au bord du tapis de laine rouge, les mains dans les poches de sa veste, comme s'il ne me connaissait pas. Il me regarda un moment, l'expression de ses yeux gris était indéchiffrable.

« Vous savez qui je suis ? finit-il par demander.

— Oui, vous êtes Bruns Werner. »

Il acquiesça d'un signe de tête, avança dans la pièce et se mit derrière le bureau.

« Asseyez-vous. »

Docile, je m'installai sur la chaise qu'il m'indiquait.

« Vous devez avoir faim, fit-il remarquer.

— En effet », admis-je, faisant fi de mon orgueil.

Mon hôte appuya sur une touche de l'intercom sur son bureau,

donna un ordre en arabe, puis se retourna vers moi.

« Votre petit déjeuner arrive tout de suite, dit-il en se calant dans son fauteuil, les yeux rivés sur moi. Je regrette la conduite de Salim. J'ai cru comprendre que vous avez un compte à régler, vous deux.

— Je n'en sais rien.

— Je m'en doutais. »

Werner ouvrit une petite boîte et en sortit un cigare. Son parfum parvint jusqu'à moi, une odeur si puissante qu'elle en était presque désagréable.

« Est-ce que nous nous connaissons ? » demandai-je.

Éludant ma question, il répondit :

« Ça doit être pénible d'avoir oublié son passé. »

Je haussai les épaules.

« Qu'attendez-vous de moi ? »

Werner prit un petit couteau à lame courbe dans le tiroir du bureau et coupa le bout de son cigare.

« Vous ne vous rappelez vraiment rien ? » s'étonna-t-il.

On frappa à la porte. Werner cria : « Entrez ! »

« Voilà votre petit déjeuner, poursuivit-il. Je vous ai commandé du café. Vous en prenez, n'est-ce pas ? »

Une jolie Marocaine vêtue d'un ensemble crème et de chaussures assorties à talons hauts posa le plateau sur la table, près de moi.

« Ça vous suffira ? » demanda Werner.

Je passai en revue ce qu'on m'apportait : un yoghourt, des figes fraîches, un pain au chocolat, un jus de pamplemousse et un petit pot de café. J'acquiesçai, bus avidement le jus de fruit et saisis une fige. Mon instinct me poussait à manger : il était possible qu'on ne me servît pas de sitôt une autre collation.

Werner rangea son petit couteau, sortit un briquet en or et alluma soigneusement son cigare.

« J'aimerais passer un marché avec vous, dit-il en me regardant mordre dans le pain au chocolat et boire une gorgée de café. Je peux vous aider à retrouver la mémoire, mais, en échange, vous me donnerez certaines informations. »

J'examinai les photos d'animaux abattus – les sangliers au ventre si habilement fendu – exposées derrière lui. Ces images me firent penser aux religieuses. *Je croyais qu'elles chantaient*, avait dit Héloïse. Soudain, la pâtisserie me parut rance, le café amer.

Werner exhala un nuage de fumée.

« Bien entendu, vous ne vous en souvenez pas, mais vous avez emporté quelque chose qui m'appartenait et que je voudrais récupérer.

— Vous pouvez aller au diable ! »

Werner me regarda avec curiosité.

« Vous pensez que c'est moi qui ai tué vos amies, c'est cela ? »

Je ne répondis pas.

« Votre silence est éloquent. Pourtant, vous vous trompez.

— Et ce serait qui alors, d'après vous ? »

Werner hocha la tête.

« Bonne question, miss Brightman ? Ou dois-je vous appeler Ève ? »

Je haussai les épaules.

« Écoutez, je peux vous dire ce que je sais, mais vous devrez d'abord me restituer mon bien.

— Ce que je suis censée vous avoir volée, il faudrait quand même que je sache ce que c'est, non ? »

Savourant son cigare, Werner se renversa dans son fauteuil.

« Voilà justement la difficulté, chère mademoiselle. C'est de l'information que vous m'avez dérobée, une chose qui peut prendre diverses formes. Vous allez donc être obligée de vous rappeler celle que vous lui avez donnée.

— Je ne vois pas comment j'y arriverais.

— Soyez sans inquiétude. J'ai demandé qu'on vous aide un peu. »

Mon hôte tira une longue bouffée de cigare, puis appuya de nouveau sur la touche de l'intercom. Cette fois, ce fut Salim qui se présenta.

La Vasopressine, même si l'hormone qu'elle contient stimule les capacités mémorielles du cerveau, en reste dans ce domaine au stade expérimental. Normalement, on utilise ce produit – et la Desmopressine, son équivalent plus puissant – comme antidiurétique. Dans la plupart des cas, ils sont prescrits aux diabétiques ou aux incontinents pour diminuer la fréquence de leurs mictions. Ils ont un effet secondaire parfois dangereux, celui de réduire l'évacuation des liquides organiques.

En d'autres termes, un patient traité à la Vasopressine risquerait, en buvant beaucoup, une sorte de noyade intérieure. J'en fis la désagréable expérience un jour, à Lyon, après m'être trop servi du distributeur d'eau installé dans le cabinet du docteur Delpay. Je me retrouvai à quatre pattes dans les toilettes, en proie à de terribles vomissements. J'échappai aux crampes qu'aurait dû provoquer ce flux aqueux interne, mais cet épisode se grava dans ma mémoire et m'inspira une crainte respectueuse à l'égard des pouvoirs cachés de cette drogue.

Aussi quand Salim parut flanqué d'un acolyte qui portait une seringue et un inhalateur, je repensai aussitôt à la quantité de liquide absorbé un peu plus tôt : trois verres d'eau, du jus de pamplemousse et au moins une demi-tasse de café.

Incapable de dissimuler mon angoisse, je regardai Werner.

« Ne m'injectez pas ça maintenant. Ça pourrait me tuer. »

Repoussant son fauteuil, Werner se leva.

« Je regrette, déclara-t-il, votre confort n'est pas une de mes priorités », puis il se dirigea vers la porte.

« Vous n'avez rien à craindre », me dit Salim, une fois Werner parti. Il s'approcha de moi, saisit mes poignets et pressa mes bras contre les accoudoirs. « Nous avons pris nos précautions : Hassan est médecin », expliqua-t-il en désignant son compagnon.

Cette nouvelle fut loin de me rassurer.

« Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ? » demandai-je en regardant la

seringue.

Hassan parla pour la première fois.

« De l'Idebenone, du Pyritinol et du Piracetam, annonça-t-il fièrement en enfonçant l'aiguille dans mon bras. Un cocktail pour ranimer la mémoire. »

Oh, mon Dieu ! pensai-je en regardant descendre le piston. J'allais faire un « voyage » mouvementé. Je respirai profondément et fermai les yeux.

Sa piqûre faite, le bon docteur ôta l'aiguille de mon bras, posa la seringue, puis me tira la tête en arrière par les cheveux. Alors qu'il levait l'inhalateur vers mon nez, j'eus le temps de lire l'étiquette : Desmopressine. De sa main libre, Hassan amorça la pompe, puis il appliqua l'embout en plastique sur ma narine gauche et je sentis l'écœurante drogue m'envahir.

Protégez-nous, Seigneur ! pensai-je, tout en me demandant de quel secours pouvait bien m'être cette prière maintenant.

Le pire quand vous absorbez une dose excessive de drogue nootrope, c'est le vif et persistant souvenir qu'elle vous laisse de chaque détail déplaisant d'une expérience pénible. Je n'oublierai jamais cette pièce de la maison de Werner, à Marrakech, les horribles photos, les trois personnes assises à la terrasse du café Les Trois Singes. Pas plus que je n'oublierai le voyage en voiture que nous fîmes ensuite, la traversée vertigineuse des montagnes, la couleur de ma bile sur le bord de la route ou l'odeur qui stagnait dans notre véhicule : un mélange d'after-shave, de transpiration et d'une senteur douceâtre impossible à identifier. Et je n'oublierai pas non plus mes tremblements convulsifs ou la douleur sourde que j'éprouvais dans les os.

Hassan, Salim et moi avons quitté la villa après mon entrevue avec Werner. Sortant de la ville, nous avons gagné les contreforts verdoyants de l'Atlas. Salim conduisait. Avant de franchir l'oued Zat, j'avais déjà régurgité mon petit déjeuner et crachais du mucus. Lorsque nous parvînmes dans le haut Atlas, au col de Tizi n'Tichka, j'étais suffisamment mal en point pour que mes gardiens me laissent seule dans la Mercedes le temps de déployer leur tapis pour la prière de midi. Ensuite, nous repartîmes, descendant vers les arides montagnes du Sud, vers Ouarzazate et le désert.

L'horrible mélange de drogues était efficace, quoique d'une manière assez détournée. Les choses dont je me souvins pendant ce voyage ne correspondaient en rien à ce que Werner attendait. Plus tard, je fus tentée de penser que ma prière avait été exaucée, mais, sur le moment, je n'eus pas la force de m'interroger sur l'origine de ma chance.

Les religieuses m'avaient ramassée dans le fossé début novembre. Je passai cependant les six premières semaines de ce que je considère comme une nouvelle vie à l'hôpital de Lyon, essayant en vain de me retrouver. Ce n'est qu'à la mi-décembre que le docteur Delpay me conseilla de songer à un foyer plus stable. Les sœurs offrirent de m'héberger et j'arrivai au couvent dans la première semaine de l'Avent.

Durant les jours qui précèdent Noël, on invoque beaucoup le Christ et, tous les soirs, pendant les vêpres, avant le Magnificat, les bénédictines chantent une série d'antiennes qui L'implorant, chacune s'adressant à Lui sous un nom différent. *Ô Sagesse*, psalmodient-elles, *ô Racine de Jessé, ô Adonai*. Il s'agit d'une sorte d'appel primordial, aussi beau et mystique qu'un chant bouddhique, chaque *ô* de la supplique résonnant dans l'air sec de l'hiver.

Pendant qu'on m'emmenait dans le désert, ce fut cette première nuit passée au couvent que je revécus. On m'avait confiée aux bons soins d'Héloïse. Elle me conduisit à la chapelle ce soir-là. Il neigeait. Fins comme du sucre en poudre, les flocons nous saupoudrèrent de blanc en chemin. Parvenues à l'église, nous avions l'éclat des fruits candis.

Arrivée de Lyon dans l'après-midi, je n'avais encore rencontré qu'un petit nombre de sœurs. Lorsque nous entrâmes dans la chapelle, toutes les têtes se tournèrent un court instant vers nous, tous les regards croisèrent le mien avant de se détourner. Plus tard, je compris combien il était difficile de faire vivre une telle communauté et l'énorme risque que prenaient ces femmes en m'accueillant. Elles devaient être curieuses de savoir à quoi elles s'étaient engagées, d'apercevoir cette étrange Américaine qui allait vivre parmi elles. Héloïse m'avait sans doute sentie terrifiée : elle prit ma main dans la sienne et me pressa les doigts.

Nous nous installâmes au fond, sous la statue du petit Jésus joufflu et de sa mère. La chapelle était pleine d'odeurs : de laine humide, d'encens, de vieilles femmes, de camphre, de savon à la lavande et d'ail. Ce soir-là, on chantait l'antienne : *Ô Lumière du matin*.

« *Ô Jour radieux*, entonna Héloïse à côté de moi, *éclat de la lumière éternelle, soleil de toute justice. Ô viens et éclaire ceux qui vivent dans les ténèbres, dans l'ombre de la mort.* »

Assise sur un banc très dur, j'observais ma nouvelle amie et la neige fondue sur ses cheveux bruns. J'en gardais un souvenir très net et précis. Chaque goutte reflétait la flamme des cierges de l'autel. Héloïse se tourna vers moi et sourit. Son visage s'éclaira comme par magie. Je me dis que j'avais eu une chance incroyable d'avoir été trouvée par ces femmes.

Héloïse m'accompagna tout au long du trajet jusqu'à Ouarzazate et à l'oasis de la vallée du Draa, non comme un ange gardien, mais tel un guide me conduisant à travers les régions obscures de ma mémoire. Elle était à mes côtés quand nous parvînmes à la palmeraie et que Salim et Hassan me portèrent dans le dédale des sombres chambres de la grande casbah rouge. Elle ne me quitta pas une seconde les deux premières nuits où je subis l'influence de la Desmopressine et de l'horrible mixture que m'administrait Hassan – un cauchemar dont je croyais ne jamais me réveiller. Parfois elle se perchait dans un coin de ma cellule, parfois elle s'allongeait contre moi dans mon étroit lit de camp, ses hanches touchant les miennes, ses doigts caressant mes cheveux.

Un profond silence régnait dans ma petite chambre, les murs épais de pisé et la lourde porte étouffant tous les bruits. Par une minuscule fenêtre grillagée, très haut placée, tombait juste ce qu'il fallait de lumière pour que je pusse distinguer la nuit du jour. Une ampoule nue, dont j'avais par bonheur la commande, me permettait d'échapper aux terreurs des ténèbres.

À mon arrivée, j'avais aperçu la Mercedes noire de Werner. Il devait donc se trouver quelque part dans la casbah. Durant mes rares moments de lucidité, je me demandais si Brian aussi était là et si sa trahison envers moi n'avait pas également servi d'autres intérêts que ceux de mon « hôte ». J'avais l'intuition que Werner n'était pas seul à vouloir récupérer l'information soustraite par Leila Brightman, quelle que fût la forme sous laquelle elle se présentait.

On me laissa d'abord quelques heures tranquille. L'effet des drogues finit par s'estomper et je pus me soulager dans le seau en plastique déposé là en guise de toilettes. Ensuite, le soir assez tard, à ce qu'il me sembla, on frappa à la porte et Salim parut, portant un plateau chargé de nourriture et d'une bouteille d'eau minérale.

« Mangez ! m'ordonna-t-il en plaçant le plateau sur le sol, à côté de mon lit. Nous désirons vous garder en vie. »

Il se tenait tout près de moi. Je rassemblai ce qui me restait de salive et lui crachai au visage.

« Du moins, encore pour quelque temps », railla-t-il en s'essuyant la joue.

Après son départ, je bus une gorgée d'eau et répandis le reste par terre. Altérée comme je l'étais, je craignais de boire toute la bouteille. Je mangeai peu, juste assez pour apaiser mes crampes d'estomac et jetai le contenu de l'assiette dans mon pot de chambre rudimentaire.

Je savais que Hassan reviendrait m'administrer ses drogues et, cette fois, je voulais autant que possible être en état de les supporter. Il ne frappa pas à ma porte. J'entendis seulement cliqueter le loquet, puis Salim et lui entrèrent dans ma cellule.

Pendant mon séjour au couvent, je m'étais souvent interrogée sur la vie des saints dont un si grand nombre avaient subi le martyre et péri pour leur foi. Comment supportaient-ils les brûlures, les immersions, les viols, les démembrements, les lentes éviscérations, les années solitaires dans des cachots où même un rat n'aurait pu survivre ? Lorsque Hassan recommença son affreux traitement, j'étais à même de comprendre comment ils résistaient à la douleur.

Quand les événements se répètent, savoir exactement ce qui va se passer vous apporte une sorte de triste secours. Regardant Hassan s'approcher de moi avec la seringue et l'inhalateur, j'évoquai très vite une plage quelque part, de grandes vagues bleues déferlant sur le rivage. *Voilà ce qu'il faut faire*, me disais-je, *tu prends une profonde inspiration et tu plonges*. Je sentais l'eau se refermer au-dessus de moi et le sable me gratter les pieds. *Laisse le courant t'entraîner, laisse-toi aller*, me recommandais-je, les poumons sur le point d'éclater alors que je cherchais instinctivement à sortir la tête à l'air. Puis au moment où je pensais ne plus pouvoir retenir mon souffle, je remontais telle une flèche et surgissais à la surface. Je finirais de la même façon à me tirer de cette épreuve, me disais-je, tandis que le cocktail de Hassan envahissait mon corps et que la Desmopressine gagnait mon cerveau.

Imaginez ce que peut charrier une tornade dans la Prairie : un rouleau de fil de fer barbelé, une demi-douzaine de pieux de clôture, un pneu, une balle de foin, une chaussure à talon haut arrachée d'une chambre à coucher de caravane – chaque chose restant un instant sous les yeux avant d'être entraînée de nouveau par le vent. Ou l'apparition d'un jardin à travers une clôture : d'étroites bandes de pelouse, un rosier, un transat blanc aperçus furtivement.

C'est de cette manière qu'affluèrent en moi, durant cette première nuit à la casbah, des images mêlant lieux et faits, d'abord nettes puis floues. Une vaste steppe, des montagnes sombres plantées comme des tessons dans le lointain, un vent chargé d'une odeur de sauge et de fumée. Et, sans transition, me voici en Bourgogne, longeant des vignobles vendangés, un mur de pierre et un pré plein de vaches. Je regarde le fossé et, près de moi, un homme armé d'un pistolet. Une détonation, la portière s'ouvre, je tombe sur la route.

De nouveau, une autre image : je me vois dans le train avec Pat, souriant à l'objectif, clignant des yeux, tout ensommeillée. Immédiatement après, je suis dans la cuisine du couvent où je pèse la pâte à pain. Ensuite, ce méli-mélo change encore : me voilà cette fois dans la villa de Werner, à Marrakech. Je tiens à la main la photo du café Les Trois Singes, je regarde les jeunes gens assis à la terrasse et le tireur de pousse-pousse qui attend un client. Pourtant, même dans cette vision, ma mémoire est infidèle : la femme indigène en tunique

blanche n'y figure plus.

La plupart du temps, mes souvenirs restaient d'une grande banalité : un lac au crépuscule, un golden retriever courant après un bâton, une odeur de pain chaud, un poing de bébé sur ma poitrine. Les scènes que je désirais le plus retrouver refusaient de me revenir.

Sur les trois nuits que je passai à la casbah, la première fut la meilleure. Quand l'effet de la Desmopressine eut culminé et se mit à décroître, je commençai à me croire invincible. Oui, me dis-je, j'étais plus forte qu'eux et capable de les battre.

Au matin, un homme que je n'avais pas encore vu m'apporta de la nourriture, de l'eau et un seau propre. Il était plus âgé que mes deux visiteurs habituels. Sous le capuchon de son burnous marron, j'aperçus un visage hâlé et ridé. Il posa le plateau par terre et se pencha vers moi.

« Efforcez-vous de manger, mademoiselle, murmura-t-il en excellent français. Les autres ne viendront pas avant ce soir. »

Me regardant dans les yeux, il me fit de la tête un signe presque imperceptible avant de se lever et de s'en aller, emportant le seau souillé.

J'entendis le loquet se refermer. Ma raison me conseillait de me méfier de cet inconnu, mais mon instinct et mon estomac me poussaient à le croire. J'étais tellement déshydratée que tous mes muscles me faisaient mal. Je pris la bouteille d'eau et la vidai à moitié, puis je me jetai sur la nourriture. De toute façon, si je restais un jour de plus sans m'alimenter, je serais trop faible pour résister à la drogue.

Finalement, le vieil homme avait dit la vérité. Salim et Hassan n'apparurent que tard le soir. Ils n'étaient pas seuls. Werner les accompagnait et il attendit dans un coin que le médecin eût accompli sa tâche. Puis mes deux bourreaux sortirent et je demeurai en tête à tête avec mon hôte.

« Combien de temps allez-vous me garder ici ? » demandai-je.

C'était une question oiseuse à laquelle il ne pouvait me répondre que par un mensonge ou une demi-vérité. Je pressentais depuis longtemps que Werner n'avait nulle intention de me relâcher vivante.

Il ne répondit pas. Il s'avança, posa sa main sur mes cheveux et releva mon visage. Puis il passa son autre main sur mon cou et sur ma joue. Il semblait avoir trouvé ce qu'il cherchait.

Je lui crachai à la figure comme je l'avais fait pour Salim. Werner laissa retomber son bras et s'éloigna avec une expression de colère ou de dégoût.

« Je vous ai déjà prévenue à Marrakech, dit-il d'un ton froid : nous vous garderons jusqu'à ce que vous retrouviez la mémoire. »

Il sortit un mouchoir de sa poche et s'en essuya le visage.

Je le regardai, et ses yeux d'un gris minéral me rendirent mon regard. Quelque chose avait dû arriver au jeune homme du café des Trois Singes, quelque chose de terrible pour le changer à ce point.

« Qui suis-je ? » demandai-je.

Penchant la tête de côté, Werner parut réfléchir.

« Vous êtes une femme qui a trahi, ma chère, et qui a tué », finit-il par répondre.

Puis il me tourna le dos et quitta la pièce, me laissant en proie à mes cauchemars.

Je m'allongeai et récitai mentalement une prière, cette fois pour ne plus avoir aucun souvenir. Je craignais de mourir dans cette affreuse petite chambre ou de ne pas arriver à mentir si je retrouvais la mémoire. Je n'avais pas tout à fait cru Werner quand il m'avait assuré qu'il n'était pas responsable du meurtre des religieuses. De toute façon, quelle que fut l'information qu'il cherchait, il ne pouvait en résulter rien de bon. De toute évidence, Werner était un homme dangereux et je voulais éviter qu'une personne proche de moi eût à subir les conséquences de ma lâcheté.

Les images qui me vinrent cette nuit-là furent épouvantables – un film d'horreur composé de mes pires cauchemars et qui passait en boucle. J'étais de nouveau sur le toit. Entre mes bras, je tenais Pat qui perdait lentement tout son sang. Je mis mes mains sur son ventre : elles devinrent rouges. J'avais aussi du sang sur mes vêtements et dans mes cheveux. Son odeur emplissait mes narines.

J'étais dans une chambre d'hôtel minable. Le cadavre d'un homme gisait dans un coin de la pièce. On lui avait tiré une balle dans la tête, ses yeux étaient grands ouverts comme s'il avait vu arriver le projectile. J'étais de nouveau dans cet affreux hangar dont je dévalais l'escalier, mon cœur battant à tout rompre.

J'étais au couvent, à l'intérieur de la chapelle où les religieuses avaient été abattues comme des moutons. Le sang avait giclé sur l'autel et sur la balustrade du chœur. Il formait de petites flaques au creux des bancs, éclaboussait la pierre du sol. Quelqu'un chantait le Magnificat. *Mon âme loue le Seigneur, mon esprit exulte en Dieu mon Sauveur.*

Je voyais à présent ma chambre du Continental. Un Coran était posé, ouvert, sur le lit. Les cinq caractères inscrits sur mon billet de bateau formaient la première ligne de la page. *Kaf, ha, ya, 'ayn, sad.*

Puis toutes ces images s'évanouirent. Ouvrant les yeux, je retrouvai ma cellule exiguë au plafond bas.

Ce ne fut pas l'homme au burnous marron qui me servit mon petit

déjeuner le lendemain. Salim et Hassan le remplacèrent, mais au lieu de nourriture, ils m'apportèrent une dose de Desmopressine, une seringue pleine, et une autre bouteille d'eau. Voilà ce que serait ma vie désormais, me dis-je ; pas de répit, pas le temps de me remettre. Ils ne cesseraient de me tourmenter tant qu'ils n'auraient pas atteint leur but. Après leur départ, je me jetai sur le lit et pleurai. Ensuite, la soif fut plus forte que la raison, et je bus une grande gorgée d'eau.

Ils revinrent le soir m'administrer le même traitement. Une nouvelle fois, les anciennes visions se répétèrent, quoique plus détaillées. La sinistre bobine passait et repassait dans ma tête. Je bus davantage d'eau, éprouvant presque un soulagement à vomir et à trembler : au moins, cela me distrayait de mes cauchemars.

Vers le milieu de la nuit, j'entendis de faibles coups frappés à la porte. M'asseyant dans le lit, je tendis l'oreille, persuadée que j'avais rêvé, mais le bruit recommença, puis on introduisit une clé dans la serrure. Je me levai et me collai contre le mur du fond, rassemblant tout mon courage. Les visites du matin et du soir étaient prévues, je pouvais maîtriser ma peur, alors qu'à présent je sentais la panique me serrer la gorge.

Tandis que le loquet cliquetait, je me demandai si c'était Salim qui venait venger l'offense, quelle qu'elle fût, qui allumait son regard. La porte s'ouvrit, je levai les poings. Werner avait-il décidé d'utiliser des moyens plus efficaces pour stimuler ma mémoire ? S'il fallait livrer un ultime combat, j'étais prête.

Ce n'était pas Salim, c'était l'homme au burnous. S'approchant de moi, il ouvrit son vêtement et en sortit un deuxième manteau à capuchon.

« Passez cela », ordonna-t-il.

J'acquiesçai, enfilai mes bras dans les manches et tirai le capuchon sur ma tête.

L'homme posa un doigt sur ses lèvres et franchit le seuil. Il me fit signe de le suivre, ôta ses babouches et, pieds nus, commença à longer le couloir sombre, ses talons blancs clignotant comme de faibles phares. Je me glissai derrière lui, me courbant aux angles, montant et descendant des escaliers. Nous parcourûmes ainsi un labyrinthe de salles et de corridors – circonvolutions cérébrales de la casbah – à la façon rapide et silencieuse de deux neurones en connexion.

Émergeant des profondeurs du grand palais de pisé, je sentis soudain l'air du désert. Au loin toussotait un vieux moteur de voiture. Sous la voûte d'entrée devant moi, le capuchon pointu de mon guide se détachait sur le ciel bleu-noir. Au-delà, se dressaient les formes extraordinaires des palmiers dont les troncs sveltes possédaient une résistance défiant la raison et les lois de la pesanteur. C'était le seul arbre qui pouvait se coucher sur le sol pendant une tempête et se

relever intact. J'avais vu ce phénomène de mes propres yeux, oui, je m'en souvenais maintenant : un vent d'une puissance infernale et le rouleau des vagues déferlant sur le rivage.

Plus que quelques mètres, me dis-je. Mais alors que j'avancais vers la sortie d'un pas incertain, une voix d'homme retentit. Un ordre bref en arabe. Je me renfonçai dans l'ombre, pétrifiée. Mon guide tourna la tête et répondit d'un ton léger, avec un petit rire. Une seconde silhouette apparut, il y eut le craquement et la flamme d'une allumette, puis je sentis une odeur de cigarette.

Je me collai contre le mur, essayant de maîtriser mon tremblement et saisis ma mâchoire pour m'empêcher de claquer des dents. Les deux hommes fumèrent pendant ce qui me sembla une éternité. Soudain, comme par une intervention divine, une autre voix lança un appel. L'homme qui nous avait arrêtés ronchonna contre son supérieur, puis il jeta sa cigarette et s'éloigna.

Mon guide l'observa un moment avant d'écraser sa propre cigarette et de me faire signe d'avancer.

« Vite, chuchota-t-il, dépêchez-vous. »

Je me détachai du mur et me forçai à marcher. Le vieil homme m'attrapa par le bras et m'entraîna, traversant au pas de course l'allée de gravier et de sable qui entourait la casbah. Ensuite, nous nous enfonçâmes dans la palmeraie.

« C'est encore loin ? » demandai-je, hors d'haleine.

Je pouvais courir, mais j'avais besoin de ménager mes forces défaillantes. Mon sauveur leva le bras.

« On arrive », dit-il, désignant à travers les arbres une petite lueur qui, à mes yeux, se situait à l'horizon.

« Allons-y », dis-je.

Nous courûmes en silence parmi les palmiers en direction de la lumière solitaire. Je rassemblai toute mon énergie pour ne pas m'effondrer et continuai d'avancer. Le vieil homme me précédait. Il s'arrêtait de temps à autre, attendant que je le rattrape. Puis, soudain, nous sortîmes de la palmeraie et débouchâmes sur une route de terre. Je m'aperçus alors que la clarté provenait d'une lanterne en peau de chèvre que tenait une silhouette encapuchonnée. Derrière elle, se dressait un camion.

Mon guide siffla, la lanterne s'éteignit. La silhouette se déplaça, faisant bruisser l'étoffe grossière de son burnous. Puis j'entendis la porte du camion s'ouvrir et le moteur se mettre en marche.

« Montez ! » ordonna mon guide.

Je grimpai dans la cabine, on ferma la portière, le véhicule démarra avec une secousse.

« Attendez une minute ! » criai-je, affolée, en voyant le vieil homme disparaître derrière nous.

Imperturbable, le conducteur poursuivit son chemin. Il alluma les phares, éclairant les ornières de la route.

« Ne t'inquiète pas, dit-il. Il n'aura pas d'ennuis. »

Enlevant son capuchon, il tourna vers moi un visage hâve aux joues creusées par les lumières vertes du tableau de bord. C'était Brian.

Libérée du cauchemar de mes souvenirs et plongée dans les eaux profondes et pures de l'oubli, je dormis un jour et demi. J'eus cependant conscience qu'une femme aux mains tatouées de plantes grimpantes et d'étoiles m'apportait de l'eau et lissait mes draps en fredonnant.

J'étais dans une pièce austère aux murs chaulés, très simplement meublée. J'aurais souhaité que mon esprit fût à son image, qu'il fût lavé et rincé comme la cuisine du couvent quand Héloïse et moi allions y confectionner le pain. Par la fenêtre ouverte me parvenaient les bruits de la ville : ronronnement lointain de motocyclettes, grondement intermittent de la circulation automobile, parfois un cri.

À mon réveil, le soir de ma deuxième journée, j'aperçus Brian à l'autre bout de la pièce. Clignant des paupières, je le regardai, encore incertaine du sort qu'il me réservait et furieuse au souvenir de sa trahison.

« Comment te sens-tu ? me demanda-t-il.

— Où suis-je ?

— Dans un lieu sûr. »

Il approcha et s'installa sur une chaise, à mon chevet.

« Quel lieu sûr ?

— Chez des amis, à Ouarzazate. »

Je m'assis dans le lit.

« Peux-tu me dire qui tu es ? »

Je lui posais la même question que le dernier soir où je l'avais vu à Marrakech.

Brian secoua la tête.

« Nous reparlerons de tout cela plus tard. Pour le moment, tu as besoin de te reposer. »

Je le giflai.

« Non, réponds-moi tout de suite ! » hurlai-je en lui martelant la poitrine de mes poings.

La peur et la tension éprouvées récemment trouvaient enfin leur

exutoire. En colère et frustrée, je le frappai jusqu'à n'en plus pouvoir. Ensuite, je m'abandonnai contre lui et sanglotai.

Brian demeura silencieux. Même après avoir cessé de pleurer, je laissai ma tête sur ses genoux. On n'entendait plus, dans la pièce, que le cliquetis du ventilateur au plafond et, au loin, le bruit mat de pieds tapant dans un ballon de football.

« Dis-moi qui je suis », finis-je par demander d'un ton suppliant.

Je me redressai et m'essuyai les yeux de mes paumes.

« Bon, je vais te dire ce que je sais. »

On frappa à la porte. La femme qui avait pris soin de moi apparut, tenant un plateau. J'avais tellement faim que l'odeur de la nourriture m'écoeura. Hoquetant, je lui fis signe de partir.

Brian s'adressa à la femme en arabe. Elle mit un bol de *harira*, un morceau de pain non levé et une bouteille d'eau sur ma table de chevet. Puis elle quitta la pièce, remportant le reste du repas.

« C'est aussi à Brown que tu as étudié l'arabe ? » dis-je quand elle fut partie.

Éludant ma question. Brian prit le bol de soupe et me le tendit.

« Il faut absolument que tu manges quelque chose », insista-t-il en se calant sur l'unique chaise de la pièce.

Je bus une gorgée de soupe. Elle était chaude et épaisse, fortement épicée en cumin et en piment rouge.

« Comment tu as réussi à savoir où Werner m'avait emmenée ? »

— Je l'ai appris par Fakhir. Il travaille pour nous.

— Le vieil homme ? »

Brian hocha la tête, mais ne donna pas d'explications.

« Est-ce qu'il court un danger ? »

— Non. Il s'en tirera très bien.

— Et ce *nous* pour qui il travaille, c'est qui ? »

Brian se tut un moment comme s'il contemplait un fil embrouillé, se demandant quel nœud défaire en premier.

« Aucune importance », déclara-t-il.

Je posai le bol de soupe et rejetai mes couvertures.

« Tu m'emmerdes à la fin ! » lui lançai-je.

J'étais fatiguée de son petit jeu, fatiguée de questionner sans jamais obtenir de réponse.

« Où sont mes affaires ? demandai-je en promenant mon regard autour de la pièce.

— Dans le placard », dit-il d'un ton calme.

J'ouvris la penderie et en sortis mes vêtements. Ils étaient propres et soigneusement pliés. Je devais faire appel à toute mon énergie pour me tenir debout. Soudain, je sentis la pièce tourner autour de moi.

« Assieds-toi et écoute, ordonna Brian. Si tu persistes à vouloir t'en aller, je te conduirai à Marrakech en voiture.

— Raconte-moi tout depuis le début. » Je m'installai sur le lit et regardai Brian sans attendre trop de lui. « Et commence par me dire pour qui tu travailles. »

Brian joignit le bout de ses doigts et les regarda comme s'il espérait trouver là l'information que j'exigeais.

« Je travaille pour les Américains.

— La CIA ? »

Il leva les yeux vers moi.

« Oui, du moins officieusement. Je marche au contrat. En free lance. Tout ça dans l'ombre.

— Bref, tu es une barbouze ? »

Brian eut un sourire amer.

« Exactement, ça ressemble à du cinéma. En cas d'échec, nos services nieront avoir eu connaissance de mes activités. »

Je mis un moment à digérer ses paroles.

« Ne prends pas cet air, dit-il. Nous faisons le même boulot, après tout.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu ne vois vraiment pas ? » fit-il d'un ton presque agressif.

Je secouai la tête.

« Combien de fois dois-je te le répéter : j'ai perdu la mémoire.

— Toi aussi, tu travaillais en indépendante. Comme spécialiste de l'armement, à ce qu'il paraît. Tu t'occupais surtout d'achats à l'étranger, de détournement de fret, de fabrication de faux certificats de destinataires, enfin, un tas de trucs de ce genre.

— Et ç'a donc été pour Werner l'occasion d'entrer en relation avec moi, avec Leila, plus précisément ?

— En effet. Bruns Werner est un trafiquant d'armes de la vieille école. Il a commencé à approvisionner le Pentagone pendant la guerre du Vietnam. »

Le Vietnam... Une image me vint à l'esprit : pousse-pousse et femmes en tunique blanche. *Easy Rider* au cinéma de Saïgon. Les Trois Singes.

« Mais j'ai l'impression que maintenant ce n'est plus pour les Américains qu'il travaille ?

— Tu as raison, confirma Brian. Grâce à nous, il a fait fortune en Afghanistan, et puis il a pressenti avant nous la fin de la guerre froide. Alors, il s'est mis en quête de marchés plus fructueux. C'est un charognard. Il fait du commerce là où, de nos jours, on a davantage de chance de gagner du fric. Dans les merdiers du monde : les ex-Républiques soviétiques, les pays producteurs de drogue sud-américains, l'Afrique, les Balkans, le Moyen-Orient. Vous avez été en rapport, lui et toi, à l'époque où il nous procurait encore du matériel chinois.

— Ça n'a pas l'air de lui avoir laissé un bon souvenir.

— On ne garde guère de bons souvenirs dans ce business.

— Il m'accuse de lui avoir dérobé quelque chose. Une information, paraît-il. C'est pour ça qu'il m'avait enfermée à la casbah : pour que je me souviennne de ce que c'était. »

Brian hocha la tête.

« Il y a un peu plus d'un an, nous avons appris que Werner et un certain Al-Marwan étaient en train de conclure un marché. Et il ne s'agissait pas du tout d'une affaire ordinaire.

— Ah oui ? Et c'était quoi ?

— Il ne s'agissait pas d'armes. Ce qu'Al-Marwan achetait, c'étaient des informations.

— Quel genre d'informations ? »

Brian se tut.

« Tu vas me le dire ou je m'en vais, menaçai-je, je te jure que si tu ne parles pas, je ne remettrai jamais les pieds ici. »

Brian s'éclaircit la voix et se redressa sur sa chaise.

« Cet Al-Marwan, vois-tu, ce n'est pas le premier venu. C'est une vieille connaissance de la CIA, à Peshawar. Un ancien partisan des Afghans. Il s'était battu contre les Russes avec les moudjahidines. Et, lorsque les Russes se sont retirés d'Afghanistan, il est rentré chez lui, en Algérie, et là, il a contribué à la création du GIA.

— C'est quoi, le GIA ?

— Le Groupe islamique armé. Un truc vraiment sympa. Sa spécialité, c'est de massacrer tout un village, de prendre des otages et de poser des bombes dans des voitures pour faire bonne mesure.

— Pour en revenir à Werner, tu ne m'as toujours pas dit ce qu'il vendait.

— Il y a quelques années, il a aidé le KGB à établir son plan de retraite. En récompense, il a reçu tout un paquet de documents. Pour autant que nous le sachions, c'étaient surtout des informations dépassées et dépourvues de valeur. Des papiers dont personne ne remarquerait la disparition. Des plans de villes, des photos de centrales électriques et de ports prises depuis un satellite.

— Tu as dit *surtout* des informations dépassées. Il y en avait d'autres qui ne l'étaient pas ?

— Dans ce tas de papiers, il s'en trouvait certains d'une valeur inestimable. Werner le savait. C'était un peu comme tomber sur un Monet à une vente de charité.

— Et qu'est-ce que c'était, ces papiers ?

— Un dossier contenant des précisions sur toutes les centrales nucléaires du nord-est des États-Unis.

— Et ce dossier, Werner le proposait à Al-Marwan ?

— C'est ce qu'on nous a dit.

— Et c'est pour le subtiliser que les Américains m'ont envoyée à la casbah de Werner ? Seulement, il a dû m'arriver quelque chose avant que j'aie pu livrer la marchandise. Et, à présent, personne, même pas moi, ne sait ce que j'en ai fait ? »

Brian se leva et s'approcha de l'unique fenêtre.

« Tu as deviné une partie de la vérité », dit-il à voix basse.

Il me tournait le dos, les bras appuyés sur le rebord de plâtre. Au-dessous de nous, dans la rue, on entendit un rire de femme presque aussitôt couvert par le ronronnement d'un scooter.

« Que veux-tu dire par : une partie de la vérité ?

— Ce ne sont pas les Américains qui t'ont envoyée.

— Comment, ce ne sont pas les Américains ? Mais enfin, c'est toi qui m'as dit que je travaillais pour eux ! »

Brian secoua la tête.

« Oui, mais pas ce coup-là. »

J'eus le souffle coupé. Je l'avais déjà pressenti la nuit où j'étais entrée dans l'appartement de Joshi et, bien avant cela, lors des cauchemars provoqués par le Piracetam. Je me refusais pourtant à le croire.

« Je travaillais pour qui, alors ?

— Ça, nous n'en savons rien. Moi, du moins, je ne le sais pas. Il y a pas mal de gens qui aimeraient s'approprier cette information. Et aucun ne figure réellement parmi nos amis.

— Mais pourquoi... pourquoi aurais-je fait une chose pareille ? »

Brian haussa les épaules.

« Oh, ce ne sont pas les raisons qui manquent, tu sais. Il y a l'argent, l'amour du pouvoir. » Il me regarda. « Tu ne crois pas ?

— Et l'année dernière ? demandai-je, éludant la question. En Bourgogne. Que s'est-il passé, au juste ?

— Nous avons essayé de mettre la main sur toi. Et puis, les choses ont mal tourné.

— Que veux-tu dire ? Que je n'aurais pas dû en réchapper ou que vous auriez dû retrouver ce que vous cherchiez avant de me loger une balle dans la tête ?

— Non, ce n'est pas tout à fait ça, protesta faiblement Brian.

— Et Pat ? Je suppose qu'il n'est pas ton frère ?

— Pat travaillait pour All Join Hands, comme tu le sais. Nous, on ne lui confiait que des tâches secondaires. On lui demandait surtout d'ouvrir l'œil et d'écouter.

— Et qu'est-ce qu'il recevait en échange de ses services ?

— Comme tu l'as déjà deviné, ce garçon avait un gros problème de jeu. On l'aidait à régler ses dettes.

— Et Hannah ? Il devait elle aussi la tenir à l'œil ? »

Je pensai à mon air rêveur et heureux sur la photo que Pat avait

prise de moi dans le train.

Brian ne répondit pas.

« Pourquoi m'as-tu tirée des griffes de Werner ? demandai-je après un long silence.

— Ce que nous voulons, c'est que tu retrouves la mémoire. Il faut absolument que nous sachions ce que tu as fait des plans que tu as pris à Werner. Il faut que nous les trouvions avant tout le monde.

— Ça va pas être simple », dis-je.

Brian réfléchit un moment.

« Quand les religieuses t'ont découverte dans ce fossé, en Bourgogne, tu ne portais rien sur toi ? Il pourrait s'agir d'un objet très petit, d'un bijou ou même d'un stylo. »

Je fis non de la tête.

« À part des peluches, je n'avais dans mes poches que ce vieux billet de bateau.

— Tu l'as toujours ? »

Je pensai à mon bagage resté à l'hôtel Ali.

« C'est possible. Je l'ai laissé dans mon sac à dos, à la consigne de l'hôtel de Marrakech.

— Tu as encore besoin d'un peu de repos. Ensuite, nous irons là-bas ensemble. »

Brian se leva et s'approcha de moi. Un instant, je crus qu'il allait se pencher et m'embrasser, mais il demeura droit devant le lit, comme s'il hésitait sur l'attitude à adopter.

« Tu savais dès le début que Pat était mort, non ? demandai-je.

— Nous ne savions rien de plus que les autres : seulement que Pat avait disparu au cours d'un voyage à Ouarzazate. À part ça, nous en sommes réduits à des conjectures.

— Et quelle est celle qui vous paraît la plus vraisemblable ?

— Pour nous, on l'a assassiné.

— Qui l'aurait assassiné ? »

Brian ne répondit pas, mais je compris à son regard ce qu'il pensait : Hannah était partie à Ouarzazate avec Pat et elle en était revenue seule.

« Qui suis-je exactement ? demandai-je une fois de plus. Avant d'être Hannah Boyle, Leila Brightman et toutes les autres, j'étais qui ?

— Je n'en sais rien.

— Il doit pourtant y avoir quelqu'un qui le sait.

— Je suppose que oui. Bon, essaie de dormir encore un peu. »

Brian se dirigea vers la porte et quitta la pièce.

Je terminai la *harira* et bus de l'eau, puis je me laissai de nouveau aller contre les oreillers, réfléchissant aux paroles de Brian. S'il avait dit la vérité, Werner avait raison : j'avais trahi et même fait pire. À

cause de ma trahison, Pat Haverman était mort sur le toit d'une casbah, et c'est moi qui l'avais tué. Mais pourquoi ? Brian prétendait que ce n'étaient pas les raisons qui manquaient. Il y avait toutefois quelque chose qui ne collait pas. J'en étais sûre. La version de Brian présentait un défaut, une fêlure à peine visible, comme une minuscule fissure dans une pierre précieuse. Je ne pouvais avoir été la femme qu'il disait. C'était impossible.

Je fermai les yeux et m'efforçai de rêver, me concentrant sur un minuscule objet, un beau petit emballage apte à transporter une information... Je ne rêvai cependant pas de ce que j'espérais : j'étais encore une fois chez Werner, dans la palmeraie. Il faisait nuit, un ciel noir s'étendait au-dessus de moi. J'étais seule, enveloppée d'un burnous, et je courais, mais cette fois vers la casbah. Mes bottes écrasaient au passage des feuilles de palmiers.

Soudain, je me vis à l'intérieur, en plein cœur de la forteresse. Dans un bureau. Je sus que c'était celui de Werner à cause de l'odeur désagréable de cuir et de cigares qui y régnait. Je m'immobilisai, l'oreille tendue, à l'affût du moindre mouvement au-dessus ou au-dessous de moi, celui d'un somnambule ou d'un dormeur se réveillant d'un cauchemar. Tout était silencieux. Je m'approchai de l'ordinateur et l'allumai. La lumière de l'écran m'éblouit.

Je glissai un objet dans mon burnous, puis je quittai le bureau, descendis l'escalier jusqu'au couloir du rez-de-chaussée et me dirigeai vers une porte que je savais ouvrir sur la palmeraie. Nous y voilà, me dis-je, hésitant un moment sur le seuil. La traversée de l'allée représentait la partie la plus dangereuse de mon expédition. Le vent s'était levé, les feuilles de palmiers bruissaient très fort. Par-dessous le capuchon de mon burnous, je scrutai les alentours obscurs pour m'assurer qu'il n'y avait personne, puis je sortis.

Malheureusement, je n'avais pas inspecté les lieux avec assez d'attention. Alors que je franchissais le porche, je vis une silhouette émerger de l'ombre que projetait le mur d'enceinte de la casbah. Une voix d'homme cria quelque chose d'un ton amical, me prenant pour un camarade venu griller une cigarette. Je m'arrêtai et regardai l'homme approcher, la lueur d'une cigarette luisant à son côté. À quelques mètres de moi, il m'adressa de nouveau la parole, cette fois d'un ton irrité. J'acquiesçai d'un signe de tête, essayant de trouver une échappatoire et n'en trouvant qu'une seule. L'homme avança encore d'un pas et jeta son mégot. File, me dis-je, traversant l'allée en toute hâte et plongeant dans la palmeraie.

« *Sheffar !* » cria l'homme derrière moi. J'entendais d'autres voix dans mon dos à présent. « *Au voleur !* »

Relevant le bas de mon burnous, je courus aussi vite que je pus, zigzaguant entre les palmiers, souples et gracieux comme des jambes

de ballerine. Quelqu'un tirait. Un tronc vola en éclats. Devant moi, le sol explosa, projetant partout de la terre et des cailloux. Soudain, je me trouvais sur la route. Une Jeep arriva en cahotant dans les ornières desséchées.

« Monte ! » hurla Pat Haverman.

Il ralentit juste assez pour que je pusse me jeter tête la première sur le siège du passager.

Je me redressai et regardai la forêt derrière moi. La lune dessinait un demi-cercle parfait dans le ciel limpide. À sa faible lueur, j'aperçus une demi-douzaine de silhouettes qui couraient vers nous entre les dattiers. Une autre détonation claqua. La Jeep fit une embardée, puis poursuivit sa route en ligne droite. Me tournant vers Pat, je vis qu'il se tenait l'abdomen.

« Ça va », affirma-t-il, mais je voyais que c'était faux.

Nous roulions tous feux éteints, bondissant sur le chemin de terre. Nous parvînmes à un autre chemin mieux entretenu et, finalement, à une route goudronnée à deux voies.

« Tu es blessé, dis-je tandis que Pat allumait les phares et se dirigeait vers le nord.

— Ne t'en fais pas, je connais un endroit près d'ici où nous serons en sécurité. Je pourrai demander de l'aide.

— Très bien », dis-je.

Puis nous voilà à la casbah en ruine. L'aube commençait à poindre. Le jour envahissait la vallée, l'oasis, les falaises rouges, et gagnait la prière blanche inscrite au flanc de la colline d'en face. Les remparts autour du toit étaient crénelés pour des raisons stratégiques ou esthétiques. Dans un coin, je voyais le nid de cigognes, solide construction de branchages et de rameaux.

« Fiche le camp, dit Pat. Ils ne vont pas tarder.

— Oui », approuvai-je, sans bouger pour autant.

J'avais enlevé mon burnous et l'avais déchiré pour le poser sur la blessure, mais ce bandage improvisé était inefficace. Du sang recouvrait le ventre de Pat.

« Ça va aller, dit-il. Lève-toi. »

Pour la première fois, je me dis qu'il avait peut-être raison, qu'il allait s'en tirer. Je me penchai, l'embrassai, puis me mis debout à contrecœur.

Je me réveillai baignée de sueur et rejetai mes couvertures. Ce n'était donc pas moi qui l'avais tué, pensai-je, scrutant l'obscurité, sentant la chaleur que dégageait mon corps brûlant. Je ne l'avais pas tué, mais il était mort à cause de moi. Il était mort parce qu'il m'avait aidée. Tandis que le rêve s'évanouissait et que je replongeais dans le sommeil, j'entendis Werner répéter : *Vous avez tué*. Puis Charlie Phillips dire : *Ce garçon était follement amoureux de vous*.

« Comment peut-on en arriver là ? » demandai-je.

Brian et moi avions quitté Ouarzazate et gravissions les contreforts désertiques de l'Atlas dans une vieille et bruyante Land Rover.

« En arriver à quoi ? »

— À cette situation où nous nous trouvons. Comment es-tu devenu ce que tu es ? Et moi, la femme que je suis ? »

Brian rétrograda, évitant deux camionnettes de touristes garées le long de la route.

« Je t'ai dit tout ce que je savais, répondit-il, repassant en troisième.

— Ou tout ce que tu pouvais me dire. »

Par la vitre, je voyais la route qui bordait un précipice, la colline qui se désagrégeait et descendait vers des maisons en pisé. Même ici, à la limite aride du Sahara, quelques antennes paraboliques s'épanouissaient sur les toits plats telles des belles-de-jour. Des lignes pirates se connectaient au câble électrique installé le long de la route.

« Qu'est-ce qu'ils peuvent bien regarder à la télé ? fis-je en désignant le village que nous laissions derrière nous.

— *Baywatch*, *Friends*, MTV, avança Brian.

— Seigneur ! J'ose espérer que non !

— Le sommet de la culture américaine. L'expression du nouvel impérialisme.

— Tu penses que l'ancien impérialisme ne le valait pas ? »

Brian haussa les épaules.

« Je suis mal placé pour en juger. En tout cas, je peux dire qu'ils adorent nos jeans et notre musique. Il y a deux ans, j'ai vu un gosse en tee-shirt Michael Jordan en train de brûler un drapeau américain.

— Ça se passait où ? »

Comme je m'y attendais, Brian ne répondit pas. Nous roulâmes en silence pendant quelques kilomètres, contournant des camions délabrés et d'autres camionnettes de touristes – la circulation antédiluvienne des routes marocaines.

« Écoute, je ne te mens pas, finit par déclarer Brian. Je t'ai vraiment fait part de tout ce que je savais sur toi.

— Autrement dit : tout ce qu'on a bien voulu te confier ? » Je vis sa mâchoire tressaillir. « On t'a informé que j'avais un enfant ? »

Brian déplaça ses mains sur le volant. Ses yeux restèrent fixés sur la route.

« J'ai un enfant je ne sais pas où. Je ne sais même pas si c'est un garçon ou une fille. La doctoresse m'a montré une cicatrice due à l'accouchement. On ne t'en a pas parlé, je suppose.

— En effet, on ne m'en a pas parlé.

— Comment t'appelles-tu véritablement ? Tu as un nom de famille, je pense ?

— Oui », répondit Brian, mais sans rien ajouter d'autre.

Le moteur passa en grinçant à la vitesse inférieure. La montée devenait abrupte et, devant nous, un vieux car des transports publics avançait à la tête d'une petite caravane de voitures roulant au ralenti.

« J'ai passé mon enfance à Pittsburgh », me révéla Brian. Il se cala sur son siège, s'adaptant à notre allure d'escargot. « Mon père est électricien, ma mère agent immobilier. J'ai une sœur aînée à Cleveland. Son mari est expert-comptable. Leurs gosses sont des fanas de foot.

— Et toi, tu voulais connaître une autre vie, plus excitante ?

— Probablement. Ce qui est sûr, c'est que je voulais voir le monde. Je me suis donc engagé dans la marine dès la fin de mes études secondaires.

— La marine est une filière pour la CIA ?

— Elle l'a été pour moi, en tout cas. L'agence m'a contacté dès ma sortie des Forces spéciales.

— Et pour d'autres, c'est quoi, la filière ?

— Je ne sais pas. Il y en a qui viennent de l'armée. On en trouve aussi qui sont simplement... » Brian s'interrompt, cherchant le mot juste. « Disons simplement doués pour l'activité qu'ils exercent.

— Je suppose que tu ne parles pas de cuisine ou de couture ? »

Brian fit en souriant un signe de dénégation.

« Dis-moi, il m'est arrivé de tuer des gens, non ? Ça faisait partie de mes... dons ? »

De nouveau, Brian resta muet et j'interprétai son silence comme un acquiescement.

« Tu es au courant pour les religieuses ? Je veux dire : ce qui s'est passé à l'abbaye ?

— Je suis au courant.

— Tu crois que c'est l'œuvre de Werner ?

— Je ne vois pas qui ça pourrait être d'autre. » Brian haussa les épaules. « Je suis persuadé qu'il a encore assez de relations haut

placées pour profiter des sources d'information du consulat. »

Mais bien sûr, c'était l'évidence même, pensai-je en regardant Brian déplacer ses mains sur le volant. Il se glissa dans la file de droite et, tendant le cou, guetta une occasion de doubler. Si l'on m'avait retrouvée, c'était par l'intermédiaire du consulat, à partir des démarches entreprises pour me rapatrier aux États-Unis. Je me rappelais les photos du bureau de Werner, les horribles scènes de chasse, et malgré cela, je doutais à présent que ce fut lui le responsable du massacre des sœurs. Il n'était pas homme à me mentir sur un sujet pareil, surtout dans la mesure où il n'avait manifestement pas l'intention de me laisser en vie.

Non, c'était quelqu'un d'autre qui avait fait assassiner les religieuses. Et un autre que Werner qui avait facilité mon passage à la frontière. J'en étais sûre. Quelqu'un avait fait le rapprochement entre la femme laissée pour morte dans un champ bourguignon et l'Américaine qui essayait de rentrer dans son pays.

Brian repéra un espace libre. Nous fonçâmes, doublant le car juste avant un virage sans visibilité.

« Alors, tu ne sais vraiment pas pour qui je travaillais ? » demandai-je tandis que nous nous rabattions sur le côté droit de la route.

Brian appuya sur l'accélérateur.

« Non.

— Est-ce que tu me crois capable de trahir ?

— Tu l'étais, rectifia Brian. Oui, je pense que tu en étais capable. »

Il parlait avec assurance, mais on aurait dit que c'était lui qu'il essayait de convaincre.

Nous entrâmes dans Marrakech par le nord. Après avoir longé les murs rouges de la médina et le cimetière parsemé de pierres situé à l'extérieur de Bab el-Khemis, nous descendîmes la Route Principale vers Bab Larissa et l'avenue Mohammed-V. Nous passâmes devant la Koutoubia, tournâmes dans la rue Moulay-Ismaïl et finîmes par nous garer en face de l'hôtel Ali.

« Attends-moi ici », dis-je à Brian.

Priant intérieurement qu'Ilham ait gardé mon bagage, je descendis de la Land Rover et pénétrai dans le hall.

Impeccablement coiffée comme à son habitude, la propriétaire se tenait au comptoir de la réception. Elle avait assorti son fard à paupières au bleu de sa djellaba parsemée de fils d'or. M'apercevant, elle m'adressa un aimable sourire.

« Oh ! Mademoiselle ! s'écria-t-elle tandis que son sourire s'évanouissait à mon approche. Vous avez été malade ? »

Je fis signe que oui. Je devais avoir une mine affreuse.

« Je suis allée à Ouarzazate. J'étais trop mal en point pour songer à revenir tout de suite.

— La pauvre ! s'exclama Ilham en me prenant la main. Je me faisais du souci pour vous en pensant que vous étiez partie sans vos affaires. Je ne savais que dire à votre amie.

— Mon amie ?

— Oui, une de vos amies américaines. Elle est venue ce matin. Elle m'a dit que vous étiez dans le djebel et que vous l'aviez chargée de prendre votre sac. »

Mon estomac se noua.

« Vous le lui avez remis ?

— Ah non, pas question. » Ilham fouilla dans sa djellaba et en extirpa son trousseau de clés. « Excusez-moi, mademoiselle, mais vous ne m'aviez pas prévenue. Je lui ai répondu que vous deviez vous présenter en personne.

— Vous pourriez me la décrire ? »

La propriétaire haussa les épaules pour exprimer son embarras. Elle sortit de derrière le comptoir et ouvrit la remise.

« C'était une femme blonde, assez grande. Comprenez-moi, je ne peux pas faire entrer n'importe qui ici. Si vous m'en aviez parlé... »

Apercevant mon sac dans son casier de treillis métallique, je lui adressai un faible sourire, sincèrement reconnaissante.

« Vous avez eu raison, lui dis-je.

— Je vous demande pardon, mais je dois vous faire payer la consigne. C'est cinq dirhams par jour. »

Elle ouvrit le cadenas et s'effaça pour me laisser passer.

« C'est normal. » J'ouvris le haut du sac et fouillai dans la poche intérieure. « Tenez. »

Je lui tendis un billet de cent euros. Ilham secoua la tête avec véhémence.

« Je n'ai pas de quoi vous rendre la monnaie là-dessus, mademoiselle.

— Ça ne fait rien, gardez tout, je vous prie. »

« Tu as récupéré tes affaires ? » demanda Brian alors que je me glissais sur le siège de la Land Rover.

Je hissai mon bagage à bord.

« Quelqu'un est venu à l'hôtel soi-disant envoyé par moi. Une femme.

— Quand ?

— Ce matin. Elle a essayé de se faire remettre mon sac à dos...

— Elle est partie bredouille à ce qu'on dirait. »

J'ouvris le haut du sac.

« En effet. Heureusement qu'il y a des directeurs d'hôtel très

pointilleux.

— Oui, comme tu dis.

— Voilà. » Je sortis le billet de ferry tout déchiré et le lui montrai.

« Mon seul bien sur cette terre. »

Brian prit le morceau de papier et l'examina.

« Il y a une inscription au dos, dis-je. J'ai toujours pensé qu'il s'agissait d'une sorte de code ou d'une combinaison de coffre. »

Je le regardai retourner le billet et lire les caractères arabes à voix basse.

« Non, ce n'est pas une combinaison », trancha-t-il.

Il me rendit le papier et remit le moteur en marche.

« Où allons-nous ? » m'informai-je.

Brian emprunta l'avenue Mohammed-V et roula en direction de la Ville Nouvelle.

« Il faut qu'on déniché un Coran. »

Nous nous garâmes dans une rue latérale, derrière la poste, et parcourûmes à pied les quelques courtes rues qui nous séparaient des bureaux d'All Join Hands. C'était le début de l'après-midi. L'immeuble était ouvert, mais le bureau presque vide. Charlie Phillips et une jeune femme noire, que sa maigreur n'empêchait pas d'être jolie et qui parlait l'anglais avec un accent aristocratique, jouaient aux fléchettes dans la salle commune tandis qu'un adolescent américain affligé d'acné s'adonnait à un jeu vidéo sur l'un des nombreux ordinateurs.

Un bien étrange trio. Aucun d'eux n'avait trouvé sa place dans la vie. Ils portaient tous les traces de quelque blessure. C'étaient des personnes à la dérive qui essayaient de combler un manque dans l'exil. Pourquoi sinon avoir quitté leur pays ? Si loin de chez eux, que pouvaient-ils chercher d'autre que de s'intégrer à un groupe ?

Nous entendant entrer, Charlie se tourna. Une fraction de seconde, il parut contrarié de nous voir, puis sa bouche s'étira en un large sourire.

« Brian ! » s'exclama-t-il d'un ton jovial.

Me précédant, Brian avançait dans la pièce.

« Salut, dit-il. Ça t'ennuierait qu'on consulte un livre de ta bibliothèque ? »

Charlie eut un sourire contraint. Quelque chose clochait, mais peut-être était-ce simplement le dépit de voir son flirt interrompu.

« Non, non, pas du tout. »

Brian s'approcha des étagères fixées au fond de la salle.

« Continuez à jouer », dit-il.

Charlie regarda la femme.

« De toute façon, elle est en train de me battre à plate couture. »

Charlie eut un rire nerveux. « Tu connais Fiona, je crois ? »

Brian salua la jeune femme, puis se tournant vers la bibliothèque, passa les doigts sur le dos des vieux volumes. Il sortit un livre relié de cuir, prit une chaise à l'un des bureaux et me fit signe d'approcher.

Il ouvrit le Coran à la fin et se mit à le feuilleter de gauche à droite.

« Passe-moi le billet », dit-il.

Il s'arrêta à un tiers du livre et le tint ainsi ouvert, sur la table.

Je tirai le billet du ferry de ma poche et le lui tendis. Il le posa sur la page.

« Il s'agirait de quoi, d'après toi ?

— De Marie. Ces caractères sont ceux de la première ligne de la sourate appelée Marie. Seulement, ici, ils sont écrits à l'envers.

— Et qu'est-ce qu'ils veulent dire ?

— Personne n'en est sûr. Certains pensent qu'ils représentent les initiales du premier scribe. D'autres leur attribuent un sens mystique. »

Il fit glisser son doigt au bas de la page.

« Verset vingt et un, dit-il, et il lut le texte en arabe.

— Qu'est-ce que ça raconte ?

— C'est l'ange qui annonce à Marie sa future Conception. Marie demande comment elle peut avoir un enfant étant vierge. L'ange lui répond qu'aucun miracle n'est impossible à Dieu. *Le Seigneur dit : cela m'est facile.* »

Facile, me répétais-je, cela m'est facile. Où avais-je déjà entendu ces paroles ?

« Abdesselam, murmurai-je, me rappelant le Coran que j'avais trouvé dans ma chambre d'hôtel, à Tanger.

— Pardon ?

— Abdesselam de l'hôtel Continental. Ce sont les premiers mots qu'il m'a adressés quand je suis arrivée chez lui. *Cela m'est facile.* J'ai eu l'impression qu'il me connaissait. Je l'aurais juré. »

Nous quittâmes la ville et nous dirigeâmes vers le nord, reprenant en sens inverse mon itinéraire par chemin de fer depuis Tanger, traversant le cœur du pays, le camaïeu vert des champs d'orge et des prairies fraîchement fauchées. Après l'austère Atlas, la région donnait une impression de luxuriance avec ses abondantes récoltes. Ça et là, dans les champs et sur les pistes, on voyait des femmes aux robes éclatantes, colorées comme des oiseaux. Des paquets vides de lessive Tide jonchaient les berges du fleuve aux endroits où l'on avait lavé du linge. Les célèbres cartons fluorescents orange et bleu étaient éparpillés telles les fleurs de quelque étrange arbre fruitier.

Lorsque nous traversâmes le méandre bleu de l'oued Oum er-Rbia, le soleil se couchait. Des ombres s'étendaient sur le plateau couvert de chaume. Des hommes et des femmes revenaient des champs pour boire le premier verre d'eau qui romprait le jeûne, avaler un bol de *harira* et fumer une cigarette. Alors que nous roulions vers la mer, les rares nuages virèrent du rose au violet, le ciel s'obscurcit lentement, passant de l'indigo foncé à un noir moucheté d'étoiles.

Conduisant à tour de rôle dans l'obscurité, nous longeâmes la côte, traversant Casablanca, Rabat et les villes bâties au bord de l'Atlantique. Nous parvînmes à Tanger vers deux heures du matin. À part quelques touristes isolés et deux prostituées sénégalaises, il n'y avait personne dans les rues. La ville était sombre, fantomatique. Brian pénétra dans la partie moderne et roula vers les remparts sud-est de la médina.

La Rover étant trop large pour franchir la vieille arche en crépi de l'avenue d'Espagne, nous nous garâmes rue du Portugal et gravîmes à pied les derniers trois cents mètres de la rue pavée qui montait au Continental. J'emportai mon sac et accrochai le Beretta dans mon dos, à l'intérieur de mon pantalon, collé contre ma peau. Un chargeur de rechange gonflait ma poche revolver.

Et nous ferons de lui un signe pour les gens et une miséricorde de Notre part. Je répétais cette deuxième partie du verset vingt et un de la

sourate de Marie tout en suivant Brian. Ensemble, nous passâmes devant la Grande Mosquée, l'immeuble de Joshi et nous dirigeâmes vers le vieil hôtel. *C'est une affaire déjà décidée.*

Une miséricorde, pensai-je, puis j'entendis chanter les religieuses, toutes assassinées sans miséricorde. *Kyrie eleison*, Seigneur, ayez pitié de nous. Et le Gloria : *Domine Deus, Agnus Dei, Filius Patris : qui tollis peccata mundi, miserere nobis*. Je pris une profonde inspiration, remplissant mes narines de la puanteur qu'exhalait la baie. Ne mourions-nous pas tous sans miséricorde ?

Deux rats traversèrent l'allée juste devant nous et disparurent dans un égot. *Ils ne vont pas tarder*, avait dit Pat en fermant les paupières, les yeux fixés sur un rêve inconnu, un paradis imaginaire. Un jardin d'Eden de la mémoire, avais-je pensé, des impressions surgies de l'enfance : un slow dansé dans la salle de gym du lycée, des guirlandes en papier, le parfum bon marché d'une fille, une promenade en bateau sur un lac vert, une île couverte de pins, des skis qui effleurent l'eau tandis qu'on monte et qu'on descend dans le sillage de l'embarcation.

N'était-ce pas ce que nous voulions tous, le secours de nos souvenirs, la vague sur laquelle nous pourrions surfer ? Non un havre supraterrrestre mais un retour en arrière, une cour pleine de lucioles, le chatouillis du gazon tondus sur la plante de nos pieds nus – un lieu embelli par le temps dont nous avons la nostalgie ?

Et cependant, pour la première fois, je me rendis compte que Pat avait voulu dire autre chose. Quelqu'un devait effectivement venir. *Je connais un endroit où je peux demander de l'aide*, avait-il dit dans mon rêve. Il l'avait demandé, on était venu, mais on ne l'avait pas sauvé. Quelqu'un porté par des d'ailes – plus exactement il y avait eu un bruit d'ailes, des rotors fendant l'air. Pat avait appelé à l'aide. Cela avait un sens, mais j'ignorais lequel.

Brian entra dans la cour biscornue du Continental. J'hésitai un moment sous le porche, essayant de dissocier mes rêves de mes souvenirs, les histoires qu'on se raconte des faits réels. Il ne s'agit pas de garanties, m'avait dit un jour Héloïse alors que je la questionnais sur l'idée d'omnipotence : il s'agit de soumission. Mais la soumission à quoi ? me demandai-je, regardant la silhouette sombre de Brian devant moi. Et qui étais-je ? Une femme qui avait trahi ? Tué ? Qui était la mère d'un enfant ? La fille de quelqu'un ? Et pour un autre, la femme de ses rêves ? Ou bien étais-je tout cela à la fois, comme le Dieu d'Héloïse était à la fois un Dieu cruel, le bébé dans la crèche et l'homme sur la croix ?

Brian se retourna vers moi et je me forçai à le suivre. Une légère brume venue de la mer voilait les lumières du patio. Le vieil hôtel luisait telle une rose humide. Nous gravâmes les marches menant à la véranda et franchîmes la porte à double battant.

Vu l'heure tardive, le hall était désert, il n'y avait personne à la réception. Sur le comptoir, à côté d'une sonnette électrique, un carton écrit à la main enjoignait : « Veuillez appeler. » Brian pressa le bouton et nous entendîmes une sonnerie étouffée retentir dans les profondeurs du bâtiment.

J'eus l'impression que dix bonnes minutes s'écoulèrent avant qu'on ne réponde. Nous attendîmes dans un silence où seuls résonnaient le tic-tac de la vieille horloge et le bruit de nos pas sur le carrelage. Puis, soudain, la porte située derrière la réception s'ouvrit et Abdesselam parut, les yeux tout ensommeillés derrière ses lunettes à monture métallique et les épaules courbées sous son gilet de laine grise. Il avança et s'arrêta de l'autre côté du comptoir, juste en face de nous.

« Et nous ferons de lui un signe pour les gens et une miséricorde de Notre part », récitai-je.

Abdesselam me regarda en clignant des paupières. Pendant une seconde, je craignis de m'être trompé et d'avoir entrepris ce voyage pour rien. Puis le vieil homme hochait lentement la tête.

« C'est une affaire déjà décidée, répondit-il.

— Vous détenez un objet qui m'appartient, dis-je d'un ton plus interrogateur qu'affirmatif.

— En effet », reconnut-il. Son regard allait de mon visage à celui de Brian. « Qui est ce monsieur ? »

Je me rapprochai de Brian.

« C'est un ami », déclarai-je.

Abdesselam parut rien moins que rassuré.

« Attendez-moi au salon », dit-il, désignant du menton un petit couloir derrière l'escalier. Puis il nous tourna le dos et disparut par la même porte qu'il tira doucement sur lui.

Brian et moi nous rendîmes à l'endroit qu'il nous avait indiqué. La pièce était meublée dans un style marocain criard, avec des poufs en cuir et des banquettes capitonnées. Les murs orange étaient ornés de fenêtres en trompe-l'œil treillisées d'étoiles à cinq branches d'un bleu vif. L'arche en plâtre par où on entrait était décorée de motifs compliqués au-dessus desquels s'étendait une mosaïque orientale blanc et bleu. Des kilims aux couleurs vives couvraient le sol.

Je m'assis sur l'une des banquettes.

« Tu lui fais confiance ? » demandai-je.

Brian se tenait près de l'arche.

« Nous n'avons guère le choix, je suppose. »

La porte d'entrée s'ouvrit. Brian sursauta, mais il ne s'agissait que de quelques fêtards noctambules. On entendit des rires avinés, aussi bien masculins que féminins, puis le bruit de pieds gravissant l'escalier. J'avais l'impression d'être une mariée le jour de ses noces ou

Judas durant les quelques secondes qui précèdent le baiser. Je vivais ce moment confus situé à un tournant de l'existence, où l'on aurait encore le temps d'agir, mais où toute action paraît impossible.

Le vieil homme au gilet gris devait tout savoir, lui. Il devait savoir de quoi il s'agissait : d'un paquet, d'un homme, d'une femme, voire d'un enfant. J'avais tant de questions à lui poser : sur Hannah Boyle et sur la raison de ma venue au Maroc.

Les fêtards regagnèrent leur chambre et le silence retomba. J'entendis Abdesselam ressortir par sa porte à l'autre bout du hall et le frottement de ses pantoufles sur le sol carrelé. Il apparut sous l'arche, l'air plus détendu qu'auparavant.

Souriant, il s'approcha de moi.

« Chère amie, on m'avait dit que vous étiez morte.

— Comme vous le voyez, il n'en est rien. J'ai bien pensé que c'était vous, l'autre jour, mais il y avait si longtemps que je ne vous avais vu et vous avez changé. J'aurais quand même dû m'en douter. Surtout après votre dernière disparition.

— Ma dernière disparition ?

— Oui, vous aviez disparu pendant cinq ans sans donner la moindre nouvelle. On vous avait crue morte, là aussi.

Mais de toute façon, nous étions convenus que cette fois-ci vous nous enverriez quelqu'un d'autre.

— Qui devais-je envoyer ? »

Le vieil homme secoua la tête.

« Je ne sais pas. Vous m'avez simplement dit que vous enverriez une personne qui connaîtrait notre mot de passe. »

Enfonçant la main dans la poche de son tricot, Abdesselam en sortit un objet semblable par la taille et par la forme à un gros stylo.

« Voilà la chose », dit-il.

J'allongeai le bras et saisis ce qu'il me tendait. Je voyais à présent qu'il s'agissait d'une mémoire informatique portable. À l'une des extrémités se trouvaient un cercle métallique et une série de minuscules broches qui permettaient de la brancher sur le port USB d'un ordinateur.

« Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qu'il y a là-dessus ? demandai-je.

— Je ne sais pas. Mon rôle était simplement de vous garder cet objet.

— Je vous remercie », dis-je, impatiente de poser mes questions, mais ne sachant par laquelle commencer.

Abdesselam ouvrit la bouche pour dire quelque chose, il n'en eut pas le temps. Derrière lui, je vis Brian lever le bras. Il tenait un pistolet. De toutes ses forces, il en abattit la crosse sur la nuque du vieil homme. Celui-ci s'affala sur les genoux comme s'il suppliait quelqu'un. Je le regardai s'affaïsser. Le coup avait projeté ses lunettes

sur le sol, sa tête, molle comme celle d'une poupée de son, tomba sur sa poitrine. Il heurta le plancher avec un bruit sourd et demeura couché là, inerte.

Je pivotai sur moi-même, essayant de sortir mon Beretta, mais il était trop tard. Brian braquait sur moi le canon d'un browning, pareil à une orbite vide.

« Donne-moi cette clé », ordonna-t-il.

Je mis un moment à comprendre ses intentions : qu'il allait me tuer et qu'il avait su dès le début que les choses se termineraient ainsi. Je me rappelai Ouarzazate, la façon dont il s'était approché de moi, puis avait reculé. Et moi, j'avais pensé à tort qu'il voulait m'embrasser. Il avait déjà prévu la tournure que prendraient les événements. Il allait me tuer et, tout compte fait, je ne croyais ni à la miséricorde ni à la grâce.

« Donne-moi cette clé », répéta-t-il.

Je me tournai vers lui en écarquillant les yeux.

« Pat Haverman était vivant quand je l'ai quitté, dis-je, comprenant soudain ce qui s'était passé alors. C'est lui qui a appelé à l'aide. Réfléchis : qui peut-il avoir appelé ? »

Les doigts de Brian qui serraient la crosse du pistolet blanchirent aux articulations, ses avant-bras étaient raides et tendus.

« Réfléchis, plaiderai-je. Ce n'est pas moi qui ai tué Pat. Est-ce que ça ne t'intéresse pas de savoir ce qui s'est passé ? Je suis sûre que oui. »

Brian secoua la tête, mais je le voyais hésiter comme s'il était tenté de m'écouter.

« Tout ce que je te demande, Ève, c'est de me donner cette clé. Ne me pousse pas à commettre un geste fatal. »

L'horloge du hall sonna trois longs coups. Brian tourna légèrement la tête, mais pas à cause de ce bruit : quelqu'un empruntait le couloir obscur. Une silhouette se faufila à travers l'arche, une crinière de cheveux dorés brilla sous la lampe.

Me baissant, je vis l'arme s'écarter brusquement de moi. C'est le moment d'en profiter, me dis-je. J'envoyai le revers de ma main droite dans la gorge de Brian et, de la main gauche, frappai son poignet droit. Le souffle coupé, Brian se plia en deux et lâcha prise.

« Ramassez le flingue », dit une voix derrière moi quand l'arme tomba à terre avec fracas.

Je me baissai et saisis le browning. Me retournant, j'aperçus une femme fermement campée sous l'arche, un pistolet à la main.

« Couché ! ordonna-t-elle à Brian en agitant son arme. Face contre terre. »

Elle pénétra dans la lumière, révélant un visage empreint de vivacité.

C'était l'Américaine, la voyageuse solitaire à la banane et aux chaussures de marche, la femme que j'avais vue dans les toilettes d'El Minzah l'autre soir. Je l'avais aussi rencontrée ailleurs. Clignant des yeux, j'essayai de me rappeler. Était-ce elle qui m'avait demandée à l'hôtel Ali ? Une blonde, avait dit Ilham.

Hoquetant, Brian s'allongea sur le tapis.

« Les mains sur la nuque », ajouta la femme.

Brian s'étira et croisa les doigts derrière son cou en gémissant.

La femme se tourna vers moi.

« Filons ! » dit-elle.

On entendait des voix dans le hall, quelqu'un appuyait sur la sonnette de la réception.

« Qui êtes-vous ? demandai-je.

— Une amie. Dépêchons-nous. »

Nous sortîmes par la porte de service de l'hôtel et nous enfonçâmes dans le dédale obscur de la médina. Après avoir gravi un long escalier dans le noir, nous débouchâmes dans une rue plus large. Il bruinaît : une fine brume qui enveloppait la vieille ville, ses rues tortueuses et ses maisons pareilles au décor d'un cauchemar d'enfant. Une légère brise de mer apportait la puanteur de la marée basse : une odeur d'algues, d'égout et de bois pourrissant sur les docks.

Une amie. J'avais présenté de cette manière Brian à Abdesselam : *un ami.* Après avoir tourné un coin de rue, je tirai le Beretta de ma ceinture, attrapai la femme par le bras et la collai contre le mur humide.

« Qui êtes-vous ? » demandai-je en poussant le canon de mon arme sous son menton.

Elle mit la main à sa poche, mais j'accentuai la pression du Beretta.

« Ne bougez pas », ordonnai-je.

Son visage était mouillé, je sentais son haleine chaude.

« Vous travaillez pour qui ? demandai-je.

— Pour les Américains.

— Non sans blague ! Exactement comme Brian, alors ! »

La femme leva la tête et cligna des paupières sous la pluie.

« Il fait partie de la même équipe, mais nos rôles sont différents. C'est la force brute contre l'intelligence. Nous, on est des gens tranquilles.

— Il va falloir que vous m'en disiez davantage. »

La femme déglutit, les muscles de son cou se raidissaient au contact du Beretta.

« NSA », lâcha-t-elle.

National Security Agency, traduisis-je, me rappelant les vidéos de sœur Claire dans lesquelles on voyait les diverses incarnations du pouvoir américain.

« Arrêtez de me raconter des histoires. La NSA regroupe des cracks

en informatique. Elle n'envoie pas d'agents sur le terrain.

— C'est vrai, répondit la femme d'un ton calme. Si vous interrogez n'importe lequel d'entre eux, il niera que je suis ici.

— Et moi, je suis quoi dans tout ça ?

— Vous ne vous le rappelez pas. Vous dites vous appeler Ève, mais selon votre passeport, vous êtes Marie Lenoir. Vous êtes entrée au Maroc il y a un peu plus d'une semaine avec le ferry d'Algésiras, un exploit, étant donné que Marie Lenoir repose sous deux mètres de terre dans un cimetière de Bourgogne. Vous avez passé toute l'année dernière dans un couvent de bénédictines.

— Bon, d'accord, et avant cette année-là ?

— Avant, vous étiez Hannah Boyle.

— Et avant d'être Hannah Boyle ?

— C'est ici que les choses se compliquent. Nous savons qu'une femme nommée Leila Brightman avait un contrat avec la CIA. Elle travaillait surtout en Europe : Amsterdam, Vienne, la route des armes. Mais vous êtes également venue au Maroc. Il y a quelques années de cela. Nous vous connaissons encore d'autres noms : Michelle Harding, Sylvie Allain.

— Revenons à Hannah Boyle. C'est aussi pour les Américains qu'elle travaillait ?

— Non.

— Vous êtes sûre ? Comment le savez-vous ?

— Par Hannah elle-même, pour commencer. Du reste, Hannah Boyle n'était pas votre vrai nom. C'est un nom que vous vous êtes sans doute donné. Hannah Boyle est morte il y a plus de dix ans dans un accident de voiture, près de Bratislava. Or, l'Agence n'utilise pas l'identité de personnes décédées. Elle n'en a pas besoin. »

J'abaissai le cran de sûreté et éloignai le Beretta de quelques centimètres.

« Pourquoi devrais-je vous croire ?

— Rien ne vous y oblige, pas plus que nous ne sommes obligés de croire que vous avez oublié trois décennies de votre vie. Allez, venez maintenant. Je connais une maison sûre tout près. »

Je laissai tomber mon bras.

« Je vous ai sauvé la vie, me rappela l'Américaine. Ça devrait compter, tout de même.

— Comment vous appelez-vous ? » demandai-je en la lâchant.

Elle se détacha du mur.

« Helen, répondit-elle. Appelez-moi Helen. »

Helen appuya sur un commutateur et une unique ampoule s'alluma, éclairant un étroit couloir qui menait à une chambre dépourvue de fenêtre.

« C'est un de nos anciens postes d'écoute », expliqua-t-elle.

Elle entra dans la pièce, je la suivis. Il n'y avait presque pas de meubles. Des cartons poussiéreux s'empilaient dans un coin. Sur une caisse en bois, qui servait de table, étaient posés une machine à café et un réchaud électrique. Un vieux bureau et une chaise occupaient le milieu de la pièce et, derrière, se trouvait un lit de camp recouvert d'un sac de couchage. Tout au fond, un rideau cachait à moitié la cuvette d'un w.-c.

Helen se mit à genoux, sortit un canif de sa poche, souleva une latte du plancher et en extirpa un ordinateur portable. L'aspect physique de cette femme semblait sans cesse changer. Ici, à la faible lumière de la lampe, elle me parut plus vieille qu'à l'hôtel, le visage et le corps pareils à la toile vierge d'un peintre.

« C'est vous que j'ai vue au casino de Mamounia ? demandai-je, me rappelant la grande blonde aux seins trop gros.

— C'est moi, en effet », confirma-t-elle.

Elle se releva et plaça l'ordinateur sur le petit bureau.

« Et au contrôle de police d'Algésiras ? C'est grâce à vous que je suis passée ?

— Oui, nous tenions à ce que vous preniez ce ferry », expliqua Helen.

Elle saisit la clé USB que je lui tendais et la brancha sur l'ordinateur.

« Pourquoi y teniez-vous ?

— Que vous a dit Brian à ce sujet ? »

J'hésitai un moment, retenue par une certaine méfiance à son égard.

« Vous savez, Ève, Brian n'était pas au courant de tout », reprit-elle. D'entendre ce nom d'Ève dans sa bouche me parut bizarre. « Il mentait sans le savoir. Il ne savait même pas pour qui il travaillait.

— Je vous répète ce qu'il m'a dit : qu'il travaillait pour la CIA.

— Eh bien, non justement, pas dans ce cas. Il travaillait pour quelqu'un de la CIA, mais pas pour l'Agence. Et il en allait de même de votre vieil ami Patrick Haverman.

— Je ne comprends pas.

— Que contient cette clé, d'après Brian ?

— Des documents provenant de vieux dossiers soviétiques, lui confiai-je, décidant qu'en fin de compte je n'avais rien à perdre.

— Quel genre de documents ?

— Des plans de villes américaines et des informations complètes sur des centrales nucléaires aux États-Unis. Bruns Werner vendait tous ces renseignements à un certain Al-Marwan.

— Ainsi, selon Brian, c'était Al-Marwan l'acheteur ?

— Oui.

— Et vous, quel rôle jouez-vous dans cette affaire ?

— J'ai dérobé ces documents dans l'ordinateur de Werner. Brian m'a dit que je travaillais pour quelqu'un qui voulait avoir ces informations pour son usage personnel.

— Il ne vous a pas révélé l'identité de votre employeur ?

— Non.

— Et vous avez cru Brian ? »

Je réfléchis un moment à la question.

« Je n'en suis pas sûre », finis-je par admettre.

Helen s'approcha de la caisse renversée où se trouvaient la machine à café et le réchaud. Elle souffla sur la poussière d'une boîte toute rouillée dont elle ouvrit ensuite le couvercle et renifla le contenu.

« On essaie de se faire du café ? proposa-t-elle.

— Je veux bien, répondis-je, la regardant mettre des cuillerées de vieux café moulu dans un filtre. Dites-moi, qu'est-ce que vous entendez par : Brian n'était pas au courant de tout ? »

Helen emporta le récipient de verre aux toilettes, tourna le robinet et laissa couler l'eau un moment. Je m'assis sur la chaise du bureau et promenai mon regard autour de moi. La pièce ne contenait que le minimum nécessaire pour dormir et travailler. Un poste d'écoute, avait dit Helen, mais pour écouter quoi ? Dans les vidéos de sœur Claire, les locaux de ce genre présentaient toujours un aspect ultramoderne : ils étaient pleins d'appareils électroniques compliqués que manœuvrait une femme trop jeune et trop jolie pour cet emploi ou bien un homme qui portait les cheveux longs et avait d'étranges goûts musicaux. Aucune comparaison avec cette pièce sordide qui, même inutilisée depuis longtemps, continuait à sécréter une atmosphère de profond ennui.

« Brian, en fait, ne savait rien, dit Helen en sortant des toilettes. Mais il croyait certainement tout ce qu'il vous a raconté. Je suis sûre qu'il pensait travailler pour les bons. C'est généralement comme ça que ça se passe.

— Et pour qui travaillait-il en réalité ? »

Helen mit la machine à café en marche, puis tira une chaise pliante de derrière une pile de cartons.

« On va reprendre au début, proposa-t-elle. En septembre dernier, nous avons intercepté un appel téléphonique retransmis par satellite et provenant du sud de l'Algérie. »

Elle posa sa chaise à côté de la mienne et s'assit.

« Il concernait sans doute les tractations engagées entre Werner et Al-Marwan, hasardai-je.

— Ça, c'est la version de Brian, non ? »

J'acquiesçai.

« Seulement voilà : d'après nos sources, Werner n'était pas le vendeur dans cette affaire.

— Je ne comprends pas.

— Il était l'acheteur.

— Mais ça n'a aucun sens ! m'écriai-je. Pour quelle raison un terroriste vendrait-il à un trafiquant d'armes ce genre d'informations ?

— En effet, ça paraît absurde. »

Je regardai devant nous l'écran de l'ordinateur qui attendait d'être activé.

« Je me demande ce que contient cette clé USB, dis-je.

— Ce coup de fil qu'Al-Marwan a passé à Bruns Werner, reprit Helen, n'est pas la seule communication que nous ayons interceptée. Al-Marwan proposait ses informations à d'autres acheteurs éventuels, cherchant à obtenir le meilleur prix. Parmi les appels que nous avons captés, il y en avait un entre Al-Marwan et un client potentiel américain.

— Qui serait mon mystérieux employeur ?

— Pas le vôtre, celui de Brian. Il s'agit d'un agent de la CIA.

— Vous savez qui c'est ?

— Non. À ce moment-là, cela faisait déjà un an que nous recherchions l'origine de fuites qui s'étaient produites dans l'Agence.

— Des fuites ?

— Exactement. Quelqu'un de l'intérieur fournissait des renseignements à Al-Marwan.

— Des renseignements de quel ordre ?

— L'un des copains d'Al-Marwan s'appelle Naser Jibril.

— Ce nom me dit quelque chose.

— Jibril a fondé un groupe qui s'intitule l'Armée révolutionnaire islamique.

— J'y suis : ce sont ces terroristes qui ont tiré sur les fidèles dans une synagogue en Turquie l'année dernière, dis-je, me rappelant les articles que j'avais lus sur le massacre.

— Oui, entre autres attentats. Deux ans plus tôt, ils avaient fait sauter un comptoir d'El Al à Rome. Et une année auparavant, ils avaient détourné un avion qui partait de Karachi.

— Ils sont basés en Égypte, non ? »

Helen confirma, puis poursuivit :

« Autrefois, durant l'invasion soviétique en Afghanistan, ils comptaient au nombre de nos amis. Ils faisaient partie de ces Arabes qui avaient combattu dans les rangs des moudjahidines. Mais il y a maintenant près d'une décennie que Jibril est en cavale, depuis qu'il a été condamné à mort pour son rôle dans l'assassinat d'un diplomate jordanien. Il s'est terré au Soudan pendant quelque temps, ensuite il a séjourné en Libye, en Afghanistan et en Irak. Il est traqué par les

services d'environ six pays, dont ceux des États-Unis, mais, jusqu'à présent, il a toujours réussi à s'échapper.

— Ce qui vous fait penser que votre mystérieuse taupe de la CIA lui refille des tuyaux ?

— Lui ou un autre, en tout cas il est certain que quelqu'un lui en donne.

— Pour quel motif ? » demandai-je, pensant à ce que Brian m'avait dit à Ouarzazate : *Ce ne sont pas les raisons qui manquent.*

Helen s'approcha de la machine à café. Après avoir sorti deux gobelets en plastique d'un sac poussiéreux, elle les remplit d'un liquide brun et brûlant, puis elle s'assit à son bureau.

« J'espère que nous allons bientôt le découvrir », dit-elle.

Elle se pencha sur son portable et tapa une commande. L'écran s'assombrit. Lorsqu'il s'éclaira de nouveau, le logo coloré était remplacé par une image en noir et blanc d'une trame médiocre. La prise de vue s'était effectuée d'en haut, la caméra placée tout au bord de la terrasse d'une maison. Au premier plan, on apercevait un bout de gouttière et, au-dessous, un fouillis de toits – un paysage semi-urbain non occidental, plutôt la banlieue industrielle de Rabat ou de Casablanca que celle de Paris ou de Lyon. Dans le lointain, une mosquée surgissait de l'horizon brumeux – une coupole surmontée d'un croissant. Un ciel uniformément gris, sans nuages ou couvert – c'était impossible à dire – s'étendait au-dessus de cette portion de la ville. Une bande d'oiseaux, ponctuant le ciel de leurs taches sombres, s'éleva puis disparut.

« On dirait une vidéo numérisée, déclara Helen. L'image est de très mauvaise qualité.

— Vous avez une idée de l'endroit où elle a été tournée ? »

Helen plissa les yeux, examinant le panoramique de la caméra vers la gauche.

« Difficile à dire, mais je suis presque sûre que c'est Peshawar. En tout cas, ç'a été pris au Pakistan. »

La vue monta brusquement, puis s'immobilisa comme si l'opérateur avait mis l'appareil sur son épaule. À présent, on voyait toute la surface goudronnée du toit et, à quelques mètres, une petite bâtisse qui devait abriter la cage d'escalier.

Au premier plan, devant l'objectif, se tenait une femme. Une Occidentale, à voir son visage. Ses cheveux, du moins ce qu'on en apercevait, étaient noirs. Un long voile enveloppait sa tête et son corps, et elle avait un micro à la main. Elle parlait au cameraman en souriant, le micro pendant au bout du bras. Ses habits étant dissimulés, il était difficile de dater cette scène, mais la nature du micro, et même sa présence, m'indiquait que le film avait été tourné des années auparavant. Et puis, la femme portait des bottes dont la

mode remontait à quinze ou vingt ans.

« Il n'y a pas de son ? demandai-je.

— Il semble que non. »

Soudain, la femme changea d'attitude. Elle se raidit et désigna quelque chose situé derrière le cameraman. L'objectif vira et plongea, attrapant au vol le ciel voilé et des fragments du décor urbain, puis il s'arrêta de nouveau au bord du toit. À présent, nous avions une vue plongeante sur une ruelle où stationnait un vieux camion.

La portière arrière s'ouvrit et deux hommes sautèrent du véhicule, portant un fusil automatique à l'épaule. Ils étaient en civil, vêtus de pantalons larges et de longues chemises blanches. D'autres hommes, dans la même tenue, apparurent à la porte d'un immeuble voisin. Toute l'équipe commença à décharger de longues caisses en bois, pareilles à des cercueils. Ils terminèrent leur tâche très vite et, une fois le camion vide, ils le remplirent de nouveau avec le même genre de caisses que celles qu'ils venaient d'en retirer.

Helen fit un arrêt sur image au moment où l'on sortait la deuxième caisse du bâtiment.

« Regardez », dit-elle en touchant l'écran du doigt.

Le côté de la caisse était légèrement incliné, on y relevait une inscription en noir.

« SA-7, lut Helen.

— Ça veut dire quoi ? demandai-je, plissant les yeux pour distinguer les caractères cyrilliques.

— Normalement, que les caisses doivent contenir des roquettes soviétiques. »

Helen remit la vidéo en marche. Alors que la caisse était de nouveau acheminée vers le camion, deux nouveaux venus sortirent du bâtiment pour assister au chargement. L'angle de prise de vue et la mauvaise qualité du film empêchaient de voir leurs visages. L'un d'eux, le plus petit, portait des vêtements occidentaux : un treillis beige, pantalon léger, chemise à manches courtes et à col. Le deuxième était habillé comme les déchargeurs, mais même avec son pantalon informe et sa longue chemise indienne, on voyait que c'était lui qui commandait.

« Vous savez qui c'est ? demandai-je.

— Non. » Helen désigna le premier homme. « En revanche, je vous parie tout ce que vous voulez que ce type-là est un agent de la CIA.

— Ce serait lui le mystérieux personnage pour qui je travaillais ?

— Peut-être.

— Qu'est-ce qu'il pouvait bien y avoir en réalité dans ces caisses qu'ils ont déchargées ?

— De l'héroïne, très probablement.

— Transportée aux frais de la Central Intelligence Agency ?

— Pourquoi pas ? Mieux vaut charger de l'héroïne que de faire retourner au Pakistan des camions vides, dit Helen, sarcastique.

— Vous pensez que nous, les Américains, nous nous conduisons mal ?

— Ce n'est pas à moi de juger.

— Je veux dire : est-ce là le genre de secret qu'il ne fallait surtout pas divulguer ?

— À l'époque, oui. Maintenant, c'est devenu un secret de Polichinelle.

— Le trafic de drogue ? »

Helen haussa les épaules.

« Tout le monde sait que les moudjahidines finançaient leur guerre de cette manière.

— Ce qui est curieux, c'est que leurs armes aient été soviétiques ?

— La plupart des armes que nous avons fournies à l'Afghanistan étaient soit des copies du matériel soviétique, soit du vrai matériel étranger acheté au marché noir et que les moudjahidines auraient pu ramasser sur le champ de bataille. C'était plus facile à expliquer que la livraison de missiles américains. »

Pendant que nous parlions, on avait sorti d'autres caisses du bâtiment. Alors qu'on en hissait une deuxième dans le camion, l'un des hommes perdit l'équilibre et la laissa échapper. Elle heurta le sol, le couvercle s'entrouvrit. Les deux porteurs s'activèrent à redresser leur fardeau. Ils remirent le couvercle en place et la caisse disparut dans le véhicule.

« Vous avez vu ? demanda Helen en faisant passer la vidéo à l'envers.

— Vu quoi ? demandai-je en regardant encore une fois la chute de la caisse.

— Cette caisse ne contient rien, dit Helen en arrêtant le film sur l'image du couvercle entrouvert. Elle est vide.

— Oui, et alors ? » dis-je en regardant la boîte.

En effet, elle était vide, mais je ne voyais pas l'importance que ce détail pouvait avoir.

« Pas de SA-7 », dit Helen.

Elle fit revenir la vidéo en arrière jusqu'au moment où les hommes étaient sortis du bâtiment avec la première caisse.

« Regardez la façon dont ils portent leur charge », insista-t-elle en approchant son visage du moniteur.

Je me sentais complètement dépassée.

« Une roquette, ça pèse ! Or regardez un peu ces gars-là ! »

Je reposai mes yeux sur l'écran. Ce qui m'avait d'abord échappé devint soudain évident. Les porteurs se déplaçaient avec aisance, trop d'aisance pour des hommes coltinant un fardeau, même moyen.

« Toutes ces caisses sont vides ! m'écriai-je.

— Ce qu'il faudrait, c'est savoir quel est le but de cette opération, dit Helen, se parlant à elle-même.

— Quelqu'un avait peut-être intérêt à faire croire à un chargement de SA-7 », avançai-je.

Helen resta silencieuse, les yeux rivés sur le moniteur. Nous regardâmes le film dépasser l'endroit où Helen l'avait arrêté. Les hommes chargèrent plusieurs autres caisses dans le camion. Soudain, on les vit s'agiter. L'un de ceux qui étaient armés pointa son doigt vers le haut, en direction de la caméra. Toutes les têtes se levèrent ensemble.

« Allez ! Allez ! murmura Helen à l'adresse des observateurs, l'Occidental et son compagnon. Par ici. Regardez par ici. »

Comme s'ils l'avaient entendue, les deux hommes lui firent face, regardant en l'air à leur tour.

« Jibril, dit Helen en touchant du doigt l'image du plus grand.

— Et l'Américain, qui c'est ? »

Helen examina le visage de l'autre homme.

« Connais pas. »

Jibril fit quelques gestes furieux. Les hommes armés traversèrent la rue en courant. La caméra les filma alors qu'ils s'engouffraient dans l'immeuble.

« Ils montent », dis-je, le cœur battant comme si j'étais sur le toit avec les reporters.

Suivirent une série d'images confuses : les pieds, puis les jambes et les poitrines floues du cameraman et de sa compagne au micro. La caméra traversa le toit à toute allure, cognant contre la hanche de l'opérateur, puis plongea dans une cage d'escalier obscure. L'objectif enregistra un tas de vieux chiffons, un morceau de rampe métallique qui reflétait la lumière, un rat effrayé par tout ce remue-ménage, une fenêtre brisée.

« Oh, mon Dieu ! murmurai-je en m'approchant de l'écran, fascinée par ce décor familier et cette fuite éperdue dont j'avais si souvent rêvé.

— Qu'est-ce qui vous arrive ? demanda Helen.

— Je connais cette scène. Je l'ai déjà vue. »

Parvenu sur un palier, le couple hésita. Le cameraman pivota sur lui-même, cherchant quelque chose, une autre issue peut-être. Puis il se pencha et nous vîmes ce qu'il voyait : des silhouettes en mouvement dans la pénombre, un homme armé qui montait les marches, suivi d'un deuxième.

Le cameraman se faufila par une porte près de l'escalier, la femme sur ses talons. Ils pénétrèrent dans cette pièce que je connaissais si bien, avec son haut plafond et ses fenêtres sales. Sous une lumière

incertaine, j'aperçus pour la première fois complètement la femme que j'avais vue sur le toit. Son voile avait glissé, ses cheveux ébouriffés étaient mouillés de sueur aux racines.

« Cette femme... commença Helen alors que la caméra balayait à présent un plancher poussiéreux et des pieds.

— Oui ?

— J'ai bien l'impression de la connaître. »

Comme en réponse à sa phrase, l'objectif se redressa brusquement et fit de nouveau un gros plan du visage de la reporter dont les ombres de la salle et le grain de la pellicule accusaient les traits. De toute évidence, elle était terrifiée, devinant le sort qui l'attendait. Je vivais ce moment avec elle, retrouvant la froide lumière oblique, l'odeur de renfermé qui régnait dans la pièce, le souffle oppressé de l'homme à côté d'elle.

« Que voulez-vous dire ?

— J'étais à Islamabad de 87 à 89, expliqua Helen. C'était ma première mission à l'étranger, à la fin de la guerre. Bon dieu, je n'arrive pas à me rappeler son nom !

— Mais vous la connaissez ?

— Je savais que c'était une journaliste. De CNN, je crois. Il y a si longtemps de ça... On se croisait parfois, dans les bars du coin, vous savez. »

Nous vîmes toutes les deux une main entrer dans le champ et attraper la femme par les cheveux.

« Ils vont la tuer », dis-je, aussi sûre de ce qui allait se passer que si j'avais été présente.

Et d'ailleurs ne l'avais-je pas été ? N'avais-je pas senti le couteau sur ma propre gorge ?

Quelque chose brilla dans la pénombre, un reflet sur du métal. Une lame courbe traça au cou de la femme une seule ligne sombre. C'était elle la victime, pas moi, mais je n'en fus pas soulagée pour autant.

« C'était pendant mon deuxième été là-bas », dit Helen tandis que nous regardions le moniteur dans l'attente d'autres images, n'importe lesquelles, qui montreraient la jeune femme encore en vie. Mais il n'y avait plus rien à voir. « Ça devait être en juillet 88. Personne ne savait ce qui s'était passé. Ils ont jeté son corps sur l'Aga Khan Road, juste devant l'entrée du Marriott. »

Alors que le film devenait noir, je pensai à Héloïse et aux religieuses. Je pensai aussi à l'inspecteur Lelu, à la façon dont il avait prononcé le mot *massacre*.

« Jibril le faisait chanter », dit Helen en désignant l'agent américain.

Elle était revenue à la scène où les deux hommes lèvent la tête vers la caméra.

« À cause du meurtre de la journaliste ? » demandai-je.

Helen fit non de la tête.

« Pas seulement. S'il s'était agi d'une opération de la CIA, notre mystérieux personnage n'aurait rien eu à cacher, du moins pas à l'Agence. Ses supérieurs l'auraient peut-être désapprouvé, mais ils l'auraient couvert. La réalité, c'est que nous sommes en présence d'un marché personnel, d'un accord privé entre Jibril et notre bonhomme. C'est pour cela qu'il n'y avait pas de roquettes dans les caisses. »

Je réfléchis à ses paroles.

« Des gens camouflés en agents de la CIA sortaient donc de l'héroïne d'Afghanistan et empochaient ensuite le fruit de leur trafic.

— Oui, je doute qu'un seul sou soit allé à l'effort de guerre. Les gars de Langley n'auraient pas aimé ça.

— Mais pourquoi Jibril aurait-il voulu vendre la vidéo si ce commerce lui avait assuré un complice au sein même de l'Agence pendant toutes ces années ?

— Ce n'est pas Jibril qui l'a vendue. Selon plusieurs rapports, non confirmés, Jibril serait mort il y a deux ans en Algérie. Une fois Jibril décédé, Al-Marwan a sans doute pensé que ce film lui rapporterait pas mal d'argent s'il le mettait sur le marché.

— Et, d'après vous, quel est le rôle de Werner dans toute cette histoire ?

— À vrai dire, je n'en sais rien. Un peu de boue sur la vie privée de quelqu'un, ça sert toujours dans le commerce des armes. Il est possible que Werner ait été en affaire avec notre inconnu de la vidéo. Il avait peut-être besoin d'exercer une certaine pression. À moins qu'il n'ait voulu se procurer une sorte d'assurance. Se réserver une poire pour la soif...

— Ça se peut, dis-je, mais sans grande conviction. Brian affirme que c'est Werner qui voulait me tuer au couvent. Vous croyez que c'est vrai ? »

Helen but une gorgée de son café refroidi, ce qui amena une grimace sur son visage.

« Non, dit-elle, ce n'était pas Werner.

— Al-Marwan alors ?

— Cela nous paraît peu probable. »

Ni elle ni moi n'exprimâmes à voix haute l'idée qu'il ne restait plus dans ce cas qu'un seul coupable.

Se frottant les yeux, Helen regarda l'unique lit qui se trouvait dans la pièce.

« Les choses nous paraîtront peut-être plus claires demain matin, dit-elle.

— Qu'est-ce qu'on fait de la clé USB ?

— En principe, je pourrais en charger le contenu sur l'ordinateur et l'envoyer chez nous, aux experts du Maryland, mais il s'agit là d'un document trop sensible pour une transmission courante. Je dois le remettre en main propre.

— Je vous accompagnerai », déclarai-je.

Helen me regarda avec beaucoup de sympathie.

« Vous ne savez même pas où je vais... »

— Ça m'est égal. J'ai besoin de savoir qui je suis. »

Helen hocha la tête en signe de compréhension.

« Demain, nous irons au Petit Socco voir un de mes amis qui nous aidera à sortir du pays. Nous ne pouvons pas prendre le risque de vous faire passer tout de suite par un contrôle de police, à la frontière. En attendant, vous devriez essayer de vous reposer un peu. »

Je regardai le lit de camp. Bien qu'épuisée, je pensai que je n'arriverais pas à dormir.

« Prenez donc le lit, dis-je. Je devrais être morte de fatigue, mais je n'ai pas sommeil. »

Helen hésita un moment, puis se leva.

« Si jamais vous changez d'avis, vous trouverez des couvertures dans l'une de ces caisses. »

— Merci. »

Je la regardai se glisser sous le sac de couchage sans même enlever ses bottes.

Je restai assise quelques minutes à écouter le silence qui régnait dans la pièce, le chuintement lointain d'un tuyau quelque part dans l'immeuble, le bruit que faisait Helen en se retournant. Mon regard revint aux deux hommes sur le moniteur : le visage émacié de Jibril et les traits juvéniles, presque semblables à ceux d'un gamin de son compagnon. Et moi, quel rôle jouais-je dans cette histoire ?

Brian s'était totalement trompé sur le contenu de la clé USB, mais pour autant que je pusse en juger, pas sur mon identité. Helen l'avait confirmé. *Nous savons qu'une femme nommée Leila Brightman avait un contrat avec la CIA.* Mon patron et celui de Brian pouvaient-ils n'avoir été qu'une seule et même personne ? Et était-ce lui qui m'avait envoyée à la casbah de Werner ?

Répétant les commandes entrées par Helen, je remis la vidéo en marche et me repassai les moments les plus horribles du film. Les dernières secondes d'affolement de la vie de cette femme. J'avais l'impression de la connaître, il était pourtant possible que cette impression vînt de ce que je connaissais la vidéo ou que je partageais l'intensité de sa peur. Oui, ça devait être cela, car comment aurais-je pu connaître une femme morte depuis des années, à un moment où j'étais à peine sortie de l'enfance ?

Je repassai de nouveau le film, m'arrêtant cette fois sur le visage effrayé de la femme. Oui, je la connaissais, mais en plus jeune, et souriante. C'était le personnage des Trois Singes, la figure floue de la photo que j'avais vue chez Werner. Quand j'avais rêvé à la casbah, ma mémoire ne m'avait pas trahie. Il existait encore un autre cliché, une photo prise avant celle affichée dans le bureau de Werner, avant que la fille en tunique blanche ne s'introduise dans le champ et avant que cette femme, assise entre les deux hommes, ne bouge la tête pour parler ou rire.

Cette autre photo, je l'avais vue d'innombrables fois. J'en étais sûre. J'avais connu cette femme, tout comme Werner ou l'homme de la vidéo l'avait connue. Car, sur la photo de Werner, le bel homme au corps de nageur, tellement à l'aise dans sa chemise de coton blanche, c'était bien l'homme de la vidéo, celui qui se tenait dans une ruelle avec Naser Jibril pendant qu'on égorgeait cette femme. Non, me dis-je, je n'avais travaillé pour personne. J'avais toujours su ce qui se trouvait sur cette vidéo et c'était pour résoudre le mystère de la mort de cette journaliste que j'étais venue au Maroc.

Je posai ma main sur l'écran et touchai son visage à l'endroit où se formait une larme. C'était ma mère, me dis-je. J'en étais aussi sûre que de ma présence en ce monde.

Je m'étais endormie assise au bureau, la tête appuyée sur les avant-bras. Des coups frappés à la porte me réveillèrent brusquement. Je me redressai, les yeux écarquillés, le cœur battant. Helen avait bondi du lit, elle aussi. Son revolver à la main, elle posa un doigt sur ses lèvres.

On frappa de nouveau. Des poings cognaient sur l'épais panneau de bois.

« Vous attendez quelqu'un ? » murmurai-je.

Helen secoua la tête. Sur la crosse de son arme, ses articulations étaient blanches.

« Police ! cria une voix d'homme de l'autre côté du battant. Ouvrez ! »

S'approchant de moi, Helen plongea la main dans la poche de son pantalon et en sortit une carte de visite froissée.

« Si jamais il m'arrivait quelque chose, allez au café Becerra, dans le Petit Socco. Demandez Ichak et donnez-lui ceci. » Helen me tendit la carte. « Il vous aidera à passer en Espagne. De là, il vous faudra gagner Paris avec la clé USB. Vous vous en sentez capable ? »

Je fis un signe affirmatif.

« Bien. Une fois à Paris, vous vous rendez à l'église américaine. Affichez sur le panneau qui se trouve à l'extérieur le texte suivant : *Oncle Bill, suis en ville pour le week-end. Appelle-moi au George-V, Katy.* Répétez. »

Je déglutis péniblement.

« Oncle Bill, suis en ville pour le week-end. Appelle-moi au George-V. Katy.

— Parfait. En face de Saint-Julien-le-Pauvre, il y a un salon de thé. Soyez-y le lendemain à seize heures. Asseyez-vous à une table et commandez du darjeeling. Vous vous souviendrez ?

— Oui.

— En face de Saint-Julien-le-Pauvre, répéta-t-elle.

— Et je commande du darjeeling. »

Helen désigna la carte de visite.

« Café Becerra. Ichak », dit-elle, puis elle se dirigea vers la porte en me montrant la salle d'eau du doigt.

Après avoir enlevé la clé USB de l'ordinateur et l'avoir glissée dans ma poche, je fis ce qu'elle me demandait. Je fermai le rideau et inspectai les lieux. La pièce, un simple cagibi, en fait, ne contenait qu'une vieille cuvette alimentée par une chasse à l'ancienne et un minuscule lavabo. Au fond s'encastrait une petite fenêtre. Elle était protégée par une grille fixée directement au mur extérieur, mais par des vis toutes rouillées, à ce que je pus voir.

J'entendis Helen déverrouiller le guichet métallique de la porte d'entrée. Il grinça un peu en s'ouvrant, puis il y eut le bruit sourd d'un coup de feu tiré par un revolver muni d'un silencieux. Helen poussa un cri étranglé, son corps heurta une cloison, son arme tomba par terre avec fracas.

D'un bond je m'agrippai au tuyau du plafond de la salle de bain. Je lançai ensuite mes pieds contre les barreaux de la fenêtre. Le crépi se détacha et je sentis que les vis commençaient à céder. Je repris mon élan et flanquai un autre coup de pied. À présent, j'entendais du bruit dans la pièce : une voix d'homme parlant arabe. Salim, me dis-je, retrouvant aussitôt d'anciens souvenirs liés à la Vasopressine.

Je tapai de nouveau dans la grille. Cette fois, elle se décrocha. Je grimpai alors sur le lavabo et me glissai à travers l'étroite ouverture. Par chance, le toit au-dessous n'était qu'à quelques mètres. Je me laissai choir. Malheureusement, je tombai du côté de l'épaule qui avait été blessée la nuit de la bagarre avec Salim, devant le Mamounia.

Je roulai sur moi-même avec un gémissement de douleur, me relevai et sortis mon Beretta. J'entendis la voix de Salim venant de la fenêtre au-dessus de moi, puis une détonation non étouffée par un silencieux. La balle explosa à mes pieds, faisant jaillir une gerbe de cailloux et de goudron.

Je bondis en avant et sautai sur le toit de l'immeuble voisin. Une deuxième détonation retentit. Cette fois, la balle faillit me toucher au talon. Je m'accroupis sous le rebord du toit et tirai à mon tour. Cela me parut facile. Assujettir, viser, tirer. Le crépi éclata, la tête disparut de la fenêtre.

Je respirai profondément, m'installai dans une position plus confortable et attendis que Salim réapparût. La fenêtre, cependant, s'obscurcit. Aucun doute, pensai-je, je connaissais les armes à feu. J'avais été une femme qui savait s'en servir. Et cette femme que je redoutais et rejetais continuait à vivre en moi. À présent, mon salut dépendait d'elle. Regardant par-dessus mon épaule, je m'aperçus que les toits de la médina formaient un chemin continu. Il y avait là une issue. J'avançai en rampant et m'élançai sur la maison voisine. Oui, je

m'en sortirais, me dis-je.

Lorsque je descendis finalement la rue Dar el-Baroud, le jour s'était levé. Il faisait gris, la baie était sombre, les vagues bordées d'écume. Le Continental se détachait telle une rose au crépuscule sur un ciel couleur de cendres et une médina zébrée de traînées sales. Je passai devant le vieil hôtel sans m'arrêter et me dirigeai vers l'est. J'entrai dans un magasin de la rue as-Siaghin et achetai un burnous marron et un sac à bandoulière en cuir bon marché. Puis j'empruntai la rue des Almohades où je dénichai une pension à la fois banale et d'une propreté douteuse.

Pour vingt dirhams, j'obtins une chambre au deuxième étage sans salle de bains ni toilettes. Pour cinquante dirhams de plus – somme qui me parut scandaleuse – le propriétaire me servit un bol de potage plein de graisse, un morceau de pain rassis, une poignée de dattes et un œuf dur. Ce maigre repas suffit cependant à calmer un peu ma fringale. Je mangeai dans ma chambre, puis revêtis le burnous, rangeai le Beretta, mon argent et mes passeports dans mon nouveau sac en cuir, et ressortis.

Il était à peine dix heures, mais le silence du ramadan était déjà tombé sur le Petit Socco. Des vieillards jouaient aux échecs devant des verres vides de thé à la menthe ou étaient assis seuls dans des bistrots, imaginant qu'ils fumaient et buvaient du café. À part eux et quelques touristes qui essayaient de retrouver le Tanger de William Burroughs ou de Paul Bowles, la place était presque déserte.

Je n'eus aucun mal à trouver le café Becerra. Ce minuscule établissement occupait le coin nord-est de la place, avec, à l'extérieur, de rares tables groupées sous un store crasseux. Pour tout client, il n'y avait que trois chats faméliques endormis par terre. M'arrêtant à plusieurs mètres du café, je tirai le capuchon du burnous sur mon visage et sortis la carte d'Helen de ma poche. Le petit rectangle blanc n'indiquait ni nom ni adresse. On y voyait simplement le dessin d'une main de Fatima, le talisman marocain.

Protégez-nous, Seigneur, murmurai-je. La vieille prière de complies. Pour me rassurer, je plongeai la main dans mon sac et touchai le canon du Beretta avant de franchir les derniers mètres qui me séparaient de la porte ouverte du café.

Il faisait sombre à l'intérieur, l'air était chargé de l'odeur de la *harira* déjà en train de cuire pour le repas de la nuit. Dans la salle, un vieil homme ratatiné dormait, assis à l'une des tables. On l'aurait cru mort. Son capuchon lui couvrait les yeux, il avait la bouche entrouverte et les mains croisées sur la poitrine. Une canne était appuyée contre sa chaise. Un jeune homme brun, qui avait l'air d'être tout juste sorti de prison, était installé derrière le bar et feuilletait un

magazine érotique écorné. Une édition bon marché. Toutes les femmes représentées étaient grosses, des non-professionnelles mal maquillées et aux cheveux gras.

Il me jeta un coup d'œil, nota le burnous et marmonna quelque chose en arabe. Comme je ne bougeais pas, il me regarda plus attentivement.

« On est fermé, dit-il en français avec un sourire de mépris à l'adresse du visage occidental qui se cachait sous le capuchon.

— Je ne suis pas venue prendre le thé », l'informai-je.

Le jeune homme haussa les épaules et tourna la page.

« On est fermé, répéta-t-il, cette fois en anglais.

— Je cherche Ichak », expliquai-je.

Le garçon parcourut des yeux la page ouverte devant lui – l'image brillante d'une femme grassouillette en slip de cuir noir et bustier.

« Je regrette, il n'y a personne de ce nom ici, grogna-t-il.

— C'est une amie qui m'envoie », insistai-je en posant la carte sur le sexe de la femme.

Le garçon regarda la main de Fatima pendant un moment, puis il fit glisser la carte au bas du magazine et la poussa vers moi.

« Où est Helen ? s'enquit-il.

— Elle est morte », répondis-je en rempochant la carte.

Le jeune homme me dévisagea longuement de ses yeux durs et noirs comme du charbon. Un bout de tatouage dépassait du col de sa chemise : le haut d'un dessin compliqué.

« Ichak, c'est lui », finit-il par dire en désignant le vieillard du menton.

Il cria une phrase en arabe. Le personnage momifié ouvrit les yeux et me fixa par-dessous son burnous. Les deux hommes échangèrent quelques paroles, puis le vieillard me fit signe d'approcher.

« Vous voudrez bien excuser Khalil, dit-il, désignant le barman tandis que je m'asseyais en face de lui. Il est un peu rustre. »

Il s'exprimait dans un français cultivé, prononçant chaque mot avec délicatesse.

« Ce n'est pas grave.

— Vous êtes venue m'entretenir d'un problème de transport, n'est-ce pas ? demanda Ichak en posant ses mains noueuses sur la table.

— Oui. Pouvez-vous m'aider à passer en Espagne ?

— Je pense que cela me serait possible, répondit le vieux sur un ton de fausse modestie, les yeux brillants sous son burnous.

— Combien ?

— Je suppose que le facteur temps est essentiel ?

— En effet. »

Ichak tambourina sur la table.

« Je pourrais arranger quelque chose pour ce soir, mais vu que

vous êtes une femme blanche et que vous êtes pressée, j'aurai besoin d'un minimum de quatre mille dollars.

— Deux mille, cash.

— Vous vous moquez de moi ? Il m'est impossible d'organiser quoi que ce soit pour moins de trois mille cinq cents.

— Trois mille. »

Le vieil homme eut une expression écœurée.

« Bon, d'accord, trois mille », concéda-t-il.

J'ouvris mon sac, comptai mille cinq cents dollars et glissai les billets vers lui.

« La moitié maintenant, la moitié à l'arrivée », dis-je.

Mon interlocuteur refusa d'un signe de tête.

« Ce n'est pas ainsi que nous traitons nos affaires, mademoiselle. Il s'agit d'un voyage illégal. Vous n'avez d'autre choix que de me faire confiance. C'est trois mille dollars maintenant ou je ne fais rien. »

Je comptai mille cinq cents autres dollars à contrecœur et les lui donnai.

À la vue de l'argent, il sourit.

« Ce soir, vous prendrez le bus numéro quinze du Grand Socco au cap Malabata, dit-il, enfouissant les billets dans les plis de son burnous. Le dernier part vers vingt heures. Descendez à Ghandouri et dirigez-vous vers la falaise qui se trouve au bout de la plage. Un bateau y accostera après minuit. »

Il me regarda dans les yeux.

« N'ayez pas d'inquiétude : le bateau sera là. Et maintenant, je vous prie de m'excuser : d'autres clients m'attendent. »

Je me levai. Trois hommes étaient arrivés entre-temps : des Noirs africains. Ils venaient sans doute pour la même raison que moi.

« Ravi d'avoir fait votre connaissance, mademoiselle », entendis-je dire Ichak alors que je m'apprêtais à sortir.

À la pension, je dormis comme une souche, malgré l'étroitesse du lit. Lorsque je me réveillai, il faisait déjà nuit. Ma montre indiquait sept heures moins quelques minutes. De la rue s'élevait un brouhaha de voix et des cris – une foule de gens qui avaient mangé et fumé. Je me levai, allai aux toilettes situées à l'autre bout du couloir, puis revins dans ma chambre et me débarbouillai à l'eau froide.

Nous vivons tous avec un certain nombre d'illusions : nez tordu, paupières lourdes et cicatrice que nous sommes les seuls à voir. Ou l'idée qu'on affrontera le feu sans faiblir, la conviction d'être quelqu'un de vraiment bien. Depuis longtemps je ne possédais plus que le reflet de mon visage dans le miroir et ce que j'avais apporté avec moi en ce monde : la trace d'une balle, cette délicate frontière entre la personne que j'avais été et celle que j'aurais voulu être. À présent, pauvrement éclairée dans une glace déformée, c'est à peine si je me reconnus.

Je m'essayai, tirai mes cheveux en arrière et examinai ma vieille cicatrice. Puis, sans transition, je pensai à l'enfant. Je sentis son parfum comme s'il était dans la chambre. Savon, talc et une légère odeur de lait sur.

Sortant la boîte noire de mon sac, j'étais les sept passeports sur le couvre-lit usé. Cinq ans, pensai-je, en feuilletant les pages marquées de tampons flous qui me confirmaient ce que j'avais déjà compris ce soir-là, dans les toilettes d'El Minzah. Aucun de ces documents n'avait servi depuis cinq ans. C'était bien ce qu'avait dit Abdesselam au Continental. *Vous aviez disparu pendant cinq ans sans donner la moindre nouvelle.*

Pourtant, je suis ici, avait déclaré Héloïse en ce matin d'été, où nous avions parlé du Dieu cruel. Je la revoyais dans la cuisine avec ses avant-bras hâlés luisant de vapeur et de transpiration, les yeux clos, toute au plaisir de sa cigarette, de ce moment de calme et de liberté.

Voilà, c'est comme ça que ça marche, me dis-je. Ce n'est pas cinq fois par jour, ni même dix, mais au moins cent : chaque instant fugitif

où nous manifestons notre foi est un acte de soumission à l'inconnu, à notre propre histoire telle que nous avons choisi de la vivre. Au fond, notre seule certitude, c'est que nous ne pourrions jamais rien connaître vraiment. Que nous ayons perdu la mémoire ou non, nous sommes tous aveugles et sourds-muets, leurrés, comme Brian, par l'idée que nous nous faisons de nous-mêmes. Finalement, nous ne sommes que ce que nous croyons être.

Certes, j'avais été ces femmes figurant sur les passeports, mais j'avais aussi choisi de les laisser derrière moi. Au cours des cinq dernières années, j'avais eu un enfant quelque part et une autre vie dans laquelle Leila et les autres n'existaient pas. Et j'étais revenue, non pour trahir, mais pour découvrir ce qui s'était passé des années plus tôt au Pakistan, pour apprendre qui avait tué ma mère.

Et Patrick Haverman ? Il m'avait aimée. Il avait cru à la raison de mon retour et m'avait aimée suffisamment pour m'aider. En fait, j'avais partagé cet amour. Et c'est parce qu'il m'avait crue que des gens censés le secourir l'avaient supprimé.

Telle était donc l'histoire de ma vie, celle qui était vraie pour moi, celle que je choisisais. J'étais la mère d'un enfant, l'enfant d'une mère, la femme idéale d'un homme. Je pouvais être sûre de ces quelques faits-là, mais ceux que j'ignorais étaient bien plus nombreux.

Restait à découvrir qui était l'Américain figurant sur la photo du café des Trois Singes et sur la vidéo, devant l'entrepôt de Peshawar. C'était lui qui avait fait assassiner les religieuses après m'avoir abandonnée, mourante, dans un champ. J'en étais persuadée maintenant. Mais pourquoi étais-je venue en France ? *Vous m'avez simplement dit que vous enverriez une personne qui connaît notre mot de passe*, avait dit Abdesselam. Étais-je partie chercher cette personne ?

La pension n'était pas loin de l'entrée principale de la médina et du Grand Socco, à peine un quart d'heure de marche. Je me glissai de nouveau dans l'anonymat du burnous et me mis en route, n'emportant que le sac en cuir, les passeports, le Beretta, la clé USB et le peu d'argent qui me restait – un assez maigre viatique quoique plus abondant que ce que j'avais sur moi quand on m'avait trouvée dans ce champ français détrempé. J'abandonnai les vêtements de Hannah Boyle et le sac à dos.

Les ruelles de la vieille ville et le Petit Socco grouillaient de monde, le patio du Café central débordait. Des silhouettes pareilles à des moines filaient silencieusement, le visage caché par un capuchon pointu. Des prostituées sud-africaines racolaient le client sous des portes cochères. Dans les coins obscurs, des voix murmuraient : *Je te ferai des tas de trucs, chéri*. Pendant que je dormais, il avait plu, mais l'averse n'avait servi qu'à augmenter l'humidité et les odeurs de la

vieille ville : crottin d'âne, parfums bon marché, épices, urine et vomit.

Je quittai le Petit Socco et commençai à descendre la rue as-Siaghin, me laissant porter par la foule jusqu'à l'église de l'Immaculée-Conception. Négligée depuis longtemps, sa façade grise était recouverte d'une crasse noire accumulée durant douze décennies. Juste après cet édifice, la foule devint plus dense et ralentit sa marche pour franchir l'arc de la vieille porte. Puis, libérés de ce goulet d'étranglement, nous nous déversâmes dans le Grand Socco.

Lorsque le dernier bus numéro quinze arriva en bringuebalant sur la place, il était plus près de vingt et une heures que de vingt. Le Grand Socco est l'endroit où la vieille ville joint la nouvelle, où les larges artères coloniales rencontrent soudain les ruelles étroites de la médina et où se produit un embouteillage permanent – taxis et voitures privées se disputant le passage par la vieille porte.

Le bus s'approcha très lentement de nous et les gens qui attendaient ramassèrent leurs sacs et leurs valises. Quelques passagers descendirent, mais, à cette heure-là, la plupart des voyageurs quittaient plutôt la ville. Le véhicule se remplit vite. Lorsque j'y montai, il n'y avait plus que quelques sièges libres. Je m'assis à l'arrière, près d'une jeune femme vêtue à la dernière mode d'un pull noir à col roulé et d'un jean.

Nous sortîmes de la ville, longeant de sombres étendues de plage, le Club Med et les hauts immeubles blancs bâtis au bord de la mer, à l'est de Tanger. Peu à peu, le paysage devint plus rural. Finalement, des buissons occupèrent l'espace entre les maisons et la route descendit brusquement à gauche, vers le rivage.

Ghandouri n'était qu'un petit bled. Les lumières d'une demi-douzaine de maisons et d'un café brillaient dans l'obscurité. Je demandai à l'unique passager qui descendit avec moi le chemin de la plage. Il désigna en hâte un espace obscur dans la falaise, puis disparut très vite en faisant claquer ses semelles sur l'asphalte.

J'entendais le ressac, le rythme lent des vagues, et je sentais une odeur saumâtre de poisson et de bois flotté. Je restai un moment sur la route, attendant que mes yeux s'habituent à l'obscurité, puis je me dirigeai vers le sentier. Comme il était envahi par la végétation, je descendis avec précaution. Une fois en bas, je me trouvai sur une longue grève de sable.

À l'ouest, pareil à un croissant lumineux, Tanger se détachait sur la noirceur de l'eau. À l'est se dressait le phare du cap Malabata, sa silhouette à peine visible sous la lune pâle. Quelques feux de bord brillaient dans le détroit – des pétroliers aux prises avec la force des courants contraires. C'était un endroit dangereux pour un navire de faible tonnage, pourtant, dans quelques heures, je serais là-bas, sur ces

vagues sombres, dans une embarcation dont j'espérais seulement qu'elle aurait la dimension d'un bateau de pêche. La température avait beaucoup baissé. Le ciel limpide était rempli d'étoiles, comme à l'abbaye. Pendant un instant, je me revis en Bourgogne, dans la cour, me hâtant vers la cuisine pour y repétrir la pâte à pain. Au bas de la colline, les chiens des Tane aboyaient. Leur appel et la réponse de leurs congénères résonnaient à travers le bois. De la chapelle me parvenait le murmure des religieuses dont les voix, à l'unisson, scandaient les vers du psaume de la nuit :

Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?

Loin de me sauver, les paroles que je rugis !

Mon Dieu, le jour j'appelle et tu ne réponds pas,

La nuit point de silence pour moi...

...Et moi, ver et non pas homme, risée des gens, mépris du peuple...

Frissonnante, je m'éloignai du rivage, me dirigeant vers la falaise où un grand feu brûlait au pied des rochers. Bientôt je distinguai plusieurs silhouettes noires et silencieuses dont les dents et les yeux luisaient à la lueur des flammes. L'une d'elles me fit signe d'approcher. Retirant mon capuchon pour révéler mes traits européens, j'affrontai un groupe composé exclusivement d'hommes.

Les avait-on prévenus de la présence d'une femme blanche ? Ou bien me voyaient-ils simplement telle que j'étais : une personne cherchant, comme eux-mêmes, à sortir du pays ? Je n'en sais rien. Toujours est-il qu'ils se poussèrent pour me ménager une place sur le sable, près du feu. On me toucha le bras, je tournai la tête et vis que quelqu'un me tendait une tasse de thé. Je remerciai d'un signe de tête et portai la boisson à mes lèvres. Elle était agréablement chaude et sucrée.

Il y avait là environ deux douzaines d'hommes, tous semblables aux trois Noirs que j'avais aperçus un peu plus tôt au café Becerra. Et sur les autres plages ? On y trouverait certainement des feux pareils à celui-ci. Qu'avait dit Brian ce premier soir où nous nous étions rencontrés, dans l'appartement de Joshi ? *Vous n'avez pas idée du nombre d'Africains qui disparaissent chaque année dans le détroit de Gibraltar.*

Je terminai le thé et rendis la tasse à l'homme assis près de moi. Je m'en sortirais, pensai-je, regardant l'eau sombre au-delà du feu. Nous parviendrions tous à gagner l'Espagne. Et ensuite ? Ensuite, j'irais à Paris et me conformerais aux instructions d'Helen. Ce « contact » m'aiderait. Quelqu'un devait tout de même me connaître. Et sinon ? Le fil que je devais suivre semblait encore plus ténu que celui qui m'avait conduit au Maroc. Le visage de ma mère sur une

vidéo, l'image d'un homme non identifié. Et il y avait aussi Hannah Boyle, morte depuis une décennie. J'avais choisi de porter son nom. Peut-être l'avais-je connue ?

Un des Noirs se mit à chanter, d'autres joignirent leurs voix à la sienne. Un air aussi mélancolique qu'un hymne ou une berceuse. Fermant les yeux, je sentis mon enfant, la forme de son corps dans mes bras, le poids de sa tête branlante.

Le bateau n'arriva qu'aux petites heures du matin. D'abord, on ne vit qu'un seul feu, une lumière qui clignotait dans la houle. Les contours de l'embarcation se précisèrent peu à peu : la cabine carrée, la proue, la poupe. Elle s'arrêta à quelques mètres de la plage.

Je me levai en même temps que les autres, secouai mes jambes gelées, traversai en vacillant l'étendue de sable et entrai dans l'eau.

« Dépêchez-vous ! » cria une voix.

Je sentis qu'on me posait la main sur l'épaule, qu'on me hissait à bord. Je restai un moment allongée sur le pont, haletante, le cœur battant, tel un poisson se débattant à l'air. Lorsque je réussis enfin à me lever, nous voguions déjà loin du rivage. Je regardai derrière moi, mais il n'y avait rien à voir. La lune avait disparu depuis longtemps. La falaise de Ghandouri se confondait avec l'obscurité, le phare de cap Malabata n'était plus qu'un souvenir.

Quand je tournai les yeux vers le large, le pont était désert. L'écoutille par laquelle avaient disparu mes compagnons béait comme une gueule sombre. La silhouette du capitaine se dressait devant le tableau de bord de la cabine. Les mains sur le gouvernail, il fixait son regard sur la côte espagnole.

Quelqu'un se tenait près de lui, un homme élancé qui croisait les bras. Il me faisait face. Bien que son visage fût dans l'ombre, je le reconnus aussitôt. Il avança d'un pas assuré sur le pont incliné.

« Nebesky ! » dit-il, élevant la voix pour couvrir le bruit du moteur.

Je reculai d'un pas et regardai les vagues, évaluant la distance qui me séparait de la terre. À chaque seconde, la plage devenait de plus en plus impossible à gagner à la nage.

« Nebesky, répéta-t-il. Tu voulais savoir mon nom. Eh bien, c'est Brian Nebesky. Mes grands-parents étaient des immigrants tchèques. »

Son col de chemise était largement ouvert et, à la faible lueur des feux de position, j'aperçus la tache sombre d'une ecchymose sur sa gorge.

« Tu avais raison, dit-il : je veux apprendre ce qui s'est passé.

— Nous allons tous les deux nous faire descendre. »

Brian sourit, exhibant une rangée de dents parfaites.

« J'en prends le risque. »

« Comment as-tu réussi à me retrouver ? » demandai-je.

Il faisait trop froid pour rester sur le pont. En outre, notre présence semblait rendre nerveux le capitaine espagnol. Nous descendîmes donc dans la cale où se trouvaient déjà les autres passagers. Même si cet espace exigu puait l'eau de mer et la sueur de la peur, on y était au chaud et au sec. Une petite lampe à propane pendue dans un coin éclairait les visages fatigués de nos compagnons de voyage.

« Je me disais que tu essaierais de quitter le pays, répondit Brian. Par conséquent, j'ai mené une petite enquête. Le café Becerra est le deuxième endroit où je me suis arrêté. Tu sais, il y a fort peu d'Européennes qui cherchent à traverser clandestinement le détroit. Ce que je n'avais pas prévu, c'est que tu serais seule. »

Pensant à Helen, je déglutis péniblement.

« C'était qui, cette femme ? demanda Brian.

— Un agent de la NSA », répondis-je à voix basse.

Nous étions les seuls à parler et, quoique ce fût en murmurant, nos voix semblaient très sonores.

« Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Les sbires de Werner.

— Ils l'ont tuée ?

— Oui.

— Est-ce que tu as eu le temps de voir ce qui était sur la clé USB ?

— Oui. Ton chef, quel qu'il soit, t'a menti, Brian. Ce document contient autre chose. »

Ensuite, je lui racontai tout. Helen, la vieille vidéo, l'entrepôt de Peshawar et les caisses vides. Je lui parlai de la femme assassinée, ma mère, de la photo dans le bureau de Werner, de mes cinq années manquantes et de la raison pour laquelle j'étais revenue. Je lui dis pourquoi je pensais que Pat m'avait aidée à la casbah et lui fis part de mon intention d'apporter la clé USB à Paris.

« Tu sais pour qui tu travailles ? » lui demandai-je quand j'eus

terminé.

Brian fit un signe de dénégation.

« Il faut pourtant que tu aies un contact, insistai-je.

— Tout se règle par Internet. Je passe par un forum de discussion. L'heure du rendez-vous suivant est fixée à l'avance.

— Et comment te paient-ils ?

— J'ai un compte dans une banque de Genève.

— Ton prochain rendez-vous, c'est quand ?

— En principe, c'était hier soir. À présent, ils doivent se douter que quelque chose a mal tourné. »

J'entourai mes jambes mouillées de mes bras et posai la tête sur mes genoux.

« Ève ?

— Oui.

— Tu m'as dit que, selon Helen, il y avait une taupe à l'Agence, quelqu'un qui transmettait des informations.

— En effet. Et alors ?

— Eh bien, je n'en suis pas sûr, mais j'ai l'impression qu'il y a plusieurs taupes.

— Combien, d'après toi ? »

Brian haussa les épaules.

« Est-ce que je sais ? Tout ce que je peux dire, c'est que ce genre d'activité rapporte du fric », répondit-il. Il marqua une pause, puis, comme pour renforcer ses paroles, il ajouta : « Beaucoup de fric. »

Le bateau reçut une masse d'eau par bâbord et pencha de façon inquiétante. Un frisson parcourut l'ensemble des passagers. Puis l'embarcation se redressa, bondissant sur l'eau comme un bouchon.

Soudain, je me sentis épuisée, trop lasse pour réfléchir à ce qu'impliquaient les propos de Brian.

« Le contact d'Helen, à Paris, saura ce qu'il faut faire », assurai-je.

Brian s'appuya contre la cloison de la cale et ferma les yeux.

« Espérons-le. »

Un jour, par une froide matinée de printemps, je tombai sur un nid d'araignées, dans le poulailler du couvent. D'abord, je ne vis qu'une tache sombre qui s'étalait au milieu d'une sorte d'enveloppe de gaze blanche crevée. L'examinant de plus près, je vis apparaître l'une après l'autre de petites bêtes dont les pattes s'agitaient sur les planches rugueuses et le corps noir luisait à la lumière tamisée du poulailler.

Frissonnant sous mon pull trop mince, je restai un moment à les regarder se disperser, ne laissant derrière elles que la coque vide de leur nid abandonné. Leur disparition, l'énergie qu'elles montraient pour entrer dans le monde, la détermination avec laquelle elles se dirigeaient vers un but inconnu – tout cela me parut miraculeux.

Quelle chance elles ont ! me dis-je en voyant la dernière s'engouffrer dans une fissure du mur. Quelle chance elles ont de connaître instinctivement leur voie.

Lorsque notre bateau jeta l'ancre devant une côte espagnole battue par les vents et que mes compagnons sautèrent dans l'eau, je me rappelai aussitôt ce matin de printemps dans le poulailler. Il était tôt, seule une traînée écarlate à l'est rompait la sombre uniformité du ciel. Debout sur le pont, Brian et moi regardâmes les hommes franchir l'étendue noire qui nous séparait de la terre.

On devinait sans mal le genre de vie qui les attendait : de mauvais boulots sous-payés, une saison où ils récolteraient des laitues dans le midi de la France, un appartement infesté de cafards, un lit partagé avec deux autres hommes, tous se languissant de leur femme. Pourtant, tout cela valait mieux que ce qu'ils laissaient derrière eux.

« Allons-y », dit Brian alors que le dernier Africain sautait à la mer.

Il posa sa main sur mon bras. Je levai mon sac-bandoulière au-dessus de ma tête. Brian en fit autant avec son sac à dos. Nous avions tous deux ôté nos bottes et les avions pendues sur nos épaules.

L'eau était glacée, le fond plus rocheux que je n'avais cru. J'eus du mal à garder mon équilibre. Le rivage n'était qu'à une vingtaine de mètres. Certains de nos compagnons de voyage l'avaient déjà atteint. Après avoir pris pied sur la plage, ils s'enfonçaient dans les broussailles obscures et gravissaient la falaise qui se dressait au-delà du sable.

« Ça va ? demanda Brian.

— Ça va. »

L'eau m'arrivait à la poitrine, je frissonnais.

« Ne pense pas au froid, dit Brian. On y est presque. »

Je hochai la tête, fermai brièvement les yeux et tâtai le sol de mes orteils. En fait, je ne pensais pas du tout au froid. Pour la première fois, dans la mesure où je pouvais m'en souvenir, je pensais à ma mère, à son visage penché, le soir, au-dessus de mon lit, à son corps pâle debout dans le bleu de la mer, se soutenant par de légers mouvements. Je pensais également à Paris, à la distance qui nous séparait du salon de thé de Saint-Julien-le-Pauvre, à ce que nous trouverions là-bas. Et pour la première fois aussi, dans la mesure où je pouvais m'en souvenir, mon but semblait clair comme le jour qui s'annonçait.

Lorsque nous eûmes enfin gagné la terre ferme, Brian déposa son sac à dos et en retira un objet pareil à un portable.

« C'est un GPS », expliqua-t-il. Il appuya sur un bouton, le petit écran devint phosphorescent. « Le capitaine m'a dit qu'il y avait un village pas loin d'ici, mais je veux m'en assurer. »

Devant nous, le dernier passager venait de disparaître, s'évanouissant dans l'obscurité comme s'il n'avait jamais existé. J'enlevai de mes pieds le sable de la plage et remis mes bottes.

« Il semble que nous soyons à cinq kilomètres de Bolonia, dit Brian. On pourrait y chercher un hôtel et prendre une douche. »

Je fis oui de la tête, serrant les mâchoires pour empêcher mes dents de claquer.

Nous gravâmes la falaise, puis nous frayâmes un passage à travers les broussailles sur environ un kilomètre. Lorsque nous finîmes par déboucher sur le chemin de terre creusé d'ornières que la carte du GPS avait promise, l'aube se levait : une coulée de bleu se répandait dans le ciel sombre telle une encre de couleur vive dans de l'eau. La dernière colline escaladée, nous commençâmes à descendre vers Bolonia. Un faible jour éclairait alors le minuscule village : quelques maisons chaulées serrées autour d'une plage d'albâtre. Derrière elles, on voyait les vestiges d'un ancien port romain. Ses colonnes et ses arches dégradées se détachaient avec netteté sur la baie.

La petite station balnéaire était morte en hiver, les deux premiers hôtels que nous aperçûmes avaient tous leurs volets clos. Au troisième, l'hôtel Bellavista, un vieil homme aux yeux larmoyants, en pantoufles et robe de chambre, nous ouvrit la porte. Il examina nos vêtements mouillés, nos visages sales et nos maigres bagages d'un air méfiant. Il fallut une liasse d'euros et l'espagnol courant de Brian pour dissiper ses soupçons. Nous sommes simplement deux Américains un peu fous, dit Brian en serrant la main de l'hôtelier et en tirant des billets de banque de son sac à dos. Nous voudrions deux chambres, s'il vous plaît, vous savez comment sont les femmes... L'homme me jeta un coup d'œil, puis adressa à Brian un sourire complice. Ensuite, il enfouit l'argent dans la poche de sa robe de chambre et nous conduisit à l'étage.

Ma chambre était pleine de courants d'air, le radiateur froid, mais la douche se révéla merveilleusement chaude. J'enlevai mes vêtements trempés et restai sous l'eau fumante pendant une bonne demi-heure. Peu à peu, mes pieds se dégourdirent. Je venais de terminer ma toilette et m'étais mise au lit quand des coups discrets furent frappés à la porte.

« Ève, tu dors ? » chuchota Brian.

Je me levai d'un bond, me drapai dans le couvre-lit et traversai la pièce.

« Je ne t'ai pas réveillée, j'espère », dit-il quand j'ouvris la porte.

Il jeta un coup d'œil au couvre-lit et je crus le voir rougir légèrement.

« Non, je ne dormais pas encore.

— Je me disais que tu avais peut-être faim, ajouta-t-il sur un ton

d'excuse en désignant le plateau qu'il tenait.

— J'ai une faim de loup ! » admis-je.

J'inspectai le contenu du plateau : des *churros* recouverts de chocolat, deux grosses tartines de beurre et de confiture d'orange, plusieurs tranches de jambon, un pot de café et deux tasses.

« Comment as-tu réussi à obtenir tout ça à une heure pareille ? » m'étonnai-je.

Je m'effaçai pour le laisser passer. Brian posa le plateau sur la table de chevet.

« Notre hôtelier est très accommodant. Il suffit de l'encourager un peu. » Il me montra en souriant des vêtements qu'il avait coincés sous son bras. « Ce sont des affaires qui appartiennent à ses filles. Je ne sais si elles sont à ta taille, mais au moins elles sont sèches et propres.

— Tu n'aimes pas ma tenue ? plaisantai-je en serrant le couvre-lit autour de moi.

— Elle est très chouette, mais peut-être pas très pratique.

— Merci, dis-je en prenant les vêtements.

— Est-ce que je pourrais jeter un coup d'œil au contenu de la clé USB ? C'est simplement pour voir si je reconnais l'un des personnages qui y apparaît. J'ai emporté mon ordinateur.

— Oui, bien sûr. »

J'allai vers mon sac. Brian sortit dans le couloir. J'entendis la porte de sa chambre s'ouvrir puis se refermer. Il revint avec son portable.

Je lui tendis la clé USB et m'assis sur le lit.

« Si ça ne te fait rien, je préfère ne pas revoir cette vidéo.

— Je te comprends. »

Brian s'installa à l'autre bout de la pièce. Tandis qu'il regardait la vidéo, je bus mon café. Lorsqu'il eut terminé, il ferma son ordinateur et vint se verser une tasse près de moi.

« Tu as reconnu quelqu'un ? m'informai-je.

— Tu sais, je regrette, dit-il, je suis vraiment désolé. » Mal à l'aise, il ouvrait et refermait les mains et se balançait très légèrement sur la pointe des pieds. On aurait dit qu'il attendait quelque chose, qu'il essayait d'éliminer un gros obstacle dressé entre nous. « Tu vois, ce soir-là au Continental... » Il s'interrompit. « Tu penses bien que je n'aurais jamais pu... Je n'étais au courant de rien.

— Tu ne savais que ce que tu voulais savoir. »

Brian accusa le coup comme si je l'avais frappé. Je regrettai mes paroles. Il était ici maintenant, et c'était tout ce qui comptait.

« Je n'aurais pas dû dire ça, déclarai-je. Je sais que tu ne m'aurais pas fait de mal. »

En réalité, ni l'un ni l'autre ne pouvions en être sûrs.

Laissant glisser le couvre-lit, je lui pris la main et l'attirai vers

moi. Il s'agenouilla et posa la tête sur mon ventre nu. Il s'était douché, lui aussi. Ses cheveux encore humides étaient froids. Je me sentais un peu étourdie, ivre de fatigue, et je ne voulais pas penser au Continental.

« Oublie tout ça », dis-je.

Je levai son visage vers le mien et me penchai pour l'embrasser. Non, nous n'en serions jamais sûrs. Il m'aurait peut-être tuée, ce soir-là à Tanger, mais, pour le moment, je choisissais de croire le contraire.

Très doucement, je glissai mes mains sous son pull et le lui enlevai. Il avait la peau brûlante comme si un feu couvait en lui. Dehors, le vent se mit à souffler, projetant de petits grains de sable contre les vitres, sifflant par les fentes du vieux bâtiment de pierre. Brian posa la main sur mon sein. Je frissonnai. Oui, me dis-je, pour le moment je choisis de le croire.

Nous dormîmes toute la journée et partîmes le lendemain en début de soirée, roulant vers Séville dans une vieille Seat que notre hôtelier avait finalement consenti à nous vendre. Elle nous avait coûté à peu près le double de sa valeur, mais cela n'avait pas gêné Brian. Lorsque le vieil homme lui avait annoncé son prix, il avait sorti une liasse d'euros sans sourciller. *Ce genre d'activité rapporte du fric*, avait-il dit sur le bateau. *Beaucoup de fric*. De toute évidence, il en avait prélevé une part.

Nous mîmes toute la nuit à traverser l'Espagne sans rien voir d'autre que le vaste paysage ibérique et, de temps à autre, la massive silhouette noire d'un taureau Osborne. Nous conduisions à tour de rôle, nous dirigeant vers le nord par Cordoue et Madrid, puis, après la Meseta, vers Burgos et San Sébastian. Douze heures environ après avoir quitté Bolonia, nous franchîmes la frontière française.

Abrutis de fatigue, les yeux rouges, nous prîmes un petit déjeuner dans un routier près de Biarritz, avant de repartir. Arrivés à Bordeaux en pleine heure de pointe, nous continuâmes sur Paris. J'étais soulagée de monter par l'ouest : ainsi, je n'étais pas obligée de revoir la Bourgogne. Mais dans la lumière voilée de l'hiver, les sarments émondés du Bordelais et du Val de Loire ne me parurent que trop familiers.

Nous atteignîmes la banlieue sud de Paris en milieu d'après-midi. Brian dormait sur le siège du passager. Je le secouai.

« Tu es capable de nous guider jusqu'à l'église américaine ? »

Se frottant les yeux, Brian répondit dans un grognement :

« Ouais, je crois que je pourrais.

— Parfait. »

Je suivis ses indications qui m'amènèrent au centre-ville, puis, m'orientant d'après la silhouette métallique de la tour Eiffel, me dirigeai vers la Seine.

Pendant mon séjour au couvent, j'étais venue une fois à Paris. Une brève visite dont la plus grande partie avait été occupée à remplir des

papiers au consulat des États-Unis. Je n'étais restée que deux nuits dans la ville, hébergée par le couvent de bénédictines d'un quartier pauvre, près du bois de Vincennes. Cependant, durant mes rares heures de loisir, j'avais traversé le pont de l'Alma en sortant du consulat, et m'étais promenée au Champ-de-Mars.

C'était un mois environ après que les religieuses m'avaient recueillie. Je m'en souvenais, à présent que nous longions le quai Branly, avec les jardins du Trocadéro sur notre gauche et la tour Eiffel sur notre droite. Tout en flânant parmi les touristes sur les sentiers de gravier du parc, j'avais eu très peur que l'un de ces gros Américains en baskets et casquette à visière ne me reconnût. Et en même temps, je ne pouvais tout à fait m'empêcher d'espérer que cela se produirait.

Nous coïncâmes la Seat entre deux voitures, dans un parking qui se trouvait à quelques rues du quai d'Orsay, puis nous nous rendîmes à pied à l'église américaine. Il faisait beau, les rayons obliques du soleil filtraient à travers les branches nues des arbres, un bateau-mouche presque vide glissait sur la Seine. Une vieille dame solitaire, pareille à un oiseau et tirée par un petit chien noir, marchait le long du quai, les plumes de son chapeau ébouriffées par le vent, ses pieds chaussés d'escarpins avançant à pas comptés sur l'allée de gravier. On était en plein hiver ici. Le temps était même plus froid qu'au moment où j'avais quitté la Bourgogne – ce froid triste, imprégné d'odeurs de diesel, d'une ville européenne. Je grelottais dans ma veste de toile donnée en prime par le vieil hôtelier lors de l'achat de la voiture.

L'église se dressait non loin du pont de l'Alma. C'était un bel édifice en pierres grises encadré de luxueux immeubles d'habitation, en face de l'étendue brumeuse du Triangle d'Or. Une foule de gens traînait sur le trottoir et sur les marches de l'entrée : des Américains frais débarqués chargés de sacs à dos, des femmes asiatiques d'âge mûr dans la tenue de personnes en quête d'un travail de domestique, des étudiants en mocassins et vareuses, venus en France par échange. M'approchant de deux jeunes Américaines debout sur l'escalier, je demandai :

« Pouvez-vous me dire où se trouve le panneau d'affichage, s'il vous plaît ?

— Lequel ?

— Celui qui se trouve à l'extérieur, répondis-je, me rappelant les instructions d'Helen.

— Il est là-bas. »

Sans hésiter, l'adolescente désigna le porche de l'église.

« J'aimerais mettre une annonce. Savez-vous si l'on doit payer quelque chose ? »

La fille tira sur sa cigarette. À mes yeux, elle était un peu trop jeune pour fumer.

« Il faut vous adresser au bureau, à l'intérieur. Ça coûte dans les deux euros, je crois.

— Merci. »

En passant devant le panneau vitré d'affichage, je m'arrêtai un instant pour le regarder. Il était bien entretenu. Les annonces, inscrites sur des fiches, étaient classées par catégories. L'église jouait en quelque sorte le rôle de quartier général pour la communauté des Américains de Paris. Vous pouviez trouver de tout ici, semblait-il : des baby-sitters, des domestiques, des cours particuliers, des appartements et des promeneurs de chiens expérimentés.

Sur un côté du panneau, il y avait des messages divers. Ils concernaient surtout les voyageurs désireux de retrouver des amis perdus en cours de route.

« Julia. Je vous ai rencontrée dans le train de Madrid à destination de Séville. Nous avons parlé de Capri. Vous m'avez dit que vous passeriez le mois de décembre à Paris. Suis ici jusqu'au Nouvel An. Laissez-moi un message pour m'indiquer où je peux vous joindre. Michael. »

« Philip de New Haven. Vous rappelez-vous les tacos au Jo's Bar à Prague ? Vous pensez toujours que Kafka est un auteur surfait ? Appelez-moi svp. Jennifer. »

« Tu crois qu'il appellera ? demanda Brian alors que nous entrions dans l'édifice.

— J'espère que non. J'ai l'impression que c'est un imbécile. »

Le bureau se trouvait au rez-de-chaussée, au bout d'un couloir clair tapissé d'avis paroissiaux : invitation à joindre le groupe *Épanouissez-vous*, un horaire de cours de yoga et d'aérobic donnés dans le sous-sol de l'église, un autre pour des cours d'anglais en douze leçons. En lisant ces annonces multicolores, je compris qu'il était possible de vivre des années à Paris sans jamais vraiment quitter les États-Unis.

« Je parie qu'on saurait nous dire ici où l'on peut se procurer de la sauce aux canneberges pour Thanksgiving », plaisanta Brian alors que nous approchions du comptoir de la réception.

Amusée, j'évoquai la scène d'un film : une famille endimanchée, le bruit d'un match de foot en fond sonore et une longue table chargée de mets, notamment une dinde, de la purée de pommes de terre et une masse rouge gélatineuse qui tremblotait dans un plat.

Une femme joviale vêtue d'un élégant twin-set beige prit mon message et le copia sur une fiche, approuvant d'un signe de tête l'hôtel George-V que j'avais indiqué comme adresse.

« Est-ce que vous l'afficherez aujourd'hui ? m'informai-je.

— Certainement, répondit-elle en ajoutant ma carte à d'autres qui s'empilaient sur le bureau. Je placarde les nouvelles annonces vers

cinq heures. »

« Alors, qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda Brian tandis que nous retournions à la Seat.

— La première chose à faire, c'est de nous trouver une chambre, dis-je. Je ne dois voir l'oncle Bill que demain à quatre heures.

— Je connais un hôtel à Montparnasse. Ce n'est pas le George-V, mais au moins personne ne viendra nous y embêter. »

Brian avait raison : avec ses sex-shops, la rue de la Gaîté n'évoquait pas les Champs-Élysées et l'immeuble délabré de l'hôtel de l'Espérance n'avait rien du George-V. Mais il était certain que ce serait le dernier endroit où quelqu'un songerait à nous chercher. Pour trente-cinq euros, on nous donna une chambre à lits jumeaux et une salle de bains. Le cafard mort que je trouvai dans le lavabo était un cadeau de la maison.

Nous prîmes tous deux une douche, puis sortîmes et dînâmes de bonne heure dans une brasserie du coin qui sentait le graillon. À neuf heures, nous étions au lit, baignés du reflet légèrement érotique d'une enseigne rouge au néon, rêvant du voyage que nous venions d'effectuer.

Le lendemain, vers trois heures, Brian et moi émergeâmes du métro sous le regard de saint Michel terrassant le Mal de ses pieds de pierre. *On le jeta donc sur la terre, l'énorme Dragon, l'antique Serpent, le Diable ou le Satan, le séducteur du monde entier*, pensai-je, me rappelant ce passage de l'Apocalypse.

La vision psychédélique qu'avait saint Jean de l'apocalypse avait toujours été l'une de mes parties préférées du Nouveau Testament. J'aimais sa certitude, la façon dont le vieil ermite fou avait vu la fin du monde en termes de Bien et de Mal – un clivage très net, chacun de nous étant marqué du signe de la Bête ou du nom du Père. Mais levant à présent les yeux vers la statue, ses ailes étendues maculées de fiente de pigeon et ses pieds couverts de mégots, je fus prise de doutes. Le Mal était-il assez sot pour prendre la forme d'un serpent ? Ne serait-il pas mieux avisé de se cacher dans les plumes des ailes d'un ange ? Dans le visage que reflète le miroir ?

Malgré le froid, la place Saint-Michel était bondée. On y voyait un mélange de bandes d'étudiants parisiens et de touristes étrangers cherchant à retrouver le mythe des artistes exilés qui vivaient dans le cinquième arrondissement.

« Passons par ici », dit Brian en m'entraînant dans l'étroite rue de la Huchette.

Nous étions en avance. Ça valait mieux, avait déclaré Brian. Ainsi, nous aurions le temps de reconnaître les lieux. Nous avions revu notre plan une douzaine de fois à l'hôtel, mais au moment de déboucher dans la rue du Petit-Pont, Brian me posa la main sur le bras et me tira sur le côté de la rue.

« Faisons une dernière mise au point, dit-il.

— Nous nous séparons ici. Je traverse le Petit-Pont, puis je reviens par le Pont-au-Double. Avant d'entrer dans le salon de thé, je m'arrête à Saint-Julien-le-Pauvre où je dis une courte prière, à gauche de l'allée centrale, sur l'avant-dernier banc.

— Et ensuite ?

— Toi, tu observes tout depuis l'église. En quittant le salon de thé, je retourne directement au métro Saint-Michel. Là, tu me rejoins sur le quai.

— Bien. Et si, par hasard, les choses tournaient mal ?

— Dans ce cas, nous nous rendons à l'hôtel et nous nous attendons jusqu'à sept heures. Passé sept heures, celui qui est rentré seul déguerpit.

— Oui, tu ne dois pas m'attendre. Moi, je ne t'attendrai pas non plus. »

Il posa la main sur mon dos, à l'endroit où la crosse du Beretta gonflait ma veste.

« Tout se passera bien, tu verras, dit-il comme pour se rassurer lui-même.

— À tout à l'heure, à l'église », dis-je mes yeux fixés sur les siens, mes doigts serrés sur la clé USB rangée dans ma poche.

Puis je le quittai et descendis la rue du Petit-Pont en direction de l'île de la Cité et de Notre-Dame.

Une ville de touristes. C'est ainsi que sœur Thérèse appelait Paris sans cacher son mépris pour la grossièreté des visiteurs de la capitale. Elle avait grandi ici, au sein d'une famille riche, elle était une privilégiée. C'est ce que me révéla Héloïse d'un ton légèrement critique un soir où nous nous trouvions devant un gros tas de pâte à brioche. Le sentiment de classe profondément ancré que dénotait cette confiance me déconcerta. J'avais naïvement cru que dans un couvent on ignorait de tels clivages.

Sœur Thérèse avait été la dernière à me témoigner de l'amitié. Et, même lorsqu'elle se fut départie de sa réserve, elle continua à me reprendre d'une façon très particulière, soulignant mes fautes de français ou mes insuffisances en cuisine. Mordant dans l'un des éclairs d'Héloïse, elle me disait : « Ah, ça c'est de la véritable *pâte à choux* ! » Comme si le sort de la République eût dépendu de ma capacité à confectionner des pâtisseries parfaites.

Alors que je me dirigeais vers les tours imposantes de Notre-Dame, je me rappelai les préventions de sœur Thérèse. L'île de la Cité grouillait de touristes dont beaucoup étaient manifestement américains : des familles surmenées qui couraient d'un monument européen célèbre à l'autre, guide et appareil de photo numérique à la main. Je pouvais comprendre la réaction snob de la religieuse. Oui, ces gens avaient quelque chose de grossier, une arrogance née d'une vie au confort assuré. Ce qu'en revanche je ne voyais pas, c'est que j'étais une des leurs.

Pourtant, Thérèse, elle, l'avait perçu. Ainsi que Mohammed, mon jeune ami de la voie ferrée. Tu es américaine, avait-il maintenu quand j'avais essayé de prétendre le contraire. Et c'était vrai, même si mes

compatriotes de l'île de la Cité ne l'auraient pas remarqué. Il s'agissait de quelque chose qui ne tenait pas aux vêtements – tee-shirts et chaussures de marche – ni aux visages étonnés qui se levaient vers l'admirable façade de la cathédrale. Et pas davantage au sentiment d'appartenir à un pays. J'entendis sœur Thérèse dire *la véritable pâte à choux* en faisant claquer sa langue en signe de réprobation à mon égard. Plus tard, toutes les religieuses étant au lit, je me rendis en cachette à la cuisine, pour goûter à un de mes éclairs, puis à un de ceux d'Héloïse et je ne pus les distinguer l'un de l'autre.

J'effectuai le détour dont Brian et moi avions si souvent discuté, franchissant le Pont-au-Double, puis longeant un moment le fleuve vers l'ouest avant de redescendre la rue Saint-Julien-le-Pauvre. Je jetai un premier coup d'œil au salon de thé – un minuscule établissement au rez-de-chaussée d'une maison médiévale – puis poussai la grille du square Viviani.

La porte de l'église Saint-Julien-le-Pauvre était fermée, mais elle s'ouvrit facilement dans un grincement de vieux gonds. J'entrai et me tins un moment dans le vestibule tiède, laissant mes yeux s'habituer à la pénombre, promenant mon regard autour de la petite chapelle de pierre. Je vis aux icônes très décorées de l'autel que je n'étais pas dans une église catholique. Quelle que fût son origine, Saint-Julien-le-Pauvre appartenait maintenant au rite orthodoxe grec.

À la différence de sa cousine tape-à-l'œil qui se trouvait de l'autre côté du fleuve, Saint-Julien, plus modeste, n'attirait que peu de visiteurs. Ce jour-là, il n'y avait qu'un jeune couple italien qui examinait les détails de l'architecture du XII^e siècle, une vieille femme toute voûtée habillée de noir qui disait son chapelet et, au deuxième rang en partant du fond, à gauche de l'allée, un homme solitaire plongé dans la prière. Brian.

Je consultai ma montre, m'assurant que nous étions à l'heure, puis je me glissai dans la travée devant lui. Il se pencha sur son prie-Dieu et posa les mains sur mon banc.

« Difficile d'être affirmatif, mais je pense qu'il n'y aura personne d'autre au rendez-vous. Ce sera donc un tête-à-tête entre toi et ton mystérieux agent. »

Je levai les yeux vers le crucifix rutilant, les images dorées des saints.

« Le salon de thé possède une sortie par-dérrière qui donne sur une étroite impasse, ajouta Brian. À ta place, je ne m'en servais qu'en cas d'urgence. »

Inclinant très légèrement la tête, je me penchai et me signalai comme je l'avais fait si souvent à l'abbaye. Ensuite, je sortis de la travée et me dirigeai vers le fond de l'église.

Dans l'état d'esprit où j'étais, le petit salon de thé bas de plafond me parut bizarre, voire inquiétant, avec son côté vieillot, ses serveuses en tablier blanc, ses minuscules sandwiches et ses grosses tranches de pain d'épice décorées de crème. Étant donné la proximité de Notre-Dame, je m'attendais à y trouver une foule de touristes et la mauvaise nourriture qu'on sert généralement à ce genre de clientèle. Cependant, je constatai tout de suite que l'établissement était fréquenté par des gens du coin.

C'étaient, pour la plupart, des vieilles dames parisiennes coiffées de chapeaux et portant d'élégants ensembles de laine. Il y avait aussi trois hommes. Le premier était du genre grand-père : cheveux poivre et sel et moustache. Assis au fond de la salle, il lisait *Le Figaro* tout en mangeant un morceau de tarte. Le second, un bureaucrate terne frisant la soixantaine, s'était installé près de la porte, un exemplaire mal plié du *Monde* sur la table. Il avait posé son manteau de laine marron sur la chaise en face de lui. Le troisième était jeune, un étudiant, supposai-je, qui, comme chaque semaine, prenait le thé avec sa grand-mère. Ou bien c'était un gigolo qui offrait ses services à des mémés de quatre-vingts ans.

Il était peu probable que l'un d'eux fût mon énigmatique contact. En tout cas, aucun des trois ne m'avait accordé la moindre attention. Je regardai encore une fois autour de moi, cherchant quelque indice qui m'aurait échappé, puis je pris place à la dernière table libre. Selon ma montre, il était exactement quatre heures. Une des serveuses s'approcha et, conformément aux instructions d'Helen, je commandai une théière de darjeeling. On m'apporta le thé. Il était bouillant. Je m'en versai une tasse, y ajoutai une bonne dose de crème, puis consultai de nouveau ma montre. Il était à présent quatre heures et quart et toujours aucun signe de la personne que j'étais censée rencontrer. Mon message avait peut-être été affiché trop tard. Il me faudrait revenir le lendemain.

Du coin de l'œil, je vis soudain le lecteur du *Monde* se lever et enfiler son manteau. Il n'était qu'à quelques mètres. J'avais d'abord cru qu'il s'apprêtait à sortir. Au lieu de cela, il s'approcha de moi, son gros pardessus frôlant les tables peu espacées, et s'arrêta devant la mienne.

« Katy ? » demanda-t-il.

Je posai ma tasse et levai la tête vers lui.

« Ah, oncle Bill ! Vous avez donc reçu mon message ? »

Il acquiesça et m'examina, ses mains serrant nerveusement le journal.

Je lui désignai une chaise.

« Prenez la peine de vous asseoir, je vous en prie. »

Il secoua la tête avec un faible sourire.

« Non, je vous remercie. Il vaudrait mieux aller ailleurs. »

De ses doigts tachés d'encre il fouilla dans sa poche et en sortit quelques pièces pour payer mon thé.

Il y a quelque chose qui cloche, pensai-je, jetant un coup d'œil à la façade grise de Saint-Julien par la fenêtre du salon. Tout mon instinct m'en avertissait, sans compter la façon dont les mains de l'homme tremblaient en déposant l'argent sur la table.

« Mieux vaut aller ailleurs », répéta-t-il.

J'étais à moitié debout lorsque, derrière l'homme, je vis l'étudiant se lever aussi. Dans le même temps, il plongeait la main dans sa veste, en tirait un automatique et, pivotant, en pointa sur nous le canon nickelé.

« Couchez-vous ! » hurlai-je en me jetant sur le sol.

Ma voix fut couverte par la première détonation. L'homme au pardessus marron tourna sur lui-même, laissant tomber son journal, et partit en arrière comme poussé par une main invisible. Une fleur rouge s'épanouit derrière son oreille. Sa chute entraîna l'une des tables. Je le vis s'écrouler sous une grêle de balles et de porcelaine cassée.

La grand-mère s'était dressée elle aussi. Sa tenue bon chic bon genre s'était ouverte, révélant un holster et, sous son chemisier, deux jeunes seins qui transformaient cette fausse octogénaire en une fille de vingt ans.

Je reculai à quatre pattes tout en sortant mon Beretta. Je profitai des quelques secondes de confusion qui suivirent les coups de revolver pour m'abriter sous une table. Le reste des consommateurs étaient à terre eux aussi, mélange de têtes blanches sentant l'eau de lavande et la peur. Seul quelqu'un se lamentait au fond de la salle, tous les autres étaient muets.

Respirant profondément, je cherchai une solution. J'étais, littéralement, coincée. Le premier tireur bloquait le passage entre la porte d'entrée et moi. La meilleure chose à faire eût été d'emprunter l'issue de secours si celle-ci ne s'était trouvée à plus de dix mètres, au-delà du champ de mines que représentaient les tables renversées et les personnes accroupies. Je ne m'en sortirais pas toute seule. Je regardai de nouveau la fenêtre de devant, priant le Ciel que Brian eût entendu les coups de feu et espérant que je ne regretterais pas ma décision de lui avoir fait confiance encore une fois.

La fausse mémé avança d'un pas, ses escarpins écrasant la vaisselle brisée. L'une des vieilles dames, réfugiée sous la table à côté de la mienne, leva la tête et me regarda en clignant des paupières. Du sang maculait une de ses joues poudrées : un éclat de verre provenant d'un vase transparent y était fiché. Elle porta l'index à ses yeux, puis désigna quelque chose derrière moi.

Suivant son indication, je regardai une fois de plus la vitrine. Une ombre se baissa vivement et disparut de mon champ de vision. Brian, me dis-je, mais je n'en étais pas sûre. Lorsque je me retournai, la vieille dame me fit un signe de tête. Je lui répondis par la même mimique. Oui, je l'avais vu moi aussi. Je lui adressai un sourire rassurant, puis formai avec les lèvres les mots français : *Baissez-vous*. Docile, la femme posa sa joue indemne sur le plancher.

Je me glissai avec précaution hors de mon abri. Visant la jeune fille, je tirai deux fois. La première balle se perdit, mais la seconde l'atteignit à l'épaule. La fille sursauta et se mit de profil, sa main armée se portant à sa blessure. Son complice riposta, fracassant le mince dessus de ma table. Puis lui et la fille se jetèrent sur le sol.

Quelqu'un d'autre tirait à présent. Je vis la fenêtre de devant voler en éclats et le visage de Brian apparaître au-dessus du châssis.

« File ! » cria-t-il en faisant tomber ce qui restait de la vitre brisée avec le canon de son browning.

Avançant à croupetons parmi les tables, je me dirigeai vers le fond de l'établissement tandis que Brian me couvrait sur le devant.

Je ne m'en servirais qu'en cas d'urgence. Je me rappelai ces paroles de Brian en approchant de la porte de service. L'urgence était soudain devenue une réalité. Je jetai encore un coup d'œil derrière moi. Agitant son pistolet, Brian m' enjoignait de partir.

« Vas-y ! » hurla-t-il en tirant encore une fois.

Puis il disparut.

Je me levai, ouvris la porte d'un coup d'épaule et sortis en chancelant dans la ruelle, heurtant le mur de pierre de l'immeuble d'en face. Le passage avait à peine la largeur d'un sentier, je ne pouvais même pas y étendre mes bras. Cela sentait les ordures, à la fois animales et humaines, accumulées là depuis toujours ainsi que l'humidité due à l'obscurité permanente qui y régnait. Des moisissures recouvraient les murs.

J'avançai, serrant mon Beretta. Au bout de la ruelle, j'apercevais une des petites rues du quartier et un flot continu de piétons. Au loin hurlait la sirène d'une voiture de police, le son se rapprochait et s'intensifiait à chaque seconde.

Avant d'atteindre la rue, je remis le pistolet dans mon jean, puis je m'arrêtai un moment pour m'orienter. Il n'était pas question d'aller prêter main-forte à Brian. Il ne l'aurait pas fait s'il avait été dans ma situation, pensai-je, me fondant dans la foule qui se dirigeait vers la place Saint-Michel. En outre, si quelqu'un était capable de se débrouiller tout seul, c'était bien Brian. Il m'attendrait dans le métro. Sinon, je le retrouverais à l'hôtel de l'Espérance. Il s'en tirerait.

Pas de Brian sur le quai bondé de la station Saint-Michel. Je pris

la ligne Porte d'Orléans en direction de Montparnasse, puis gagnai l'hôtel à pied. J'arrivai dans notre chambre à cinq heures et demie. Brian n'y était pas. Nous avions demandé à la femme de chambre de ne pas nous déranger, et il semblait qu'elle eût respecté la consigne. Le lit était resté défait et tout était aussi sale qu'auparavant. J'inspectai néanmoins le contenu de mon sac, vérifiant que les passeports s'y trouvaient toujours. Rassurée, je m'assis près de la fenêtre pour surveiller la rue.

La demi-douzaine de sex-shops de la rue de la Gaîté faisaient d'excellentes affaires. Leur clientèle était essentiellement masculine : des employés de bureau banlieusards et des travailleurs manuels qui s'arrêtaient là un moment après le boulot. Cependant, de temps à autre, j'apercevais aussi une femme, citadine au visage émâcié, portant d'impossibles talons hauts et un strict tailleur gris. Le petit magasin situé juste en face, d'où s'échappait une lancinante musique raï, semblait le plus couru de tous ces établissements. Un flot continu de clients y entraît et en ressortait, attirés sans aucun doute par la rangée de lanières de cuir soigneusement pendues dans la vitrine et dont les formes flasques ressemblaient à des canards rôtis exposés dans une boucherie chinoise.

Pendant une bonne heure, je regardai défiler ces visages éclairés au néon. À six heures et demie, l'inquiétude commença à me gagner. *Passé sept heures, celui qui est rentré seul déguerpit.* Nous en avions discuté des tas de fois, et pourtant je n'avais jamais cru qu'une telle éventualité pût se présenter. Je passai en revue les clés de la Seat sur la table de chevet, nos maigres biens, mon sac et le sac à dos de Brian. *Je ne t'attendrai pas*, avait dit Brian. Mais si je partais maintenant, je ne saurais où aller.

J'entrai dans la salle de bain et m'aspergeai la figure d'eau froide. Puis je m'allongeai sur le couvre-lit poussiéreux et examinai les fissures au plafond. Les aiguilles de ma montre dépassèrent six heures quarante-cinq, puis six heures cinquante. Il fallait que je me prépare à décamper, mais je n'arrivais pas à bouger. À six heures cinquante-cinq, comme par miracle, une clé tourna dans la serrure.

« Je suis allé en métro jusqu'à Bobigny, m'expliqua Brian. Je voulais être sûr que personne ne me suivrait ici. »

Il s'assit sur le lit et enleva sa veste. L'épaule droite de sa chemise était raidie par du sang séché. Le tissu collait à la peau.

« Juste une petite égratignure, m'assura-t-il en essayant d'ôter sa chemise.

— J'ai l'impression que c'est un peu plus grave, lui dis-je en abaissant ses mains et en dégageant la chemise à partir de sa tête et de son bras valide. Ne bouge pas. Il va falloir que je mouille d'abord le tissu. »

Il n'y avait pas de gant de toilette dans la salle de bains, mais j'y trouvai une petite serviette que je passai sous le robinet.

« C'est une balle qui t'a fait ça ou un morceau de verre ? m'enquis-je en appliquant la serviette chaude sur son épaule.

— Une balle, répondit-il, tressaillant sous la pression de ma main. Mais c'est une blessure superficielle.

— N'empêche que tu devrais peut-être voir un médecin.

— Ce n'est pas la peine. Il y a des antibiotiques dans mon sac. Ça suffira.

— Tu n'aurais pas un canif ?

— Si, il est dans la poche du sac à dos. »

Je sortis le canif et les antibiotiques, puis j'ôtai la serviette et coupai la manche de la chemise. Il s'agissait en effet d'une blessure superficielle, quoique assez profonde pour nécessiter quelques points de suture. Le pourtour de la plaie, rose et boursoufflé, montrait le début d'une infection.

« Tu as besoin d'un antiseptique et d'un bandage, déclarai-je en pliant la serviette dont je remis la partie propre sur son épaule. Je vais chercher une pharmacie. »

Le gardien m'indiqua une pharmacie de garde non loin de l'hôtel. Je la trouvai sans difficulté. En revenant, je m'arrêtai dans une

épicerie pour acheter quelques provisions : fromage, jambon, pain, un filet d'oranges, une bouteille d'eau et deux Kronenbourg.

Pendant mon absence, Brian avait pris une douche et changé de tee-shirt. Je le pensai du mieux que je pus, nettoyant la plaie avec de l'iode et une pommade antiseptique, puis la recouvrant de gaze. À part, sans doute, une vilaine cicatrice, Brian n'aurait pas d'autres séquelles de sa blessure.

Lorsque j'eus terminé, j'ouvris les bouteilles de bière et disposai notre repas froid sur la petite table bancale de la chambre.

« Merci », dit Brian en arrachant un morceau de pain.

Ensuite il coupa une grosse part de camembert. Je bus une gorgée de bière.

« Tu sais, c'était mon boulot au couvent : veiller à ce que tout le monde ait de quoi manger.

— Tu cuisinai pour les religieuses ? demanda Brian en faisant descendre le pain avec de la Kronenbourg.

— Exactement. Nous étions deux à préparer les repas.

— Le couvent te manque ?

— Je crois, oui. »

Je réfléchis à sa question. Les mots rendaient mal ce que j'éprouvais. Me contenter de dire que les sœurs et le couvent me manquaient était tellement au-dessous de la vérité que c'en était presque un mensonge. L'abbaye n'était pas seulement l'unique foyer que j'eusse connu, mon existence commençait avec elle.

« Et la vie que tu menais avant ? »

Je pris une orange dans le filet et entamai sa peau avec mes ongles.

« Tu me demandes si ma vie d'avant me manque ? »

Brian acquiesça.

« Comment pourrait-elle me manquer puisque je n'en ai pas ? répondis-je en épluchant le fruit.

— Tu m'as dit que tu avais un enfant. Il doit quand même t'arriver d'y penser ?

— Ça m'arrive parfois, en effet.

— Tu n'as vraiment gardé aucun souvenir ? »

Je fis non de la tête, bien que ce ne fût pas tout à fait vrai. Des images brèves et fragmentées traversaient quelquefois mon esprit, mais j'avais toujours refusé de croire à leur réalité. Et puis il y avait aussi des sensations tactiles ou olfactives, trop viscérales pour n'être que des illusions.

« Et toi ? demandai-je en mettant un quartier d'orange dans ma bouche. Je suppose que ta famille doit te manquer, non ?

— Je retourne aux États-Unis tous les deux, trois ans. Il ne m'y reste plus grand-chose. Mes parents étaient déjà âgés lorsqu'ils m'ont

eu. Mon père souffre de la maladie d'Alzheimer et ma mère s'épuise tellement à s'occuper de lui qu'elle-même en devient un peu folle.

— Oh ! je suis désolée...

— Il ne faut pas : après tout, j'ai choisi cette vie.

— Est-ce que tu le regrettes ? »

Brian but une gorgée de bière.

« Oui, souvent, seulement je ne vois pas quelle autre vie je pourrais mener.

— Et maintenant, cette vie, je l'ai fichue en l'air d'une certaine manière.

— Oh, tu sais, j'ai mis de l'argent de côté, heureusement.

— Tu as des projets ?

— Pas encore. Je vais peut-être disparaître. Je connais une petite île au large de Tortola où il y a un vieux bar abandonné que j'ai toujours voulu acheter. Mais il faut d'abord qu'on démêle les fils de la sombre histoire dans laquelle nous sommes empêtrés.

— C'est évident. À ton avis, c'était qui, ce couple au salon de thé ?

— Je suppose qu'il s'agissait d'employés de mon ex-patron. Des gens sous contrat, comme moi.

— Tu connais quelqu'un à la NSA qu'on pourrait aller voir avec la clé USB ?

— Je ne connais ici que quelques agents de la CIA auxquels je ne peux pas faire confiance. J'ai l'impression qu'un certain nombre de responsables trempent dans cette affaire. »

Je me coupai une tranche de pain et me servis de jambon. J'avais plus d'appétit que je ne pensais et la Kronenbourg commençait à me monter à la tête.

« Et si on contactait Werner ? demandai-je. Tu pourrais te mettre en rapport avec lui. »

Brian me regarda, stupéfait.

« C'est la seule personne qui sache l'identité du mystérieux personnage qu'on voit sur la vidéo, poursuivis-je. Et il était aussi en relation avec ma mère. Dans son bureau, il y avait une photo qui les montrait tous les trois ensemble.

— Au Pakistan ?

— Non, au Vietnam. J'avais déjà vu cette photo quelque part – où, je ne saurais le dire. Il est possible que ma mère en ait eu une reproduction.

— Tu oublies que Werner était prêt à te tuer, dit Brian.

— Ce qu'il voulait, c'était la clé USB. Je pourrais peut-être lui proposer une copie de la vidéo en échange de renseignements sur mon passé.

— C'est totalement insensé.

— Tu vois autre chose à faire ? »

Plongés dans nos pensées, nous mangeâmes un moment en silence. Certes, mon projet était risqué, mais quelque chose me disait que c'était la meilleure solution. Je voulais retrouver ma vie d'avant et, d'après moi, Werner était en mesure de m'en fournir une bonne part.

Brian finit sa bière et posa la bouteille sur la table.

« J'ai un ami à Bratislava, me confia-t-il à contrecœur. Il pilote parfois un avion pour Werner. Or, il a une dette envers moi.

— Je te remercie.

— Attends un peu, c'est encore trop tôt pour me dire merci. »

Le lendemain matin, nous partîmes de bonne heure pour rouler en direction de Strasbourg, Munich, puis Salzbourg et Vienne. À notre arrivée en Slovaquie, il n'était pas loin de minuit. Passant à proximité des sinistres vestiges du rideau de fer, nous nous dirigeâmes vers le Danube et Bratislava. Lors de l'achat de la vieille Seat, nous ne nous étions pas préoccupés d'exiger la carte grise, aussi Brian dut-il déployer toute son éloquence et sacrifier un billet de cent euros pour convaincre le douanier que la voiture n'avait pas été volée. Lorsqu'il nous fit signe de passer, il neigeait. De gros flocons, pareils à des pellicules, tombaient sur son manteau sombre.

Bien avant d'atteindre Bratislava, nous aperçûmes la tourelle futuriste de Nový Most, le pont de l'ère soviétique qui ombrageait, tel un vaisseau spatial d'envahisseurs, les bâtiments désuets de la vieille ville. Au-delà, au sommet de la colline, se dressait le vieux château avec son austère façade de pierre tout illuminée.

« Quelle heure est-il ? demanda Brian alors que nous traversions une vaste étendue de banlieue socialiste, sur la rive droite du Danube.

— Presque une heure », répondis-je.

Je regardais défiler les innombrables tours d'habitation, monolithes rébarbatifs, fruits d'une sinistre utopie. Ces grands ensembles avaient été construits pour enfermer. Ils permettaient l'espionnage et décourageaient systématiquement toute opposition. Une fois de plus, je reconnus les lieux.

« Je suis déjà venue ici », dis-je.

Brian me jeta un coup d'œil.

« Ça te rappelle des souvenirs ?

— Ce n'est qu'une simple impression, mais je suis venue ici il y a longtemps. Avant la fin de la guerre froide. »

J'avais déjà ressenti cette impression à la frontière : une réaction viscérale, le souvenir pénible de fils de fer barbelés et de kalachnikovs, de jeunes gens très sérieux en uniforme soviétique qui avaient glissé des miroirs sous la voiture.

Hannah Boyle avait aussi séjourné ici. Selon Helen, elle y était morte. Et, pour une raison que j'ignore, j'avais choisi de prendre son

nom.

Nous franchîmes le pont. À présent, la neige tombait dru, voilant les eaux noires du Danube d'un rideau de dentelle, dissimulant la rive et la vieille ville au-delà.

« Nous devrions peut-être chercher un hôtel, dis-je.

— Je pensais qu'on pourrait s'installer chez Ivan, répondit Brian. C'est l'heure à laquelle il est réveillé et vaque à ses occupations. »

Nous nous arrê tâmes d'abord au jazz-bar de la vieille ville, un minuscule établissement enfumé, non loin du palais primatial. Il était fréquenté par des jeunes gens branchés, pâles et maigres, en jean noir et blouson de cuir et des étudiantes à l'air dur qui cultivaient le look d'anciennes héroïnomanes célèbres.

Lorsque Brian lui demanda s'il avait vu Ivan, le barman prit un air pincé.

« Ce saligaud de Russe n'a plus mis les pieds ici depuis au moins deux semaines, grogna-t-il en anglais. Si vous le voyez, dites-lui que j'aimerais bien récupérer les vingt-cinq mille couronnes qu'il me doit.

— Vous n'avez pas idée de l'endroit où on pourrait le trouver ? demanda Brian. Ça serait une occasion pour lui transmettre votre message. »

Le barman versa les deux Martinis qu'il était en train de mélanger, puis il aboya quelques mots en slovaque à l'adresse d'une serveuse renfrognée en minijupe noire et bottes.

Elle posa son plateau sur le comptoir et alluma une cigarette. Elle regarda Brian de la tête aux pieds, puis me jeta un bref coup d'œil dédaigneux.

« Depuis un bout de temps, il fréquente le Charlie's Pub, dit-elle. Dans la rue Spitalska. Vous connaissez ? »

Brian fit signe que oui.

La serveuse aspira une longue bouffée, puis rejeta lentement la fumée par les narines.

« Moi aussi, j'ai quelque chose à lui communiquer : dites-lui que Yana l'envoie se faire foutre. »

« Ton copain n'a pas l'air d'avoir la cote par ici.

— Oh, personne n'a dit que c'était un ange, mais ce n'est pas un mauvais bougre. Simplement, les Slovaques n'aiment pas les Russes, voilà tout.

— En revanche, il semble avoir pas mal de succès auprès des femmes.

— T'as deviné ça, hein ?

— À propos, je pense que la serveuse te trouvait à son goût. »

Brian sourit.

« Elle n'est pas du tout mon genre. Moi, je serais plutôt porté sur les filles en danger de mort et amnésiques.

— Je me sens flattée. Sérieusement, comment l'as-tu connu, ce fameux Ivan ?

— Il y a quelques années de cela, il m'a pris en stop alors que je cherchais à sortir de Khartoum. On a dû s'arrêter douze heures au lac Victoria pour attendre une livraison de poisson, des tilapias congelés. On a tout de suite sympathisé.

— Et qu'est-ce que tu fabriquais à Khartoum ? » dis-je quand nous fûmes devant la Seat.

Soudain grave, Brian plaqua sa main sur le toit de la voiture.

« Tu veux vraiment le savoir ?

— Puisque je te le demande.

— J'escortais une cargaison d'armes légères destinée à l'APLS », dit-il d'un ton brusque.

Il ouvrit la voiture et se glissa sur le siège du conducteur. Je montai à mon tour et claquai la portière. Brian mit le contact et s'éloigna du trottoir.

« Tu y croyais vraiment ? demandai-je alors que nous descendions la rue pavée avec bruit. Je veux dire : Dieu, la patrie et tout le tremblement ? Il n'y a pas eu des moments où tu t'es posé des questions ? »

Un groupe de fêtards saupoudrés de neige surgit à quelques mètres de nous sur la chaussée. Brian freina. Nous les regardâmes passer devant nos phares bras dessus bras dessous pour se tenir chaud et en équilibre. Leur haleine s'élevait en un seul grand nuage, pareil à la vapeur de quelque machine géante.

« Tu parles de moi, mais toi ? » finit par répondre Brian. Parce qu'il m'est impossible de savoir ce que tu ressentais, à quoi tu croyais. »

Le dernier membre du groupe leva sa main gantée d'une moufle et l'agita en signe de remerciement. Il monta sur le trottoir et sortit de la lueur de nos phares.

« Tu éludes ma question. »

Brian soupira.

« Je n'ai jamais prétendu que notre système était parfait, mais c'est le meilleur que je connaisse. » Il passa en première et avança sur les pavés glissants. Il désigna le monde situé au-delà des fenêtres de la voiture, les rues enneigées et les sombres bâtiments habsbourgeois. « Son alternative n'a pas donné de très bons résultats par ici.

— En effet », reconnus-je tout en doutant que l'échec du système soviétique justifiait la cupidité. Cette attitude me paraissait pire ou pour le moins cynique. « Es-tu venu dans ce pays pendant la guerre froide ?

— Non. Je n'étais pas encore entré dans la carrière. J'ai regardé la

chute du mur de Berlin à la télé, dans le mess de ma base. »

J'avais vu des images de la destruction du Mur, de la foule rassemblée à la porte de Brandebourg. Plusieurs des religieuses étaient assez âgées pour se rappeler le jour où la ville avait été coupée en deux, séparant des parents, des frères et des sœurs.

« Après la guerre, ma famille a tout perdu en Tchécoslovaquie, dit Brian en se garant devant un bâtiment brillamment éclairé qui abritait quatre cinémas. Quand les communistes ont pris le pouvoir en 1948, mes grands-parents ont émigré aux États-Unis. Mon père n'était alors qu'un enfant. »

Il coupa le moteur et me regarda.

« C'est ici. »

Je compris pourquoi le fameux Ivan avait choisi Charlie's comme quartier général. La clientèle y était d'apparence plus simple que dans le petit bar à jazz et beaucoup plus changeante. Une bonne partie des femmes présentes étaient manifestement des étrangères. Des Anglaises et des Américaines qui cherchaient un endroit moins couru que Prague et Budapest. Ivan pouvait donc se conduire aussi mal qu'il en avait envie, sachant que ses compagnes d'une nuit seraient bientôt parties et remplacées par d'autres tout aussi consentantes.

À l'intérieur du bar, la vue et l'ouïe étaient agressées. D'énormes écrans de télévision encombraient les lieux tandis que vibrail de la musique pop mise à plein volume. Comme il n'y avait pas de piste de danse, les gens tournaient entre les tables, agitant dangereusement des cigarettes allumées. Je suivis Brian au comptoir et attendis qu'il attire l'attention d'une des barmaids, une femme en corsage dos nu et jean moulant, dont le bronzage devait être artificiel.

Il y avait trop de bruit pour que je pusse entendre leur conversation, mais à l'expression pincée qui se peignit sur le visage de la femme, je compris que nous touchions au but. Avec un sourire sarcastique, elle désigna une table au fond de la salle où un individu aux cheveux plaqués et vêtu d'un long manteau en cuir buvait entre deux blondes.

« C'est lui », dit Brian en avançant vers le trio.

Quelle que fut la dette d'Ivan à l'égard de Brian, elle lui semblait apparemment moins désagréable que celle qu'il avait envers le barman du jazz-bar. Le Russe nous repéra bien avant que nous parvenions à sa table. Il se leva, les bras grands ouverts, l'air heureux. Après avoir donné à Brian une véritable accolade d'ours, il se tourna vers les blondes et les congédia. Puis il nous fit asseoir.

« Bougre de vieux salaud ! dit-il avec un large sourire en donnant une tape amicale sur l'épaule de Brian. Qu'est-ce que tu fous dans ce bled ? »

Il avait un accent russe très prononcé, presque caricatural.

« On vient d'arriver. » Brian me désigna. « Voici mon amie Ève. Ève, je te présente Ivan. »

Ivan me détailla, puis lança à Brian un regard de connivence.

« Ce fils de pute m'a sauvé la vie », beugla-t-il. Posant son bras sur les épaules de Brian, il approcha son visage si près du mien que je sentis son haleine chargée d'alcool. « Il ne vous l'a jamais dit ? »

Je secouai la tête et jetai un coup d'œil à Brian.

« C'est une longue histoire », déclara ce dernier.

Ivan vida son verre.

« Vous êtes ici pour affaires ou pour le plaisir ? s'enquit-il en promenant son regard sur la foule.

— On a un service à te demander », hurla Brian pour se faire entendre.

Ivan agita la main en direction d'une serveuse, levant trois doigts et montrant la table d'un geste circulaire. La femme fit signe qu'elle avait compris et alla au comptoir.

« Un service ? »

Haussant les sourcils, Ivan extirpa un paquet de Marlboro de son manteau.

« Tu travailles toujours comme pilote pour Bruns Werner ? »

— Ça m'arrive encore quelquefois.

— On voudrait que tu nous obtiennes un rendez-vous avec lui. »

Ivan éclata de rire.

« Tu plaisantes ou quoi ? »

— Non, c'est très sérieux. »

La serveuse arriva avec trois verres de liqueur. Ivan régla tout de suite les consommations.

« Goûtez-moi ça ! » nous ordonna-t-il.

Il prit son verre et fit cul sec.

« Qu'est-ce que c'est ? demandai-je à Brian en reniflant le liquide transparent.

— De la slivovitz. De l'alcool de prunes. Un vrai tord-boyaux. »

Je reniflai encore une fois et bus plus de la moitié de mon verre. C'était un alcool âpre et fort comme le cognac que les Tane distillaient chaque automne à partir du marc.

« Écoute, mec, dit Ivan, Werner est un bon client. Je ne peux pas me permettre de gâcher mes relations avec lui.

— Il sera ravi de nous voir », assura Brian.

Ivan restait incrédule.

« Tous les deux ? »

— Tous les deux. »

Le Russe alluma une cigarette et se pencha en avant.

« Vous pouvez me dire de quoi il s'agit ? »

Brian fit non de la tête.

« Espèce de sale Amerloque ! » lâcha Ivan, l'air sérieux. Puis sa bouche s'étira en un large sourire. Il posa sa main charnue sur l'épaule de Brian. « Je ne peux rien lui refuser, à ce type », dit-il, s'adressant à moi.

Il était près de quatre heures du matin lorsque nous quittâmes Charlie's. Nous titubâmes dans les quelques rues qui nous séparaient de l'appartement d'Ivan, nous arrêtant seulement pour sortir nos sacs de la Seat. Le logement d'Ivan datait de l'époque soviétique. Simple et carré, composé de deux chambres et d'une petite cuisine, il avait été conçu pour une famille de quatre personnes. Il était toutefois assez grand pour abriter Ivan, sa médiocre collection d'art érotique et de guitares électriques.

Ivan insista pour que nous prenions un dernier verre avant de nous allonger sur le canapé-lit du séjour. À cinq heures passées, nous réussîmes à le persuader que la fête était finie. Il parut déçu et attristé par notre manque de résistance. Après nous être couchés, nous l'entendîmes se glisser dehors. Il revint peu avant l'aube, mais pas seul. À moitié endormie, j'entendis la porte d'entrée s'ouvrir et perçus le gloussement étouffé d'une femme.

Elle était partie quand Brian et moi nous réveillâmes en fin de matinée. Chantant à tue-tête, Ivan faisait frire des œufs en exhibant son corps velu et ses jambes maigres. Pour tout vêtement, il portait un slip bikini imitant une peau de panthère et de vieilles pantoufles bleues.

Il termina le dernier refrain de *Material Girl*, puis se tourna vers nous, une spatule dans une main, une cigarette dans l'autre, comme un cuisinier sorti de quelque mauvais film porno.

« Salut, sacrées marmottes ! » lança-t-il d'un ton joyeux.

J'ai dit qu'il fallait savoir savourer certains souvenirs récents, et il est vrai que des sensations éprouvées pour la première fois sont pareilles à des cadeaux inespérés. Mais il est aussi des expériences que nous désirons vraiment oublier. Comme par exemple me réveiller dans le séjour d'Ivan la gorge sèche, le cœur au bord des lèvres et en proie au vertige – bref, avec ma première gueule de bois.

« Tu peux me dire le plaisir que prennent les gens à se saouler ? » demandai-je à Brian alors que, d'un pas incertain, nous nous approchions de la table de la cuisine, attirés par l'arôme du café.

Brian eut un faible rire.

« Il s'agit sans doute d'une sorte d'amnésie. On a tendance à oublier à quel point c'est désagréable après.

— Vous avez une véritable mine de déterrés, les amis », déclara Ivan avec un sourire taquin.

Il posa deux tasses de café sur la table et se versa de la vodka dans un verre à eau.

« Vous en voulez ? » demanda-t-il en nous tendant la bouteille.

Je fis non de la tête. Rien que l'odeur de l'alcool me donnait la nausée. Ivan éclata de rire, puis retourna à la cuisinière. La cigarette au coin des lèvres, il ouvrit le placard, en sortit trois grandes assiettes sur lesquelles il empila des œufs, des pommes de terre et des saucisses.

« J'ai de bonnes nouvelles pour vous », annonça-t-il en plaçant la nourriture devant nous. Il s'installa sur une chaise. « J'ai appelé Werner ce matin. Je ne sais pas de quoi il s'agit, mais votre affaire doit être drôlement importante. Quand je lui ai dit que vous vouliez le voir, j'ai bien cru qu'il allait se pisser dessus de joie. »

Il éteignit sa cigarette, puis étendit une serviette sur ses jambes nues. Il portait un tatouage au côté droit de la poitrine : un pâle dragon et une femme enchaînée. Juste au-dessous de la femme, on voyait une grosse cicatrice en forme d'étoile.

« Donc il a accepté ? » demanda Brian.

J'enfournai dans ma bouche une fourchette pleine de pommes de

terre. C'était bon de se remplir l'estomac.

« Cet après-midi, il arrive à Vienne par avion. Étant donné que j'ignorais comment vous vouliez organiser cette rencontre, j'ai promis de le rappeler pour lui donner plus de précisions.

— C'est parfait, dit Brian. Tu lui diras que nous pourrions nous voir demain matin à neuf heures devant le monument aux morts qui se trouve sur la colline de Slavin. Que nous possédons ce qu'il désire et que nous sommes prêts à négocier. »

Ivan inclina la tête, puis toucha sa cicatrice d'un geste machinal.

« Dis-lui aussi de venir sans ses sbires », ajouta Brian.

« Ça fait combien de temps que vous êtes à Bratislava ? » demandai-je à Ivan après le repas, quand Brian fut parti prendre une douche.

La nourriture plus trois tasses de café, un litre d'eau et de l'aspirine m'avaient permis de reprendre un peu mes esprits. Je commençais à penser à Hannah Boyle, me demandant si elle avait ressemblé aux étrangères du Charlie's Pub ou à la femme que j'avais entendue chuchoter ce matin chez Ivan.

« Depuis 1990, répondit-il.

— J'avais une amie ici, une Américaine. Je me demandais si vous la connaissiez. Elle s'appelait Hannah. Hannah Boyle. »

Ivan réfléchit une minute.

« J'ai connu une ou deux Hannah, mais pas de ce nom-là.

— Elle est morte dans un accident de voiture. Il y a longtemps. Au moins dix ans.

— Je suis désolé.

— Brian m'a dit que vous connaissiez beaucoup de monde par ici », hasardai-je en choisissant soigneusement mes mots.

Ivan fit bouger ses pectoraux, le dragon remua la queue.

« Disons que ça fait partie de mon boulot.

— C'était une amie intime, voyez-vous, et je n'ai jamais pu découvrir ce qui était arrivé exactement. Il doit exister un rapport sur cet accident. À la police, je suppose.

— Ça se peut, oui.

— Nous avons une après-midi de libre, je pourrais peut-être me renseigner quelque part ? »

Ivan me regarda en plissant les paupières comme pour dire que, même s'il savait que je lui racontais des blagues, il m'aiderait de toute façon.

« Je connais deux ou trois personnes. Je les appellerai. »

Lorsque Brian sortit de sa douche, nous laissâmes Ivan pour nous rendre dans le grand magasin Tesco. Les vêtements d'occasion que

Brian m'avait achetés en Espagne étaient tout chiffonnés et ils dégageaient à présent une odeur de transpiration, de tabac froid et d'alcool de prunes. J'avais absolument besoin de changer d'habits.

« J'ai demandé à Ivan de récolter des renseignements pour moi, dis-je alors que nous traversions la voie du tramway et nous dirigions vers l'immense magasin.

— Des renseignements à quel sujet ?

— Sur Hannah Boyle. Je suis déjà venue ici, je le sens. Et, selon Helen, c'est à Bratislava que Hannah a trouvé la mort. Si je pouvais rencontrer quelqu'un qui l'a connue... » L'improbabilité d'un tel événement me fit hocher la tête. « Ce n'est sûrement pas sans raison que j'ai décidé de prendre ce nom à Tanger.

— S'il y a quelque chose à apprendre, tu peux être sûre qu'Ivan le découvrira. »

Mêlés à la foule, nous nous frayâmes un chemin jusqu'à l'entrée de Tesco.

La vie au couvent ne m'avait certainement pas permis de suivre la mode. Les vêtements que je portais, la plupart de seconde main, avaient été choisis parce qu'ils étaient pratiques et tenaient chaud l'hiver. C'était tout autre chose qu'offraient les nombreuses rangées de minijupes en cuir et de chemisiers à paillettes exposés au rayon du prêt-à-porter féminin de Tesco. Si j'avais été seule, j'aurais sans doute abandonné et serais rentrée chez Ivan les mains vides.

Je restai là un moment, indécise. Puis Brian prit la tête des opérations et me conduisit au rayon des jeans. Une heure plus tard, nous ressortions, fiers de nous, dans la rue Spitalska, avec, dans nos sacs, deux jeans, quelques articles très simples en tricot, plusieurs sous-vêtements, des chaussettes, des bottes noires et un manteau de laine foncée.

Ivan nous attendait avec impatience. Il était habillé à présent d'un pull noir et de bottes de cow-boy noires et luisantes.

« J'ai retrouvé votre amie, nous annonça-t-il dès que nous eûmes franchi la porte.

— Déjà ? m'étonnai-je bêtement en posant mes sacs Tesco.

— Enfin, pas elle, mais plutôt le rapport de police concernant son accident. J'ai une copine qui travaille aux archives municipales. » Ivan semblait très satisfait du succès de sa démarche. « Elle nous donne rendez-vous dans une heure », précisa-t-il en consultant sa montre. Il nous dévisagea l'un après l'autre, puis s'éclaircit la voix. « Il faudrait que je lui apporte un petit cadeau en remerciement. »

Comprenant l'allusion, je sortis de mon sac à main un billet de cinquante euros. Je commençais à me dire qu'on pouvait tout obtenir avec de l'argent.

Ivan jeta un coup d'œil au billet et hocha la tête.

« Vous savez, il faut tenir compte de l'inflation », expliqua-t-il d'un ton attristé tandis que j'exhibais un deuxième billet.

Je pensais que cent euros suffiraient, or, alors que nous nous rendions aux archives, Ivan insista pour que nous nous arrêtions dans une parfumerie de la place Kamenne afin d'y acheter un flacon de parfum Chanel.

« Nous ne devons pas nous montrer mesquins, déclara Ivan en glissant l'argent dans l'emballage blanc et noir. Mon amie est une dame qui a de la classe. »

De prime abord, les archives municipales de Bratislava semblaient être un modèle de classement moderne, une administration pourvue, comme d'autres, de tous les avantages de la technologie : ordinateurs, fax et téléphones à lignes multiples. Ce ne fut qu'après être descendus avec Michala, l'amie d'Ivan, dans les entrailles du bâtiment que nous en découvrîmes la véritable nature. Au sous-sol s'étendaient les vastes caves de l'époque pré-informatique, une série de pièces remplies d'étagères métalliques qui ployaient sous le poids de cartons et de classeurs – un monument poussiéreux dédié au monstre de la bureaucratie soviétique et aux montagnes de papier qu'il avait dévorées.

Si Ivan se montrait goujat avec les serveuses et les barmans, il savait se mettre en frais lorsque c'était utile. J'ignore s'il agissait par flatterie ou s'il était sincère, mais il déploya envers notre hôtesse tout son charme et la traita avec un tact que je ne lui connaissais pas.

Je ne crois pas que *une dame qui a de la classe* fut le terme qui convînt pour décrire Michala. Comme beaucoup de fonctionnaires d'un certain âge désireuses d'afficher leur personnalité, elle s'habillait avec une audace frisant le mauvais goût. Sa généreuse poitrine saillait sous un pull rose vif et ses cuisses étaient recouvertes de cuir noir. Voilà une femme qui devait bien connaître le rayon des vêtements féminins de Tesco.

Brian et moi suivîmes Michala et Ivan le long des travées mal éclairées. Le lourd trousseau de clés de Michala tambourinait contre ses larges hanches, son slovaque chantant résonnait dans les salles vides. Finalement, elle s'arrêta devant une porte nue et passa ses clés en revue.

« Bien entendu, les dossiers ne sortent pas d'ici, dit-elle en anglais tout en introduisant la bonne clé dans la serrure et en tournant la poignée.

— Bien entendu », acquiesçai-je.

Elle regarda Brian comme pour souligner ses paroles, puis elle poussa la porte et alluma, révélant plusieurs rangées d'étagères.

« Des rapports de police, expliqua-t-elle alors que nous pénétrions

dans la pièce. Depuis la fin de la révolution jusqu'au divorce. » Voyant que je ne comprenais pas, elle précisa d'un ton d'institutrice : « Depuis la chute du système communiste jusqu'à notre séparation d'avec la République tchèque. »

Ses talons claquèrent sur le sol en ciment.

« Par ici, je vous prie. »

Elle longea une rangée, s'arrêta au milieu et en tira un mince dossier.

« Hannah Boyle, annonça-t-elle, et ce nom prit une consonance étrangement slave dans sa bouche.

— Merci », dis-je.

J'ouvris la chemise et parcourus des yeux un texte inintelligible. En plusieurs endroits, il avait été biffé au feutre noir.

Une photo était attachée à la première page avec un trombone. Elle représentait une Peugeot blanche écrasée, le côté du conducteur complètement embouti, le moteur poussé contre le volant, le tableau de bord enfoncé dans le siège. Le côté du passager, en revanche, avait été plus ou moins épargné. La portière était entrebâillée comme si quelqu'un était descendu en négligeant de la refermer. Une étiquette ovale collée sur la lunette arrière indiquait qu'il s'agissait d'une voiture immatriculée en Autriche.

La photo ayant été prise de nuit, l'arrière-plan, non éclairé par le flash, était complètement noir. On aurait dit que le monde se réduisait à cette voiture et à la mince bordure d'asphalte constellée de verre. Mais moi j'étais aussi consciente de ce qui se dissimulait dans ces ténèbres que si je m'étais trouvée sur les lieux. À droite, à l'extérieur du cadre, il y avait le camion qui nous avait heurtées. Son pare-chocs n'avait été que légèrement cabossé, un de ses phares cassé. Un petit saint Christophe ornait son tableau de bord. À gauche, il y avait l'ambulance, les secouristes qui fumaient tandis que le corps de Hannah gisait à l'intérieur.

Il faisait froid, l'air sentait la neige. Des voitures passaient sur la route derrière nous, certains conducteurs ralentissaient pour regarder, d'autres, trop préoccupés par l'approche de la frontière, continuaient à rouler comme si de rien n'était. Le verre cassé crissait sous mes bottes. La netteté de ce souvenir me fit frissonner.

« Äie äie äie ! » s'exclama Ivan en jetant un coup d'œil par-dessus mon épaule.

Sa voix me ramena soudain à la salle poussiéreuse du sous-sol.

« Vous pouvez me dire ce qu'il y a là-dedans ? » demandai-je en tendant le dossier à Michala.

La femme ouvrit les branches d'une paire de lunettes à monture dorée qu'elle portait autour du cou, au bout d'une chaîne, et chaussa les verres.

« 21 décembre 1989, lut-elle en suivant le texte du doigt. Collision sur l'autoroute Bratislava-Vienne. Selon le rapport, le camionneur était ivre. La conductrice de la Peugeot, Hannah Boyle, une Américaine, a été tuée sur le coup. »

Elle tomba sur l'un des passages biffés et s'interrompit. Elle fronça le sourcil comme confrontée à un problème difficile.

« Qu'est-ce que c'est que ces ratures ? demandai-je.

— Je ne sais pas. » Michala haussa les épaules. « Une erreur de frappe, je suppose. » Elle sauta les lignes noircies et continua sa lecture. « Le reste est technique, expliqua-t-elle. Vitesse, force de l'impact, et caetera.

— Et que disent les parties barrées ? »

La suppression des mots était bien trop soigneusement exécutée pour ne corriger que des fautes de frappe, à moins que l'erreur eût consisté à inclure dans le rapport une information ensuite caviardée. Je regrettai de ne pas lire le slovaque.

Michala secoua la tête.

« Je n'en sais rien. Désolée. Je ne vois vraiment pas. »

Ses excuses semblaient sincères, comme si elle se rendait compte qu'elle me fournissait un renseignement incomplet.

« Ça alors, c'est bizarre... dit-elle.

— Quoi donc ? »

Sur la dernière page, elle désigna une signature suivie d'un nom soigneusement dactylographié.

« Stanislav Divin. C'est le nom du policier qui a signé le rapport. Vous voyez ce sigle, à côté de son nom de famille ? »

J'opinaï.

« Eh bien, ça ne va pas du tout, dit Michala avec l'indignation d'une fanatique de l'ordre. Ce n'est pas normal que ce gars-là enquête sur un accident de la route.

— Ah bon ? »

Michala posa un ongle verni sur le nom de l'homme.

« Ce n'est pas son boulot. Il appartient à la brigade des stup. »

Stanislav Divin. Je lus et relus ce nom pour le graver dans ma mémoire. Si je ne pouvais emporter le dossier, j'emporterais au moins ce renseignement.

« Divin. » Alors que nous sortions du bâtiment des archives, Ivan répéta ce nom d'un air pensif.

« Ça vous dit quelque chose ? » demandai-je.

Je mis la main en visière : malgré le brouillard, la lumière du soleil paraissait d'une clarté aveuglante après la pénombre du sous-sol.

Ivan fit non de la tête.

« Il doit être à la retraite.

— Est-ce que tu pourrais te renseigner ? » demanda Brian.

Ivan tira une grosse bouffée de sa cigarette et rejeta la fumée avec bruit. Il jeta un coup d'œil sombre à son ami.

« Parfois je regrette que tu m'aies sauvé la vie », dit-il. Ensuite, il enfonça la main dans la poche de son manteau de cuir et en sortit son portable.

La personne qu'Ivan essayait de joindre n'était pas là, mais le Russe nous assura qu'il avait laissé un message et promit que nous aurions une réponse le lendemain matin. Quand nous revînmes à l'appartement, il était déjà tard. Je pris une douche et mis mes vêtements neufs. Ensuite, nous partîmes dîner dans un endroit appelé le Montana's Grizzly Bar, un restaurant américain spécialisé dans les hamburgers et les steaks, qui détonnait un peu dans le dédale des rues médiévales situées à l'ombre du château.

« Le Montana ! » s'écria Ivan quand la serveuse apporta nos commandes. Il agita sa fourchette en direction du décor prétentieux, des trophées mités et des panneaux publicitaires de bières américaines, puis il se tourna vers moi. « Vous êtes de quelle région des États-Unis ? »

— Je ne sais pas », répondis-je.

Ivan se figea, sa fourchette piquée dans son entrecôte saignante, son couteau en l'air.

« Vous vous foutez de... ? » commença-t-il, mais un échange de regards avec Brian lui fit comprendre qu'il valait mieux en rester là.

Après dîner, nous laissâmes Ivan au bar, notre départ prématuré étant compensé pour lui par l'arrivée de trois hôtes de l'air britanniques, et nous rentrâmes à pied.

« Demain matin, nous avons rendez-vous avec Werner », me rappela Brian alors que nous traversions la place Hlavne, marquant de nos pas la couche de neige tombée pendant le dîner. Les fast-foods qui bordaient la place fermaient pour la nuit, leurs fenêtres encore éclairées sous leurs avant-toits festonnés de glaçons. « Tu sais ce que tu vas lui dire ? »

Je fis non de la tête et inspirai une bouffée d'air sec et glacial.

« Il faut qu'on établisse un plan, dit Brian.

— Oui, tu as raison. »

En fait, je ne pensais ni à Werner ni à notre rendez-vous. Je revoyais la Peugeot blanche d'Hannah Boyle, la portière entrebâillée côté passager et les longues biffures sur le rapport de police. Je sentais que j'étais au bord d'une découverte, que j'étais parvenue tout près de l'endroit où mon histoire avait commencé.

Il avait beaucoup neigé durant la nuit. Vue du haut de la colline de Slavin, la vieille cité, avec les flèches baroques de ses églises et ses toits gothiques recouverts de blanc, ressemblait à une de ces crèches d'autrefois. Le soleil brillait, le ciel était d'un bleu profond, la couronne dorée sur la cathédrale Saint-Martin étincelait. Un tramway longeait le fleuve. Puis, prenant un virage, il pénétra à l'intérieur de la ville et s'arrêta le temps de déposer quelques minuscules silhouettes. Dominant le tout, le château, gris et silencieux, surveillait le Danube et les plaines au-delà, attendant les prochains envahisseurs comme il le faisait depuis près de six siècles. Seuls le pont futuriste qui vibrait sous le poids des véhicules et les tours des banlieues, sur l'autre rive, gâtaient le paysage.

Étant donné l'heure matinale, le monument aux morts était presque désert. À part nous, il n'y avait que deux vieux bonshommes qui balayaient la neige des larges marches. L'énorme monument semblait rapetisser leurs corps courbés. Une plaque de bronze informait ceux qui l'ignoraient que six mille jeunes Soviétiques avaient péri pour libérer des nazis l'ouest de la Slovaquie.

« Neuf heures », constata Brian en consultant sa montre et en tapant des pieds pour se réchauffer.

J'enfonçai mes mains dans les poches de mon manteau neuf. À droite, mes doigts frôlèrent la crosse du Beretta, à gauche, la carte mémoire sur laquelle Brian avait copié la veille le contenu de la clé USB. Nous avions laissé l'original chez Ivan.

Deux hommes surgirent de derrière le monument et traversèrent la vaste place. Alors qu'ils approchaient, je reconnus Werner et, derrière lui, mon vieil ami Salim.

« Il a emmené son homme de main, chuchotai-je, serrant le Beretta, le pouce près du cran de sûreté.

— Nous vous avons demandé de venir sans vos sbires », dit Brian lorsque Werner et Salim arrivèrent à notre hauteur.

Werner s'immobilisa.

« M. Aziz est mon assistant. »

Je fis non de la tête.

« Nous partons », dit Brian en me prenant le bras.

Werner nous laissa faire quelques pas vers l'autre bout de la place.

« Écoutez, soyons raisonnables ! » finit-il par crier.

Il congédia Salim d'un geste de la main. Le jeune homme retourna au monument.

« Nous sommes prêts à négocier, déclara Brian alors que nous revenions sur nos pas, mais c'est nous qui fixons les conditions.

— Entendu, acquiesça Werner. Vous avez le film ? »

Je sortis la carte mémoire de ma poche et la lui montrai, puis je la remis dans mon manteau.

« Je vous propose le marché suivant, dis-je : vous commencez par me dire qui est l'homme en tenue occidentale qu'on voit sur la vidéo et qui est la femme à côté du cameraman. Ensuite, je veux rencontrer cet homme. Débrouillez-vous comme vous voulez, mais obtenez-moi un rendez-vous. »

Werner me regarda avec un mélange de pitié et de mépris.

« Mais qu'est-ce qui vous fait croire, chère mademoiselle, que je connais cet homme ?

— Vous le connaissez, assurai-je.

— Malheureusement, on m'a volé ce film avant que j'aie pu le regarder.

— Comment, vous ne savez pas ce qu'il y a sur cette vidéo ?

— Ce n'est pas ce que j'ai dit. Je connais exactement son contenu. C'est pour cela que j'ai accepté de l'acheter. On assiste à un meurtre, si je ne me trompe.

— Oui. Le meurtre d'une femme. Une journaliste. Une de vos amies. Et l'homme aussi était votre ami. »

Werner frotta l'une contre l'autre ses mains gantées. Son nez et ses joues étaient rouges de froid, ses lèvres pâles et sèches.

« Pour une femme qui a perdu la mémoire, vous savez beaucoup de choses.

— J'ai vu une photo dans votre bureau, à Marrakech. Une photo de vous trois au café des Trois Singes. L'homme et la femme qui figurent dessus sont ceux du film. »

Werner remonta le col de son manteau comme pour dissimuler son expression. On eût dit qu'il venait de recevoir un coup de poing dans l'estomac.

« Vous étiez amoureux d'elle, n'est-ce pas ? demandai-je, me rappelant que, sur la photo, les deux hommes se tournaient vers la femme.

— Vous êtes sûre qu'il s'agit bien du même personnage ? demanda Werner, éludant ma question.

— Absolument. »

Werner hésita un moment. Il regarda un point sur l'autre rive du Danube comme s'il attendait l'arrivée imminente de cavaliers hussites.

« Il s'appelle Robert Stringer, lâcha-t-il.

— Et elle, quel est son nom ?

— Catherine, dit-il, les yeux fixés sur mon visage, avec une expression qui répondait à ma question sur ses sentiments. Catherine Reed. »

Voilà enfin un nom, pensai-je. Même si je ne recueillis rien d'autre, j'aurais au moins obtenu cela.

« Vous pouvez m'en apprendre davantage sur eux ?

— Catherine était journaliste, comme vous l'avez dit. Elle était américaine.

— Et Stringer ?

— Quand j'ai fait sa connaissance à Saigon, il travaillait pour USAID.

— Et qu'est-ce qu'il fabriquait au Pakistan ?

— Officiellement, il faisait partie de l'Asia Foundation.

— Et officieusement ?

— Tout le monde savait que c'était un agent de la CIA.

— Même Catherine Reed ?

— Oui, Catherine aussi.

— Et est-ce que tout le monde connaissait également le petit commerce annexe que Stringer pratiquait avec Naser Jibril ? »

Werner fit non de la tête.

« Et Catherine ?

— Oui, elle, elle le savait parce que je lui en avais parlé, déclara Werner en tripotant de nouveau son manteau.

— Vous m'avez dit ignorer que c'était Stringer qui apparaissait dans le film, lui rappelai-je.

— Je ne le savais pas », maintint-il. Il se tut un instant. « Ce qu'il y a, c'est que, dans mon boulot, on entend beaucoup de rumeurs dont certaines sont fondées. Par un ami de la police pakistanaise des frontières, j'ai appris qu'un Américain faisait entrer des caisses d'armes vides en Afghanistan. Les policiers y trouvaient leur compte : ils recevaient deux fois plus de bakchichs. Mon ami jugeait cela suspect, et moi aussi. J'ai donc refilé le tuyau à Catherine pour lui rendre service. Je pensais lui fournir la matière d'un article.

— Vous n'avez donc rien à voir vous-même avec le trafic de Stringer ?

— Absolument rien. Je vous l'ai dit, je ne savais pas qu'il s'agissait de lui.

— Et il ne vous est pas venu à l'idée que le service que vous rendiez à Catherine risquait de causer sa perte ? »

Werner frissonna visiblement.

« Je vous en ai assez dit. Je vous ferai rencontrer Stringer. Nous allons arrêter ici cette conversation. Donnez-moi le film. »

Je sortis la carte mémoire de ma poche. Maintenant que Werner savait que c'était Stringer qu'on voyait dessus, autant la lui donner.

« Encore un autre renseignement, dis-je. Est-ce que Leila Brightman travaillait pour Stringer ?

— Vous ignorez vraiment tout de ses activités ?

— Oui.

— Eh bien, à l'époque où vous étiez Leila Brightman, il était votre patron et c'est pour lui que vous m'avez volé le film.

— Là, vous vous trompez », dis-je. Je lui tendis la carte mémoire. « Lorsque je me suis rendue chez vous, c'était de ma propre initiative. »

Werner prit la carte et la rangea dans la poche intérieure de son manteau.

« Et puis-je savoir pourquoi ? » s'étonna-t-il.

J'hésitai à lui répondre. J'eus un moment la tentation de lui révéler que cette femme qu'il avait aimée, je l'avais aimée moi aussi. Mais quelque chose me retint.

« J'avais mes raisons, déclarai-je.

— Comme nous tous. » Werner regarda Brian. « Demain ou après-demain, je prendrai contact avec vous.

— Nous comptons sur votre appel », dit Brian.

Werner fit un signe d'assentiment et s'éloigna. Il mit un certain temps à traverser la place, soulevant la neige sur son passage. Silhouette solitaire au milieu de cette vaste étendue blanche que dominaient le monument et son pilier monolithique, il paraissait las et abattu – juste un vieillard par une rude matinée d'hiver. Lorsqu'il atteignit le mémorial, il se retourna et s'arrêta un instant avant de disparaître.

« Tu crois qu'il organisera cette rencontre avec Stringer ? demandai-je à Brian alors que nous nous dirigions vers l'endroit où nous avions garé la Seat.

— Et toi, qu'est-ce que tu en penses ?

— J'ai l'impression qu'il le fera. »

Brian hocha la tête.

« Moi aussi. »

Lorsque nous revînmes à l'appartement, Ivan était déjà sorti, mais il rentra peu après avec des provisions pour le petit déjeuner : œufs, pâtisseries, pain et une bouteille de vodka russe.

Plongée dans un profond sommeil, je ne l'avais pas entendu la nuit précédente. Cependant, à en juger par son teint blême et ses

maines tremblantes, il s'était de nouveau couché très tard cette nuit. Il portait la marque d'un gros suçon sur le cou. Même si je comprenais pourquoi Ivan en irritait certains, je lui trouvais un côté très attachant. Sa sincérité et la joie sans états d'âme avec laquelle il se détruisait me le rendaient sympathique.

« Comment s'est passée votre entrevue avec le grand manitou ? demanda-t-il en posant ses emplettes et en enlevant son manteau. Est-ce que chacun a reçu ce qu'il voulait ?

— Je l'espère », répondis-je.

L'une des plus grandes qualités d'Ivan, c'était sa discrétion. Il n'avait posé aucune question sur notre désir de voir Werner, tout comme il n'avait pas insisté au sujet d'Hannah Boyle. Je lui en étais reconnaissante.

« Quels sont tes projets pour les deux jours à venir ? demanda Brian.

— Je suis totalement libre jusqu'à la semaine prochaine.

— Ça tombe bien, fit Brian. Parce que nous devons revoir Werner. Il t'appellera demain ou après-demain.

— Pas de problème, chef », répondit Ivan avec un sourire.

Je voyais toutefois qu'il n'était pas au mieux de sa forme. Il disposa les pâtisseries sur une assiette, mit une bouilloire sur le feu et se laissa tomber sur une chaise, cigarette au bec.

« Je crois que je deviens trop vieux pour ce genre de vie », reconnut-il.

Brian rit.

« Ça fait déjà un bout de temps que tu l'es ! »

Le portable d'Ivan sonna. Le Russe le sortit de sa poche tout en faisant de sa main libre le geste de tirer sur son ami.

« Ici, Ivan », grogna-t-il dans le récepteur.

On entendit une voix déformée crachoter dans l'appareil. Ivan marmotta quelque chose en slovaque, se leva, ouvrit un des tiroirs de la cuisine, y prit un crayon et un morceau de papier et écrivit rapidement quelques mots. Une brève conversation s'ensuivit, ponctuée de nombreux rires de la part d'Ivan. Puis celui-ci ferma le téléphone et se tourna vers nous.

« Ça y est, je l'ai, annonça-t-il d'un ton triomphant.

— Vous avez quoi ?

— L'adresse de Stanislav Divin. Pendant que vous étiez sortis, j'ai appelé un ami au ministère de l'intérieur. Il paraît que Divin s'est retiré à la campagne. Il s'est acheté une petite ferme. » Ivan me tendit le morceau de papier. « Il habite un bled près de Kosice. »

Je regardai le gribouillis à peine lisible d'Ivan.

« C'est où, Kosice ?

— À l'est du pays, expliqua Brian. Près de la frontière hongroise.

— On pourrait y être ce soir ? » demandai-je.

Brian consulta sa montre.

« En partant tout de suite, nous pourrions même faire l'aller-retour. »

CATHERINE REED. Je me répétais ce nom en regardant les champs en jachère défilier derrière la vitre de la Seat. Une épaisse couche de neige duveteuse recouvrait les ondulations que le dernier labour avait sculptées dans la terre. Au loin, les pics fantomatiques des Carpates perçaient l'éternelle brume dont la pollution industrielle couvrait la Slovaquie.

Si toutes mes démarches ultérieures échouaient, il me resterait au moins ce nom. Ajouté aux autres maigres renseignements que j'avais récoltés – que Catherine avait travaillé pour CNN à Islamabad, qu'elle était morte l'été de 1988 – ce nom me permettrait d'en découvrir davantage. Il y aurait bien quelqu'un pour savoir ce qui était arrivé à sa fille, c'est-à-dire à moi.

Que faisaient les gens dans une situation comme la mienne ? Ils avaient sans doute des grands-parents, des tantes, des oncles, un père. Une famille qui à présent prenait soin de l'enfant que j'avais laissé derrière moi. Pour ma part, j'aurais été assez grande pour me débrouiller seule. Je calculai l'âge que je pouvais avoir alors, l'été de 1988. Quelque chose comme dix-neuf ou vingt ans.

Un camion nous dépassa, fonçant sur l'autoroute, éclaboussant de neige le pare-brise de la Seat. Notre petite voiture fut légèrement déportée. Mon cœur se mit à battre plus vite. Je pensai à la Peugeot, à sa carrosserie écrasée telle une boîte d'aluminium. Mais je n'avais pas seulement peur de mourir.

Je la retrouverais, me dis-je. Pas la petite fille de l'abbaye de Cluny, cette fille fantôme née de mon imagination, mais une véritable enfant. Une véritable personne de la vie de qui j'étais un jour sortie et dans la vie de qui je comptais bien retourner. Elle existait dans un endroit quelconque, partagée dans une certaine mesure entre l'oubli et l'attente de mon retour.

« Espèce de cinglé ! » jura Brian, luttant avec son volant tandis que le camion disparaissait sur l'autoroute.

La propriété de Stanislav Divin se situait à une vingtaine de kilomètres de Kosice. C'était une petite ferme nichée dans les contreforts des Tatras. L'adresse donnée par Ivan était plus que vague et il nous fallut pas mal de temps pour traverser les villages au nord de Kosice où Brian s'arrêtait parfois pour demander son chemin en mauvais slovaque.

Le soleil se couchait lorsque nous franchîmes le portail délabré de Divin et empruntâmes l'allée qui menait à sa maison. Toute vieille qu'elle était, la propriété se révélait bien entretenue, ses dépendances visiblement retapées à plusieurs reprises. On ne pouvait guère appeler cela une ferme. Il y avait juste un poulailler, une petite grange et deux carcasses de Skoda, mais c'était exactement le genre d'endroit où un flic de la ville rêvait de se retirer. J'imaginai ce lieu en été avec des montagnes verdoyantes dans le lointain et une odeur de foin frais.

Pour ne pas effaroucher Divin, nous n'avions pas annoncé notre visite, aussi fus-je soulagée de voir des lumières dans la maison et de fines volutes de fumée monter de la cheminée. Lorsque nous nous garâmes devant l'entrée, les rideaux d'une des fenêtres s'écartèrent et un visage gris nous regarda par la vitre.

« Eh bien, maintenant ils savent que nous sommes là », dit Brian en coupant le contact.

La porte s'ouvrit et une femme portant une épaisse chemise de laine et un pantalon apparut sur le seuil. Elle avait à peu près l'âge de Divin – du moins l'âge que je lui attribuais. C'était une robuste septuagénaire, trapue et pleine d'assurance. Son épouse, sans doute.

Brian se dirigea vers la maison, parlant en slovaque d'un ton cordial et léger.

« Souris », me lança-t-il par-dessus son épaule quand la femme regarda dans ma direction.

J'arborai un sourire idiot tandis que Brian déployait tout son charme.

Je vis la femme hésiter. De toute évidence, elle se posait des questions sur ces deux personnes, manifestement des étrangers, qui roulaient dans une voiture espagnole et voulaient rencontrer son mari. Elle devait trouver cela louche. Pourtant, elle nous fit signe d'entrer.

La maison était délicieusement bien chauffée, un énorme poêle à bois y faisait régner une température presque tropicale. Le dîner qui cuisait répandait dans l'air une odeur de viande mijotée et de pommes au four.

« Divin est à son atelier, m'informa Brian lorsque la femme eut disparu à l'arrière de la maison. Elle est allée le chercher.

— Tu lui as dit la raison de notre visite ?

— Je lui ai parlé d'une vieille affaire dont Divin s'était occupé. Un accident de voiture où ta sœur avait été tuée. Tu étais américaine. Il y

avait un procès en instance et de l'argent à se faire s'il savait quelque chose qui pouvait nous aider à obtenir un règlement favorable.

— Et elle t'a cru ? »

Brian haussa les épaules.

« J'en ai eu l'impression, en tout cas. »

J'entendis un bruit de voix excitées au fond de la maison. Finalement, la femme réapparut, suivie de son mari. Elle dit quelque chose à Brian, puis s'en alla vers la cuisine.

Stanislav Divin était un homme dont le corps svelte, quoique robuste, contrastait avec les larges hanches et les mains charnues de son épouse. Il portait des vêtements très simples : un jean usé et une chemise de travail effrangée qui montrait des avant-bras recouverts de sciure. Il tenait à la main une délicate figurine de bois représentant un oiseau-mouche en vol.

Il me sourit et, pendant un moment, je craignis qu'il ne m'eût reconnue. Si j'avais été dans la voiture d'Hannah, il se souviendrait de moi. Son expression, cependant, n'en trahit rien. Ensuite, il regarda Brian et nous pria de nous asseoir. Il avait mené des centaines d'enquêtes, me dis-je, et mon affaire remontait déjà à plusieurs années. Même moi je n'aurais peut-être pas reconnu la fille que j'étais alors.

« Ma femme m'a dit que vous vouliez me parler d'une de mes vieilles enquêtes », dit Divin dans un anglais à peu près dépourvu d'accent.

Il s'installa dans un fauteuil près du poêle, l'oiseau sur ses genoux.

« C'est cela », confirmai-je en ôtant mon manteau et m'asseyant en face de lui. Il faisait presque trop chaud à côté du feu. « Il s'agit de ma sœur, expliquai-je, suivant les instructions que m'avait données Brian. Elle est morte il y a quelques années dans un accident de voiture. J'ai appris que c'était vous qui aviez mené l'enquête.

— Un accident ? s'étonna Divin.

— Oui. Il a eu lieu en décembre de l'année 1989. Ma sœur conduisait une Peugeot blanche immatriculée en Autriche. Un camion l'a heurtée de plein fouet sur l'autoroute Bratislava-Vienne.

— Une Peugeot blanche, dites-vous... »

La main sur la tête de l'oiseau, Divin leva les yeux vers le plafond comme s'il cherchait ce souvenir dans les poutres.

« Elle était américaine, précisai-je. Elle s'appelait Hannah Boyle. »

Le vieil homme hochait la tête.

« Attendez, maintenant ça me revient. Une vilaine collision. La fille... » Divin fit une grimace et s'interrompit. « Je suis navré.

— Oh, vous savez, il y a longtemps de ça... » dis-je avec un pauvre sourire censé traduire le reste d'un vieux chagrin.

Nous nous tîmes un moment. J'essayai de trouver un moyen de

reprendre la conversation. Une bûche se déplaça dans le feu, faisant résonner le ventre du poêle de fer.

« On m'a dit que vous étiez un policier de la brigade des stupéfiants », finis-je par risquer.

Divin bougea sur sa chaise et jeta un coup d'œil à Brian. Il lui dit une phrase en slovaque à laquelle Brian répondit. Apparemment convaincu, le vieil homme se retourna vers moi.

« Oui, c'est exact. »

Je lui adressai un sourire encourageant.

« Ne vous inquiétez pas. Ma famille savait que ma sœur avait un problème. » Je m'aventurai un peu plus loin. « Elle n'était pas ici en simple touriste, n'est-ce pas. »

Divin fit non de la tête.

« Il s'agissait d'héroïne ? avançai-je.

— Non, c'était du haschisch.

— Elle en transportait beaucoup ?

— Plusieurs kilos, je crois. Je ne me souviens pas exactement.

— Et l'autre fille, vous savez ce qu'elle est devenue ? »

Divin baissa les yeux sur l'oiseau de bois. Il le prit doucement et le posa sur la table basse, près de lui. Lorsqu'il releva la tête, le regard qu'il m'adressa était clair et direct.

« Je ne saisis pas, dit-il. De quelle autre fille voulez-vous parler ?

— De l'amie de ma sœur. Il y avait une deuxième femme, une Américaine aussi, qui voyageait avec Hannah.

— Je pense que vous vous trompez, assura l'ancien policier. Votre sœur était seule. » Il mit les mains sur ses genoux. « Et ce procès dont il est question, vous l'intentez à qui ? »

Je regardai Brian.

« À la firme Peugeot, se hâta-t-il de répondre. Il y avait un problème avec les ceintures de sécurité. »

Divin inclina la tête.

« Eh bien, je crois vous avoir dit tout ce que je savais, déclara-t-il en se levant. J'espère que ces renseignements vous seront utiles. Pour autant que je m'en souviene, la ceinture de la jeune Boyle était toujours bouclée quand nous l'avons trouvée. Bon, si vous n'avez rien d'autre à me demander, je crois qu'il est temps pour ma femme et moi de se mettre à table. »

« Les ceintures de sécurité ! raillai-je quand nous remontâmes en voiture. C'est tout ce que tu as réussi à trouver ? »

Brian ferma sa portière.

« Je crois qu'à ce stade de la conversation, j'aurais pu dire n'importe quoi, ça n'aurait pas changé grand-chose. »

Il avait évidemment raison. Divin n'était pas idiot et notre histoire

ne tenait pas debout. Pourtant, je ne pouvais m'empêcher de soupçonner que, sous cet accident de voiture, se cachait une affaire beaucoup plus compliquée et que le vieux policier ne nous en avait pas tout dit.

« Tu penses que c'était toi qui accompagnais Hannah, hein ? demanda Brian alors que nous franchissions le portail.

— Oui, c'est ce que je pense.

— Tu sais, ils ne plaisantent pas avec ce genre de délit ici. Je veux parler des drogues. Si ç'avait été réellement toi, tu serais encore en train de croupir dans quelque prison slovaque. »

Par la vitre obscure, je regardai mon propre reflet et le croissant de lune au ciel.

« Or ce n'est pas le cas », dis-je, revoyant la Peugeot, la portière du passager ouverte, le verre éparpillé sur la route, chaque tesson brillant comme un diamant à la lueur du flash de la police.

Je chassai cette image et essayai de me concentrer sur ce que je savais, sur la succession des événements. Dans l'été de 1988, Catherine Reed était assassinée au Pakistan. Environ dix-huit mois plus tard, lors de la chute du communisme, Hannah Boyle était morte dans une voiture pleine de haschisch et la fille de Catherine, passagère de cette même voiture, s'en était tirée sans l'ombre d'un ennui. Décidément, quelque chose clochait dans cette histoire.

Werner appela le soir suivant, alors que Brian, Ivan et moi dînions dans un restaurant thaïlandais de la vieille ville. Ivan prit son portable et répondit brièvement sur un ton très sérieux.

« C'était Werner, dit-il en raccrochant. Il vous donne rendez-vous à la station fluviale du château de Devin, après-demain matin à dix heures. Il m'a chargé de vous annoncer que Stringer serait là. »

Je posai ma fourchette et jetai à Brian un regard affolé. Bien que persuadée que Werner m'amènerait Stringer, je ne pouvais oublier ce qui s'était passé à la casbah.

« Tout se passera bien, ne t'inquiète pas », dit Brian.

Ivan enfourna du riz sauté dans sa bouche.

« Werner est un salaud, dit-il tout en mâchant, mais il tient toujours parole. Sa parole, c'est tout ce qui lui reste. »

Je ne doutais pas de ce qu'affirmait Ivan, cependant je continuais à trouver curieux que Werner eût accédé si facilement à ma demande. Et pourquoi Stringer acceptait-il de me rencontrer ?

« Ne t'inquiète pas, répéta Brian. Je serai là. »

Même par cette morne matinée d'hiver, rouler le long du Danube vers le château de Devin représenta un moment agréable. Par endroits, le fleuve était gelé. Les contreforts des Carpates, nus et enneigés, montaient doucement vers le nord. Chose étonnante, on ne voyait presque plus aucune de ces clôtures en fil de fer barbelé qui avaient si longtemps défiguré les rives du grand fleuve. Ni aucune des vieilles tours de guet qui se dressaient autrefois à faible distance les unes des autres, les gardes ne surveillant pas la partie autrichienne, mais l'intérieur du pays.

J'avais déjà fait ce voyage à une époque très différente et en une autre saison. À présent, il m'en revenait un souvenir fugitif, mais précis : alors, les clôtures étaient recouvertes d'une végétation estivale, la voie fluviale étincelait au soleil. Et, tous les quelque cent mètres, un panneau rouillé indiquait qu'il était interdit de prendre des

photos.

Le château n'était plus qu'un amas de ruines, vestiges d'une construction massive juchée sur un éperon rocheux. Son unique tour restante se tenait gracieusement en équilibre au-dessus du fleuve tel un nageur sur le point de plonger. Le parking était désert. En fait, tout était fermé pour l'hiver, aussi bien la boutique de souvenirs que le petit café.

« En été, on peut venir ici en bateau », dit Brian alors que nous garions la Seat devant la station close du ferry.

« Pourquoi fais-tu tout cela pour moi ? » demandai-je.

J'attendais de lui une explication plus convaincante que celle qu'il m'avait donnée sur le bateau qui nous amenait en Espagne, c'est-à-dire davantage qu'une vague allusion à un choix entre le bien et le mal et aux connaissances qu'exigeait cette distinction.

Brian posa sa main sur le volant et contempla ses articulations.

« Ce que je t'ai dit le soir où nous étions au Mamounia reste valable », répondit-il doucement.

Je repensai au jardin désert, aux orangers et aux poinsettias, à l'odeur de la terre chauffée par le soleil qui refroidissait dans la nuit et au fier minaret de la Koutoubia. Il m'avait dit : *Si j'avais rencontré Hannah Boyle au Ziriyab, moi aussi je serais tombé amoureux d'elle.*

Et la nuit au Continental ? faillis-je demander, mais je me ravisai. Contrairement à ce que prétendait Brian, cet épisode demeurerait toujours entre nous.

Brian désigna l'autre bout du parking. Regardant dans cette direction, je vis arriver une Mercedes noire.

« Tu es prête ? s'enquit-il.

— Oui », affirmai-je, mais je mentais.

La Mercedes se gara à côté de nous et la portière du conducteur s'ouvrit. Salim descendit. Il s'approcha de la Seat et frappa à la fenêtre de Brian.

« M. Werner veut la voir seule, dit-il quand Brian baissa sa vitre.

— Je l'accompagne ou bien elle repart avec moi. »

Salim haussa les épaules.

« Alors aucun de vous deux ne rencontrera M. Stringer aujourd'hui. »

Je posai ma main sur le bras de Brian et ouvris ma portière. D'une certaine façon, j'avais toujours su que je devrais affronter cette épreuve toute seule.

« Ne t'en fais pas. Tout ira bien. Tu l'as dit toi-même.

— Votre pistolet », ordonna Salim alors que je descendais de voiture.

Sans attendre que je le lui remette, il retira lui-même le Beretta de la poche de mon manteau. Puis il se dirigea vers la Mercedes et ouvrit

la portière arrière. J'aperçus Werner à l'intérieur.

Je jetai un dernier regard à Brian.

« Ça va ! » lui lançai-je.

Alors que je montais à l'arrière de la Mercedes, j'entendis Salim dire à Brian :

« Vous pouvez rentrer en ville. Quand ce sera terminé, nous la déposerons où elle voudra. »

Il ferma la portière sur moi et se glissa derrière le volant.

Chaude et spacieuse, la voiture sentait le cuir et les cigares cubains. Alors que nous quitions le parking, Werner appuya sur un bouton et un panneau de verre fumé monta silencieusement vers le toit, séparant les sièges avant de l'arrière.

« Je sais que vous ne le supportez pas », commenta Werner en désignant la silhouette sombre de Salim.

L'euphémisme de cette déclaration me fit rire.

« On se demande bien pourquoi... »

— Je regrette ce qui s'est passé au Maroc. Il faut me comprendre : je tenais beaucoup à récupérer ce film.

— Bien sûr, raillai-je. Je ne vous en veux pas. »

Werner m'examina un moment tel un lutteur prenant la mesure de son adversaire.

« Vous lui ressemblez vraiment beaucoup, finit-il par dire. J'aurais dû m'en apercevoir tout de suite. Je m'en suis avisé un soir à la casbah, mais mon impression à ce moment-là a été tellement fugitive que je n'y ai plus pensé. Et puis, c'était difficile à imaginer.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, répliquai-je, incapable de supporter sa satisfaction d'avoir découvert la vérité.

— C'est cette histoire de photo qui vous a trahie. Lors de notre rendez-vous au monument aux morts, vous m'avez dit que la femme de la vidéo était celle qui figurait sur la photo que j'ai dans mon bureau. Or, comme vous le savez, sur cette photo, son visage est complètement flou. »

Je me détournai et regardai les collines enneigées par la fenêtre. Nous nous éloignons de la ville. D'innombrables rangées de vignes rayaient la terre, chaque petit champ d'une géométrie parfaite, chaque plant nouveau taillé et attaché à sa croix de fortune.

« Il existe un exemplaire bien meilleur de cette photo, reprit Werner. C'est Catherine qui l'avait. Vous l'avez vu, je suppose ? »

Je me retournai vers lui.

« Où m'emmenez-vous ? »

— Chez un ami. Vous pourrez y parler avec M. Stringer.

— Il a accepté de me voir sans difficulté ? »

Werner sourit.

« Oui, d'une certaine façon. »

Longeant le flanc des collines en direction du nord, nous roulâmes en silence sur plusieurs kilomètres. Puis la Mercedes emprunta un chemin de terre et commença à grimper lentement.

« Si je m'étais douté qu'elle courait un danger, je ne lui aurais rien dit, me confia Werner alors que nous franchissions un vieux portail et pénétrions dans le parc d'une immense villa. Votre mère ne se laissait pas arrêter par ce genre de chose. Je veux parler du danger. Sous cet aspect-là aussi, vous lui ressemblez. »

Soudain, ce que je désirai par-dessus tout, c'était me rappeler ma mère, connaître, comme l'avait connue Werner, cette femme incapable de rester immobile le temps d'une photo et qui avait gagné sa vie comme correspondante de guerre. J'aurais voulu saisir ce qu'elle avait vu en Werner, ce qu'elle avait aimé en lui. Il devait avoir une personnalité cachée qu'il m'était impossible de discerner. Bien entendu, me dis-je, je n'aurais peut-être jamais pu connaître cette part intime d'elle-même.

« Vous étiez amoureux d'elle ? » demandai-je.

Je lui avais déjà posé cette question au monument aux morts.

« Nous étions amants. Au Vietnam, puis de nouveau au Pakistan. Toutefois, nous ne nous faisons guère d'illusions : les vies que nous menions ne nous auraient pas permis d'être plus que cela. »

La Mercedes contourna la villa et s'arrêta devant l'une des entrées de derrière. Werner descendit et me fit signe de le suivre.

« Par ici », dit-il.

Nous entrâmes par la cuisine, un grand espace réaménagé pour y préparer les banquets d'aujourd'hui. Je n'aperçus pas grand-chose de la villa, mais ce que je fus capable d'entrevoir par des portes ouvertes – de longs couloirs et des pièces à haut plafond – indiquait un niveau de richesse que je n'avais encore jamais rencontré jusque-là. S'il y avait du personnel, celui-ci restait invisible et silencieux. Salim nous avait quittés à la voiture et j'avais bien l'impression que Werner et moi étions seuls dans le bâtiment.

Plus loin partait un petit couloir qui menait à un vaste office et, tout au bout, à une porte. Werner, tirant une clé de sa poche, l'ouvrit, révélant un escalier de pierre qui se perdait dans des ténèbres froides et humides. Elles me rappelèrent ma cellule souterraine à la casbah et je frissonnai.

« N'ayez pas peur », dit Werner. Il appuya sur un commutateur, éclairant une espèce de grotte qui se trouvait en contrebas. « Je n'ai nullement l'intention de vous faire du mal. Je vous en donne ma parole. »

Je me souvins qu'Ivan avait dit : *Sa parole, c'est tout ce qui lui reste.*

Werner en tête, nous descendîmes jusqu'à une très vieille cave à vin. Elle était pleine, du sol au plafond, de bouteilles soigneusement

rangées sur une étagère comme des livres dans une bibliothèque. Nous avions une cave à l'abbaye, mais rien de comparable à la richesse de celle-ci. Des siècles de moisissure recouvraient les casiers et les murs, gouttaient en minces stalactites, enveloppant toute chose d'une sorte de toile grise. L'air était chargé d'une puanteur originelle : une puissante odeur de pourri, presque une odeur de tombe.

« Sous le régime communiste, cette villa appartenait au Parti », expliqua Werner.

Les camarades n'avaient pas montré à l'égard du vin des goûts de prolétaires, pensai-je. Nous enfîlâmes ensuite un étroit corridor qui se terminait par une autre porte. Werner tira de nouveau une clé de sa poche.

« Vous pourrez poser à M. Stringer toutes les questions que vous voulez, dit-il en introduisant la clé dans la serrure. Je pense qu'il est disposé à vous dire ce que vous désirez savoir. »

Il y avait dans sa voix une intonation que je reconnaissais : c'était la même que celle de ce matin où je l'avais vu pour la première fois dans son bureau de Marrakech. Non, me dis-je, Stringer n'était pas venu ici de son plein gré et il n'en repartirait pas librement.

Werner ouvrit la porte. J'aperçus une petite chambre carrée, mal éclairée par une seule ampoule. En fait, elle ressemblait beaucoup à mon austère cellule de la casbah : il n'y avait là qu'un lit de camp, une chaise et un seau. Un homme frisant la soixantaine, à la tignasse poivre et sel, était assis, ou plutôt affalé sur cet unique siège, les bras liés derrière le dos, les pieds nus.

De toute évidence, on avait essayé de nettoyer la pièce ainsi que l'homme en prévision de ma visite. Cependant, la situation était on ne peut plus claire. Une odeur de vomi et d'excréments stagnait dans l'étroit espace et du sang maculait le visage et la chemise sale du prisonnier. Robert Stringer semblait avoir séjourné ici depuis un moment déjà. Les sbires de Werner avaient dû le trouver peu de temps après le rendez-vous sur la colline de Slavin.

« Bonjour, Cathy », dit Stringer en me regardant. Il avait un œil enflé, presque fermé, sa lèvre inférieure était fendue. « Je vous attendais. »

J'avais dû blêmir en entendant ce nom car la bouche tuméfiée de Stringer grimaça un pâle sourire dédaigneux.

« Eh oui, ricana-t-il, vous vous appelez Catherine Reed, comme votre mère.

— C'est vous qui avez envoyé les tueurs à l'abbaye ? » demandai-je, cherchant une raison qui aurait justifié la cruauté dont on avait fait preuve envers lui.

Je ne connaissais que trop bien le genre d'« hospitalité » qu'offrait Bruns Werner.

Stringer regarda Werner, puis reporta ses yeux sur moi.

« Oui, admit-il.

— Vous m’avez crue morte ?

— On m’avait dit que vous l’étiez.

— Qui ? Les hommes de la voiture, ceux qui m’ont abandonnée dans un champ ? Ils travaillaient pour vous, eux aussi ? »

Stringer acquiesça d’un signe de tête.

« Où est-ce que j’allais ? demandai-je.

— Vous vous rendiez à Genève pour me rencontrer. Vous m’aviez appelé du Maroc pour me dire que vous aviez vu la vidéo sur laquelle j’apparaissais. Vous étiez bouleversée. Je vous avais promis de tout vous expliquer.

— Vous ne saviez pas que j’avais laissé la clé USB à Tanger ?

— Non, bien entendu.

— En revanche, vous saviez que j’avais été à la casbah de Werner et que je m’étais emparée du film. Comment l’avez-vous su ? »

Stringer ouvrit la bouche pour répondre, mais je l’arrêtai.

« Non, dis-je, reprenons les choses par le début. » Je réfléchis un instant, me demandant à quel moment avait commencé cette histoire. Dans l’entrepôt de Peshawar ou des années plus tôt ? « C’est au Vietnam que vous avez rencontré ma mère », finis-je par lancer.

Stringer jeta un autre coup d’œil à Werner et le regard qu’ils échangèrent me confirma que ces deux hommes s’étaient toujours détestés, que, tout de suite, les sentiments qu’ils éprouvaient l’un et l’autre pour ma mère les avaient opposés.

« Oui, elle et moi nous étions des amis », répondit Stringer en appuyant sur le dernier mot d’un ton amer.

On aurait pu penser que des deux jeunes gens figurant sur la photo, c’était lui que Catherine aurait choisi. Il était svelte et beaucoup plus élégant que ce lourdaud de Werner. Et pourtant, c’était ce dernier que ma mère avait préféré.

« Mais vous auriez aimé être davantage pour elle qu’un ami, n’est-ce pas ? dis-je. Et c’est la raison pour laquelle vous l’avez fait assassiner à Peshawar ? Parce qu’elle en aimait un autre ? »

Stringer se racla la gorge et cracha. Des mucosités sanglantes atterrirent sur le carrelage, aux pieds de Werner.

« Catherine est morte parce que quelqu’un l’avait envoyée fouiner là où elle n’avait rien à faire. Elle était venue me voir auparavant, tu sais, dit-il, s’adressant à Werner. Elle m’a dit que tu lui avais donné un tuyau concernant un Américain qui utilisait frauduleusement la couverture de la CIA. J’ai essayé de la persuader que c’étaient des bobards et qu’il fallait laisser tomber, mais elle n’a rien voulu entendre. Tu sais comment elle était.

— Alors, vous êtes resté là sans bouger pendant que les hommes

de Jibril lui tranchaient la gorge ? » demandai-je.

Stringer leva la tête et dévisagea Werner. Brisé comme il l'était, il semblait indifférent à tout.

« Elle n'aurait pas dû venir », grogna-t-il.

L'air furieux, Werner serrait et desserrait les poings, mais je n'aurais su dire s'il était en colère contre Stringer ou contre lui-même.

« Parlez-moi d'Hannah Boyle, dis-je. J'étais avec elle la nuit de l'accident, n'est-ce pas ?

— Je vois que vous êtes toujours aussi perspicace, répondit Stringer en tirant sur ses liens.

— J'ai rencontré Stanislav Divin. Il m'a mise au courant pour le trafic de haschisch.

— Je ne faisais que tenir une promesse. Catherine ne t'a jamais avoué qu'elle avait une fille, hein ? » Stringer regarda Werner, puis se retourna vers moi. « Quand elle est venue me voir à Peshawar, elle a reconnu qu'elle avait peur. Elle m'a demandé de vous retrouver si jamais il lui arrivait malheur.

— Et c'est ce que vous avez fait, mais pas tout à fait comme elle l'entendait. »

Les yeux de Stringer étincelèrent.

« Sans moi, vous seriez encore, à l'heure actuelle, en train de croupir dans une geôle slovaque.

— Vous avez demandé à Divin d'enlever mon nom du rapport ?

— Je vous ai sauvée. Vous aviez survécu à l'accident de voiture, mais quand j'ai découvert ce qui s'était passé, vous étiez déjà en taule à Bratislava et aviez encore une vingtaine d'années à purger. J'ai dû conclure un marché pour vous sortir de là. Ça n'a pas été facile.

— Votre intervention n'était quand même pas vraiment désintéressée.

— Je vous ai offert une vie qui avait un sens. C'était ce que vous vouliez, ce que vous vouliez tous. À cette époque, il y avait tant d'idéalistes ici que ce pays empestait. Comme tous les autres, vous désiriez vous joindre à nous. Faire partie de notre organisation, au lieu de mener une vie minable à transporter des drogues. Et moi, je vous ai permis de réaliser votre souhait.

— Vous m'avez recrutée comme agent, tout comme vous avez recruté Patrick Haverman et Brian. Vous m'avez dit que je travaillais pour la CIA, mais ce n'était pas toujours exact, je pense ?

— Vous avez toujours travaillé dans l'intérêt de notre pays, affirma Stringer.

— Et qui décidait si c'était ou non dans son intérêt ? Vous auriez dû me dire la vérité.

— Vous ne saviez que ce que vous vouliez bien savoir. »

J'avais dit la même chose à Brian en Espagne, et je ne pus

m'empêcher de penser que Stringer avait raison : d'une certaine manière, j'avais choisi de le croire.

« Et si vous m'avez laissée partir, c'est parce que j'étais enceinte ? »

— Vous avez toujours été libre de partir à n'importe quel moment.

— Lorsque je suis revenue, comment avez-vous appris que c'était pour la vidéo ?

— Vous m'avez appelé de Tanger pour me raconter qu'un ami de la Maison s'était mis en rapport avec vous, qu'il avait entendu dire qu'Al-Marwan voulait vendre une vieille vidéo où, paraît-il, on voyait votre mère, et que Werner et lui avaient conclu le marché. Vous aviez besoin de mon aide.

— Et vous me l'avez offerte ?

— Vous n'auriez pas pu vous débrouiller toute seule.

— Vous m'avez donc envoyé Pat Haverman pour qu'il s'empare de la vidéo quand nous l'aurions prise. Seulement, vous n'aviez pas prévu qu'il agirait différemment.

— Il s'est conduit comme un imbécile.

— Et lorsque vos hommes n'ont pas trouvé le film sur moi, vous avez envoyé Brian le chercher à Tanger. »

Stringer fit une grimace. Il semblait arriver au bout du rouleau.

« Je vous ai déjà dit que vous étiez très perspicace. Je n'ai donc même pas besoin de vous raconter tout ça.

— Et où est mon enfant maintenant ? »

Stringer se plia en deux pour tousser, émettant un bruit semblable à celui d'une pierre heurtant un bois creux.

« C'est une fille. Elle vit chez ses grands-parents, les parents de Catherine, près de Seattle.

— Vous leur avez dit que j'étais morte ?

— Oui.

— Est-ce qu'ils savent pourquoi je suis partie ? »

Stringer fit un signe de dénégation.

« Comment s'appelle-t-elle ? »

Stringer cracha de nouveau, rejetant plus de sang cette fois, puis il s'efforça de se redresser.

« Madeline. »

Fermant les yeux, je me répétais chaque syllabe de ce mot. Madeline, le nom que j'avais choisi pour ma fille. Maintenant que je le connaissais, je n'avais plus besoin de Stringer, même pas pour me venger de lui. Soudain, je ne supportai plus d'être enfermée dans cette minuscule chambre à l'odeur oppressante. Je regardai Werner pour indiquer que je voulais partir, mais il passa à côté de moi et s'approcha de Stringer.

« Est-ce qu'elle est de moi ? » demanda-t-il, ne s'arrêtant qu'à quelques centimètres de l'autre, les poings toujours serrés, frémissant.

Tout d'abord, je ne sus de qui il parlait, puis Werner se tourna vers moi et je compris ce qu'il avait voulu dire.

Stringer sourit.

« Catherine avait peur de te le dire. Elle craignait que tu ne l'obliges à se faire avorter. Durant les deux derniers mois que nous avons passés à Saigon, elle pleurait chaque soir sur mon épaule, et tu ne t'es jamais aperçu de rien. Je t'en ai beaucoup voulu pour ça. Tu ne la méritais pas. Elle pensait que tu ne l'aimais pas. Et même des années plus tard, à Peshawar, elle n'a jamais osé te dire que tu avais une fille. »

Werner fixa Stringer des yeux pendant un moment, puis il lui tourna lentement le dos. Bien que vêtu d'un costume sombre et d'un long manteau de laine, il me sembla soudain aussi nu et vulnérable que l'homme ensanglanté assis sur la chaise. Ensuite, il me regarda. Il ouvrit la bouche comme pour parler, mais aucun son n'en sortit.

Pendant un instant, je vis en lui l'homme qu'il avait été avant tous ces événements, avant que la mort de ma mère ne le transformât : celui de la photo, assis à côté de Catherine Reed dans un café de Saigon. Et en même temps, je revoyais le vieillard qu'il paraissait être ce matin où je l'avais rencontré sur la colline de Slavin et qui s'était éloigné les épaules courbées en traînant les pieds dans la neige.

Il leva la main comme un prêtre qui va donner sa bénédiction, puis il ouvrit la porte et sortit dans le couloir.

M'attardant un instant dans la pièce, je jetai un dernier regard à Stringer.

« Vous n'étiez pas tout seul, n'est-ce pas ? » demandai-je, pensant à ce que Brian m'avait dit sur le bateau et que je soupçonnais depuis longtemps : les tueurs de l'abbaye, le couple du salon de thé n'auraient pu être aux ordres d'un seul homme.

Stringer eut le sourire d'une personne qui sait qu'elle va bientôt mourir.

« Nous sommes toujours tout seuls.

— Je veux dire, vous n'êtes pas le seul dans cette affaire, à l'Agence.

— J'avais parfaitement compris », répondit Stringer en respirant bruyamment.

J'aurais pu rappeler Werner et découvrir l'entière vérité. Je pouvais encore faire parler Stringer. Mais, en fait, il n'y avait rien d'autre que j'eusse envie de savoir.

Ce choix dans les souvenirs, n'était-ce pas au fond le propre de la mémoire et de la connaissance du passé – qui m'était toujours resté obscur ? N'était-ce pas l'explication tentée par Héloïse le soir où nous contemplions, dans la bibliothèque du couvent, les papiers peints qui se décollaient ? Que, pour chacun de nous, le passé est un puzzle, une

juxtaposition sans cohérence d'épisodes remémorés et de désirs. Et que même les personnes que nous aimerions entièrement comprendre, nous ne les retrouvons que par fragments et dans ces moments où nous les avons figées une fois pour toutes. Une silhouette sur un bateau, un visage penché dans l'obscurité au-dessus d'un lit, une femme dans un café de Saïgon. Tout ce que je voulais à présent, c'était revenir à la vie que j'avais quittée et retourner près de ma fille.

M'approchant de Stringer, j'extirpai la clé USB de mon jean.

« Vous vous trompez », dis-je en glissant l'objet dans la poche de poitrine de sa chemise. À présent, aussi bien Werner que Stringer pouvaient en faire ce qu'ils voulaient. « Nous sommes loin d'être seuls. »

Pendant le trajet de retour, Werner et moi n'ouvrîmes pas la bouche. Nous arrivâmes à Bratislava dans l'après-midi. Il neigeait de nouveau, les flocons se précipitant dans le noir oubli des eaux du Danube. Ce que nous avions à nous dire nous le tairions ce jour-là. Nous le savions tous deux. Et nous comprenions aussi l'importance du silence, le danger que représentait ce mot de *père* suspendu entre nous.

Quand la voiture se gara devant l'immeuble d'Ivan et que je m'apprêtais à ouvrir la portière, Werner se pencha vers moi et posa sa main sur la mienne.

« C'est vrai, j'étais amoureux d'elle, admit-il.

— Je sais. »

Je n'avais pas l'intention de lui offrir un tel cadeau, mais je ne pus m'en empêcher.

« Permets-moi de t'aider. »

Werner sortit son portefeuille et en tira une poignée de billets de cent euros. Il me tendit l'argent, mais je secouai la tête.

« Merci, dis-je, ce n'est pas la peine.

— Whidbey Island, bredouilla-t-il, c'est là que vivent les parents de Catherine. Elle m'en a beaucoup parlé. Ils ont une maison au bord de l'eau.

— Oui, je me souviens, dis-je en ouvrant la portière et en posant un pied sur le trottoir. Et ils ont aussi un voilier. » Werner rangea l'argent dans son portefeuille d'où il tira une carte de visite qu'il fourra dans ma poche.

« Si jamais tu as besoin de quoi que ce soit... » dit-il alors que je descendais.

Je m'approchai de l'entrée de l'immeuble et lus les noms sur l'interphone, mon doigt au-dessus de la sonnette d'Ivan, tout en écoutant la Mercedes s'éloigner. Quand la voiture eut disparu, je me tournai et, mue par un début de souvenir, me dirigeai vers la place SNP.

Le mauvais temps avait chassé les gens des rues et la grande place triangulaire était curieusement déserte pour un milieu d'après-midi. Un tramway s'arrêta, quelques passagers en descendirent et se dispersèrent, des flocons accrochés à leurs toques de fourrure. Le vieux monument de bronze dressé à la mémoire du *Slovenské národné povstanie*, l'insurrection de 1944 contre les nazis, disparaissait presque derrière l'épais voile de neige, la « Famille en colère », comme l'appelaient les habitants de Bratislava, était à peine visible.

Je vous ai donné une vie qui avait un sens. Je me rappelai ces paroles de Stringer alors que je me tenais au bord de la place et regardais la vaste étendue blanche où la foule s'était rassemblée en novembre, des années plus tôt. Je sentais la chaleur de ces innombrables corps pressés contre le mien, la force qui émanait de tous ces gens qui voulaient la même chose. Ils s'insurgeaient cette fois non contre les fascistes, mais contre ceux qui les avaient vaincus.

Comment aurais-je pu refuser la vie que me proposait Stringer ? Comment aurais-je pu dire non alors que ma mère était morte si loin de chez elle, elle dont la vie avait été si riche de sens ? Alors que le monde changeait enfin, virant tel ce ferry géant gravé dans ma mémoire, son énorme proue glissant en avant pendant que je retenais mon souffle ?

C'était avec cette offre de Stringer que tout avait commencé pour moi. J'étais une jeune fille perdue parmi des milliers de gens, orpheline et libre de toute attache, une Américaine dans un pays qui croyait au rêve américain. Stringer avait raison : j'avais entendu ce que je voulais entendre. Et voilà où ça m'avait menée, où ça nous avait tous menés. À ce moment d'oubli collectif.

J'entendis sonner une cloche d'église, un carillon dont les notes graves s'égrenaient au-dessus de la ville enneigée. Les pigeons rassemblés sur le monument du SNP s'égaillèrent, s'élevant dans les airs avec un froissement d'ailes. Frissonnant, je relevai le col de mon manteau et retournai vers l'appartement d'Ivan.

Ici, les hivers sont plus doux que tous ceux que j'ai connus et d'une humidité quasi tropicale. Il pleut parfois durant des jours. Non sous forme d'averses, d'ailleurs : c'est plutôt une brume agréable qui s'installe avec un léger murmure au-dessus des baies profondes et des criques à galets de notre île. Certains matins, quand je ne peux pas dormir, je monte dans ma voiture de location et je vais à Mukilteo ou à Keystone regarder les premiers ferries accoster ou quitter les quais. Tout s'accomplit selon un rituel qui me rappelle l'abbaye : chacun des membres de l'équipage est à sa place, chaque corde bien attachée. Le cliquetis des chaînes, le grincement des bateaux frottant contre les pylônes de bois et les butoirs de caoutchouc ainsi que les cris des matelots résonnent souvent comme une sorte de prière.

Les week-ends, il m'arrive de rester dans ma chambre jusqu'en milieu de matinée, mais les jours de classe je pars à sept heures et demie et me rends à Greenbank en voiture, m'arrêtant au coin d'où j'aperçois Madeline et son arrière-grand-mère qui attendent le bus scolaire. Madeline est une petite fille sérieuse. Je le vois à la façon dont elle tient son casse-croûte et observe le bout de la route avec impatience. Quelquefois, quand je passe, toutes les deux bavardent, Madeline levant les yeux vers la femme âgée avec une expression déconcertée, ses fins sourcils froncés en un V inversé. Je ne parais pas lui manquer, ce dont je suis fort heureuse, mais j'ai aussi l'impression que cela fait partie de l'attitude qu'elle s'est prescrite et que, par moments, quand elle regarde cette route, elle imagine que je tourne le coin du bois pour venir à sa rencontre.

Je ne vais pas tarder à me trouver sans ressources. Dans une ou deux semaines tout au plus, la chambre à trente-neuf dollars que j'ai prise au Bay View Motel aura épuisé toutes mes économies et je serai obligée de rendre la voiture. En attendant, je continue à rouler. À mon arrivée, je ne pensais pas attendre si longtemps. Le jour de mon retour, j'avais roulé de l'aéroport de Seattle directement à Greenbank. Mais lorsque, parvenue à la maison, j'aperçus la bicyclette de

Madeline sous le porche et la vieille balançoire métallique dans le jardin, je fus prise d'angoisse et compris que je n'étais pas encore prête.

Pour eux, je suis morte, voilà ce que je me répète chaque matin quand je passe par là. Une journée, voire une semaine, de plus ou de moins, quelle importance ?

L'après-midi je vais à la plage de Deception Pass voir les mouettes s'élever dans l'air ascendant, au-dessous du haut pont sur chevalets. Il m'arrive de penser à Brian, à notre premier baiser à Marrakech. J'estime bon que nous ayons tous deux trouvé une île, qu'il soit lui aussi sur une plage, avec les douces collines de Tortola dans le lointain. Le soir où, dans l'appartement d'Ivan, je lui avais raconté ma rencontre avec Stringer, il m'avait écouté sans exprimer ce que nous pensions sûrement l'un et l'autre : que rien n'était vraiment terminé, que Robert Stringer n'était qu'un tout petit maillon d'une longue chaîne.

Le docteur Delpay m'a dit un jour que la mémoire résidait essentiellement dans notre odorat. Je commence à comprendre ses paroles. Je reconnais l'air d'ici, tout chargé des puissants effluves de la mer, d'un parfum suave de cèdre mouillé et des odeurs de moisi provenant du sous-bois trempé de pluie. Je sais bien que je ne me souviendrai jamais de tout, mais à présent me reviennent maints aperçus de mon passé.

Ces derniers jours, j'ai rassemblé assez de courage pour m'asseoir dans le parc qui fait face à l'école de Madeline et la regarder jouer avec ses camarades pendant la récréation. Hier soir, je me suis glissée dans le bois qui se trouve derrière la maison de mes grands-parents et j'ai observé ma grand-mère et ma fille en train de préparer le dîner. Madeline était assise sur un haut tabouret au comptoir, ses pieds se balançant au-dessus du sol. C'était comme si je m'observais moi-même.

Remerciements

Comme d'habitude, j'adresse mes plus sincères remerciements à tous ceux qui, chez Henry Holt, Sobel Weber et Orion, m'ont permis de transformer mon vilain petit canard de manuscrit en un beau livre. Je remercie Nat Sobel, Judith Weber, Jack Macrae et Jane Wood pour leurs infatigables relectures. J'exprime une reconnaissance toute particulière à Vicki Haire et à ses extraordinaires talents d'éditrice. Je remercie également ma famille et mes amis, en premier lieu Keith, mon mari, et Frank, mon chat bien-aimé.

[1] *La Bible de Jérusalem*, Desclée de Brouwer.

[2] « Déjeuner du laboureur » : pain, beurre et fromage arrosés de bière.